This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Vet Fr. III B 3319

Mre FRANÇOIS DE SALIGNAC
DE LA MOTTE FENELON,
Archevêque Duc de
Cambray Prince du
S.t Empire Comte de
Cambresis

[Fenelon] 70.
C. IV. 7.

NOUVELLE VIE

DE M. FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTHE-FENELON,

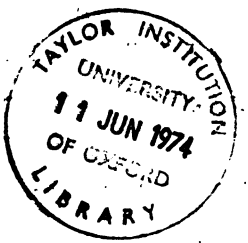
Précepteur des enfans de France, et depuis Archevêque Duc de Cambrai, Prince du Saint Empire.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & considérablement augmentée, avec un Catalogue raisonné de tous les ouvrages de Fenelon.

Il a été aimé de Dieu & des hommes, & sa mémoire est en bénédiction. Le Seigneur lui a donné une gloire égale à celle des Saints. --- Il l'a sanctifié dans sa foi & dans sa douceur, & Dieu l'a choisi d'entre tous les hommes. Car il écouta Dieu & sa voix, qui le mena dans la nuée. Il lui a donné ses préceptes devant tout son peuple. & la Loi de vie & de Science pour apprendre son alliance à Jacob & ses ordonnances à Israël. *Eccles.* Ch. XLV. v. 1.-6.

1801.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 JUN 1974
OF OXFORD
LIBRARY

ŒUVRES
SPIRITUELLES
DE FEU MONSEIGNEUR
FRANÇOIS DE SALIGNAC
DE LA MOTHE-FENELON,
Archevêque - Duc de Cambrai, etc.

TOME V.

NOUVELLE VIE

DE

MESSIRE

FRANÇOIS DE SALIGNAC

DE

LA MOTHE FÉNELON,

Précepteur de Messeigneurs les Enfans de France, et depuis Archevêque Duc de Cambrai, Prince du St. Empire, etc.

M. DCCCI.

AVERTISSEMENT.

MONSIEUR l'Abbé de FÉNELON vient de rendre un service précieux à la Religion, aux mœurs, aux sciences, à la philosophie, à la littérature, en donnant au public une édition des Oeuvres de *M. de Fénelon, Archevêque de Cambrai*, en neuf volumes in-4°. Le premier volume comprend la vie de ce Prélat, qui a honoré l'épiscopat et l'humanité par son génie et ses vertus. Comme le prix de cette précieuse collection est au-dessus des facultés de beaucoup de personnes, et qu'on ne peut point acquérir le premier volume sans acheter l'édition complette, nous avons cru, pour satisfaire l'empressement du public, devoir donner l'abrégé de la vie de l'illustre Archevêque de Cambrai : nous y avons joint quelques réflexions amenées par la nature du sujet. Nous ne sommes point entrés dans

quelques détails qui nous ont paru froids et inutiles, et nous avons abrégé l'histoire de ces troubles qui agitèrent l'Eglise pendant quelques années. Il est important et nécessaire que tout le monde connoisse la vie et les actions de cet homme extraordinaire, dont les nations prononcent le nom avec respect et avec attendrissement, et que Dieu dans sa miséricorde suscita pour l'instruction et l'édification publique. Il faut sur-tout que ceux qui se destinent aux fonctions augustes du sacerdoce, apprennent dans l'histoire de la vie de Fénelon à pratiquer les vertus sublimes qu'exigent la religion et la société, et à réunir l'humilité de l'homme religieux, à la soumission et à la fidélité du citoyen.

NOUVELLE VIE DE M.r DE FENELON, ARCHEVÊQUE DE CAMBRAY.

LE nom du célèbre Archevêque de Cambray rappelle encore plus de vertus que de talens. Ses Oeuvres nous présentent un recueil précieux, souvent agréable, toujours instructif; et sa vie nous offre l'image touchante d'une ame pure, simple, noble, modeste, désintéressée.

Presque personne n'a paru sur la scène du monde avec plus d'éclat, & n'a soutenu avec plus de courage et moins de faste les grands succès et les grands revers. Tiré comme malgré lui de l'obscurité qu'il cherchait et qu'il aimait, il arriva à la Cour sans intrigue, il y vé-

eut sans prétentions ; et cette terre si orageuse, si mobile, sembla d'abord s'affermir et prendre sous ses pas une sorte de consistance.

Il s'y montra tel qu'il étoit, doux, facile, pieux, franc et réservé ; et les dons de l'imagination la plus brillante, de l'esprit le plus soigneusement cultivé, ne servirent qu'à relever les graces et les charmes de son caractère : aussi sur ce théâtre où les qualités si éminentes seroient si utiles, si nécessaires, et sont quelquefois si redoutées, l'Abbé de Fénelon, malgré son mérite, ne fut pendant quelques années ni plus craint ni plus envié que s'il n'avait été qu'un homme médiocre.

Mais n'anticipons rien, et remontons jusqu'aux premiers momens d'une vie si digne d'être connue. Eh ! que n'est-elle ici retracée par une plume aussi éloquente que la sienne ! Nous tâcherons du moins de nous modeler sur sa simplicité, sur sa droiture, sur son amour pour la vérité ; & quelque grande que soit notre admiration pour lui, nous n'en parlerons ni en enthousiaste, ni en homme de parti.

François de Salignac de la Mothe Fénelon, naquit au château de Fénelon, en Périgord, le 6 Août 1651, d'un se-

cond mariage de Pons de Salignac, Marquis de Fénelon, avec Louise de la Cropte, sœur du Marquis de Saint-Abre. Il fut élevé dans la maison paternelle jusqu'à l'âge de douze ans. Cette éducation domestique contribua à conserver la pureté de ses mœurs, et à lui donner cette douceur et cette aménité de caractère qui préparèrent, développèrent et fortifièrent ses vertus morales.

La première éducation de Mr. de Fénelon, simple, raisonnable et chrétienne, ne nous offre rien de remarquable, et n'en fut peut-être que meilleure : on ne connaissoit pas encore ces méthodes, ces plans plus merveilleux que philosophiques, si fort en vogue de nos jours, méthodes toujours extrêmes, où l'on presse, l'on fatigue, l'on dégoûte les enfans en voulant leur apprendre tout, en voulant en faire des prodiges et les rendre universels avant le temps; ou bien on les abandonne à l'ignorance, à l'empire des sens, au sommeil de leurs facultés intellectuelles, dans un âge où leur ame, molle pour ainsi dire, et bien préparée, seroit si propre à recevoir les principes du vrai & les semences de la vertu.

Le Marquis de Fénelon, conduit par la raison et l'expérience, guides plus sûrs, plus dignes d'être suivis, que l'imagination exaltée, que les raisonnemens captieux de nos nouveaux précepteurs du genre humain, voulut élever l'enfant de sa vieillesse comme on avoit élevé tous les grands hommes de son temps (et c'étoit le siècle de Louis XIV); il en fit sa plus douce comme sa plus importante occupation. Le moral, le physique, tout fut étudié, soigné, cultivé : le tempérament étoit foible, extrêmement délicat; à force de précautions, de ménagements, de sobriété, on le rendit capable de soutenir la fatigue et le travail : l'esprit étoit vif, juste, pénétrant; on entretint, on alimenta cette flamme divine, mais avec la sagesse, la modération nécessaire pour l'étendre et la fortifier : le cœur étoit droit, sensible, généreux; et c'est à développer, à perfectionner ces qualités précieuses, et souvent négligées, qu'on crut devoir ses premiers et ces principaux soins.

Dès que la raison commença à jetter quelques lueurs, dès qu'on entrevit les penchans, les dispositions de son ame, on s'attacha à lui donner des idées justes, à diriger ses sentimens vers la

vertu : son naturel heureux et flexible se prêtoit à tout, et se plia de bonne heure à la règle, à l'ordre, au devoir.

On ne contredisoit pas ses goûts, mais on l'accoutuma à ne les suivre que lorsqu'ils étoient innocens ; à n'agir jamais par humeur, par caprice, par fantaisie ; à ne pas se regarder comme un être important dont il falloit toujours s'occuper, à qui il falloit toujours céder ; à ne pas croire pouvoir obtenir par des pleurs ou par des importunités ce qu'on lui avoit doucement fait sentir qu'il serait mal ou dangereux de lui accorder ; à employer utilement cette ardeur pour le mouvement, l'action, le travail même qu'on remarque dans presque tous les enfans ; à craindre plus le remords que les reprimandes ; à écouter enfin, à consulter souvent la raison et la conscience. Et les enfans en ont bien plutôt qu'on ne pense : voyez comme ils se cachent pour faire le mal ! Voyez comme ils s'irritent ! comme ils voudroient punir celui qu'ils voyent faire aux autres !

Qu'il est important, et qu'il est rare cependant de profiter dans ce premier âge des principes de droiture, des sentimens d'honnêteté, que Dieu lui-même

a gravé dans nos ames ! Qu'il seroit alors facile d'écarter de nous tout ce qui pourroit les altérer ou les étouffer ! Mais sans songer à plier, à redresser, à cultiver ces tendres plantes, on les laisse errer et croître presqu'au hasard : ou l'on applaudit à tout ce que font les enfans, ou l'on s'en fâche ; on ne sait ni les avertir, ni les corriger, ni les supporter ; par trop de mollesse ou par trop de rigueur, on les néglige ou on les rebute ; et parce qu'on les croit sans raison, on se croit aussi dispensé d'avoir avec eux une marche suivie et raisonnée.

Fénelon, dès sa plus tendre jeunesse, donna des marques singulières d'un beau naturel et d'une grande vivacité d'esprit. Un jour qu'il prenoit l'air aux environs du château, il échappa à un domestique chargé de le mener à la promenade, quelques propos qui manquoient de justesse ; le jeune enfant qui en avoit beaucoup, s'en aperçut et crut pouvoir les relever. Le domestique, fier de la confiance qu'on lui marquoit, crut que c'étoit y manquer que de trouver qu'il raisonnoit de travers. Il insista, il voulut prouver ce qu'il avoit avancé ; le jeune Fénelon lui représenta paisiblement qu'il se trompoit, et désespérant

de le convaincre, le laissa parler sans rien répondre. Ce silence prudent fut pris pour une nouvelle insulte, l'enfant fut saisi par le bras, fut jetté par terre et se fit beaucoup de mal en tombant; il se releva avec peine, retourna au château, ne dit rien de cette aventure et laissa croire qu'il avoit fait une de ces chûtes dont on ne garantit pas toujours les enfans les mieux surveillés. Un enfant sensible et bienfaisant annonce de grandes vertus.

Nous ne citons cet exemple de l'empire qu'il avoit déja sur lui-même, et du sacrifice qu'il fit de sa vengeance dans un âge où on la trouve toujours naturelle, et dans une circonstance où elle pouvoit paroître juste, que pour montrer combien il est utile d'accoutumer les enfans à essayer leurs forces contre eux-mêmes et contre leurs passions.

Il faut avec eux plus d'actions que de préceptes, et moins leur dire que leur montrer ce qu'ils doivent faire : la pratique fait perdre à la morale presque toute son aspérité, et l'on trouve à remplir son devoir une douceur qui dédommage bien de la peine et des soins qu'il exige.

Le jeune Fénelon n'envisageoit dès lors la vertu que sous des traits aimables,

et il faisoit pour elle les efforts qu'on ne nous dit que trop, et trop tôt qu'il faut pour faire la fortune et pour la gloire.

Il savoit déja rentrer en lui-même, étudier, interroger son propre cœur, examiner ses actions, démêler leur motif; il savoit sur tout s'adresser au Dieu de toute lumière et de toute puissance, et lui demander avec simplicité et avec confiance la connoissance, l'amour de sa loi, ainsi que les secours dont nous avons tant besoin pour l'accomplir.

Fénelon fut ensuite confié à un sage instituteur, qui trouva dans son élève d'heureuses dispositions qu'il cultiva avec un zèle et une attention bien rares aujourd'hui; il observa dans cette institution cette douceur et cette autorité aimable qui captivèrent le cœur et la raison de l'élève; rien de triste, de pénible, d'effrayant; les jeux, les recréations, les promenades servoient à étendre les connoissances de l'esprit, à faire aimer la vertu, à inspirer le dégoût et la haine du vice, et à fortifier le corps. Le jeune Fénélon apprit beaucoup et très-facilement; à l'âge de douze ans il savoit très-bien le grec, écrivoit en français et en latin avec facilité, avec élégance, avec cette propriété d'expres-

sions qui répand sur le style tant de graces et de clarté. Il avoit étudié analysé, comparé les Historiens, les Poëtes, les Philosophes, les Orateurs anciens; il s'appliqua à s'instruire d'une langue pour en saisir le génie & en sentir les délicatesses et les beautés; c'est dans une étude réfléchie de cette langue qu'il sût ensuite transporter dans la langue française toute l'harmonie, la sublimité et les graces des langues anciennes. Dans une aimable solitude Fénelon recevait avidement et conservoit avec soin les impressions du bien et du beau. C'est à cette éducation que nous devons la perfection de ses ouvrages et de ses vertus.

On destina de bonne heure Fénelon à l'état ecclésiastique; cette destination fut conforme à sa volonté, à ses desirs, aux mouvemens de son cœur, et à l'intention du Ciel : on l'envoya à l'université de Cahors, c'est là où il se distingua par ses succès et encore plus par sa modestie; il se livra par attrait et par goût à l'étude des belles lettres. Il parcouroit avec un plaisir délicieux ces campagnes riantes qui offroient à son imagination les beautés de la nature; ces images relevoient le sentiment, étendoient ses connoissances et attendrissoient son cœur; mais

la Providence l'appelloit à des études plus sérieuses et à des travaux plus utiles. A dix-huit ans il finit son cours de théologie, prit des grades dans l'université de Cahors et retourna dans sa famille.

On envoya ensuite le jeune Fénelon à Paris. Le Marquis de Fénelon son oncle, Lieutenant-général des armées du Roi, traita son neveu comme son enfant. Ce seigneur avoit beaucoup d'esprit, une piété exemplaire, et une valeur distinguée. Il engagea Fénelon, pour l'occuper sans doute et peut-être aussi pour essayer ses talens et le diriger de bonne heure vers l'utilité et la sainteté de sa profession, à composer quelques sermons. Il prêcha à dix-neuf ans, et fut extraordinairement applaudi. Ce succès si flatteur pour un oncle qui l'aimoit avec tendresse, l'allarma cependant : il craignit pour cette ame sensible le poison subtil et dévorant de la vanité; il se répentit presque de l'avoir montré, de l'avoir produit trop tôt : et pour mieux conserver ce trésor de vertus et de talens, il se détermina à le soustraire aux éloges qu'on lui donnoit déja dans le monde, et lui tint ce langage „ Votre „ début a été assez heureux, mes amis „ deviennent les vôtres, ils s'intéressent „ à vous faire valoir, et veulent par leurs

» applaudissemens vous ouvrir, vous ap-
» planir les routes de la fortune ; mais
» seroit-ce pour servir cette vaine idole
» que vous vous feriez ecclésiastique ?
» Ne vous proposeriez-vous pour ré-
» compense de vos travaux que ces éton-
» nemens, ces admirations qui annon-
» cent plus l'indigence de ceux qui
» paroissent les éprouver, que la richesse
» de ceux à qui on les prodigue ? Non,
» je vous connois trop bien, ajouta-t-
» il en l'embrassant, vous voulez être
» un disciple fidèle, un digne maître de
» la religion que vous commencez à
» prêcher. Allez donc dans ces asyles,
» où loin des écueils et du tumulte on
» étudie ses devoirs, on prend la sainte
» habitude de les remplir et l'on ac-
» quiert avec les lumières de votre état,
» la force et le zèle si nécessaires pour
» en soutenir le poids et la gravité. «.

Fénelon crut entendre la voix du ciel même ; son cœur étoit déjà brûlant d'amour pour Dieu ; il s'arracha aux applaudissemens pour aller étudier dans la retraite la science divine ; il entra au séminaire de Saint-Sulpice, sous la direction de l'Abbé Tronçon, qui en étoit le supérieur. Il trouva dans cette école de grands exemples de vertus et de science. Il étudia la religion, les au-

teurs sacrés et ne cessa de pratiquer avec constance les exercices de piété. Ainsi éprouvé, ainsi préparé par cinq ans de recueillement, de retraite et d'instruction, il reçut la prêtrise à l'âge de vingt-quatre ans; cette consécration divine étendit pour ainsi dire, sa foi, sa charité et son zèle. Il consola les pauvres, visita les malades et se livra à des travaux obscurs et pénibles; il se regardoit comme l'homme de Dieu, comme l'homme du peuple fidèle, et ne se proposoit que la gloire de l'un et le salut de l'autre. En remplissant tous ses devoirs, il suivoit la voix de sa conscience et obéissoit à la voix de Dieu. Mr. du Harlay, alors archevêque de Paris, instruit de ses talens et de ses succès voulut en profiter et les étendre pour la gloire de la religion et le bonheur de l'humanité. Il lui confia la supériorité des nouvelles Catholiques, chargées de l'instruction des jeunes protestantes. Il falloit un homme qui réunit le don de plaire au talent de persuader; un chef instruit dans la tradition et dans la controverse; sage, indulgent, actif, prudent, qui sût dissiper les erreurs de l'esprit et préserver le cœur de la contagion. Il falloit un philosophe chrétien, qui sût connoître et approfondir le cœur

humain, pour diriger ses passions vers l'amour de la vertu et de la vérité ; il falloit persuader par la douceur et convaincre par la force et l'évidence des preuves qui établissent la divinité de la religion catholique.

Il s'y appliqua avec le soin qu'il mettoit à tout ce qui étoit de son devoir, avec cette fléxibilité, cette *démission* d'entendement et de volonté qu'il recommande tant lui-même dans ses œuvres spirituelles, et qu'il pratiqua si bien dans le cours de sa vie. Il avoit une sagacité nette, prompte et lumineuse ; une facilité d'attention qui ne se rebutoit de rien, et qui faisoit les choses les plus difficiles, presque sans efforts, toujours sans contention ; une justesse d'esprit qui écartoit des mots, des idées, des définitions, tout ce qui les embrouille et les obscurcit ; une imagination qui donnoit du corps, de la fraicheur, une certaine douceur attrayante aux vérités les plus sèches et les plus abstraites.

A peine Fénelon fut-il chargé du gouvernement de cette maison, qu'il devint véritablement le père, le conseil, l'ami des instituteurs et des élèves. Il établit cette union si nécessaire pour le maintien des réglemens, il fut le directeur

et le législateur de cette société religieuse, il créa des loix simples et faciles dans l'exécution; son code de législation fut un modèle de politique et de piété propre à entretenir la concorde et à étendre le zèle de la charité. Ne négligeons rien, disoit-il, pour éclairer, pour convaincre, pour persuader; mais prions beaucoup, prions sans cesse; c'est de Dieu qu'il faut tout attendre, c'est à Dieu qu'il faut tout demander.

Ce fut en exerçant ces augustes fonctions que l'abbé de Fénelon fit connoissance avec Bossuet, évêque de Meaux. Ce Prélat étonnoit la France par son génie, par ses travaux, par son zèle pour la religion; l'abbé de Fénelon alla le voir, le consulter, l'étudier dans lui-même après l'avoir étudié dans ses ouvrages sublimes: il s'établit entr'eux des rapports intimes qui auroient dû toujours durer. Bossuet qui jugeoit les hommes en philosophe et en chrétien, admira les qualités douces et aimables de Fénelon; quoique différens l'un de l'autre ils étoient faits pour s'aimer & se réunir, pour donner à l'homme étonné, le spectacle sublime & intéressant de ce que peuvent le génie et la vertu pour la défense de la religion et le bonheur de l'humanité.

Louis XIV, qui, par gloire, par ambition ou par goût, aimoit les hommes de mérite, fut instruit des talens et de la piété de Fénelon. Attaché à la religion dominante de l'Etat, il vouloit l'étendre dans toutes les parties de son royaume, en exterminant l'hérésie qui faisoit des ravages profonds. La Saintonge et le pays d'Aunis étoient livrés à l'esprit d'erreur, et cette contrée malheureuse étoit le théâtre du désordre et des calamités. Louis XIV nomma l'abbé de Fénelon, chef des missionnaires chargés d'annoncer les vérités de la Foi à un peuple égaré par des Ministres rebelles & séditieux ; mais Fénélon, apôtre d'une religion que la persuasion et la charité ont établie, ne veut point d'autres armes pour en multiplier les conquêtes ; il paroit devant le Roi, ose le contredire et lui représenter avec respect, que la douceur opère des conversions, au lieu que la violence n'enfante que des parjures. Il déclare que s'il accepte la qualité des Missions Royales, c'est à condition qu'on instruira les hérétiques sans les persécuter ; mais, lui répliqua Louis XIV avec bonté, ne redoutez-vous rien? ne dois-je pas vous garantir de la méchaneeté, de la fureur entreprenante et séditieuse des hé-

rétiques? ne savez-vous pas de quoi leur fanatisme est capable, ainsi que les préventions, l'esprit de vengeance qui les anime contre les prêtres? Je ne l'ignore pas, Sire, mais, un missionnaire doit-il craindre de pareils dangers? J'ose vous le répéter, si vous attendez de nos prédications une moisson vraiment apostolique, il faut que nous y allions en vrais apôtres, j'aime mieux périr par la main des frères errans, que d'en voir un seul exposé aux vexations, aux insultes, aux violences presque inévitables des gens de guerre. Louis XIV aimoit le bien & écoutoit la vérité; il se rendit aux raisons de l'abbé de Fénelon.

Le nouveau missionnaire choisit pour coopérateur l'abbé Bertier, depuis évêque de Blois, l'abbé Milon, alors aumônier du Roi, et ensuite évêque de Condom, l'abbé de Langeron et l'abbé Fleury, mort confesseur de Louis XV, auteur de l'histoire ecclésiastique. Les missionnaires annoncent la parole de Dieu, la semence évangelique fructifiée; les hérétiques frappés de leur sagesse, de leur douceur, de leur humilité, reconnurent leurs erreurs, et se convertirent à la foi. La force en avoit fait des hypocrites et des parjures; la persuasion en fit des catholiques sévères.

L'abbé de Fénelon, se distingua par son zèle et ses travaux, il va dans les places publiques, parcourt les villes et les campagnes, prie, pleure, exhorte, instruit, persuade et ramène dans le sein de l'église, ces hérétiques qui avoient jurés de persister dans leurs erreurs, ou de mourir.

Ces missions heureusement terminées, Fénelon vint en rendre compte à Louis XIV. Il recommanda à ce Monarque les peuples qu'il venoit d'évangeliser, parla avec éloge des travaux de ses Coopérateurs, leur attribua les conversions qui s'y étoient faites et ne demanda aucune récompense. Malgré ses succès et son zèle, Fénelon resta deux ans sans paroître à la Cour, il reprit tranquillement ses fonctions de supérieur des nouvelles Catholiques et de la Magdelaine de Tresnel, et se livra à la prédication et aux exercices de la charité. Frappé de sa sainteté, le distributeur des graces ecclésiastiques crut qu'il étoit temps de récompenser tant de zèle et de travaux; il le proposa au Roi, pour l'évêché de Poitiers. De Harlai, archevêque de Paris, jaloux des vertus et des talens de l'abbé de Fénelon, parvint par son crédit à le faire rayer de dessus la feuille avant que la nomination fut devenue publi-

que ; on osa le représenter au Roi comme prévenu en faveur de nouvelles opinions, et on se servit de ses vertus pour le rendre suspect. La calomnie travailla dans le silence à aiguiser ses traits ; mais malgré l'injustice et la dissimulation de ses ennemis, Fénelon continua à instruire et à éclairer. Il avoit pour lui le témoignage de sa conscience et l'estime de ces hommes vertueux, qui rendoient un hommage public à la pureté de sa foi et de ses principes sur l'autorité de l'église. Il donna vers ce tems-là deux ouvrages : l'un intitulé l'éducation des filles, l'autre est un traité sur le ministère des pasteurs.

Le premier ouvrage est un traité excellent ; on y voit les charmes de la diction, la vérité des détails, la justesse de ses observations. L'auteur prend l'enfant dès le berceau, et le conduit ensuite dans les différens degrés de la vie. Il n'y a dans ses préceptes ni sécheresse, ni même trop d'uniformité ; il se plie, il change selon l'âge et les diverses dispositions des sujets différens ; rien n'échappe à son œil attentif et pénétrant, ni à sa tendre sollicitude. „ Notre pre-
„ mière éducation, observe-t-il en gémis-
„ sant, est plutôt l'apprentissage du vice
„ que de la vertu. A peine commen-

çons-

» çons-nous à connoître quelque chose,
» qu'on embrouille nos idées, qu'on
» pervertit nos sentimens ; on nous
» trompe sur-tout pour nous calmer ou
» pour nous amuser, et si quelquefois
» on nous fait entrevoir la vérité, c'est
» avec un air si austère qu'elle nous
» dégoûte et nous rebute. Bien loin de
» contenir nos passions, on les excite
» et l'on nous force à devenir vains,
» gourmands, paresseux, menteurs,
» volontaires et violens, avant même
» que nous sachions que c'est un mal
» de l'être ; on rit de nos finesses, de nos
» détours, de nos jalousies, de nos em-
» portemens, de nos petites prétentions,
» de tous nos excès, et l'on nous accou-
» tume à croire qu'il n'y a de véritable-
» ment heureux que ceux qui peuvent
» s'y livrer en toute liberté." Ce traité d'éducation est sans doute préférable à ces systèmes, ces paradoxes, ces singularités, ces bisarreries que l'on voit dans presque tous ces ouvrages d'éducation, dont nous sommes inondés depuis quelque tems et qui ne sont propres qu'à former des citoyens sans vertus et des hommes sans principes, sans morale et sans religion. Le traité du ministère des pasteurs renferme des vues vastes et profondes ; on y voit les attentions d'un

controversiste qui réunit les lumières de l'esprit à l'onction du sentiment. Fénélon commence à prouver la nécessité du ministère; il démontre que les pasteurs de la réforme en ont usurpé la qualité et qu'ils ne l'ont eu par conséquent, ni par succession, ni par titre, ni par possession. L'auteur établit cette vérité sur l'écriture, la tradition, les monumens ecclésiastiques, les écrits des pères, les décisions des conciles; il répond ensuite aux objections, aux invectives avec une précision méthodique, sans dédain, sans aigreur et avec cette modération qui dirige toujours l'ami de la vérité. L'auteur termine cet ouvrage par cette belle prière. „ O bon Pasteur „ qui avez donné votre vie pour vos „ brebis, courez après elles, rapportez-„ les sur vos épaules, que le ciel se „ joigne à la terre pour s'en réjouir! „ que nous ne fassions plus ensemble „ qu'un seul troupeau, un seul cœur, „ une seule ame! Loin, Seigneur, loin „ de votre Eglise, cette réforme hautaine et animée par un zèle amer, qui „ a rompu les liens de l'unité: qu'au contraire ce soit la réunion qui fasse la „ véritable réforme; que vos enfans travaillent tous ensemble à se réformer „ dans une douce paix, dans une hum-

„ ble attente de vos miséricordes, afin
„ que votre Eglise refleurisse et qu'on
„ voie reluire sur elle la beauté des an-
„ ciens jours. ”

Fénelon continua à prêcher avec succès; on accourroit à ses prédications, on l'écoutoit avec respect: il instruisoit, édifioit et convertissoit ses auditeurs. Ses discours étoient sans ordre, mais ils étoient instructifs et solides: il n'avoit point ce vain étalage d'expressions pittoresques, cette pompeuse déclamation, ces ornemens de figures et ces descriptions qui amusent l'esprit, mais qui sèchent le cœur. Fénelon n'étoit point un dissertateur bel esprit: c'étoit un véritable orateur chrétien; son éloquence forte et profonde touchoit, remuoit, transportoit l'ame de ses auditeurs, et les forçoit par conviction et par intérêt, à s'attacher aux vérités saintes qu'il annonçoit: Fénelon suivoit sans doute ces règles si sages et si judicieuses qu'il nous donne dans ses dialogues sur l'éloquence. Ce traité renferme des principes excellens; l'auteur a le talent de les développer avec cette facilité, cette discrétion qui lui sont particulières. Il y trace des règles sûres, propres à diriger le prédicateur: tout est simple, naturel et modeste. Il abandonne ces vai-

nes dissertations qui fatiguent l'esprit et l'attention, il ne fait parler que le sentiment du cœur. "Je voudrois, dit-il, „ qu'un Prédicateur expliquât successi- „ vement toute la religion, qu'il la déve- „ loppât d'une manière sensible, qu'il „ montrât l'institution des choses, qu'il „ en marquât la suite et la tradition; „ qu'en remontant ainsi à l'origine et à „ l'établissement de la religion, il détrui- „ sit les objections des libertins sans „ cependant entreprendre ouvertement „ de les attaquer, encore moins de les „ injurier, de peur de les aigrir ou de „ scandaliser les simples fidèles. La vé- „ ritable manière de prouver la religion, „ est de la bien expliquer : elle se „ prouve elle-même quand on en donne „ une vraie idée.

„ J'ai souvent remarqué," observe-t-il encore, "qu'il n'y a ni art ni science „ dans le monde que les maîtres n'en- „ seignent de suite par principes et „ avec méthode; il n'y a que la religion „ que l'on n'enseigne point de cette „ manière aux fidèles. On leur apprend „ dans l'enfance un petit catéchisme „ sec, et qu'ils récitent par cœur sans „ en comprendre le sens, après quoi „ ils n'ont plus pour instruction que des „ sermons vagues et détachés. Ne fau-

» droit-il pas après leur avoir enseigné
» les premiers élémens de la religion,
» les mener avec ordre jusqu'aux plus
» hauts mystères, jusqu'à sa morale si
» sublime. C'étoit la méthode des an-
» ciens; on commençoit par les caté-
» chiser, après quoi les pasteurs ensei-
» gnoient de suite l'évangile par des
» homélies. "

Fénelon est instructif et intéressant lorsqu'il entre dans le détail sur la dignité du ministère, sur le genre d'étude auquel on doit s'appliquer, sur le ton, le geste, le style, la manière, propres à un Prédicateur, sur les modèles qu'il faut se proposer. Quelle idée grande et majestueuse il nous donne de l'éloquence de Moïse, de David, des Prophêtes, des Evangelistes et des Apôtres! Comme il caractérise celle de Tertullien, de St. Cyprien, de St. Ambroise, de St. Augustin, de St. Jérôme, de St. Léon, de St. Pierre - Chrysologue, de St. Jean Chrysostôme, de St. Grégoire de Nazianze, et de St. Basile, de presque tous les Pères Grecs et Latins. Ils avoient, dit-il, les défauts de leurs siècles; mais ils les rachetoient par une modeste et prodigieuse érudition, par une élocution rapide et touchante, par un zèle, une piété qu'ils faisoient passer dans l'ame

des auditeurs. Ni Homère, ni Platon, ni Démosthène, ni Cicéron, ni aucun des Orateurs et des Poëtes les plus célèbres de l'antiquité, n'ont mieux connu les ressorts du cœur humain, ni employé plus d'art et de moyens pour les resserrer, pour les diriger vers ce qui est bon, utile et seul nécessaire, je veux dire l'amour et la pratique de la vertu. Fénelon termine ses dialogues par ces paroles de Saint Jérome à Népotien. " Quand „ vous enseignerez dans l'Eglise, n'excitez „ point les applaudissemens, mais „ les gémissemens du peuple; que les „ larmes de vos auditeurs soient vos „ louanges. Il faut que les discours d'un „ Prêtre soient pleins de l'écriture sainte; ne soyez point un déclamateur, „ mais un vrai docteur des mystères de „ Dieu. "

Fénelon se déclare formellement contre l'usage de diviser les sermons ; M. de Voltaire a adopté cette opinion, qui n'est pas généralement reçue. Les anciens orateurs n'ont pas toujours annoncé leurs divisions, mais tous leurs discours sont divisés; il est absurde, il est vrai, de mettre sans cesse entre les mains de l'auditeur la chaîne des idées qu'on va développer; cependant pourvu qu'on ne sacrifie jamais le sujet au plan,

et qu'on ne cherche point dans ses divisions des antithèses ridicules, que Fénelon appelloit des *tours de passe-passe*, pour éblouir par la singularité de sa marche, au lieu de se borner à indiquer l'ordre de ses preuves, il semble que la méthode moderne n'est point nuisible à la grande éloquence. Il est vrai encore que ces sous-divisions éternelles qui en imposent à la multitude, éloignent le sentiment, desséchent le discours, interrompent l'attention de l'orateur, émoussent, ou plutôt brisent tous les traits et introduisent souvent une multiplicité de sujets dans le même sujet, en dirigeant l'attention de l'auditeur vers les objets disparates ; mais les abus ne prouvent rien contre les règles.

Avec tant de vertus, de talens et de réputation, avec des amis illustres et considérables, Fénelon sembloit rester oublié. Les momens marqués par la providence arrivèrent enfin ; il fut appellé en 1689 à la Cour, pour y remplir une place de confiance. Louis XIV vouloit faire de ses petits-fils de vrais chrétiens et des princes justes, modérés, et capables de commander à une grande et belle nation qu'il aimoit. Il falloit donc trouver des instituteurs qui joignissent à de vastes et profondes connoissances,

la pureté des mœurs et la sublimité de toutes les vertus. Le Duc de Beauvilliers fut nommé Gouverneur du Prince; ce Ministre d'état étoit sincère à la Cour, ennemi des flatteurs et des courtisans. Il avoit dédaigné la bassesse et l'intrigue, il devoit sa fortune et sa faveur à sa probité et à ses vertus; il craignoit Dieu, aimoit son Roi et sa Patrie, & ne cessa de pratiquer la justice & l'humanité. Instruit des talens & des rares qualités de Fénelon, il le présenta à Louis XIV et engagea ce prince à le nommer précepteur du duc de Bourgogne. La France applaudit à ce choix. Bossuet en témoigna hautement sa satisfaction, et voici comme il s'exprime dans une lettre écrite le 9 Août 1689, à madame la marquise de Laval, née Fénelon, et cousine germaine du nouveau précepteur. " Hier, madame, je „ ne fûs occupé que du bonheur de „ l'église et de l'état : aujourd'hui j'ai eu „ le loisir de réfléchir avec plus d'at- „ tention sur votre joie, elle m'en a „ donné une très sensible. Monsieur vo- „ tre père, (Antoine, marquis de Féne- „ lon) un ami si cordial et si plein de „ mérite, m'est revenu dans l'esprit; je „ me suis représenté comme il seroit à „ cette occasion, en voyant l'éclat d'une

„ vertu qui se cachoit avec tant de soin.
„ Enfin, madame, nous ne perdrons
„ pas M. l'abbé de Fénelon, vous pour-
„ rez en jouir; et moi, quoique pro-
„ vincial, je m'échapperai quelquefois
„ pour l'aller embrasser : recevez, je
„ vous en conjure, le témoignage de ma
„ joie et les assurances du respect avec
„ lesquels je suis, madame, &ct."

Fénelon commença ses importantes fonctions. Dieu lui avoit donné toutes les qualités nécessaires pour remplir les hautes destinées qui lui étoient confiées. Il trouva dans les personnes attachées auprès du prince, ce zèle et cet amour qui l'embrasoient. La plus grande harmonie régnoit dans cette éducation. Tous ceux qui y avoient été appellés, pénétrés de l'importance de leur emploi, ne songeoient qu'à répondre à la confiance du roi & aux espérances de l'état. Sans ambition pour leur fortune, ils ne jouissoient que du bien de leur élève & des moyens de le former à la vertu. Les chefs consultoient les subalternes, profitoient de leurs lumières et leur en rapportoient l'honneur & la gloire; les subalternes entroient dans les vues des chefs, et ne se permirent jamais de les traverser ou de les contredire. C'est, n'en doutons point, à cet

accord si nécessaire & peut-être si rare, presqu'autant qu'au mérite & aux talens des instituteurs, qu'on fût redevable du succès de cette précieuse institution.

Fénelon s'occupa d'abord d'étudier son élève, de démêler ses inclinations, de s'assurer de la portée de ses facultés et de s'y proportionner dans ses leçons. Il s'attacha à gagner son amitié & sa confiance, non par de basses flatteries, de lâches complaisances et des manières subtiles; il lui montra toujours la vérité avec douceur, mais avec fermeté. Le jeune Prince joignoit aux grands talens de grands défauts. Fénelon se prépara à combattre les vices naissans de son élève; il dépeignoit à son auguste élève tout ce que les vices ont de bas et d'odieux, combien la fierté & l'orgueil sont petits et ridicules, combien la colère annonce de foiblesse et prépare de regrets, combien de malheurs entrainent sur une nation entière les passions de ses princes; tantôt c'étoit le doux repos d'une ame modérée & maîtresse d'elle-même dont on lui traçoit le tableau; ce témoignage si consolant d'une conscience pure et droite, l'affection des peuples, la confiance des voisins, le respect et l'admiration de tous. On employoit des apologues ingénieux,

d'agréables allégories, des dialogues intéressans pour l'instruire & le corriger. L'histoire, la fable, les écrits des poëtes et des philosophes, tout fut mis à contribution.

La fierté étoit le vice capital qui dominoit le duc de Bourgogne. Ce n'étoit point par des graves réprimandes, des moralités & des punitions que Fénelon vouloit corriger son élève. Il se contenta d'abord de douces remontrances, des railleries fines, mais jamais piquantes. Il parut même céder quelquefois et n'usa de fermeté qu'au moment où il voyoit que cette passion alloit faire de nouveaux progrès. Un jour que l'instituteur parloit à son élève avec cette autorité qu'il crut devoir prendre, le duc de Bourgogne lui répondit : " non, non, monsieur, „ je ne me laisse point commander, je „ sais ce que je suis & ce que vous êtes." Fénelon ne releva pas d'abord ce propos, il auroit irrité sans fruit son élève. Il se contenta de prendre un air triste, ne parla plus de la journée & prépara par ce silence l'effet de la leçon qu'il vouloit faire. " Je ne sais, monseigneur, „ lui dit-il le lendemain, si vous vous „ rappellez ce que vous m'avez dit hier, „ que vous savez ce que vous êtes & qui „ je suis. Il est de mon devoir de vous

» apprendre que vous ignorez l'un &
» l'autre. Vous vous imaginez donc,
» monseigneur, être plus que moi; quel-
» ques valets sans doute vous l'auront
» dit, et moi je ne crains pas de vous
» dire, puisque vous me forcez, que je
» suis plus que vous. Vous comprenez
» assez qu'il n'est pas ici question de la
» naissance. Vous regarderiez comme
» un insensé celui qui prétendroit se faire
» un mérite, de ce que la pluie du ciel
» a fertilisé sa moisson sans arroser celle
» de son voisin; vous ne seriez pas plus
» sage si vous vouliez tirer vanité de vo-
» tre naissance, qui n'ajoute rien à votre
» mérite personnel. Vous ne sauriez
» douter que je suis au dessus de vous
» par les lumières et les connoissances,
» vous ne savez que ce que je vous ai
» appris, et ce que je vous ai appris
» n'est rien, comparé à ce qu'il me res-
» teroit à vous apprendre. Quant à l'au-
» torité, vous n'en avez aucune sur moi,
» et je l'ai moi-même, au contraire,
» pleine et entière sur vous. Le Roi,
» & monseigneur, vous l'ont dit assez
» souvent. Vous croyez peut-être que
» je m'estime fort heureux d'être pourvu
» de l'emploi que j'exerce auprès de
» vous? Désabusez-vous encore, mon-
» seigneur, je ne m'en suis chargé que

„ pour obéir au Roi et faire plaisir à
„ monseigneur, et nullement pour le
„ pénible avantage d'être votre précep-
„ teur; et afin que vous n'en doutiez
„ pas, je vais vous conduire chez sa
„ majesté, pour la supplier de vous en
„ nommer un autre, dont je souhaite
„ que les soins soient plus heureux que
„ les miens. Ah! monsieur, reprit le
„ jeune prince, vous pourriez me rap-
„ peller bien d'autres torts que j'ai eu
„ à votre égard. Il est vrai que ce qui
„ s'est passé hier y a mis le comble,
„ mais j'en suis désespéré. Si vous par-
„ lez au Roi vous me ferez perdre son
„ amitié, et si vous abandonnez mon
„ éducation, qu'est-ce qu'on pensera
„ de moi dans le public? au nom de
„ Dieu, ayez pitié de moi, je vous
„ promets de vous satisfaire a l'avenir."
Que cette réponse franche et ingénue dût faire plaisir à la tendresse et à la sensibilité de Fénelon.

La colère, et une colère violente et emportée, étoit encore un des défauts du duc de Bourgogne. Fénelon ne la combattit pas de front; mais par sa douceur insinuante, par ses soins assidus, par d'innocens artifices, il l'attaqua avec succès. Un jour que le jeune prince s'arrêtoit à considérer les outils d'un menuisier qui

travailloit dans son appartement, l'ouvrier à qui Fénelon avoit fait la leçon, lui dit d'un ton le plus absolu de passer son chemin ; le prince peu accoutumé à de pareilles brusqueries se fâcha ; mais l'ouvrier haussant la voix et comme hors de lui-même, lui cria : " retirez-„ vous, mon prince, car quand je suis „ en fureur, je casse bras et jambes à „ tous ceux qui se montrent sur mes „ pas." Le duc de Bourgogne effrayé, courut avertir son précepteur qui étoit dans la chambre voisine, qu'on avoit introduit chez lui le plus méchant homme de la terre. " C'est un bon ouvrier, „ lui dit Fénelon, son unique défaut est „ de se livrer aux emportemens de la „ colère." Le prince insista pour qu'on le renvoya au plutôt. " Pour moi, mon-„ seigneur, reprit Fénelon, je le crois „ plus digne de pitié que de châti-„ ment ; vous l'appellez le plus méchant „ des hommes, parce qu'il a fait une „ menace, lorsqu'on le distrayoit de son „ travail. Quel nom donneriez - vous „ à un prince qui battroit son valet de „ chambre, dans le tems même que „ celui ci lui rendroit des services."

Le duc de Bourgogne comprit enfin qu'on ne peut être heureux quand on est esclave de ces passions qui troublent

la raison et attristent le cœur. Il devint bon, compatissant et sensible; mais ce qui y contribua plus efficacement encore ce furent les sentimens de religion et de piété qu'on eut soin de lui inspirer. Fénelon opposa aux orages des passions, la crainte de Dieu et l'autorité de la loi. Il accoutuma de bonne heure le duc de Bourgogne à regarder le Maître de l'univers, comme son juge, comme son père, comme son bienfaiteur. Les images grandes et majestueuses, sous lesquelles on lui montroit la divinité, pénétroient l'ame du jeune élève, d'amour, de respect et de reconnoissance. La religion lui donna de nouveaux principes et un nouveau caractère. Ce n'étoient point ici des leçons sèches et rebutantes, des exhortations pedantesques, des menaces sévères, c'étoit des conversations douces et faciles, des entretiens familiers; c'étoit sous les yeux de Dieu même qu'on parloit de sa justice, de sa clémence et de ses bienfaits. En formant le cœur de l'élève, il fallut éclairer son esprit. Fénelon lui apprit les élémens de la langue latine qu'il avoit rédigés avec art et clarté, et qui sont dépouillés de ces définitions métaphysiques que les enfans répètent avec dégoût, parce qu'ils ne les conçoivent qu'avec une peine extrême. Les dialogues et

les fables qu'il composa pour les premiers tems de l'éducation, renferment un sens agréable, toujours présenté avec beaucoup d'agrément. La mythologie avec ses riantes images, lui en fournit les premiers sujets. Il passa après cela aux grands hommes des temps héroïques, aux poëtes qui les ont célèbrés, aux premiers, aux plus puissans monarques de l'Orient, aux sages, aux législateurs de la Grèce, aux philosophes, aux historiens qu'elle a produits, aux fondateurs de Rome, à ses premiers rois, aux orateurs célèbres, aux héros fameux, aux tyrans mêmes, à tous les hommes extraordinaires qui ont illustré ce grand empire, ou qui en ont entraîné la chûte. Il vient ensuite aux temps modernes et fait passer en revue les princes, les ministres, les guerriers, tous ceux qui dans la guerre, la politique, les sciences, se sont distingués par leurs vertus ou leurs crimes; c'est en Angleterre, en Espagne, dans l'Empire, en France, qu'il va prendre ses personnages pour en former une galerie de tableaux aussi amusans qu'instructifs; tout y respire la sagesse, l'amour de la justice et l'horreur du vice; tout y porte à la vertu par des exemples encourageans et persuasifs.

On entremêloit ces dialogues d'aven-

tures et de fables qui servoient à soulager l'attention et à enrichir l'imagination. Rien de plus doux, de plus tendre, de plus agréable et de plus moral en même tems, que l'aventure d'Aristonoüs. La vertu calme et fidelle dans le malheur, les récompenses intérieures de la modération et de la patience, le repos délicieux d'une ame exacte à ses devoirs, les charmes de la médiocrité, les avantages d'une vie laborieuse et retirée, y sont présentés avec ce style facile et enchanteur, qu'on peut appeler le style du cœur plutôt que le style de Fénelon.

L'histoire de Mélésichton, quoique dans un autre genre, attache également et ne nous offre pas moins de graces, d'aménité et d'instruction; c'est un Grand ruiné par son luxe et ses profusions, et craignant de se dégrader en cessant de vivre d'emprunts et par conséquent d'injustices. Accablé de chagrins et de soucis dévorans, il s'endort. Un songe mystérieux l'éclaire et lui apprend à chercher dans le travail le remède à ses écarts et à sa mauvaise fortune. Vivez de peu, lui dit une divinité propice, gagnez ce peu par le travail, ne soyez à charge à personne, vous serez le plus noble des hommes. Le genre humain

se rend lui-même misérable par sa mollesse et sa fausse gloire. Si les choses nécessaires vous manquent, pourquoi voulez-vous les devoir à d'autres plutôt qu'à vous-même? Mélésichton se réveille, court chez lui, réforme sa maison, se défait de tout ce qui est inutile, cultive son champ, son jardin et retrouve dans la simplicité, dans l'économie, dans une industrieuse activité, l'abondance et le repos qu'il n'avoit jamais goûté dans ce qu'on appelle la grandeur et la magnificence.

Ce récit est rempli de réflexions tirées du sujet et orné de descriptions et d'images, qui ont une fraicheur et inspirent un intérêt pour la vertu, qui semblent caractériser le pinceau de Fénelon.

On trouve ensuite des contes Persans, des fables, des féeries même. Toutes ces narrations sont claires, coulantes et pleines d'élégance et de morale. En amusant elles rectifient les idées, forment le jugement, donnent des leçons de bonne foi, de fermeté, de justice, de modération; attaquent ces fausses maximes accréditées par l'habitude et les préjugés; mettent pour ainsi dire le vice et la vertu sur la scène et en action, celui-là avec toute sa difformité, et celle-ci avec tous ses charmes. Tant de

productions, le fruit d'une lecture immense, de beaucoup de réflexions et d'une grande connoissance du cœur humain, étoient l'ouvrage du moment, de la circonstance, et sembloient ne rien ôter à Fénelon et échapper à sa plume. Il les faisoit tantôt traduire, tantôt apprendre par cœur et souvent imiter à son auguste élève; il nourrissoit ainsi son cœur comme son esprit, de tout ce qui pouvoit fixer l'un et l'autre dans l'amour et la connoissance du bien.

Fénelon ne s'en tint pas là. Uniquement jaloux de former un prince juste et éclairé, il ne cherchoit pas à en avoir seul toute la gloire. Bien loin donc de l'isoler, de le séquestrer en quelque sorte et d'ôter à tout autre mérite qu'au sien propre, les moyens d'approcher le jeune prince, il aimoit à lui présenter tous ceux qui avoient quelques talens distingués; mais il vouloit que les personnes admises à lui faire la cour, payassent en quelque sorte cet honneur par quelques leçons utiles qu'il concertoit avec elles.

Alors, comme le remarque M. l'abbé Proyart, ce n'étoient plus des maîtres qui instruisoient, c'étoient des étrangers, des inconnus qui, sans intérêt, sans affectation, relevoient une action louable,

blâmoient un défaut et confirmoient en tout les principes établis par les maîtres. Le bon la Fontaine avoit accès auprès du duc de Bourgogne, qui désira de connoître l'auteur des apologues qu'il avoit lu avec tant de plaisir, et dont on lui avoit fait sentir la sage et ingénieuse philosophie. Dans ces entrevues la Fontaine récitoit toujours quelques fables nouvelles, et le prince après y avoir applaudi, répliquoit par quelqu'autres fables qu'il avoit apprises de son précepteur, ou qu'il avoit lui-même composées. On sait que notre inimitable fabuliste en a mis en vers, dont il reconnoit qu'il devoit l'invention au duc de Bourgogne. Telle est la neuvième du douzième livre, où la Fontaine dit :

Ce qui m'étonne, c'est qu'à huit ans,
Un Prince en Fable ait mis la chose,
Pendant que sous mes cheveux blancs,
Je fabrique à force de temps,
Des vers moins sensés que sa prose.

Il ne lui falloit en effet qu'un bon guide qui le soutint et qui le dirigea. Il avoit, dit l'abbé Fleury, la pénétration facile, le jugement droit et fin, le raisonnement juste et suivi, l'imagination vive et féconde. Il ne se contentoit pas des connoissances superficielles, il vouloit tout approfondir; sa curiosité étoit

immense, et dans les commencemens où son extrême vivacité l'empêchoit de s'assujettir aux règles, il emportoit tout par la pénétration et la force de son génie.

Fénelon et ses coopérateurs, toujours attentifs à séconder de si heureuses dispositions, en tirèrent le plus grand parti, et exercèrent leur élève dans tous les genres de la littérature. Il suffisoit de montrer au duc de Bourgogne quelque chose d'utile à apprendre, pour qu'il s'y portât avec ardeur; il auroit voulu tout savoir, mais cette volonté même avoit ses inconvéniens: on lui fit sentir la nécessité de mettre un certain ordre dans son travail, de lui donner un objet principal et de s'attacher d'abord au latin et à l'histoire. La géographie, la fable, les arts agréables, nous en causerons ensemble, dit Fénelon: ce sera le sujet de nos conversations dans les momens de recréations et dans nos heures de promenade; ce que vous désirez d'approfondir, nous le développerons avec plus d'étendue dans les thèmes et dans les versions que je vous donnerai à composer; mais vous n'aurez que des connoissances obscures, embarrassées et décousues, si vous voulez tout apprendre à la fois. Notre intelligence

n'est pas infinie, évitons la confusion. La tête humaine est à-peu-près comme notre estomac, n'y mettons pas tout au hazard et sans choix; bornons-nous à ce que nous sommes capables de bien digérer, et commençons par nous appliquer ensemble à ce qu'il seroit honteux d'ignorer. Je sens que vous avez raison, répliqua le duc de Bourgogne, je me livre à votre expérience, et encore plus au tendre intérêt que vous me marquez. On prit après un plan plus suivi, et comme il se prenoit de concert avec l'élève, il n'en parut jamais gêné ou contraint; il étoit même le premier à y rappeller, lorsqu'on paroissoit l'oublier ou être tenté de s'en écarter: depuis ce moment la marche fut plus sûre et le succès plus rapide. A dix ans le duc de Bourgogne écrivoit élégamment en latin et traduisoit les auteurs les plus difficiles avec une exactitude, une finesse de style qui surprenoient les connoisseurs. Il avoit lû les plus belles oraisons de Cicéron, Tite-Live tout entier; il avoit expliqué Horace, Virgile, les métarmophoses d'Ovide; il avoit traduit les commentaires de César et commencé la traduction du profond Tacite, qu'il acheva par la suite et qu'on ne retrouva mal-

heureusement plus. Le caractère se perfectionnoit avec les talens ; il ne montroit plus tant de vivacité, de colère, d'entêtement ; il étoit libre, égal et même assez complaisant, mais il ne se plaisoit guères et n'étoit vraiment à son aise qu'avec les personnes qui l'environnoient, ou qu'il connoissoit très-particulierement. Un inconnu l'embarrassoit, le déconcertoit. Fénelon pour le guérir de cette timidité, le détermina à recevoir des gens de lettres et des artistes célèbres ; il l'obligea de parler aux ambassadeurs, aux étrangers de quelque distinction et sur-tout aux Français, recommandables par leur valeur et leurs services. Il voulut même qu'il fit en public quelques-uns de ses exercices littéraires ; il les lui faisoit arranger & composer lui même. C'étoit une fable de son invention, une explication de la mythologie, un traité d'histoire développé avec quelque étendue, un discours moral ou chrétien.

Le jeune prince appercevant un jour dans l'assemblée qui venoit de se former, des personnes qu'il n'avoit jamais vues, témoigna de la répugnance à parler. " Vous avez raison, monseigneur, „ lui dit Fénelon, et je pense comme „ vous qu'un orateur ne doit jamais

„ s'exposer quand il craint ceux qui l'é-
„ coutent. Vous croyez donc M. l'abbé,
„ répondit le duc de Bourgogne, que
„ c'est la crainte qui m'arrête ? Eh bien !
„ qu'on fasse entrer cent personnes de
„ plus, et je vous ferai voir que vous
„ vous trompez." Les portes de l'appartement furent ouvertes, l'on introduisit tous ceux qui se présentèrent. Le prince piqué de ce reproche qu'on lui avoit fait, se surpassa lui-même et les applaudissemens qu'il reçut lui inspirèrent une si noble assurance, que depuis il n'hésita plus à parler en public.

Fénelon partageoit le plaisir de ses succès; son ame sensible ne voyoit pas avec indifférence ce que promettoit de prospérité et de bonheur, un enfant capable d'émulation, qui sentoit déjà le prix de la vérité, des lumières et de la vertu; qui cherchoit à connoître le bien et commençoit à n'estimer que ce qui pouvoit y conduire; il observoit sans cesse son cœur et son esprit, et attendoit le moment de les diriger vers des sciences moins agréables peut-être, mais aussi plus utiles. Il arriva ce moment heureux plutôt encore qu'il n'avoit osé l'espérer. La raison du duc de Bourgogne acquéroit une maturité, une fermeté qui annonçoit qu'on pouvoit, qu'il

qu'il étoit même temps de lui ouvrir les trésors de la philosophie.

Tous les instans sont précieux dans l'éducation des princes, on n'en doit, on n'en peut pas perdre un impunément. Les enfans des rois doivent régner sur des peuples ; on doit veiller sans cesse sur leurs premiers sentimens et les diriger vers le bien. Il faut non-seulement réformer les penchans et corriger le cœur, il faut aussi éclairer l'esprit et affranchir la raison des sophismes et des subtilités qui l'obscurcissent. Fénelon s'occupa à garantir son élève de tant de périls en rectifiant ses idées, en réglant ses sentimens. Il sut même sur cette route sèche et obscure répandre des lumières et de l'agrément, c'étoit son grand talent. Il embellissoit tout ce qu'il entreprenoit de traiter, il le présentoit avec tant de netteté, de grace, d'intérêt qu'on ne sentoit que le plaisir de l'entendre et de le suivre.

Il commença par peindre au duc de Bourgogne l'importance et l'utilité de la philosophie, par lui en inspirer le goût et lui faire désirer d'en acquérir la connoissance. Ce n'est pas, lui dit-il, l'étude d'un enfant, c'est celle d'une raison sage et mûre ; elle est vraiment

digne de l'homme et demande tous vos soins, toute votre application.

La logique est la recherche de la vérité, elle vous apprendra à la connoître, elle a des caractères sûrs pour les esprits attentifs. Il y a des régles pour les distinguer, car ils ne sont pas toujours sensibles; le faux prend toujours les apparences du vrai et il est essentiel pour un prince sur-tout, de ne pas s'y méprendre.

Je ne veux pas vous prévenir contre les hommes, mais je dois vous dire qu'il y en a des trompeurs, qu'il s'en trouve par tout, même dans les cours des rois et même dans leurs conseils; prémunissez-vous donc par une bonne logique contre les raisonnemens plus captieux que solides qu'on ne manquera pas de vous faire, et tremblez d'avance sur les conséquences que pourroient avoir sur les guerres les calamités de tous les genres que pourroit entraîner votre paresse à les examiner ou votre facilité à les adopter.

La morale vous instruira des règles que vous devez suivre dans votre conduite; elle vous montrera un législateur au dessus de vous et au dessus de tout ce qui existe. C'est lui qui a gravé dans vous-même cette loi sainte et éternelle qui parle à tous les cœurs; vous y ver-

rez le rapport nécessaire que nos actions doivent avoir à Dieu ; les égards, les services mêmes que votre prochain a droit d'attendre de vous, & ce respect que vous vous devez à vous même, en ne vous permettant rien que votre conscience condamne et dont elle puisse rougir. Vous conclurez avec évidence que le bien et le mal moral, ne sont point des objets de convention humaine, et que si le juste est malheureux et résigné ici bas, si le méchant a quelquefois l'apparence du bonheur, il y a une autre vie qui met tout dans l'ordre et qui réserve des récompenses au premier et des châtimens au second.

Sur les aîles de la métaphysique vous vous élèverez jusqu'à la contemplation de Dieu-même, de ses perfections infinies, des traits de ressemblance qu'il a daigné nous donner avec lui, de la liberté, de la spiritualité, de l'immortalité de votre ame. Après avoir plané dans cette région des êtres intelligibles, je descendrai avec vous sur la terre, remplie elle-même de prodiges et de merveilles ; nous y verrons dans tout ce qu'elle renferme le doigt puissant d'un Dieu créateur, et dans la marche constante et majestueuse des globes qui nous éclairent, comme dans la variété et l'a-

bondance des productions qui nous nourrissent, le doigt non moins puissant d'un Dieu conservateur: Nous examinerons ces différens sistêmes du monde, le jeu de l'esprit humain, et quelquefois de son orgueilleuse, de son extravagante curiosité ; mais pour les bien comprendre ces divers sistêmes, vous aurez besoin du secours des mathématiques.

Ce n'étoit pas par de longs et interminables écrits, mais dans des instructions libres et familières, que Fénelon instruisoit le duc de Bourgogne des actions des philosophes les plus célèbres de l'antiquité. Il avoit lû tous leurs ouvrages, deviné leurs conceptions, demêlé ce qu'elles ont quelquefois de sublime, et quelquefois d'inintelligible et d'extravagant. Ce n'est pas la raison, disoit-il, qui les a égarés, c'est l'orgueil de la présomption ; fiers de leurs découvertes, ils ont crû que l'humaine intelligence pouvoit atteindre à tout, à connoître tout, à expliquer tout, et en voulant raisonner sur tout, ils se sont perdus dans leurs pensées, ils se sont écartés de la raison elle-même, qui comme notre œil, n'a qu'un horison assez borné, au-delà duquel on ne peut ni saisir, ni bien distinguer les objets.

Observez, ajoute Fénelon, qu'ils sont

assez uniformes dans les vérités morales qu'ils nous enseignent, qu'ils conviennent presque tous de l'existence d'un premier être, ainsi que de l'existence de la loi naturelle qu'il a gravée dans nos cœurs ; ce n'est que dans l'orgueilleuse prétention de tout expliquer qu'ils ne s'accordent pas, qu'ils se contredisent et qu'ils se combattent.

L'athéisme n'osoit guere se montrer dans des siécles sages et éclairés ; et ce qui ne doit pas échapper à nos réflexions, c'est que cet enfant du luxe, de l'insouciance, de la vanité et du libertinage, n'a commencé à lever fiérement la tête que quand la Grèce, quand la fameuse Rome, ont commencé à dégénérer et à corrompre: toute dépendance devint alors odieuse, et après n'avoir plus voulu de maître dans le ciel, on n'en vouloit plus également sur la terre.

L'habile instituteur en insistant sur ce que nous offre d'estimable les écrits des philosophes du paganisme, relève la bisarrerie de leur sistême ; ce sont des lueurs éparses, de traits de lumière vifs et frappans, mais rarement soutenus ; ils montrent quelquefois le bien qu'on doit faire, mais ils n'enseignent point à le pratiquer, ils ne nous fournissent que de foibles moyens, que des motifs

plus foibles encore, l'honneur, une complaisance fiére dans le témoignage de la conscience, la crainte du mépris et la considération que nous procurent de bonnes et de belles actions.

Très-peu ont parlé de la vie future, ou n'en ont parlé que d'une manière obscure et incertaine. Quelle différence, remarque Fénelon, entre cette morale toute humaine qu'on affecte de tant prôner, et celle de nos livres saints qu'on néglige cependant et qu'on dédaigne! Celle-ci est claire, exacte, développée dans les livres sapientiaux; avec quelle noble simplicité & quelle sage et majestueuse précision, elle nous est présentée dans l'évangile? tous peuvent l'entendre et la goûter; tous éprouvent en s'y attachant un calme délicieux, et tous sentent alors une main puissante quoiqu'invisible, qui les aide et les soutient tantôt par d'utiles menaces, tantôt par de douces espérances. Nous croyons devoir rapporter ici une notice sur la vie de Platon, elle servira à donner une idée de la manière dont Fénelon instruisoit son élève.

Platon étoit d'une naissance illustre. Par sa mère il descendoit de Solon, et des anciens rois par son père; dans sa jeunesse il alla à la guerre et y montra

beaucoup de valeur ; il fut disciple de Socrate, dont il a rapporté les conversations dans ses écrits. Comme Socrate n'a jamais voulu écrire, nous n'avons rien de lui, que dans les deux ouvrages de ses deux disciples, Platon et Xénophon. Ces deux disciples furent jaloux l'un de l'autre. Dans la suite Platon eut la curiosité d'aller rechercher la sagesse des étrangers. Il passa en Egypte et en Phénicie, où il eut soin de recueillir les traditions des prêtres et des savans : il ne faut pas même douter qu'il ait connu les livres de Moïse et les autres ouvrages des juifs. Dion, gendre du tyran Denis, grand amateur des lettres et de la sagesse, l'attira en Sicile. Denis lui-même le vit, l'admira et fut sur le point de renoncer à la tyrannie par ses conseils ; mais Phlistus qui étoit un sophiste et un flatteur, l'en détourna de peur de perdre dans ce changement la fortune dont il jouissoit. Ce faux sage, jaloux de Platon le rendit peu-à-peu odieux au tyran. Quand Platon apperçut que le tyran étoit incorrigible, il lui remontra avec courage le malheur et l'indignité d'un homme qui tient sa patrie dans l'esclavage. Le tyran irrité le vendit comme esclave, à un homme qui le mena dans l'île d'Eubée, où il fut racheté de l'argent de

Dion. Après la mort du premier Denis, il fit encore sous le second deux voyages à Siracuse, où Dion lui fit divers présens considérables. Le jeune Denis voulut même lui donner une ville pour y établir ses loix et sa république; mais les guerres ne permirent pas l'exécution de ce projet. Quelque tems après Dion ayant chassé deux fois le jeune Denis, qui fut ensuite réduit à servir de maître d'école dans Corinthe, pour gagner sa vie, Platon ne voulut point retourner à Siracuse pour jouir de la faveur de son ami qui avoit l'autorité suprême; au contraire, il lui écrivit pour l'obliger à quitter cette puissance odieuse et pour rendre la liberté à ses citoyens après avoir abbattu le tyran à l'exemple de Timotéon. Dion fut rigoureusement puni de n'avoir pas voulu profiter d'un si sage conseil, car ses propres concitoyens l'assassinèrent. Platon demeura tranquille à Athènes, où il instruisoit ses disciples dans un bois près de la ville, qu'on appelloit académie, du nom d'Académus, qui avoit donné ce lieu pour les exercices publics. Il étoit bien fait, de bonne mine, éloquent, adroit pour les exercices, propre pour ses habits et dans ses meubles, ce qui irritoit beaucoup d'autres philosophes de son tems, qui affec-

toient d'être gueux et sales comme Diogènes. Il avoit les épaules larges, ce qui lui fit donner le nom de Platon. Ses disciples furent nommés académiciens à cause du lieu où il les instruisoit ; dans la suite ils se divisèrent. On vit trois sectes d'académiciens ; les anciens conservèrent les principes de Platon, les modernes tombèrent dans l'incertitude des Pyrrhoniens. Platon vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-un an, en pleine santé et dans la plus haute réputation. Tel étoit l'usage de Fénelon. Il savoit que les faits historiques attachent plus et piquent notre curiosité bien autrement que les préceptes et les maximes. L'idée qu'on nous donne d'un philosophe, le tableau qu'on nous fait de ses actions, les traits frappans de sa vie qu'on rassemble, nous préviennent pour ou contre lui, et nous disposent à écouter ou à rejetter ses leçons ; il crut donc devoir peindre la personne de l'Homère des philosophes, comme l'appelle Cicéron, avant d'expliquer au duc de Bourgogne ses dialogues et ses autres traités, avec tout ce qu'ils renferment d'agréable sur l'unité de Dieu, sur la justice, sur la conscience, sur tant d'autres points de morale si clairement exposés, que la plupart des pères de l'église ont cru que

Platon dans ses voyages avoit eu connoissance de nos livres sacrés.

Fénelon partageoit son tems entre la prière, l'étude et ses fonctions, auprès de son auguste élève; il amassoit sans cesse des lumières pour les répandre avec profusion ; et dans les connoissances qu'il communiquoit, il mettoit l'ordre et la variété si nécessaires pour ôter au travail ce qu'il auroit sans cela de pénible et d'ennuyeux. Après avoir semé, arrosé et vu se parer de fruits, la terre qu'il étoit chargé de cultiver; après l'avoir éclairée, échauffée, fécondée par les plus purs rayons de la science, Fénelon s'attacha à développer avec plus d'étendue et à rassembler dans un seul ouvrage, ce qui établit solidement la vérité fondamentale de l'existence de Dieu ; sa marche est simple, claire, méthodique et lumineuse. C'est dans le spectacle ravissant de la nature que Fénelon nous ramène, c'est dans les merveilles de la création que Fénelon puise ses preuves pour établir l'existence du Créateur : un insecte prouve plus un Dieu que tous les raisonnemens métaphisiques. Avec quelle force et quelle clarté l'auteur ne combat-il pas l'athéisme, cette doctrine funeste et destructive qui dessèche l'ame et l'endurcit, qui ta-

rit une des sources de la sensibilité et brise le plus grand appui de la morale, arrache au malheur sa consolation, à la vertu son immortalité, glace le cœur du juste en lui ôtant un témoin et un ami, et ne rend justice qu'au méchant.

Le dogme de l'existence de Dieu n'avoit pas besoin de preuve, dit le respectable Editeur des ouvrages de M. Fénelon; le spectacle si imposant de la nature, et la chaîne successive des êtres nous font remonter tout naturellement à celui qui n'a point eu de commencement, par qui tout a commencé, et dont la puissance et les autres perfections n'ont point de bornes et ne peuvent en avoir; il n'y a presque personne qui ne puisse voir et sentir cette vérité, il ne faut pour cela qu'ouvrir les yeux et regarder le ciel et la terre, il ne faut que s'interroger soi-même de bonne foi, et se demander d'où l'on vient, et qui nous a créés; mais l'orgueil, et la présomption qui raisonnent tant, réfléchissent peu, et c'est la source la plus ordinaire de nos erreurs. Le vrai n'est jamais assez bien prouvé, et le faux, l'absurde même, on l'adopte sur les plus légeres apparences; on veut être singulier, on auroit honte de penser comme le vulgaire, et il suffit qu'une

vérité soit universelle pour qu'on entreprenne de l'attaquer. C'est être subtil et profond, à ce qu'on s'imagine, que de trouver des difficultés, que de répandre des nuages, que d'embrouiller et d'obscurcir; dans la route la plus droite et la plus unie on affecte de rencontrer des obstacles, de tracer des sinuosités, de creuser des précipices, de semer des ronces et des épines, le tout cependant, à ce que l'on dit, pour la commodité et l'avantage de ceux qui voyagent; mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ces malheureux laissent encore prendre le nom de sages, de génies bienfaisans et lumineux à ceux qui les fatiguent ainsi et les égarent. Il semble, qu'il soit noble et beau d'être téméraire ou extravagant. Il semble, aujourd'hui plus que jamais, que l'usage de l'esprit soit d'étonner, d'éblouir et d'aveugler, et non d'applanir et d'éclairer. On trouvera un remède à cette manie, et des réponses solides aux objections des athées dans le traité de Fénelon. Sa marche est simple comme la vérité qu'il veut établir; il commence dans sa première partie par les preuves sensibles et nous prépare par là à celles qu'il tire de la métaphisique : dans la seconde l'univers, dit-il dans le

premier chapitre, est une représentation de la divinité. Il décrit cet univers dans le second chapitre, et nous le montre en grand avec toute sa pompe, toute sa magnificence : dans le troisième, il considère les animaux en général, la faculté qu'ils ont de se renouveller par la nourriture et de perpétuer leur espèce par la génération. Dans le quatrième, il s'arrête à l'homme, à son corps dont il décrit l'admirable économie, à son ame, à l'union de l'ame et du corps, à sa raison, à l'idée que nous avons de l'unité, à la dépendance de l'homme, à sa liberté ; nous trouvons, conclut-il, les traces de la divinité, ou pour mieux dire, le sceau de Dieu-même dans tout ce qu'on appelle les ouvrages de la nature..... les cieux, la terre, les astres, les plantes, les animaux, nos corps, nos esprits, tout marque un ordre, une mesure précise, un art, une sagesse, un esprit supérieur à nous, qui est comme l'ame du monde entier, et qui mène tout à ses fins avec une force douce et insensible, mais toute-puissante. Cependant les épicuriens se refusent à tant de lumiéres. Fénelon dans le cinquiéme chapitre expose leurs principales difficultés, et y répond avec une force et une onction qui illuminent l'entendement

et pénètrent la volonté. Cette partie est en descriptions, en tableaux rapidement et fortement tracés ; l'auteur dit ce qu'il faut, ne dit rien de trop. Il nous a persuadés et convaincus, parce qu'il a parlé à l'esprit et à l'imagination, et qu'il est clair et élégant, là où les autres sont si souvent secs et obscurs.

Fénelon passe ensuite à la seconde partie, c'est à-dire, à la démonstration de l'existence et des attributs de Dieu, tirés des idées intellectuelles. Après avoir examiné dans le premier chapitre le doute universel, et jusqu'à quel point il est raisonnable et sage de douter, il insiste dans le second sur les preuves de l'existence de Dieu qu'il tire de l'idée de l'être qui existe par lui-même ; dans le troisième, il réfute le spinosisme ; dans le quatrième il raisonne sur la nature de nos idées ; dans le cinquième, il parle des attributs de Dieu, de l'unité de son essence, de sa simplicité, de son éternité, de son immensité, de sa science. La métaphisique de Fénelon n'a rien d'obscur, ni d'embrouillé ; il donne toujours du corps à ses idées, et son style animé et plein d'images se soutient et intéresse dans les discussions les plus stériles.

Le vertueux et respectable éditeur des ouvrages de Fénelon a inséré à la suite de ce traité de l'existence de Dieu, plusieurs lettres sur la religion, dont quelques-unes furent écrites au duc d'Orléans, régent du royaume, après la mort de Louis XIV. Les esprits secs et abstraits, dit M. de Ramsai, ne sentent pas assez le mérite de ces Lettres. Fénelon savoit que la plaie de la plupart de ceux qui doutent, vient non de leur esprit, mais de leur cœur. Il répand par tout le sentiment pour toucher, pour intéresser. Il tempère la sécheresse de la métaphysique par une onction qui fléchit la volonté en même tems qu'elle éclaire l'esprit; on y trouve les principes de la plus sublime philosophie : il est essentiel d'en donner une courte analyse.

La première lettre renferme et expose les réflexions d'un homme qui examine en lui-même ce qu'il doit croire sur la religion; elle est divisée en chapitres. Le premier est sur la pensée; le second sur son propre corps et sur tous les autres corps de l'univers; le troisième sur la puissance qui a formé le corps et qui a donné la pensée; le quatrième sur le culte qui est dû à cette puissance; le cinquième traite de la religion du peuple Juif et du Messie. Fénelon dans

ses autres Lettres parle de l'existence d'un Etre infini, de l'immortalité de l'ame, du culte qui est dû au Dieu suprême, de la vérité de la religion, & de l'athéisme ; toutes ces questions sont traitées avec autant d'agrément que d'énergie.

Fénelon s'occupa tout entier à donner au duc de Bourgogne une connoissance éclairée de la religion. La religion est nécessaire aux princes; c'est elle qui leur prescrit la justice et la clémence, et leur ordonne de travailler au bonheur de leurs peuples; mais il ne négligea point les autres sciences d'agrément et d'utilité : il lui enseigna avec attention et avec succès les belles-lettres, la géographie, l'histoire, la politique, l'économie. Bientôt le jeune prince fit des progrès rapides dans toutes ces sciences, il étoit sur-tout fort instruit dans l'histoire. Toute la suite des siècles, dit l'abbé Fleury, étoit rangée nettement dans sa mémoire; il étudioit l'histoire des pays voisins dans les auteurs originaux, les lisant chacun en sa langue. Il savoit l'histoire de l'église jusqu'à étonner les prélats les plus instruits. Un jour que ce prince entretenoit l'abbé de Choisi, sur son histoire de France, vous êtes sur le point, lui dit-il, d'écrire

l'histoire de Charles VI, & si vous voulez être vrai, il faudra que vous disiez que ce roi étoit fou : le direz-vous sans hésiter? Oui, monseigneur, répondit l'auteur : je fais profession d'appeller les choses par leur nom. " J'aime votre „ franchise, répond le prince, et je „ suis persuadé que la vérité dans l'his„ toire fait un grand bien dans le mon„ de, parce que tel prince qui n'au„ roit pas le courage de se porter à ses „ devoirs par les motifs les plus purs, „ les remplit par un sentiment humain „ pour se soustraire au blâme de la pos„ térité, et c'est toujours quelque chose „ que le bien se fasse."

Le règne de Louis XIV étoit une suite non interrompue de succès et de triomphes. Il voyoit avec complaisance croître dans son petit-fils un digne soutien de son auguste maison et de la prospérité de la nation. Rien ne paroissoit manquer à sa gloire et à son bonheur. Cependant une inquiétude secrète le tourmentoit, il étoit triste au milieu de sa grandeur. Madame de Maintenon qu'il honoroit de sa confiance, n'en profitoit que pour le guérir de ses passions et le ramener à la vertu. Cette femme étonnante par ses malheurs et par sa haute fortune, dont la vie paroit un

roman, avoit triomphé des préventions du Monarque contr'elle. Ce prince protégeoit le génie, mais ne l'aimoit point, parce qu'il pensoit qu'il inspiroit l'artifice et la mauvaise foi, et qu'on ne pouvoit avoir de l'esprit sans être hypocrite. Cependant il fut touché du mérite de Madame de Maintenon, il s'accoutuma à la voir, à l'entretenir et prit pour elle ce goût, cette estime qu'il conserva jusqu'au dernier soupir. Le cœur de Louis XIV, flétri, blessé, par des jouissances longues et multipliées, avoit besoin d'une confidente qui eut le talent de l'éclairer, de rectifier ses sentimens et de le consoler dans son ennui. Fatigué du monde, des plaisirs, de la gloire, de lui-même; parce que sa tête étoit vuide et son cœur desséché, la vie comme la couronne lui seroient devenus intolérables, s'il n'avoit pas trouvé une ame forte et douce qui amolit et soutint la sienne.

Madame de Maintenon estimoit singulièrement Fénélon ; frappée de sa candeur, de son désintéressement, de son esprit et de la pureté de ses mœurs, elle s'écrioit : que M. l'abbé de Fénelon est aimable, qu'il prête de charmes à la vertu et qu'il persuade aisément ce que d'autres ont tant de peine à nous faire

concevoir! sa piété est-communicative, on ne sauroit se défendre de penser et d'agir comme lui; il pense et agit en saint avec tous les dehors de la douceur et de la facilité; elle se plaisoit à l'entretenir et trouvoit dans sa conservation ce charme délicieux qui attendrit l'ame naturellement bonne, et elle auroit bien voulu assister aux conférences qu'il faisoit chez lui, à ses heures de loisir, et où se trouvoient les personnes les plus vertueuses de la Cour. Il éclaira, il anima leur ferveur en les instruisant des voies de la perfection chrétienne. C'étoit dans ces entretiens que l'ame de Fénelon s'épanchoit toute entière, et que dans le séjour de la mollesse, de l'orgueil et de la cupidité il forma des ames unies à Dieu, modestes, humbles, charitables, détachées de tout, et toujours en garde contre les séductions de l'amour propre. C'est à ce tyran domestique qu'il vouloit qu'on déclarât une guerre suivie et constante. Les personnes qu'il conduisoit s'attachoient à suivre fidélement, sans affectation, et le plus parfaitement qu'elles pouvoient, les préceptes et les conseils évangeliques. C'est sur notre cœur que Dieu veut régner, leur disoit-il; c'est donc principalement à le régler et à le soumettre que vous devez vous

appliquer : quand il sera sous les mains de Dieu, vos actions extérieures seront toujours conformes à ses saintes volontés. Instruisez-vous donc, & affectionnez-vous à vos devoirs, et vous les pratiquerez alors exactement, et si ce n'est pas sans efforts, ce sera du moins sans embarras et sans contrainte, et ce sera avec cette liberté humble et confiante qu'il permet à ses vrais enfans, et qu'il aime à trouver en eux.

Sa dévotion, et celle qu'il tâchoit d'inspirer, étoit éloignée d'une triste et fatigante singularité ; il désiroit qu'on fût content d'être à Dieu, et qu'on fit même paroître ce contentement ; il vouloit que l'exactitude dans les pratiques de la religion ne nuisit pas aux obligations de la vie civile, et influât même sur notre zèle à les bien remplir.

Madame de Maintenon ne pouvant, comme nous l'avons observé, assister à ces pieuses conférences, demanda à Fénelon un moyen de connoître ses défauts et de s'en corriger. Il lui envoya la lettre suivante, qui est remplie des maximes les plus sages, les plus claires & les plus profondes. Nous n'en raporterons que les principaux articles.

„ Je ne puis, madame, vous parler de vos défauts que douloureusement et

presque au hazard. Vous n'avez jamais agi de suite avec moi, & je compte pour peu ce que les autres m'ont dit de vous; mais n'importe, je vous dirai ce que je pense, & Dieu vous en fera faire l'usage qu'il lui plaira.

„ Vous êtes ingénue & naturelle; de là vient que vous faites très-bien sans avoir besoin d'y penser à l'égard de ceux pour qui vous avez du goût & de l'estime, mais très-froidement dès que ce goût vous manque. Quand vous êtes sèche, votre sécheresse va trop loin. Je m'imagine qu'il y a dans votre fond de la promptitude et de la lenteur: ce qui vous blesse, vous blesse vivement. Vous êtes née avec beaucoup de gloire, c'est-à-dire, de cette gloire qu'on nomme bonne et bien entendue, mais qui est d'autant plus mauvaise qu'on n'a point de honte de la trouver bonne. On se corrigeroit plus aisément d'une vanité folle. Il vous reste encore beaucoup de cette gloire sans que vous l'apperceviez; la sensibilité sur les choses qui la pouvoient piquer jusqu'au vif, marque combien il s'en faut qu'elle ne soit éteinte; vous tenez encore à l'estime de certaines gens, à l'approbation des gens de bien, au plaisir de soutenir votre prospérité avec modération, enfin de paroî-

tre par votre cœur au-dessus de votre place.

„ Le *moi* trop humain, dont je vous ai parlé si souvent est encore une idôle que vous n'avez pas brisée. Vous voulez aller à Dieu de tout votre cœur, mais non par la perte du *moi*, au contraire vous cherchez le *moi* en Dieu. Le goût sensible de la prière & de la présence de Dieu vous soutient, mais si ce goût venoit à vous manquer, l'attachement que vous avez à vous-même et au témoignage de votre propre vertu, vous jetteroit dans une dangereuse épreuve. J'espère que Dieu fera couler le lait le plus doux, jusqu'à ce qu'il veuille vous sevrer et vous nourrir du pain des forts.

„ Mais comptez bien sincèrement que le moindre attachement aux meilleures choses, par rapport à vous, vous retardera plus que toutes les imperfections que vous pouvez craindre; jespère que Dieu vous donnera la lumière pour entendre ceci mieux que je ne l'ai expliqué.

„ Vous êtes naturellement bonne & disposée à la confiance, peut-être même un peu trop pour des gens de bien, dont vous n'avez pas assez à fond éprouvé la prudence; mais quand vous commencez à vous défier, je m'imagine que votre cœur se serre trop. Les per-

sonnes ingénues & confiantes sont d'ordinaire ainsi, lorsqu'elles sont contraintes de se défier. Il y a un milieu entre l'excessive confiance qui se livre, et la défiance qui ne sait plus à quoi s'en tenir lorsqu'elle sent que ce qu'elle croyoit tenir lui échappe. Votre bon esprit vous fera assez voir que si les honnêtes gens ont des defauts auxquels il ne faut pas se laisser aller aveuglément, ils ont aussi un certain procédé droit & simple, auquel on reconnoit sûrement ce qu'ils sont. Le caractère de l'honnête homme n'est point douteux & équivoque à qui le sait bien observer dans toutes ses circonstances; l'hypocrisie la plus profonde & la mieux déguisée, n'atteint jamais jusqu'à la ressemblance de cette vertu, mais il faut se souvenir que la vertu la plus ingénue a des petits retours sur soi-même, et certaines recherches de son propre intérêt qu'elle n'apperçoit pas.

„ On dit que vous vous mêlez de trop peu d'affaires, ceux qui vous parlent ainsi sont inspirés par l'inquiétude, par l'envie de se mêler du gouvernement et par le dépit contre ceux qui distribuent les graces, ou par l'espoir d'en obtenir par vous. Pour vous, Madame, il ne vous convient point de faire des efforts

pour redresser ce qui n'est pas dans vos mains. Le zèle du salut du Roi ne doit point vous faire aller au-delà des bornes que la prudence semble vous avoir marquées. Il y a mille choses déplorables, mais il faut attendre les momens que Dieu seul connoit et qu'il tient dans sa puissance. Le vrai moyen d'attirer les graces sur le Roi et sur l'Etat, n'est pas de crier ou fatiguer le Roi, c'est de l'édifier, de mourir sans cesse à vous-même, c'est d'ouvrir peu-à-peu le cœur de ce prince par une conduite ingénue, cordiale, patiente, libre néanmoins et enfantine dans cette patience; mais parler avec chaleur et avec âpreté, revenir souvent à la charge, dresser des batteries sourdement, faire des plans de sagesse humaine pour réformer ce qui a besoin de réforme, c'est vouloir faire le bien par une mauvaise voie.

" Il me paroit que vous avez un goût trop naturel pour l'amitié, pour la bonté du cœur et pour tout ce qui lie la bonne société. C'est sans doute ce qu'il y a de meilleur, selon la raison et la vertu humaine, mais c'est pour cela même qu'il y faut renoncer. Ceux qui ont le cœur dur et même froid, ont sans doute un très-grand défaut naturel, c'est même une très-grande imperfection qui reste

reste dans leur piété; car si leur piété étoit plus avancée, elle leur donneroit ce qui leur manque de ce côté là, mais il faut compter que la véritable bonté du cœur consiste dans la fidélité à Dieu et dans le pur amour. Toutes les générosités, toutes les tendresses naturelles ne sont qu'un amour propre plus rafiné, plus séduisant, plus flatteur, plus aimable et par conséquent plus diabolique."

Enfin, Madame, soyez bien persuadée que pour la correction de vos défauts et pour l'accomplissement de vos devoirs, le principal est d'y travailler par le dedans et non par le déhors. Ce détail extérieur, quand vous vous y donneriez toute entiére, sera toujours audessus de vos forces: mais si vous laissez faire à l'esprit de Dieu ce qu'il faut pour vous faire mourir à vous-même, et pour couper jusques aux dernières racines du *moi*, les défauts tomberont peu-à-peu comme d'eux-mêmes, et Dieu élargira votre cœur au point que vous ne serez embarrassée de l'étendue d'aucun devoir; alors l'étendue de vos devoirs croîtra avec l'étendue de vos vertus et avec la capacité de votre fond, car Dieu vous donnera de nouveaux biens à faire à proportion de la nouvelle étendue qu'il aura

donnée à votre intérieur. Tous nos défauts ne viennent que d'être encore attachés et recourbés sur nous-mêmes ; c'est par le *moi*, qui veut mettre les vertus à son usage et à son point, qu'il faut commencer. Renoncez donc, sans hésiter jamais, à ce malheureux *moi*, dans les moindres choses où l'esprit de grace vous fera sentir que vous le rechercherez encore. Voilà le vrai et total crucifiement ; tout le reste ne va qu'aux sens et à la superficie de l'ame. Tous ceux qui travaillent à mourir autrement, quittent la vie par un côté et la reprennent par plusieurs autres ; ce n'est jamais fait. Vous verrez par expérience que, quand on prend pour mourir à soi, le chemin que je vous propose, Dieu ne laisse rien à l'ame, et qu'il la poursuit sans relâche ; il paroit impitoyable jusqu'à ce qu'il lui ait ôté le dernier souffle de vie propre, pour la faire vivre en lui dans une paix et une liberté d'esprit infinie.

Fénelon donne ensuite des conseils à madame de Maintenon, dans la direction de la communauté de Saint-Cyr. Il lui trace un plan de conduite sage, lui recommande le travail, la prière et la fermeté pour s'opposer aux désordres, détruire les abus, soutenir et protéger les gens de bien.

On exhorta Fénelon à se mettre sur les rangs pour solliciter une place vacante à l'académie française, par la mort de Pélisson; il y fut reçu d'une voix unanime. Il fut sensible à cette faveur; il aimoit les lettres et étoit bien loin de dédaigner l'honneur d'être placé dans son sanctuaire. Son discours de remerciement est un modèle d'éloquence, de goût, et de modestie. L'éloge qu'il fait de Pélisson est écrit avec autant de force que de vérité. " C'est en étudiant „ les anciens, dit-il, c'est en les tra- „ duisant que Pélisson a su mettre dans „ les moindres peintures et de la vie „ et de la grace.... Son caractère étoit „ la facilité, l'invention, l'élégance, „ l'insinuation, la justesse, le tour ingé- „ nieux. Ses mains faisoient naître les „ fleurs de tous côtés; tout ce qu'il tou- „ choit étoit embelli.... Son style noble „ & léger ressembloit à la démarche des „ divinités fabuleuses qui couloient dans „ les airs, sans poser les pieds sur la „ terre." En parlant de la disgrace de Fouquet, bienfaiteur de Pélisson, l'orateur s'écrie : " Heureuse captivité, liens „ salutaires qui réduisirent enfin sous le „ joug de la foi, cet esprit trop indé- „ pendant. Il chercha pendant le loisir „ de la bastille dans les sources de la

„ tradition de quoi convaincre, mais la „ vérité le vainquit et se montra à lui „ avec tous ses charmes. Il sortit de sa „ prison honoré de l'estime et des bon- „ tés du roi, mais ce qui est encore bien „ plus grand, il en sortit étant déjà „ dans le cœur, humble enfant de l'égli- „ se; depuis ce moment il ne cessa de „ parler, d'écrire, d'agir, de répandre „ les graces du prince, pour ramener „ ses frères errans. Heureux fruits des „ plus funestes erreurs. Il faut avoir „ senti par sa propre expérience tout „ ce qu'il en coûte dans ce passage des „ ténèbres à la lumière, pour avoir la „ vivacité, la patience, la tendresse, la „ délicatesse de charité, qui éclate dans „ ses écrits de controverse."

Fénelon après avoir rendu hommage aux talens, aux vertus, au zèle de ses prédécesseurs, parle des services que ses nouveaux confrères avoient rendus aux lettres, et nomme quelques-uns des plus célèbres, entr'autres Corneille qu'il peint en deux mots: grand et hardi dans ses caractères, où est marquée une main de maitre.

„ Depuis que vous êtes remontés aux „ véritables règles, leur dit-il, on n'a- „ buse plus comme autrefois de l'esprit „ & de la parole. On a pris un genre

» d'écrire plus simple, plus naturel,
» plus court, plus nerveux, plus précis;
» on ne s'attache plus aux paroles que
» pour exprimer toute la force des pen-
» sées, et on n'admet que les pensées,
» vraies, solides, concluantes pour le
» sujet où l'on se renferme; l'érudition
» autrefois si fastueuse ne se montre
» plus que pour le besoin; l'esprit même
» se cache, parce que toute la fonction
» de l'art consiste à imiter si naïvement
» la simple nature, qu'on le prend pour
» elle; ainsi on ne donne plus le nom
» d'esprit à une imagination éblouis-
» sante, on le réserve pour un génie
» réglé et correct qui tourne tout en
» sentiment, qui suit pas-à-pas la nature
» toujours simple et gracieuse, qui ra-
» mène toutes les pensées aux principes
» de la raison et qui ne trouve beau
» que ce qui est véritable."

» On a senti même de nos jours que
» le style fleuri quelque doux et quel-
» que agréable qu'il soit, ne peut jamais
» s'élever au-dessus du genre médiocre,
» et que le vrai sublime dédaigne tous
» les ornemens empruntés, et ne se
» trouve que dans le simple.

» On a enfin compris, messieurs,
» qu'il faut écrire comme Raphaël, les
» Caraehe, et les Poussins ont peints,

„ non pour chercher de merveilleux ca-
„ prices, et pour faire admirer leur ima-
„ gination en se jouant du pinceau, mais
„ pour peindre d'après nature. On a re-
„ connu aussi que les beautés du discours
„ ressemblent à celles de l'architecture,
„ les ouvrages les plus hardis et les plus
„ façonnés du gothique ne sont pas les
„ meilleurs; ils ne font admettre dans un
„ édifice aucune partie destinée au seul
„ ornement, mais visant toujours aux
„ belles proportions, on doit tourner
„ en ornement toutes les parties néces-
„ saires à soutenir un édifice."

Ce morceau sur le style nous a paru d'autant plus digne d'être rappellé, qu'il est plein de graces, & de goût, & qu'on a peut-être plus besoin que jamais qu'un corps littéraire & accrédité rappelle aux règles & aux principes dont on ne s'éloigne jamais impunément. La manie du bel esprit qui ne court qu'après les saillies épigrammatiques est l'avant-coureur d'un siècle d'ignorance & de barbarie. Les académies ont été établies pour servir de barrière à cette espèce de dégradation contagieuse, & les œuvres de Fénelon, également pleines d'esprit & de naturel réclameront toujours contre elles.

M. Bergeret, secrétaire du cabinet du Roi, et alors directeur de l'académie,

répondit à Fénelon par un discours digne de la réputation dont il jouissoit. Nous ne rapporterons ici que ce qui regarde personnellement le nouveau récipiendaire.

„ Nulle autre considération que celle „ de votre mérite n'a obligé l'académie „ à vous donner son suffrage. Elle ne „ l'a point donné à l'ancienne & illustre „ noblesse de votre maison, ni à la „ dignité & à l'importance de votre em- „ ploi, mais seulement aux grandes qua- „ lités qui vous y ont fait appeller."

Il loue ensuite ses talens et ses vertus, & sur-tout sa charité apostolique pour le salut des peuples, qui l'avoit fait juger d'autant plus propre à élever de jeunes princes.

„ L'obligation de vous acquitter d'une „ fonction aussi importante, ajoute M. „ Bergeret, fit aussitôt briller en vous „ toutes ces rares qualités de l'esprit „ dont on n'avoit vu qu'une partie dans „ vos exercices de piété. Une vaste éten- „ due de connoissances, d'érudition, „ sans confusion et sans embarras, un „ juste discernement pour en faire l'ap- „ plication & l'usage, un agrément & une „ facilité d'expressions qui vient de la „ clarté & de la netteté des idées, une „ mémoire dans laquelle, comme dans

„ une bibliothèque qui vous suit par-
„ tout, vous trouvez à-propos les exem-
„ ples et les faits historiques dont vous
„ avez besoin, une imagination de la
„ beauté de celle qui fait les grands hom-
„ mes dans tous les arts, & dont on sait
„ par expérience que la force et la vi-
„ vacité vous rendent les choses aussi
„ présentes qu'elles le sont à ceux-mê-
„ mes qui les ont devant les yeux.

„ Ainsi, vous possédez avec avantage
„ tout ce qu'on pourroit souhaiter, non-
„ seulement pour former les mœurs des
„ jeunes princes, ce qui est sans com-
„ paraison le plus important, mais en-
„ core pour leur polir & orner l'esprit;
„ ce que vous faites avec d'autant plus
„ de succès que par une douceur qui
„ vous est propre, vous avez su leur
„ rendre le travail aimable, & leur faire
„ trouver du plaisir dans l'étude."

Quoique Fénelon fut depuis six ans dans la plus haute faveur, on n'avoit point pensé à lui dans la distribution des biens ecclésiastiques; sans faste, & sans ambition, il n'avoit pour tout bénéfice qu'un prieuré médiocre que l'évêque de Sarlat, son oncle, lui avoit résigné. Comme sa jeunesse avoit été accompagnée d'indigence, il apprit de bonne heure à se contenter de peu, à vivre

indépendant de la servitude & des anxiétés que cause l'intérêt. Le public lui donnoit toutes les places qui vaquoient, & il n'arrivoit pas même à toutes les médiocres. Enfin le Roi étonné, & presque honteux de l'avoir oublié si longtems, le nomma à l'abbaye de Saint-Valery : l'archevêché de Paris étant venu à vaquer par la mort de M. de Harlai, tout le monde jetta les yeux sur Fénelon, et lui destina ce grand siège. Mais M. de Noailles qui avoit pour lui une grande naissance, & des alliances puissantes lui fut préféré. Quelques mois après, Fénelon fut nommé à l'archevêché de Cambrai ; délicat sur ses devoirs, il se défendit de l'accepter, craignant de ne pouvoir concilier les soins de son diocèse avec ses augustes fonctions d'instituteur. Le Roi lui dit que l'éducation du prince étant presque finie, il pouvoit remplir alternativement les devoirs de précepteur & de prélat, tandis que les gens de mérite qu'il avoit sous lui dans ces deux places, suppléeroient à ses absences. Fénelon obéit, et remit son abbaye & son prieuré, sans les demander pour ses parens et ses amis. Tant de vertus devoient exciter contre lui la haine & la pésécution.

Il parut en France une femme éton-

nante par ses aventures, ses opinions & ses principes : elle joignoit à la pureté des mœurs, la pratique constante des vertus les plus sublimes. Née fort riche, mariée très-jeune, & veuve à l'âge de vingt-huit ans, elle abandonna sa patrie, ses enfans, sa fortune; après quelques courses, quelques séjours à Genève, à Thonon, à Verceil, et à Grenoble, elle revint à Paris. Elle forma des liaisons & des connoissances, établit des conférences, voulut instruire & dogmatiser; bientôt elle se fit des prosélytes et s'établit leur guide & leur conseil. M. de Harlai, archevêque de Paris, effrayé de ses directions & prévenu contre son oraison, obtint un ordre pour la faire enfermer dans le couvent de la Visitation de la rue Saint Antoine à Paris. Libre de cet esclavage par le crédit de madame de Maintenon, elle parut à Versailles & à Saint-Germain.

Fénelon instruit des vertus de madame Guyon, fit connoissance avec elle, & forma ensuite un commerce d'amitié & de dévotion, qui fut pour l'un & pour l'autre une source de grandes croix & de grandes vertus. L'imagination ardente de madame Guyon, son désintéressement jusques dans l'amour de Dieu, son courage supérieur à tant de contra-

dictions qu'elle avoit éprouvées, son abandon entier à la providence, tant de traits enfin de ressemblance, avec le caractère de Fénelon qui étoit cependant plus sage & plus réservé, firent disparoître tous les préjugés qu'il avoit auparavant, & le rangèrent, si ce n'est au nombre de ses disciples, du moins parmi ses amis et parmi ses admirateurs. Des hommes en place, des dames de la cour, jeunes et brillantes, goûtèrent aussi son genre d'esprit et de spiritualité, renoncèrent aux plaisirs profanes, s'occupèrent plus sérieusement de ce qu'elles devoient à Dieu et à leurs familles, devinrent raisonnables & chrétiennes, et substituèrent l'amour de la piété au goût des parures et à l'amour des spectacles. Une pareille morale devoit exciter dans le séjour de la corruption et de la mollesse, la haine et la persécution. On cria au fanatisme, et pour en arrêter le danger, on employa tout ce qu'on crût propre à décréditer celle qu'on en regardoit comme la principale cause. On n'entendit plus que des clameurs sur le péril où étoit l'église par le molinisme qui se glissoit furtivement parmi les personnes du plus haut rang & du plus grand mérite. On alarma sur-tout Desmarais, évêque de Chartres, prélat d'une piété sincère,

mais facile à la prévention. On lui fit une peinture affreuse de la nouvelle spiritualité. Pour le détourner de ses poursuites infatigables contre le jansénisme, un docteur de Sorbonne, partisan de la *grace invincible*, lui présenta adroitement le quiétisme comme un digne objet de son zèle épiscopal. Ce pieux prélat qui ignoroit alors le caractère et le sentiment de ce docteur ne s'apperçut point du piége. Il s'appliqua de bonne foi à foudroyer l'hérésie naissante, et ne songea qu'à rendre madame Guyon suspecte & dangereuse.

Madame Guyon pour rassurer sa conscience & ses amis, proposa elle-même de confier ses écrits à quelque prélat d'une science distinguée qui les examineroit, et en rendroit témoignage. Elle choisit M. de Meaux, elle le crut propre à balancer l'autorité de M. de Chartres, et à effacer les préventions & les calomnies des docteurs échauffés. Elle donna tous ses manuscrits à ce prélat qui les lut, et dit d'abord à M. de Chévreuse qu'il y trouvoit une lumière & une onction qu'il n'avoit point trouvé ailleurs, & après lesquels il s'étoit senti dans une présence de Dieu qui lui avoit duré trois jours entier. Il les emporta ensuite avec lui à Meaux, en fit de grands extraits,

revint à Paris au bout de cinq mois, eut une longue conférence avec madame Guyon, et apres l'avoir communiée de sa propre main, lui exposa ses difficultés, écouta ses réponses, et quoiqu'il ne fût pas satisfait sur la spiritualité, il déclara à M. le duc de Chevreuse qu'elles ne blessoient point la foi, & qu'il étoit prêt à lui donner un certificat de catholicité. Madame Guyon, contente de ce témoignage verbal, se retira dans la solitude pour conjurer le ciel de calmer cet orage qui sembloit annoncer des désordres, des scandales & des malheurs. Cette prudente précaution ne fit point cesser la persécution; des esprits inquiets et ardens renouvelèrent leurs murmures, & les plaintes, et les ennemis secrets devinrent plus actifs. On travailla à rompre cet heureux accord qui avoit régné jusqu'alors entre Bossuet & Fénelon, & à rendre ennemis deux hommes faits pour s'éclairer, s'instruire, s'aimer, et se respecter.

Madame Guyon sensible à l'injustice et à l'outrage que l'on vouloit faire à ses mœurs et à ses amis, sortit de sa retraite, et demanda à se justifier par la voie publique. Elle sollicita des Commissaires, et offrit de se mettre en prison pour y attendre la peine qui lui étoit

due, si on la trouvoit coupable. Elle écrivit à madame de Maintenon pour demander au roi cet acte de justice, dirigée par les conseils de l'évêque de Chartres. Son confesseur refusa cet expédient ; il n'est pas question, dit-elle à Mr. le duc de Beauvilliers, des mœurs de madame Guyon, mais de sa doctrine. Elle s'arrêta donc à un examen dogmatique de ses livres, et en parla au roi.

Le cardinal de Noailles, Bossuet, Fénelon et Tronson, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, furent chargés d'examiner les ouvrages de madame Guyon. Fénelon soutenu par la pureté de ses intentions, et par la haute idée qu'il avoit de la bonne foi des examinateurs se livra entièrement au travail, sans crainte, sans défiance, et avec une simplicité de cœur sans bornes. Bossuet lui avoua qu'il n'avoit lu aucun des auteurs contemplatifs, et le pria d'en faire des extraits avec des remarques. Fénelon le fit, et lui envoya un recueil de passages tirés des peres grecs et latins; des saints canonisés, et des docteurs approuvés.

Le dessein de ce recueil étoit de montrer que les expressions des contemplatifs de tous les siècles étoient con-

formes à celles de madame Guyon, qu'il ne falloit pas prendre à la rigueur les uns et les autres, mais que quoiqu'on en rabbattit, il en resteroit toujours assez pour prouver par une tradition constante, qu'il *faut aimer Dieu, comme bienfaisant, mais plus encore comme infiniment parfait, qu'il faut l'aimer pour lui-même, toutes choses pour lui, et notre être comme son image; nous vouloir du bien comme appartenant à Dieu, en noblir ainsi l'espérance par la charité, et desirer notre bonheur éternel, comme un état qui exalte, qui épure, qui consomme notre amour.*

Bossuet savant dans le dogme, vit peut-être avec inquiétude que la tradition de l'église sur ce point lui eût échappé. Il avoit toujours soutenu l'opinion contraire à l'amour désintéressé. Enfin, dans les célèbres conférences d'Issy, et après un examen de plusieurs mois, Bossuet montra au cardinal de Noailles, Fénelon et Tronson, trente articles qu'il avoit dressés, et leur proposa de les signer comme une barrière contre les nouveautés. Fénelon voulut les lire, les discuter, proposa d'en changer quelques-uns, et d'en ajouter quelques autres. Bossuet les rejetta d'abord, mais après beaucoup de dis-

putes, il se rendit enfin, et les articles furent signés par les quatre examinateurs.

Bossuet se vantoit sourdement d'avoir fait faire à Fénelon une rétractation de ses erreurs, sous le prétexte spécieux d'une signature, et Fénelon se flattoit d'avoir fait admettre à Bossuet sa doctrine sur le pur amour, par l'approbation que ce prélat avoit donnée aux quatre articles ajoutés. Cependant la concorde unissoit ces grands hommes, Bossuet voulut être le consécrateur de Fénelon dans la cérémonie qui s'en fit à Saint-Cyr.

Dans le même tems les évêques de Châlons, de Chartres et de Meaux publièrent des mandemens contre le quiétisme, et condamnèrent les livres de madame Guyon. Le prélat de Châlons fut plus juste et plus modéré que les deux autres, „ en blâmant les excès „ des faux mystiques, louons et admi- „ rons toujours les saints excès où l'a- „ mour de Dieu porte les ames. Elles „ ne peuvent jamais les pousser trop „ loin, puisque la mesure de l'amour „ de Dieu, est de l'aimer sans mesure.“ Ne craignons donc point que les transports du pur amour les écartent jamais de la voie droite. Ainsi en proscrivant

le livre de madame Guyon, il étoit bien éloigné d'attaquer sa personne et ses mœurs. Cependant cette dame, en attendant le jugement définitif de ces prélats, s'étoit retirée aux religieuses de Sainte-Marie de Meaux, afin d'être sous les yeux de M. de Meaux et de répondre à toutes les questions qu'il lui voudroit faire. Il lui demanda de signer son mandement et de rétracter les erreurs dont il y faisoit mention, en avouant qu'elle ne croyoit point un verbe incarné, et qu'elle avoit pratiqué un genre d'oraison qui la mettoit dans un oubli entier des mystères. Effrayée et irritée d'une pareille proposition, elle refusa constamment de se soumettre à un acte qu'elle regardoit comme une opprobre et une humiliation. J'ai pu me tromper, disoit-elle, dans le choix de mes expressions, mais je ne puis sans trahir ma conscience avouer que j'ai prétendu enseigner les erreurs monstrueuses que vous me reprochés. Bossuet pressé par les prières des religieuses de Sainte Marie qui ne cessoient d'exalter la piété de madame Guyon, et cédant à sa conscience et à la force de la vérité, lui donna un certificat dans lequel il déclara: „ Qu'il étoit satisfait de sa con-„ duite, qu'il lui continuoit la partici-

„ pation des saints sacremens, qu'il ne
„ l'avoit impliquée en aucune sorte
„ dans les abominations de Molinus, ou
„ autres condamnés ailleurs, et enfin
„ qu'il n'avoit point entendu la com-
„ prendre dans la mention qu'il avoit
„ faite de ces abominations dans son
„ ordonnance. "

Madame de Maintenon qui n'aimoit point madame Guyon vit avec peine sa justification. Elle dit à Bossuet que son attestation feroit un effet contraire à ce qu'on avoit proposé, qui étoit de détromper les personnes prévenues en faveur de madame Guyon. Bossuet par conviction, par crainte ou par foiblesse, tenta de retirer son attestation, et madame Guyon fut arrêtée et mise au château de Vincennes.

Fénelon touché de son innocence et de ses malheurs, dévoroit dans le silence ses inquiétudes. Cependant on s'occupoit de l'engager, et de le forcer de condamner madame Guyon. Pour plaire à madame de Maintenon, Bossuet résolut d'engager adroitement Fénelon à faire cette condamnation. Il lui manda qu'il faisoit un ouvrage pour autoriser la vraie spiritualité et reprimer l'illusion, et le pria de l'approuver. M. de Cambrai se réjouit d'un dessein si utile, et s'offrit

d'y travailler de concert. Voici la lettre que lui écrivit Bossuet : „ Je vous suis „ uni dans le fond avec l'inclination et „ le respect que Dieu sait. Je crois „ pourtant ressentir un je ne sais quoi, „ qui nous sépare encore un peu, et „ cela m'est insupportable. Mon livre „ nous aidera à entrer dans la pensée „ l'un de l'autre. Je serai en repos quand „ je serai uni avec vous par l'esprit au- „ tant que je le suis par le cœur. "

Cette lettre dissipa les craintes et les défiances de Fénelon, mais quelle fut sa surprise quand Bossuet lui envoya son instruction sur les états de l'oraison ! Il y trouva un grand nombre de passages tirés des livres de madame Guyon auxquels l'évêque de Meaux donnoit un sens éloigné. Ce prélat assuroit : „ qu'il „ ne s'agissoit pas de quelques consé- „ quences éloignées, mais d'un sistême „ lié dans toutes ses parties, dont le „ dessein évident étoit d'établir une in- „ différence brutale pour le salut et pour „ la damnation, pour le vice et pour „ la vertu, un oubli de Jésus-Christ et „ de tous ses mystères, une inaction „ brute et une quiétude impie. „

Le systême de madame Guyon, examiné à la rigueur, sans être éclairé par l'expérience, et la lumière que donne

seul l'esprit de grace, pouvoit être mal interprèté. On y voyoit dans l'exposition des figures hardies, des expressions hyperboliques, des mouvemens vifs et animés, des soins tendres et passionnés, qui sont quelquefois les vraies beautés du langage de l'amour. C'est alors que le cœur s'enflamme et s'épuise, et que l'imagination se conduit sans règles. C'est l'amour qui produit ce beau désordre. Fénelon en convenoit, mais il prétendoit qu'il falloit interprêter les expressions de madame Guyon avec moins de sévérité, qu'il étoit bien éloigné de voir dans ses opinions un système de scandale et d'impiété, que l'innocence de cette dame, la droiture de son cœur et la pureté de ses mœurs étoient un sûr garant qu'elle étoit fort éloignée d'établir une doctrine hérétique; ainsi Fénelon refusa avec courage de donner son approbation au livre de Bossuet, et plutôt que de commettre une action contraire au témoignage de sa conscience et indigne de son caractère, il résolut de souffrir la persécution, et de s'exposer à l'exil et à la disgrace qu'il prévit dès ce moment; il consulta même le cardinal de Noailles, M. l'évêque de Chartres et M. Tronson; ces prélats lui conseillè-

rent de ne point donner cette approbation. M. de Noailles se chargea même d'en parler à madame de Maintenon, qui commençoit dès-lors à soutenir les principes et les opinions de l'évêque de Meaux.

Bossuet, soit par zèle, soit par inquiétude, fut choqué de ce refus; il s'en plaignit hautement, et publia que c'étoit rompre toute union dans l'épiscopat que de ne point approuver son ouvrage. La querelle s'engagea vivement. Fénelon étoit subtil, pressant; il embarrassa Bossuet par ses réponses et ses objections; ne pouvant cependant le convaincre, il le rendit plus sévère, et augmenta, pour ainsi dire, ses scrupules, ses préventions, et ses préjugés. Bossuet crut la religion en danger, et ne regarda plus Fénelon que comme un esprit systhématique qui méditoit le projet de se déclarer chef de parti. Comment cet homme si doux, si pacifique, si désintéressé, si vertueux, si aimable, pouvoit-il être ce que Bossuet croyoit. Alors il s'occupa à travailler à sa justification; il forma le projet, après avoir consulté l'archevêque de Paris & l'évêque de Chartres, de donner au public un ouvrage pour faire connoître sa doctrine

et venger celle des ascétiques qu'il croyoit injustement attaquée.

Fénelon avoit fait une explication de trente-quatre articles d'Issy que l'archevêque de Paris et M. Tronson avoient vue et approuvée ; elle servit de règle à son ouvrage dont voici la forme primitive. Il exposoit les sentimens des saints et des docteurs qui fournissoient ces principes. Il donna son livre à examiner à l'archevêque de Paris qui le lut avec M. de Beaufort, l'un de ses théologiens ; après l'avoir gardé pendant trois semaines, il le rendit à l'archevêque de Cambrai, en lui montrant tous les endroits qu'il croyoit devoir être retouchés; Fénelon les corrigea en sa présence; l'archevêque de Paris en fut si édifié, qu'il dit tout de suite au duc de Chevreuse qu'il ne trouvoit qu'un défaut à M. de Cambrai, qui étoit d'être trop docile. Il desira cependant qu'on communiqua l'ouvrage à quelque habile théologien, et de concert avec Fénelon, M. Pyrol, docteur en Sorbonne, et très-dévoué à M. de Meaux, fut chargé de cet examen : ce docteur déclara que cet ouvrage étoit tout d'or ; ce furent ses propres paroles.

M. Bossuet apprit avec chagrin que le livre de Fénelon alloit paroitre. Il menaça d'en arrêter l'impression, mais

ses amis malgré ses lettres et ses exhortations en hâtèrent l'impression et solicitèrent l'archevêque de Paris de consentir à la publication de cet ouvrage. Ce consentement fut donné; alors tout fut mis en usage pour soulever les esprits; on alarma la simplicité des uns, on piqua l'amour propre des autres, et on excita la dérision et la haine des hommes méchants et irréligieux. Les prélats les plus accrédités à la cour, déclamérent contre Fénelon; les courtisans qui étoient jaloux de la faveur et du crédit des ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, formèrent des cabales et des intrigues. Tout concourut à la fois pour grossir l'orage et attiser la foudre qui devoit frapper Fénelon, et ses amis; science, ignorance, piété, politique, religion, intérêt d'état, dispute, crédulité, incrédulité, on se servit de toutes les erreurs et de toutes les passions pour perdre le vertueux archevêque de Cambrai, et tout cela parce qu'il avoit osé soutenir qu'il falloit aimer Dieu pour lui-même. Ces bruits parvinrent aux oreilles du roi, l'évêque de Meaux alla le trouver, et lui demanda pardon de n'avoir pas révélé plutôt le fanatisme de son confrère. M. de Cambrai, instruit de cette trame, revint dans son diocèse, et voyant le

déchaînement universel, crut devoir s'assurer de l'archevêque de Paris qui se trouvoit dans une sorte d'obligation de soutenir la doctrine du livre des maximes des saints. Il lui proposa d'en recommencer l'examen avec M. Tronson et M. Pyrol. Le roi et Madame de Maintenon approuvèrent cette résolution. Cet examen ne se fit cependant pas. Ces deux docteurs auroient vraisemblablement persistés dans leurs opinions, et c'est ce que Bossuet ne vouloit pas. Ce prélat tira les conséquences les plus affreuses des principes de M. de Cambrai, et dit hautement que ses sentimens cachés étoient pires que ceux de son livre. Bossuet étoit regardé comme l'ornement de l'épiscopat et le flambeau de l'église, l'effroi des hérétiques et le défenseur de la saine morale. Ce discours fit de profondes impressions, l'archevêque de Paris en fut ébranlé, et écrivit ainsi à M. de Cambrai.

„ Je ne vous dis point de vous livrer
„ absolument à M. de Meaux, mais seu-
„ lement de faire usage de ses remar-
„ ques. Je ferai tant que je pourrai le
„ personnage de médiateur; mais il faut
„ pour cela que vous m'aidiez, et que
„ vous en fassiez plus que dans un au-
„ tre temps, parce que vous n'avez pas
„ présentement affaire seulement à M.

de Meaux

„ de Meaux, mais au public, mais à
„ une foule inconcevable de docteurs,
„ de prêtres, de religieux, et de gens
„ de toute espèce et de toute condition.
„ Je suspendrai mon jugement tant que
„ je pourrai, mais je ne puis vous pro-
„ mettre de le faire entièrement, non
„ pas à cause du décharnement, mais
„ parce que j'ai trouvé des choses chan-
„ gées ou ajoutées dans votre livre que
„ je n'avois point vues dans votre ma-
„ nuscrit que vous m'avez communiqué,
„ comme le *trouble involontaire*; et
„ encore, parce que les nouvelles ré-
„ flexions que j'ai faites depuis la publi-
„ cation de votre livre, que certaine-
„ ment je désirerois revoir encore, m'y
„ ont fait trouver des endroits trop durs;
„ mais rien ne m'empêchera de cher-
„ cher avec empressement les moyens
„ de justifier votre doctrine, Dieu m'est
„ témoin de la douleur que je sens de
„ la voir soupçonnée, et du désir que
„ j'ai de pouvoir détruire cette im-
„ pression.„

Ces mots, *trouble involontaire*, avoient effrayé Bossuet et alarmé l'archevêque de Paris, et ils les avoient mis à la marge du manuscrit; l'imprimeur de son propre mouvement les transporta dans le corps du livre. Fénelon

le déclara au commencement de la dispute, et le confirma encore dans son testament. Mais ce prélat bon, généreux, incapable de fraude et d'artifice, étoit jugé avec la derniere rigueur, malgré toute son innocence on vouloit qu'il fût coupable. On exigea une adhésion à l'ordonnance de l'évêque de Meaux, et une rétractation formelle des erreurs qu'on croyoit voir dans le livre des maximes des Saints. Madame de Maintenon se réunit aux prélats pour solliciter cette rétractation, cependant elle avoit aimé Fénelon et Madame Guyon; mais plusieurs théologiens qui étoient instruits combien elle se plaisoit à la lecture du *moyen court*, ou du cantique des cantiques, troublèrent sa conscience, en décidant que ces ouvrages étoient dangereux, et renfermoient une doctrine suspecte, moins propre à entretenir la piété qu'à jetter dans l'illusion. Fénelon perdit la confiance de madame de Maintenon, et il vit avec douleur qu'elle s'étoit réunie avec ses ennemis. Cette union lui annonça sa disgrace. L'archevêque de Cambrai lui écrivit cette lettre intéressante que nous allons rapporter. Après la lecture de cet écrit, l'ame éprouve divers sentimens, et s'attache davantage à l'homme inno-

cent et malheureux que l'on veut persécuter et outrager.

» Quand M. de Meaux, madame, » m'a proposé d'approuver son livre, je » lui ai témoigné avec attendrissement » que je serois ravi de donner cette » marque publique de la conformité de » mes sentimens avec un prélat que j'ai » regardé depuis ma jeunesse comme » mon maître dans la science de la religion; je lui ai même offert d'aller » à Germini pour dresser de concert » avec lui mon approbation.

» J'ai dit en même temps à MM. de » Paris et de Chartres, et à M. Tronson, » que je ne voyois absolument aucune » ombre de difficulté entre M. de Meaux » et moi, sur le fond de la doctrine; » mais que s'il vouloit attaquer personnellement dans son livre madame » Guyon, je ne pouvois pas l'approuver. Voilà ce que j'ai déclaré, il y a » six mois. M. de Meaux vient de me » donner son livre à examiner; à l'ouverture des cahiers, j'ai trouvé qu'ils » sont pleins d'une réfutation personnelle. Aussi-tôt j'ai averti MM. de » Paris, de Chartres, et de Tronson de » l'embarras où M. l'évêque de Meaux » me mettoit.

» On n'a pas manqué de me dire que

» je pouvois condamner le livre de
» madame Guyon sans diffamer sa per-
» sonne, et sans me faire aucun tort.
» Mais je conjure ceux qui parlent ainsi
» de peser devant Dieu les raisons que
» je vais leur représenter. Les erreurs
» qu'on impute à madame Guyon ne
» sont pas excusables par l'ignorance
» de son sexe; il n'est point de villa-
» geoise grossière qui n'eut d'abord hor-
» reur de ce qu'on veut qu'elle ait
» enseigné. Il ne s'agit pas de quelques
» conséquences subtiles et éloignées
» qu'on prouvoit contre ses intentions,
» tirées de ses principes spéculatifs, et
» de quelques-unes de ses expressions,
» il s'agit de tout un dessein diabolique,
» qui est, dit-on, l'ame de tous ses li-
» vres; c'est un système monstrueux,
» qui est lié dans toutes ses parties,
» et qui se soutient avec beaucoup d'art
» d'un bout à l'autre. Ce ne sont point
» des conséquences obscures qui peu-
» vent avoir échappé à l'attention de
» l'auteur, au contraire elles sont le
» formel et l'unique but de tout son
» système. Il est évident, dit-on, que
» madame Guyon n'a écrit que pour
» détruire, comme une imperfection,
» toute la foi explicite des attributs de
» jesus-Christ et de son humanité. Elle

„ veut dispenser le chrétien de tout
„ culte sensible, de toute invoçation
„ distincte de notre unique Médiateur.
„ Elle prétend éteindre dans les fidèles
„ toute vie extérieure et toute oraison
„ réelle, en supprimant tous les actes
„ distincts que Jesus-Christ et les apôtres
„ ont commandés, et en réduisant pour
„ toujours les ames à une quiétude active
„ qui exclut toute pensée de l'entendement, et tout mouvement de la volonté. Elle soutient que, quand on fait
„ d'abord un acte de foi et d'amour,
„ cet acte subsiste perpétuellement
„ pendant toute la vie, sans avoir
„ jamais besoin de le renouveller, qu'on
„ est toujours en Dieu sans penser à
„ lui, et qu'il faut bien se garder de
„ réitérer cet acte. Elle ne laisse au
„ chrétien qu'une indifférence impie et
„ brutale, entre le vice et la vertu, entre
„ la haine éternelle de Dieu et son
„ amour éternel, pour lequel il est de
„ foi que chacun de nous a été créé.
„ Elle défend, comme une infidélité,
„ toute résistance réelle aux tentations
„ les plus abominables ; elle veut que
„ l'on suppose que dans un certain point
„ de perfection où elle elève les ames,
„ on n'a plus de concupiscence, qu'on
„ est impeccable, infaillible et jouissant

„ de la même paix que les bienheureux,
„ et qu'enfin tout ce qu'on fait par ré-
„ flexion avec facilité et par la pente
„ de son cœur, est fait passivement,
„ et par une pure inspiration. Cette
„ inspiration qu'elle attribue à elle et
„ aux siens, n'est pas l'inspiration con-
„ nue des justes, elle est prophétique ;
„ elle renferme une autorité apostoli-
„ que au - dessus de toute loi écrite,
„ elle établit une tradition secrète sur
„ cette voie qui renverse la tradition
„ universelle de l'église.

„ Voilà ce qu'on dit. Je soutiens qu'il
„ n'y a point d'ignorance assez gros-
„ sière pour pouvoir excuser une per-
„ sonne qui avance tant de maximes
„ monstrueuses. Cependant on assure
„ que madame Guyon n'a rien écrit
„ que pour accréditer cette damnable
„ spiritualité et pour la faire pratiquer;
„ et que c'est-là le but de ses ouvrages :
„ ôtez-en cela, vous dit-on, vous ôtez
„ tout. Elle n'a pu penser autre chose.
» *L'abomination évidente de ses écrits*
« *rend donc évidemment la personne*
« *abominable*. Je ne puis donc séparer
„ sa personne de ses écrits. Pour moi,
„ j'avoue que je ne comprends rien à la
„ conduite de M. de Meaux ; d'un côté,
„ il s'enflamme avec indignation pour

„ peu qu'on révoque en doute l'évidence de ce système impie de madame „ Guyon; mais de l'autre, il la communie de sa propre main, il l'autorise „ dans l'usage continuel des sacremens, „ et il lui donne quand elle part du „ couvent de Meaux une attestation „ complette sans avoir exigé d'elle aucun acte où elle ait rétracté formellement ses erreurs. D'où viennent d'un „ côté tant de rigueur, et de l'autre „ tant de relâchement; pour moi, si „ je croyois ce que croit M. de Meaux „ des livres de madame Guyon, et par „ une conséquence nécessaire de sa „ personne même, j'aurois cru, malgré mon amitié pour elle, être obligé „ en conscience de lui faire avouer et „ rétracter formellement, à la face de „ toute l'église, les erreurs qu'elle avoit „ évidemment enseignées dans tous ses „ écrits.

„ Je crois même que la puissance „ séculière devroit aller plus loin, car „ qu'y a-t-il de plus digne du feu qu'un „ monstre qui, sous une apparence de „ spiritualité, ne tend qu'à établir le „ fanatisme et l'impureté, qui renverse „ la loi divine, qui traite d'imperfection toutes les vertus, qui tourne en „ épreuves et en perfection tous les

„ vices, qui ne laisse ni subordination
„ ni règle dans la société des hommes,
„ qui, pour le principe du secret, au-
„ torise toutes sortes d'hypocrisies et
„ de mensonges, enfin qui ne laisse
„ aucun remède assuré contre tant de
„ maux. Toute la religion à part, la seu-
„ le police suffit pour punir du dernier
„ supplice une personne si empressée.
„ S'il est donc vrai que cette femme
„ ait voulu manifestement établir ce
„ système damnable, il failloit la brû-
„ ler au lieu de la congédier, comme
„ il est certain que M. l'évêque de
„ Meaux l'a fait, après lui avoir donné
„ la communion fréquemment et une
„ attestation authentique, sans qu'elle
„ ait retracté ses erreurs ; pour moi
„ je ne pourrai approuver le livre où
„ M. de Meaux impute à cette femme
„ un système si horrible dans toutes
„ ses parties, sans me diffamer moi-
„ même et sans lui faire une injustice
„ irréparable ; en voici la raison : je l'ai
„ vue souvent, tout le monde le sait,
„ je l'ai estimée, je l'ai laissée estimer
„ par des personnes illustres dont la
„ réputation est chère à l'église et qui
„ avoient de la confiance en moi ; je
„ n'ai pu, ni dû ignorer ses écrits, quoi-
„ que je ne les ai pas examinés très à

„ fond dans le tems, du moins j'en
„ ai sçu assez pour devoir me défier
„ d'elle et la juger en toute rigueur.
„ Je l'ai fait avec plus d'exactitude que
„ ses ennemis et ses examinateurs ne
„ le sçavoient faire; car elle étoit bien
„ plus libre, bien plus dans son naturel,
„ bien plus ouverte avec moi dans des
„ tems où elle n'avoit rien à craindre;
„ je lui ai fait expliquer souvent ce
„ qu'elle pensoit sur les matières qu'on
„ agite; je l'ai obligée à m'expliquer la
„ valeur de chacun des termes de ce
„ langage mystérieux dont elle se ser-
„ voit dans ses écrits; j'ai vu claire-
„ ment en toutes occasions qu'elle les
„ entendoit dans un sens très-innocent
„ et très-catholique. J'ai voulu même
„ suivre en détail et sa pratique et les
„ conseils qu'elle donnoit aux gens les
„ plus ignorans et les moins précau-
„ tionnés, jamais je n'ai trouvé aucune
„ trace de ces maximes infernales qu'on
„ lui impute; pourrois-je donc en cons-
„ cience les lui imputer par mon ap-
„ probation, et lui donner le dernier
„ coup pour sa diffamation, après avoir
„ vu de près si clairement son innocence.
„ Que les autres qui ne connoissent
„ que ses écrits, les prennent dans un
„ sens si rigoureux et les censurent, je

» les laisse faire; je ne défends ni n'ex-
» cuse, ni sa personne, ni ses écrits;
» n'est-ce pas beaucoup faire, sachant
» ce que je sais? Pour moi, je dois, se-
» lon la justice, juger du sens de ses
» écrits par ses sentimens que je sais à
» fond, et non pas de ses sentimens par
» le sens rigoureux qu'on donne à ses
» expressions, et auquel elle n'a jamais
» pensé. Si je faisois autrement, j'aché-
» verois de convaincre qu'elle mérite
» le feu; voilà ma règle, pour la justice
» et la vérité.

» Venons à la bienséance; je l'ai con-
» nue, je n'ai pu ignorer ses écrits, j'ai
» dû m'assurer de ses sentimens; moi
» prêtre, moi précepteur des princes,
» moi appliqué depuis ma jeunesse à
» l'étude continuelle de la doctrine, j'ai
» dû voir ce qui est évident. Il faut donc
» que j'aie tout au moins toléré l'évi-
» dence de ce système impie, ce qui me
» fait horreur et qui me couvre d'une
» éternelle honte. Tout notre commerce
» n'a donc roulé que sur cette abomina-
» ble spiritualité dont on prétend qu'elle
» a rempli ses livres, et qui est l'ame de
» tous ses discours. En reconnoissant
» toutes ces choses par mon approba-
» tion, je me rends infiniment plus cou-
» pable que madame Guyon même; ce

» qui paroîtra du premier coup-d'œil au
» lecteur, c'est qu'on m'a réduit, forcé
» de souscrire à la diffamation de mon
» amie, dont je n'ai pu ignorer le sys-
» tême monstrueux qui est évident dans
» ses ouvrages et évident de mon pro-
» pre aveu. Voilà ma sentence pronon-
» cée et signée par moi-même, à la tête
» du livre de M. de Meaux, où ce systè-
» me est étalé dans toutes ses horreurs.
» Je soutiens que ce coup de plume
» donné contre ma conscience par une
» lâche politique, me rendroit à jamais
» infâme et indigne de mon ministère et
» de ma place. Voilà néanmoins ce que
» les personnes les plus sages et les plus
» affectionnées ont souhaité et préparé
» de loin. C'est donc pour assurer ma
» réputation, que l'on veut que mon amie
» mérite évidemment d'être brûlée avec
» ses écrits, pour une spiritualité exécra-
» ble, qui fait l'unique lien de notre ami-
» tié? mais encore, comment est-ce que
» je m'expliquerai là-dessus? sera-ce
» librement, selon mes pensées et dans
» un livre où je pourrai parler avec une
» pleine étendue? Non! j'aurai l'air d'un
» homme muet et confondu. On tiendra
» ma plume, on me fera appliquer dans
» l'ouvrage d'autrui, par une simple
» approbation, j'avouerai que mon ami

„ est évidemment un monstre sur la ter-
„ re, et que le venin de ses écrits ne peut
„ être sorti que de son cœur; voilà ce
„ que mes meilleurs amis ont pensé pour
„ mon honneur. Hé! si mes plus cruels
„ ennemis vouloient me tendre un piége
„ pour me perdre, n'est-ce pas là pré-
„ cisément ce qu'ils devroient me de-
„ mander; on ne manquera pas de dire
„ que je dois aimer l'église plus que mon
„ amie et plus que moi-même, comme
„ s'il s'agissoit de l'église dans une affaire
„ où la doctrine est en sûreté et où il ne
„ s'agit plus que d'une femme que je
„ veux bien laisser diffâmer sans ressour-
„ ce, pourvu que je n'y prenne aucun
„ parti contre ma conscience; oui, ma-
„ dame, je brulerois mon amie de mes
„ propres mains et je me brûlerois moi-
„ même, avec joie, plutôt que de lais-
„ ser l'église en périls; c'est une pauvre
„ femme captive, accablée de douleurs
„ et d'opprobres, dont il s'agit; per-
„ sonne ne la défend, ni l'excuse, et on
„ a toujours peur."

„ Après tout, lequel est le plus à-pro-
„ pos, ou que je réveille dans le monde
„ le souvenir de ma liaison passée avec
„ elle et que je me reconnoisse le plus
„ insensé des hommes pour n'avoir pas
„ vu des infamies évidentes et exécra-

» bles, pour les avoir au moins tolérées,
» ou bien que je garde jusqu'au bout un
» profond silence sur les écrits et sur
» la personne de madame Guyon, com-
» me un homme qui l'excuse intérieure-
» ment sur ce qu'elle n'a pas peut-être
» assez connu la valeur théologique de
» ses expressions, ni la rigueur avec la-
» quelle on examineroit la langue des
» mystiques dans la suite des tems, sur
» l'expérience des abus que quelques
» hypocrites en ont fait. En vérité lequel
» est le plus sage de ces deux partis.

» On ne cesse de dire tous les jours
» que les mystiques, mêmes les plus ap-
» prouvés, ont beaucoup exagéré; on
» soutient même que Saint-Clément et
» quelques autres des principaux Pères,
» ont parlé en des termes qui deman-
» dent beaucoup de correctifs.

» Pourquoi veut-on qu'une femme
» soit la seule qui ait pu exagérer? pour-
» quoi faut-il que tout ce qu'elle a dit
» tende à former un système qui fait
» frémir. Si elle a pu exagérer inno-
» cemment, si j'ai connu à fond l'inno-
» cence de ses exagérations, si j'ai su ce
» qu'elle a voulu dire mieux que ses
» livres ne l'ont expliqué, si j'en suis
» convaincu par des preuves aussi déci-
» sives que les termes qu'on reprend

» dans son livre sont équivoques, puis-
» je la diffamer contre ma conscience et
» me diffamer avec elle? Qu'on observe
» de près toute ma doctrine! a-t-il été
» question du fond de la doctrine? J'ai
» d'abord dit à M. de Meaux que je si-
» gnerois de mon sang les trente-quatre
» propositions qui avoient été dressées,
» pourvu qu'il expliquât certaine chose.
» M. l'archevêque de Paris pressa très-
» fort M. de Meaux sur ces choses qui
» lui parurent justes et nécessaires. M.
» de Meaux se rendit et je n'hésitai pas
» un moment à signer. Maintenant qu'il
» s'agit de flétrir, par contre-coup,
» mon ministère avec ma personne, en
» flétrissant madame Guyon avec ses
» écrits, on trouve en moi une résistance
» incroyable; d'où vient cette différence
» de conduite, est-ce que j'ai été foible
» et timide, quand j'ai signé les trente-
» quatre propositions? On en peut juger
» par ma fermeté présente; est-ce que
» je refuse d'approuver maintenant le
» livre de M. de Meaux par entêtement
» et avec un esprit de cabales? on en
» peut juger par ma facilité à signer les
» trente-quatre propositions. Si j'étois
» entêté, je le serois bien plus du fond
» de la doctrine de madame Guyon, que
» de sa personne. Je pouvois même

» dans mon entêtement le plus dange-
» reux, me soucier de sa personne qu'au-
» tant que je la croirois nécessaire pour
» l'avancement de la doctrine qui est
» l'objet de nos discussions ; tout ceci
» est assez évident par la conduite que
» j'ai tenue ; on l'a condamnée, ren-
» fermée, chargée d'ignominie, je n'ai
» jamais dit un mot pour la justifier, ni
» pour l'excuser, ni pour adoucir son
» état ; pour le fond de la doctrine,
» cette doctrine sur la mysticité, je n'ai
» cessé d'écrire et de citer les auteurs
» approuvés par l'église ; ceux qui ont
» eu notre discussion doivent avouer
» que M. de Meaux qui vouloit d'abord
» tout foudroyer, a été contraint d'ad-
» mettre, pied-à-pied, des choses qu'il
» avoit cent fois rejettées comme très-
» mauvaises. Ce n'est donc pas de la
» personne de madame Guyon dont j'ai
» été en peine, ni de ses écrits, c'est du
» fond de la doctrine des saints, trop
» inconnue à la plupart des docteurs
» scholastiques.

» Dès que la doctrine a été sauvée,
» sans épargner les erreurs de ceux qui
» sont dans l'illusion, j'ai vu tranquille-
» ment madame Guyon captive et flé-
» trie. Si je refuse maintenant ce que
» M. de Meaux en dit, c'est que je ne

» veux ni achever de la déshonorer contre ma conscience, ni me déshonorer » en lui imputant des blasphèmes qui » retombent inévitablement sur moi. Depuis que j'ai signé les trente-quatre » propositions, j'ai déclaré dans toutes » les occasions qui se sont présentées » naturellement, que je les avois signées, » et que je ne croyois pas qu'il fût jamais » permis d'aller au-delà de cette borne.

» Enfin, j'ai montré à M. l'archevêque de Paris une explication très-simple et très exacte de tout le système » des voies intérieures, à la marge de » trente-quatre propositions; ce prélat » n'y a point remarqué la moindre » erreur, ni le moindre excès. M. Tronson à qui j'ai aussi montré cet ouvrage, n'y a rien repris.

» Il y a environ six mois qu'une Carmélite du fauxbourg Saint-Jaques me » demanda des éclaircissemens sur cette » matière; aussi-tôt je lui écrivis une » grande lettre que je fis examiner par » M. de Meaux. Il me proposa seulement » d'éviter un mot indifférent en lui-même, mais que ce prélat remarquoit » qu'on avoit quelquefois mal employé; » je l'ôtai aussi-tôt, et j'ajoutai encore » des explications pleines de préservatifs qu'il ne demandoit pas. Le faux-

» bourg Saint-Jaques, d'où est sortie la
» plus implacable critique des mysti-
» ques, n'a pas eu un seul mot à dire
» contre ma lettre. M. Pyrot a dit hau-
» tement qu'elle pouvoit servir de règle
» assurée de la doctrine sur ces matiè-
» res : en effet, j'y ai condamné toutes
» les erreurs qui ont allarmé quelques
» gens de bien dans ces derniers tems.
» Je ne trouve pourtant pas que ce soit
» assez pour dissiper tous les vains om-
» brages, et je crois qu'il est nécessaire
» que je me déclare d'une manière en-
» core plus authentique.

» J'ai fait un ouvrage où j'explique à
» fond tout le système des voies inté-
» rieures, où je marque d'une part tout
» ce qui est conforme à la foi, fondé
» sur la tradition des saints ; et de l'au-
» tre, tout ce qui va plus loin, et qui
» doit être conservé rigoureusement.
» Plus je suis dans la nécessité de refu-
» ser mon approbation au livre de M.
» de Meaux, plus il est capital que je
» me déclare en même tems d'une façon
» encore plus forte et plus précise ; l'ou-
» vrage est déjà tout prêt : on ne doit
» pas craindre que j'y contredise M.
» l'évêque de Meaux. J'aimerois mieux
» mourir que de donner au public une
» scène si scandaleuse ; je ne parlerai

» de lui que pour le louer, et que pour
» me servir de ses paroles. Je sais par-
» faitement ses pensées, et je puis ré-
» pondre qu'il sera content de mon ou-
» vrage, quand il le verra avec le public.
» D'ailleurs, je ne prétends pas le faire
» imprimer sans consulter personne. Je
» vais le confier avec le dernier secret
» à M. l'archevêque de Paris et à M.
» Tronson; dès qu'ils auront achevé de
» le lire, je le donnerai avec leurs cor-
» rections; ils seront les juges de ma doc-
» trine, et on n'imprimera que ce qu'ils
» auront approuvé. J'aurois la même
» confiance pour M. de Meaux, si je
» n'étois dans la nécessité de lui laisser
» ignorer mon ouvrage, dont il voudroit
» apparemment empêcher l'impression
» par rapport au sien. J'exhorterai dans
» cet ouvrage tous les mystiques qui se
» sont trompés sur la doctrine, à avouer
» leurs erreurs; j'ajouterai que ceux qui
» sont tombés dans quelques erreurs, se
» sont mal expliqués, sont obligés en
» conscience à condamner sans restric-
» tion leurs expressions, à ne plus s'en
» servir, et à lever toute équivoque par
» une explication publique de leurs vrais
» sentimens. Peut-on aller plus loin pour
» réprimer l'erreur?
» Dieu sait à quel point je souffre,

» de faire souffrir en cette occasion la » personne du monde pour qui j'ai le » respect et l'attachement le plus con- » solant et le plus sincère."

Cette lettre instructive et intéressante ne peut point détruire les préventions de madame de Maintenon. Bossuet écrit de toutes parts que l'église étoit en péril. Louis XIV qui frémissoit au seul nom d'hérétique, ordonna à Fénelon de rectifier tellement son ouvrage, que les évêques de son royaume n'y trouvassent rien à reprendre. Fénelon pour terminer le scandale s'adressa au Pape, et supplia sa majesté de trouver bon qu'il allât à Rome. Le Roi lui fit dire qu'il pouvoit y porter son affaire, sans y aller lui-même. Il donna de plus une instruction pastorale sur son livre contre lequel le célèbre réformateur de la Trappe avoit écrit.

L'orage grossissoit; Fénelon le voyoit prêt à fondre sur lui, et n'en étoit point ébranlé. Sa conscience ne cessoit de le rassurer; il lui sembloit que Dieu demandoit de lui qu'il fit au pur amour le sacrifice de tous ses intérêts; et ses propres adversaires, il les confondoit presque avec les ennemis de la charité. Séduit aussi par un fond de délicatesse de sentimens, il tenoit plus fortement que ja-

mais à ses opinions; il n'avoit garde même de se les reprocher, parce qu'il se rendoit témoignage qu'il étoit dans l'humble et sincère disposition de les abandonner, de les condamner, si l'église les réprouvoit. En attendant cette décision, il soutint cette guerre polémique avec autant de constance que de modestie. Bossuet combattit les principes et les opinions de Fénelon avec ce zèle ardent que l'enthousiasme de la religion inspire; ce dernier les défendit avec cette force que donne l'amour divin: tous deux mirent en œuvre toutes les ressouces, toutes les subtilités de la métaphysique. L'évêque de Meaux s'exprimoit d'une manière souvent dure et amère, l'archevêque de Cambrai ne répondoit qu'avec des soupirs et des vœux. Je prie Dieu, disoit-il à son antagoniste qui l'avoit comparé à Montan, qu'il ne donne à son parfait amour une pleine victoire sur vous, qu'en vous le faisant sentir avec tous ses charmes; je souhaite que ce feu céleste que vous voulez éteindre, vous enflamme, vous consume, et vous inspire le zèle de l'allumer partout, et vous mette au comble de cette perfection dont vous voulez éloigner les hommes.

Comment ne pas rester attaché à un

homme qui pensoit et qui s'exprimoit avec tant d'onction et de modestie; cependant les esprits s'échauffoient, les cœurs se divisoient; Louis XIV voyant qu'on ne réussissoit pas à se concilier, et moins favorablement disposé pour Fénelon que pour Bossuet dont le genre sublime et le caractère ferme et austère avoit plus d'analogie avec celui du Monarque, résolut d'éloigner l'archevêque de Cambrai de la cour, et de le renvoyer dans son diocèse. Le duc de Bourgogne en ayant été informé vint de lui-même, et sans qu'on le lui eût insinué, se jeter aux pieds du Roi, s'offrant de justifier son maître, et de répondre lui-même sur la religion qu'il lui avoit enseignée; le Roi profondément juste et religieux, quoique susceptible de prévention, lui fit cette réponse d'un sens si admirable. " Mon fils, je ne suis pas „ maître de faire de ceci une affaire de „ faveur, il s'agit de la pureté de la foi, „ et M. de Meaux en sait plus en cette „ partie que vous et moi. " Cependant pour ne pas affliger à l'excès le jeune prince, on laissa encore à l'archevêque le titre de précepteur, en lui ordonnant de rester dans son diocèse jusqu'à nouvel ordre.

On oublia la supériorité de ses talens,

la pureté de ses mœurs, et l'importance de ses services. Ses ennemis triomphans ne cessoient de déclamer que Fénelon avoit formé le projet de se déclarer le patriarche d'une société insensée et profane. Presque personne n'osoit ni parler de lui, ni le plaindre; et madame de Maintenon, soit par un reste d'attachement pour Fénelon, soit par une sorte de dépit d'avoir eu trop de confiance dans madame Guyon, fut du très-petit nombre de ceux qui ne craignirent point de montrer à Louis XIV leur affliction. „ J'en ai eu tant de chagrin, dit-elle „ dans ses lettres, que le Roi, quoiqu'il „ m'en sut d'abord mauvais gré, ne pût „ s'empêcher de me dire : Eh bien! „ madame, il faudra donc que nous vous „ voyons mourir pour cette affaire-là."

Fénelon se soumit avec résignation à la volonté de Dieu; il bénit sa main puissante et bienfaisante qui nous éprouve pour notre sanctification. Il quitta la cour, et avant que de partir pour Cambrai, il écrivit au duc de Beauvilliers cette lettre si touchante qui nous attache au sort de cet illustre exilé. "Ne soyez „ point en peine de moi, monsieur, l'af- „ faire de mon livre va à Rome; si je „ me suis trompé, l'autorité du saint- „ siège me détrompera, et c'est ce que

» je cherche avec un cœur docile et sou-
» mis ; si je me suis mal expliqué, on
» réformera mes expressions. Si la ma-
» tiere paroit mériter une explication
» plus étendue, je la suivrai avec joie
» par des additions ; si mon livre n'ex-
» prime qu'une doctrine pure, j'aurai
» la consolation de savoir précisement
» ce qu'on doit croire, et ce qu'on doit
» rejetter ; dans ce cas même je ne lais-
» serai pas de faire toutes les additions,
» qui, sans affoiblir la vérité, pourront
» éclaircir et édifier les lecteurs les plus
» faciles à alarmer ; mais enfin, mon-
» sieur, si le Pape condamne mon livre,
» je serai, s'il plait à Dieu, le premier
» à le condamner, et à faire un mande-
» ment pour en défendre la lecture dans
» le diocèse de Cambrai..... Avec ces
» dispositions que Dieu me donne, je
» suis en paix, et je n'ai qu'à attendre
» la décision de mon supérieur en qui
» je reconnois l'autorité de Jésus-Christ.
» Il ne faut défendre l'amour désinté-
» ressé qu'avec un sincère désintéresse-
» ment. Il ne s'agit point ici du point
» d'honneur, ni de l'opinion du monde,
» ni de l'humiliation profonde que la
» nature peut craindre d'un mauvais
» succès, j'agis, ce me semble, avec
» droiture ; je crains autant d'être pré-

» somptueux, entêté et indocile, que
» d'être foible, politique et timide dans
» la défense de la vérité. Si le pape me
» condamne, je serai détrompé, et par-
» là le vainqueur aura tout le fruit de la
» victoire; si au contraire le pape ne
» condamne pas ma doctrine, je tâche-
» rai par mon silence et par mon res-
» pect d'appaiser ceux d'entre mes
» confrères dont le zèle s'est animé con-
» tre moi, en m'imputant une doctrine
» dont je n'ai pas moins d'horreur
» qu'eux, et que j'ai toujours detestée.
» Peut-être me rendront-ils justice
» quand ils verront ma bonne foi.

» Je ne veux que deux choses qui
» composent toute ma doctrine; la pre-
» mière, que la charité est un amour
» de Dieu pour lui-même, indépen-
» damment du motif de la béatitude
» qu'on trouve en lui; la seconde que
» dans la vie des ames les plus parfaites,
» c'est la charité qui prévient toutes les
» autres vertus, qui les anime, et qui
» en commande les actes, ensorte que
» le juste élevé à cet état de perfec-
» tion exerce alors d'ordinaire l'espé-
» rance et toutes les autres vertus avec
» tout le désintéressement de la charité
» même. Je dis *d'ordinaire*, parce que
» cet état n'est pas sans exception,

n'étant

„ n'étant qu'habituel et non point in-
„ variable ; Dieu sait que je n'ai voulu
„ jamais rien enseigner qui passe ces
„ bornes. Je ne crois point qu'il y ait
„ aucun danger que le saint-siège con-
„ damne jamais une doctrine si autori-
„ sée par les peres, par les écrits de
„ théologie, et par tant de grands sa-
„ vans que l'église Romaine a canonisés;
„ pour les expressions de mon livre,
„ si elles pouvoient nuire à la vérité
„ faute d'être correctes, je les abandon-
„ ne au jugement de mon supérieur, et
„ je serois fâché de troubler la paix de
„ l'église, s'il ne s'agissoit que de l'in-
„ térêt de ma personne et de mon livre.
„ Voilà mes sentimens, monsieur, je
„ pars pour Cambrai ayant sacrifié à
„ Dieu au fond de mon cœur tout ce
„ que je puis lui sacrifier là dessus. Souf-
„ frez que je vous exhorte à entrer dans
„ le même esprit, je n'ai rien ménagé
„ d'humain ni de temporel pour la doc-
„ trine que j'ai cru véritable ; je ne lais-
„ se ignorer au pape que des raisons qui
„ peuvent appuyer cette doctrine, en
„ voilà assez, c'est à Dieu à faire le reste.
„ Si c'est sa cause que j'ai défendue, ne
„ regardons ni les intentions des hom-
„ mes, ni leur procédé, c'est Dieu seul
„ qu'il faut voir dans tout ceci : soyons

» les enfans de la paix et la paix repo-
» sera sur nous ; elle sera amère, mais
» elle n'en sera que plus pure. Ne gâtons
» pas des intentions droites par aucun
» entêtement, par aucune chaleur, par
» aucune industrie humaine, par aucun
» empressement naturel de nous justi-
» fier. Rendons simplement compte de
» notre foi, laissons-nous corriger si
» nous en avons besoin, et souffrons la
» correction, quand même nous ne la
» mériterions pas. Pour vous, monsieur,
» vous ne devez avoir en partage, que
» le silence, la soumission et la prière ;
» priez pour moi dans un si pressant be-
» soin, priez pour l'église qui souffre
» de ces scandales, priez pour ceux qui
» agissent contre moi, afin que l'esprit
» de grace soit en eux, pour me dé-
» tromper si je me trompe, ou pour
» me faire justice si je ne suis pas dans
» l'erreur ; enfin priez pour l'intérêt de
» l'oraison-même, qui est en péril et
» qui a besoin d'être justifiée. La per-
» fection est devenue suspecte, il
» n'en falloit pas tant pour en éloigner
» les hommes lâches et pleins d'eux-mê-
» mes ; l'amour désintéressé paroit une
» source d'illusion et d'impiété abomi-
» nable. On a accoutumé les chrétiens
» sous prétexte de sûreté et de précau-

» tions à ne chercher Dieu que par intérêt pour eux-mêmes ; on défend aux » ames les plus avancées la contrition » parfaite, et de servir Dieu par le pur » motif par lequel on avoit jusqu'ici » souhaité que les pécheurs-mêmes revinssent de leur égarement, je veux » dire *la bonté de Dieu*, infiniment aimable.

» Je sais qu'on abuse du pur amour » et de l'abandon, je sais que des hypocrites, sous de si beaux noms, renversent l'évangile; mais le pur amour » n'en est pas moins la perfection du » christianisme, et le pire de tous les » malheurs est de vouloir abolir les choses parfaites, pour empêcher qu'on » n'en abuse. Dieu y saura mieux pourvoir que les hommes. Humilions-nous, taisons-nous, au lieu de raisonner sur l'oraison ; songeons à la » faire, c'est en la faisant que nous » la défendons, c'est dans le silence » que sera notre force. »

Le Duc de Beauvilliers eut le courage de donner aussi-tôt cette lettre au public. La justice, la reconnoissance, l'amitié l'engagèrent à faire cette publication. Elle déplut aux ennemis de Fénelon, et l'on s'efforça de faire un crime au duc de Beauvilliers, de son at-

tachement pour un ami malheureux; on travailla donc à rendre suspect l'homme le plus simple, le plus modeste, le plus vertueux dans le tems même où il donnoit une preuve non équivoque de la pureté et de la générosité de ses sentimens. Le roi prit le parti d'avoir un éclaircissement avec le duc de Beauvilliers; il lui dit qu'étant responsable à Dieu et à tout son royaume, de la foi du duc de Bourgogne, il ne pouvoit s'empêcher de lui témoigner ses inquiétudes sur les liaisons qu'il conservoit avec l'archevêque de Cambrai dont la doctrine lui étoit suspecte. Le duc de Beauvilliers répondit généreusement au roi qu'il se rappelloit d'avoir engagé sa majesté à nommer Fénelon précepteur du duc de Bourgogne, et qu'il ne pouvoit jamais se repentir de l'avoir fait, qu'il avoit été toujours son ami et qu'il l'étoit encore; que du reste sa majesté pouvoit déposer toute inquiétude sur l'éducation chrétienne du duc de Bourgogne, que son gouverneur abhorroit le quiétisme et que si le jeune prince connoissoit cette hérésie, ce n'étoit que de nom. Sire, ajouta le duc de Beauvilliers, avec une noble assurance que donne de tout tems une vertu irréprochable,

„ votre majesté m'a fait ce que je suis;
„ elle peut me réduire à ce que j'é-
„ tois ; dans la volonté de mon prince
„ je reconnoîtrai la volonté de Dieu ;
„ je me retirerai de la cour avec la
„ douleur de vous avoir déplu et avec
„ l'espérance de mener une vie plus
„ tranquille."

La noble franchise du duc de Beauvilliers n'offensa pas le monarque ; tant d'attachement pour Fénelon lui parut cependant une foiblesse, mais le duc de Bourgogne conserva son gouverneur ; celui-ci de son côté conserva des relations très-intimes avec le précepteur, et continua de le consulter sur les études et l'éducation de leur élève.

Fénelon s'éloigna avec courage de la cour, malgré les liens si doux et si forts qui l'y attachoient ; il fut peut-être sensible à sa disgrace, mais il ne montra aucune foiblesse ; ce qui l'affligeoit le plus, c'étoit la douleur de ses élèves et de ses amis, c'étoient encore les nuages et les soupçons qu'on affectoit de répandre sur sa foi et sur sa docilité. A force de parler au monarque et de le représenter comme le plus entêté et en même tems comme le plus séduisant des hommes, on étoit parvenu à le rendre suspect et à faire redouter

ses qualités les plus estimables, plus encore que les défauts qu'on lui reprochoit. Louis XIV alarmé, ne voyoit autour du trône qu'erreurs semées par les mains adroites qui auroient dû les en écarter ; pour conserver aux jeunes princes la pureté de leur croyance, on lui persuada enfin d'éloigner d'eux celui qui les avoit élevés dans une soumission entière à l'église et dans la pratique de toutes les vertus qu'exige et que commande la religion.

Ce n'étoit point précisément la doctrine de Fénelon qui lui suscitoit tant d'ennemis et de persécuteurs, c'étoient son génie, ses vertus, sa docilité, sa soumission, son désintéressement. Bossuet s'occupa à terminer cette affaire, il avoit besoin pour cela d'agir de concert avec M. le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, dont la piété exemplaire avoit fait une grande impression sur Louis XIV, ainsi qu'avec l'évêque de Chartres, prélat très-vertueux et confesseur de madame de Maintenon. Ces deux prélats ne tiroient point du livre de Fénelon les mêmes conséquences que Bossuet ; il craignit que la douceur, la modération, la manière claire, simple, facile et pressante de Fénelon n'opérassent une révolu-

tion dans l'opinion publique, en conséquence il travailla à l'écarter de la cour, et à solliciter son exil.

Bossuet insinua au cardinal de Noailles et à l'évêque de Chartres qu'ils devoient se joindre à lui, pour donner des mandemens contre le livre de l'explication des maximes des saints, et arrêter un certain nombre de propositions condamnables qu'ils remettroient au nonce du pape pour les faire passer à Rome. Cette démarche, leur dit-il, est nécessaire, puisqu'on donne cet ouvrage comme un commentaire de trente-quatre articles d'Issy que nous avons approuvés, et par conséquent comme une exposition de nos sentimens et de notre doctrine. Ce seroit donc l'avouer dans ses parties et dans sa totalité, que de ne pas réclamer, que de ne pas élever fortement la voix, pour déclarer à l'église et au public que l'auteur n'a saisi ni notre pensée, ni celle des saints qu'il prétend expliquer. M. de Meaux ne s'en tint pas là, il fit plusieurs traités et mémoires; il suivit Fénelon avec une force, une persévérance étonnante et une obstination outrée; Fénelon ne cessoit de répéter que la cause étoit portée à Rome, que c'étoit au commun juge à prononcer. Je consens, dit-il, à

attendre en silence, à ne point écrire pour ma justification; et l'on m'accable, je ne dirai point de libelles, je les mépriserois, mais de mandemens, de dénonciations, de mémoires; on me travestit en fanatique, en visionnaire, en illuminé; si je n'avois pas l'honneur d'être évêque, si ma réputation n'étoit point nécessaire à mon ministère, j'espère que Dieu me feroit la grace de me taire, et il me semble qu'avec son secours, j'en ferois volontiers le sacrifice pour le bien de la paix; mais puisque mes fonctions sacrées, puisque la pure charité qu'on regarde comme une chimère, quoique Dieu, quoique l'église et tous les saints nous exhortent à la pratique de cette vertu sublime, nous forcent à nous expliquer, nous tâcherons du moins de parler avec douceur, avec tous les ménagemens que demandent la cause que nous croyons défendre, et les illustres et respectables adversaires qui nous attaquent. Ils ont été mes protecteurs, mes amis, mes confidens! Eh! qu'il en coûte à mon cœur de les savoir prévenus contre des sentimens que j'ai apparemment mal présentés et sur lesquels ils ne permettent plus qu'une discussion pénible, dangereuse et même inutile.

Fénelon crut qu'il falloit d'abord prévenir ses ouailles contre tout ce qu'on publioit de son livre des maximes des saints, et donna une instruction pastorale où il explique avec quelque étendue le plan de son ouvrage, et justifie sur des texte, des définitions, ses principes et ses opinions; il mit à la suite de son mandement, la bulle qui condamne les soixante-huit propositions de Molinos, les trente-quatre articles arrêtés à Issy, et la lettre qu'il avoit écrite au pape, afin qu'on pût voir avec quelle sévérité il soumet son livre sans réserve à l'autorité du saint siége, et combien il a en horreur, et pour lui et pour les autres, la doctrine du quiétisme. „ Travaillons, dit-il, en finissant, à ses „ coadjuteurs en Jésus-Christ, travaillons à rendre les ames prudentes contre le mal et simples dans le bien. „ Plus l'oraison est obscurcie par les „ illusions et les scandales de notre siècle, plus nous devons tâcher de la „ justifier par notre fidélité à la pratiquer, et à la faire pratiquer sans „ illusions aux peuples. C'est par une „ oraison pure, fréquente et solide „ que nous ferons sentir aux hommes, „ que la prière est comme l'ame du „ christianisme; prions donc sans cesse,

„ unissons-nous de plus en plus tous
„ dans l'oraison, attirons tous les peu-
„ ples à cette oraison de feu, dont
„ parle Cassien ; j'espère qu'elle fera
„ de nous un seul cœur et une seule
„ ame et qu'elle nous consommera en
„ parfaite unité avec Jésus-Christ. "

Le ton de candeur et d'humilité qui régnoit dans cet écrit, les traits d'une éloquence douce et vertueuse qui s'y trouvoient, un goût de vertu et de piété tendre qui se faisoit sentir en le lisant ; cette manière enfin si touchante & qui lui étoit si particulière, tout cela devoit augmenter le nombre des admirateurs. Bossuet en fut alarmé, il craignit une humiliation & le triomphe de son ennemi. Il donna un ouvrage pour prouver. 1°. que l'instruction pastorale de Fénelon est une rétractation du livre des maximes des saints, mais insuffisante, parce que bien loin d'être humble & franche, l'auteur a toujours l'air de vouloir excuser & pallier ce qui est répréhensible dans son ouvrage; 2°. qu'il ajoute de nouvelles erreurs à celles qui se trouvent dans l'explication des maximes des saints. Toute doctrine de religion nouvelle, inconnue & inouie dans l'église, est mauvaise ; or est-il que la doctrine de l'auteur sur son

amour naturel, est une doctrine de religion introduite pour expliquer le point de la perfection chrétienne, et en même tems elle est nouvelle, inconnue et inouie dans l'église, elle est donc mauvaise.

L'archevêque de Paris, les évêques de Méaux et de Chartres donnèrent alors au nonce du pape, la déclaration de ce qu'ils pensoient du livre de l'explication des maximes des saints. Ces prélats accusèrent Fénelon de rafinement dangereux pour la piété, de mille subtilités vaines et de nouveautés pernicieuses. Bossuet ajouta ensuite à cela un ouvrage intitulé *summa doctrinæ*, ou sommaire de la doctrine du livre qui a pour titre explication des maximes des saints et des conséquences qui s'ensuivent, des défenses & des explications qui y ont été données dans ce sommaire. Il présente cinq articles condamnables & refute fort au long les défenses & les explications que M. de Cambrai en avoit donné. Le zèle de Bossuet devenoit plus animé & plus amer à mesure qu'on lui résistoit; & Fénelon, toujours doux & modeste, persistoit à ne vouloir se rendre qu'à une décision de Rome, et répondoit en attendant à tout ce qu'on écrivoit contre lui.

Fénelon demanda pendant près de

six mois, & sans succès, qu'on lui désignât avec précision ce qu'on reprenoit dans son livre, & s'offroit de s'expliquer de concert avec les personnes les plus difficiles, & de manière à les contenter ; mais on ne rejetta ni on adopta ce moyen, on écrivit beaucoup, et on examina tout ce qu'il produisit avec la plus grande prévention et avec la plus extrême rigueur. Fénelon se borna d'abord à envoyer ses justifications à Rome à M. l'abbé de Chanterac, son parent, et grand vicaire de Cambrai, qui s'y étoit rendu malgré son âge & ses infirmités. Il avoit tout ce qu'il falloit pour se bien acquitter d'un tel emploi, il étoit bon théologien, sage & modéré, il avoit des manières simples & naturelles, de la piété, & par dessus tout cela un zèle & un attachement incroyables pour M. de Cambrai. Fénélon avoit bien désiré de ne pas faire imprimer ses écrits, mais les cardinaux lui mandèrent qu'il n'étoit pas possible de fournir de si grand mémoires à tous ceux qui composoient le tribunal du saint office, et que les accusations qu'on faisoit contre lui, étant rendues publiques en France, il falloit que ses justifications le fussent aussi.

En effet, on accabloit Fénelon d'é-

crits, de mandemens & de lettres. Ses réponses fatiguoient cependant ses antagonistes. Ils se plaignoient qu'il retardoit par-là la décision qu'on attendoit. On engagea même le nonce à lui écrire pour le porter à attendre en silence le jugement du saint siège, comme si les éclaircissemens ou les réponses qu'il faisoit à ses parties, en arrêtoient le cours. Le nonce lui disoit que le nouveau livre de M. de Meaux, intitulé *divers écrits*, suivant ce qu'on lui mandoit de Rome, ne disoit rien de nouveau sur la doctrine, & que par cette multiplicité de productions on éloignoit beaucoup une conclusion que le roi sollicitoit vivement, que M. de Cambrai souhaitoit sans doute lui-même.

Après avoir remercié le nonce de ses conseils et lui avoir marqué le désir sincère de les suivre, Fénelon répondit: „ Qu'il venoit de recevoir le nouveau „ livre de M. de Meaux, qu'il com„ mençoit à le lire, & que le peu qu'il „ en avoit lu, lui paroissoit rempli de „ tout l'art imaginable pour prendre „ ses paroles à contre sens, et pour les „ détourner à des sens impies; qu'il le „ lisoit dans la disposition de ne rien „ répondre à toutes les accusations qui „ ne paroîtroient pas tout-à-fait impo-

„ santes, & auxquelles il croyoit avoir
„ déja répondu par avance; qu'à l'é-
„ gard de celles qui seroient capables
„ d'éblouir le public, il n'y répondroit
„ que d'une manière si douce & si cour-
„ te, qu'on y verroit son amour sincère
„ pour la paix & son impatience de
„ finir. Que ce nouveau livre étoit plein
„ de redites pour le fonds, mais de
„ tours nouveaux et dangereux; que
„ se donnant à la veille de la décision
„ du pape, sa vue étoit ou de frapper
„ les examinateurs par des raisons qu'on
„ n'avoit pas le loisir de réfuter, ou
„ d'éloigner la fin de la dispute, mais
„ qu'il espéroit de la sagesse & de l'é-
„ quité du saint père qu'il éviteroit ces
„ deux inconvéniens.

„ Si peu que le nouvel ouvrage fasse
„ impression sur les esprits à Rome,
„ ajoute-t-il, il seroit juste d'attendre
„ mes réponses. C'est toujours l'accusé
„ qui doit parler le dernier, sur-tout
„ quand il s'agit d'accusations horri-
„ bles sur la foi, & qu'un accusé est
„ un archevêque dont la réputation est
„ importante à son ministère. Si M.
„ de Meaux veut toujours écrire le
„ dernier, il trouble l'ordre de toute
„ procédure, & il ne veut point finir.
„ Si je suis obligé de lui répondre,

„ je le ferai, monseigneur, si promp-
„ tement, si courtement que ma ré-
„ ponse ne retardera de guère le ju-
„ gement de Rome. Il peut avoir des
„ raisons de prolonger l'affaire, je n'en
„ ai aucune qui ne me presse de la
„ finir au plutôt.

„ Quant à ses écrits, je ne suis pas
„ embarrassé d'y répondre, & j'espère,
„ avec l'aide de Dieu, éclaircir tout ce
„ qu'il enveloppe ; mais quoique je
„ n'aie rien à craindre de cette guerre,
„ j'aime la paix & je voudrois m'em-
„ ployer entiérement à mes fonctions,
„ plutôt que de donner au public des
„ scènes dont il ne peut-être que mal
„ édifié.

„ Quand j'ai fait mon instruction pas-
„ torale, je n'ai attaqué personne ; j'ai
„ parlé de mes parties avec un respect
„ qui devoit les appaiser. Depuis ce-
„ tems, je n'ai écrit que pour me jus-
„ tifier sur des accusations atroces, sans
„ y mêler aucune passion. Je ne de-
„ mande que la paix et le silence, quoi-
„ que j'aie dequoi me plaindre, & de-
„ quoi réfuter. Je connois la vivacité
„ de tous ceux qui mènent ceci, nous
„ ne finirons point s'il n'intervient quel-
„ que autorité ; & quelque soin que
„ l'on ait eu de prévenir le roi, je con-

» nois assez sa profonde sagesse & sa
» sincère piété pour être assuré qu'il
» approuvera tout ce que le saint père
» aura fait. "

Cette réponse au nonce fut suivie de cinq premières lettres que Fénelon écrivit à M. de Meaux. Voici comme il commence la premiere. " Monseigneur, en
» lisant votre dernier livre, je me suis
» mis devant Dieu comme je voudrois
» y être au moment de ma mort. Je
» l'ai prié instamment de ne pas per-
» mettre que je me séduise moi-même.
» Je n'ai crains, ce me semble, que
» de me flatter, que de tromper les
» autres, que de ne pas faire assez va-
» loir contre moi toutes vos raisons:
» plût à Dieu que je n'eusse qu'à m'hu-
» milier, selon votre désir, pour vous
» appaiser & finir le scandale. Mais
» jugez vous-même, monseigneur, si
» je puis m'humilier contre le témoi-
» gnage de ma conscience, en avouant
» que j'ai voulu annoncer le désespoir
» le plus impie sous le nom de sacri-
» fice absolu de l'intérêt propre, puis-
» que Dieu qui sera mon juge, m'est
» témoin que je n'ai fait mon livre
» que pour confondre tout ce qui peut
» favoriser cette doctrine monstrueu-
» se. "

„ Pour savoir ce que j'ai entendu
„ par l'intérêt propre pour l'éternité,
„ il n'y a, monseigneur, qu'à bien exa-
„ miner mes raisons suivantes. Je suis
„ obligé d'en fatiguer encore le lec-
„ teur ; mais vos répétitions doivent
„ faire excuser les miennes, & j'aime
„ mieux encore ennuyer tout le monde
„ que de me taire, lorsque vous don-
„ nez pour démonstration des accusa-
„ tions si atroces contre ma foi."

Fénelon réduit ensuite tout ce que dit Bossuet sur l'intérêt propre à sept objections. Il les explique, les développe, les résout à ce qu'il croit, si ce n'est d'une manière triomphante, du moins avec beaucoup de pénétration, de sagacité, d'érudition même et de netteté ; il se plaint souvent que par des rapprochemens adroits, que par de petits changemens même dans ses expressions, on juge toutes ses paroles, sans égards à tout ce qui précède, & à tout ce qui suit de propre à en faire déterminer le sens, on les détourne ses paroles, on les défigure, on les envenime. Il finit dans ces termes :

„ Plût à Dieu, monseigneur, que
„ vous ne m'eussiez pas contraint à
„ sortir du silence que j'ai gardé jus-
„ qu'à l'extrêmité. Dieu qui sonde les

„ cœurs a vu avec quelle docilité je
„ voulois me taire, jusqu'à ce que le
„ père commun eût parlé et condamné
„ mon livre au premier signal de ma
„ part. Vous pouvez dire, monseigneur,
„ tant qu'il vous plaira, que vous de-
„ vez être contre moi le défenseur de
„ l'église comme saint Augustin con-
„ tre les hérétiques de son tems. Un
„ évêque qui soumet son livre, et qui
„ se tait après l'avoir soumis ne peut
„ être comparé ni à Pelage, ni à Ju-
„ lien. Vous pouviez envoyer secrète-
„ ment à Rome, de concert avec moi,
„ toutes vos objections, je n'aurois
„ donné au public aucune apologie, ni
„ imprimée, ni manuscrite; le juge
„ seul auroit examiné mes défenses,
„ toute l'église auroit attendu en paix
„ le jugement de Rome, ce jugement
„ auroit fini tout. La condamnation de
„ mon livre, s'il est mauvais, étant sui-
„ vie de ma soumission sans réserve,
„ n'eût laissé aucun péril pour la sé-
„ duction; vous n'auriez manqué en
„ rien à la pureté; la charité, la paix,
„ la bienséance épiscopale auroient été
„ gardées."

La seconde lettre roule sur cet amour naturel et délibéré qui nous feroit rechercher les dons naturels et le bonheur

avec trop de rapport pour nous-mêmes. C'est de cet amour propriétaire et mercénaire qu'il prétend que les parfaits peuvent et doivent se dépouiller, et c'est dans ce dépouillement et dans cet oubli total de nous-mêmes qu'il fait consister l'amour pur et désintéressé; s'il s'était contenté de dire qu'on doit y aspirer, qu'il faut sans cesse travailler à acquerir cette perfection de l'amour, qu'on doit s'efforcer avec la grace d'en produire & d'en réitérer les actes, Bossuet auroit assurément applaudi à ces sentimens qui se trouvent dans les livres saints et dans toutes les instructions chrétiennes; mais il prétendoit qu'on pouvoit parvenir à la suppression totale de cet amour naturel de nous-mêmes; il faisoit un état fixe, quoique variable, de cet amour pur, il sembloit traiter les autres vertus d'imperfection, et quoiqu'il voulut dire seulement qu'elles sont moins parfaites que la charité, on pouvoit conclure de ses expressions qu'elles devenoient comme peu dignes d'occuper les ames élevées à ce degré ou à cet état.

Il est vrai que dans ses lettres, dans ses explications, Fénelon s'efforce d'éloigner toutes ces conséquences, et de justifier tous les principes qu'il a avancés.

Il employe pour cela toutes les ressources d'un esprit fécond et toutes celles d'un cœur tendre et animé. On avoit multiplié dans cette querelle les questions et les difficultés incidentes ; on s'y arrêtoit à tout, et l'on paroissoit donner à tout un très-mauvais sens. Fénelon le remarque, et revient cependant au point principal ; il commence sa lettre par faire remarquer aux lecteurs cette ruse ou cette inattention de ses adversaires.

„ On me fait dire ce que je n'ai pas dit, „ & on me le fait dire dans des circonstances différentes. Par exemple, je „ n'ai jamais dit, comme vous me l'imputez, que cet *amour naturel et délibéré de nous-mêmes* est une charité „ naturelle, et je ne la fais point servir de motif, toute naturelle qu'elle „ est, aux actes surnaturels. J'ai dit seulement en des endroits où il n'étoit „ nullement question de cet amour naturel de la béatitude, que Saint-Augustin a pris quelquefois le terme de „ charité dans un sens générique pour „ tout amour de bien et de l'ordre considéré en lui-même. Je l'ai expliqué „ ainsi après la plupart des théologiens, „ afin qu'on ne conclue pas de certaines „ expressions de ce père sur la charité

„ prise génériquement, qu'il ne laisse
„ aucun milieu entre la charité, vertu
„ théologale et la cupidité vicieuse. Voi-
„ là ce que vous appellez le pélagia-
„ nisme. „

Fénelon résout ainsi quatorze difficultés qu'il se fait d'après les écrits de Bossuet; il y répond avec beaucoup de finesse et de netteté; il met quelquefois l'évêque de Meaux en opposition avec lui-même, et tente de lui faire voir qu'à force de vouloir donner des erreurs dans son confrère, il paroit aller au-delà de la vérité, et manquer d'exactitude et de précision.

„ Je ne puis, monseigneur, ajoute-
„ t-il en terminant, je ne puis me ré-
„ soudre à finir une longue lettre sans
„ me justifier sur le reproche que vous
„ me faites d'établir une inspiration
„ presque perpétuelle. Lisez de gra-
„ ce, lisez mes paroles, vous trouverez
„ que je n'admets en aucune occasion
„ nulle inspiration que celle qui est
„ commune à tous les justes, & dont
„ on n'a jamais de certitude dans la
„ voie de pure foi. Quand j'ai dit que
„ les ames dont je parlois n'ont pour
„ règles que les préceptes, les conseils
„ de la loi écrite et la grace actuelle
„ qui est toujours conforme à la loi,

» ç'a été immédiatement après avoir
» exclu toute *inspiration miraculeuse*
» ou extraordinaire. Il ne pouvoit pas
» être question en ce livre de la vo-
» lonté de bon plaisir, puisqu'il s'agis-
» soit non des événemens déja arrivés,
» & qu'il faut accepter, mais des déli-
» bérations à faire, & des partis à
» prendre sur l'avenir. Ainsi vous ne
» pouvez rendre mon silence sur la
» volonté de *bon plaisir* dans ces cir-
» constances; c'est pour de tels cas
» qu'on ne peut agir avec plus de pré-
» caution que de consulter toujours;
» 1°. les commandemens et les con-
» seils évangeliques; 2°. l'attrait de la
» grace dans le choix de certains ac-
» tes pieux pour les cas où ils ne sont
» pas réglés, ni par les commande-
» mens, ni par les conseils; mais à
» condition qu'on ne supposera jamais
» que cet attrait est *extraordinaire*,
» & qu'on le réduira toujours à la rè-
» gle inviolable de la volonté de Dieu
» écrite. Alors la volonté de bon plaisir
» se fait connoître à nous par la grace
» actuelle, comme je l'ai dit dans mon
» instruction pastorale; alors l'attrait
» actuel de la paix nous porte à cer-
» tains actes pieux plutôt qu'à d'autres,
» & nous fait sentir que Dieu nous y

» invite... Pour ces cas mêmes, je n'ai
» pas dit qu'il faut prendre pour règle
» la grace actuelle, je veux seulement
» qu'on en écoute l'attrait sans pouvoir
» jamais s'assurer que c'est la grace qui
» nous invite; car je déclare que les
» ames les plus éminentes dans cette
» voie de pure foi ne discernent point
» la grace avec certitude non plus que
» le commun des justes.... C'est en
» cette occasion, que vous avez dit
» que le cas des préceptes est rare,
» pour en conclure que je donne tout
» au fanatisme, excepté quelques mo-
» mens très-rares où le précepte pres-
» sc. Mais les momens que j'excepte ne
» sont exceptés que pour employer un
» empressement *même naturel* dans les
» plus violentes tentations, et je veux
» que tout le reste de la conduite soit
» une coopération fidelle à la grace
» comme une des justes dans la plus
» obscure foi."

» Mais en voulant me faire une ob-
» jection qui se détruit d'elle-même,
» vous vous êtes jetté dans un incon-
» vénient manifeste. Vous voudriez le
» couvrir en disant : *qu'on m'entende*
» *bien;* je ne vous entends que trop,
» monseigneur, vous ajoutez : *Je ne dis*
» *pas que l'obligation de pratiquer les*

» *préceptes affirmatifs, soit rare, à Dieu*
» *ne plaise ;* que dites-vous donc ?
» *L'obligation de pratiquer le précepte*
» est restreinte au *cas du précepte.*
» Le cas du précepte est selon vous
» très-rare, l'obligation de le pratiquer
» est donc très-rare. Ne niez donc pas
» un fait très-constant ; mais en l'a-
» vouant, ajoutez que cette expression
» qui vous a échappé dans un excès
» de zèle pour combattre mes erreurs,
» est contraire à vos sentimens. Vous
» ajoutez : *je parle des momens certains*
» *et précis de l'obligation ; car qui peut*
» *déterminer l'heure précise à laquelle il*
» *faut satisfaire au précepte extérieur*
» *de croire ?* Non, monseigneur, ne
» confondons point ces deux choses
» très-différentes que vous avez si
» clairement distinguées. La première
» chose est que *le cas du précepte est*
» *très-rare...* La seconde chose est que
» le moment précis ne peut en être fixé.
» N'espérez donc pas de faire insensi-
» blement une seule proposition de
» deux propositions distinctes qui sont
» dans votre ouvrage l'une après l'au-
» tre... Quoi ! est-ce ainsi, monsei-
» gneur, que vous éludez sans ména-
» gement notre décision formelle, vous
» qui voulez que tout le monde vous

» croie

„ croie contre-moi, parce que *vous* „ *parlez avec sincérité*, ainsi que l'A- „ pôtre, *comme de la part de Dieu*, „ *devant Dieu, et en Jésus-Christ.* Cette „ excuse si manifestement contraire à „ votre texte est-elle le modèle que vous „ voulez me donner d'une humble & „ sincère rétractation?"

Dans la troisième lettre, Fénelon traite de l'objet de la charité parfaite, et prétend, comme il le dit avec toute l'école, que c'est Dieu en tant que bon en soi & infiniment parfait. Ce n'étoit pas tout-à-fait l'avis de Bossuet, et c'est sur quoi il l'attaque.

„ J'ai dit, continue Fénelon, que „ vous voulez que la charité ne peut „ jamais regarder Dieu comme bon en „ lui-même sans le regarder aussi com- „ me bon pour nous, et que selon vous, „ sa bonté rélative à nous, est en lui la „ *raison d'aimer*, de manière que s'il „ n'étoit pas béatifiant à notre égard, il „ *ne nous seroit plus la raison d'aimer*, „ c'est-à-dire, qu'il ne nous seroit plus „ aimable quoique bon en lui-même".

Après avoir établi son sentiment, Fénelon propose ses difficultés au nombre de trois contre celui de Bossuet, répond aux objections de ce prélat contre son système, se plaint particuliè-

rement de ce qu'il lui impute touchant la contemplation, et finit ainsi cette lettre pleine de discussions qui pourroient inutilement fatiguer nos lecteurs.

„ Rien n'est moins oisif, ni moins fa-
„ natique qu'une ame qui suppose tou-
„ jours la grace pour ses devoirs, et qui
„ dans le cas où il n'y a aucun devoir
„ précis qui la détermine, suit libre-
„ ment ce qu'elle croit sans certitude
„ être l'attrait de la grace pour cer-
„ tains actes plutôt que pour d'autres.
„ Cette ame suivra l'attrait tantôt pour
„ la simple présence de Dieu, tantôt
„ pour contempler les mystères de Jé-
„ sus-Christ. Voilà un nouveau genre
„ de fanatiques, & de gens oisifs qui
„ font sans cesse des actes, en suppo-
„ sant la grace, et qui ne présument
„ jamais que l'attrait soit certain lors
„ même qu'elles le suivent, et qui de-
„ meurent toujours dociles pour les su-
„ périeurs dans la profonde obscurité
„ de la foi."

Dans la quatrième & cinquième lettre, Fénelon revient encore à cet amour naturel que lui reproche Bossuet comme une chose inouie; il répond encore à différentes objections qu'on lui faisoit, se plaint à ce prélat des altérations de son texte qui tendent à jetter de l'o-

dieux sur certaines propositions qu'il relève, examine s'il a réellement falsifié ou pris à contre-sens les passages de saint François de Salles.

Bossuet continua ses écrits contre Fénelon ; le cardinal de Noailles, & l'évêque de Chartres donnèrent des mandemens contre son livre. Le génie de Fénelon n'étoit ni affoibli ni épuisé, il répondoit avec cette éloquence, cette onction qui persuadent et entrainent ; déjà l'opinion publique avoit changé, & le sensible & vertueux archevêque de Cambrai étoit déja proclamé vainqueur. Bossuet sollicita alors vivement le jugement de la cour de Rome. La congrégation des consultans du saint office ayant été formée de théologiens presque tous religieux, le pape nomma les cardinaux Novis & Ferrari pour être présens à tout ce qui se passeroit, & lui en rendre compte. On convint des propositions qu'on devoit examiner ; elles furent réduites à trente-sept, & distribuées aux consultans avec le livre d'où elles étoient extraites ; ils tinrent leurs assemblées pendant plus de huit mois, & travaillèrent avec une application extrême. Au bout de ce tems-là, de dix qu'ils étoient, cinq furent d'avis de censurer le livre de M. de Cambrai,

et les cinq autres soutenoient que la doctrine en étoit saine & irrépréhensible.

Les consultans favorables aux maximes des saints étoient l'archevêque de Chieli, l'évêque de Porphyre, l'ex-général des Carmes, le père Gabrielis, fueillant, & le père Alfano, jésuite. Les cinq contraires étoient les deux dominicains, Massouillé & Bernadini, Gruneli, cordelier, Delmire, bénédictin du Mont-Cadsin, & Serani, augustin. Ces derniers mêmes n'étoient point uniformes dans leurs avis. Quelques-uns d'eux admettoient des propositions que les autres rejettoient, et quoiqu'ils voulussent tous également la censure, c'étoit pour des conséquences dont ils ne convenoient pas entr'eux. Ils ne s'accordoient pas même ni sur les endroits du livre qui leur paroissoient censurables, ni sur les propositions qu'ils rejettoient, ni sur les qualifications qu'ils vouloient leur donner, les uns admettant ou rejettant ce que les autres ne vouloient ni admettre ni rejetter.

Le pape cependant paroissoit assez bien intentionné pour M. de Cambrai, il en parloit avec éloge & même avec tendresse toutes les fois que M. l'abbé de Chanterac se trouvoit à portée de lui rendre compte de la soumission de

ce prélat ; & quelques jours avant la décision, le saint père dans une des dernières congrégations, proposa aux cardinaux d'examiner entr'eux, s'il ne seroit pas plus à propos de la terminer par un décret dogmatique qui renfermeroit sous certains chefs la doctrine de l'église sur les mystères de la vie spirituelle & intérieure, & qui comme dans les canons des conciles, marqueroit clairement ce que l'on devoit croire, et ce que l'on doit rejetter.

Le cardinal Casanata rejetta hautement cette proposition ; c'étoit, disoit-il, autoriser le livre de M. de Cambrai, dont plusieurs propositions lui paroissoient insoutenables, c'étoient les replonger dans des longueurs qui pourroient brouiller Rome avec la France. Cette affaire, ajouta-t-il, dure depuis trop long-tems, nous avons à juger du livre, l'instruction est suffisamment faite, nous nous sommes assemblés à ce dessein, mon avis est qu'on prononce. Le saint père adopta cette opinion.

Le jugement tant attendu parut enfin au bout de dix-huit mois que l'affaire avoit été portée à Rome. Le pape donna un bref portant condamnation du livre de l'explication des maximes

des saints, & de vingt-trois propositions qui en étoient extraites.

Fénelon se soumit sur le champ, et se proposa à exécuter ce qu'il avoit promis si solemnellement. Il monta en chaire, & parla au peuple dans ces termes, qui seront un monument éternel de son respect pour l'église, & de son amour pour la paix.

» Nous nous devons à vous sans réserve, mes très-chers frères, puisque nous ne sommes plus à nous, mais au troupeau qui nous est confié; c'est dans cet esprit que nous nous sentons obligés de vous ouvrir ici notre cœur, & de continuer à vous faire part de tout ce qui nous touche sur le livre des maximes des saints; enfin notre très-saint père le pape a condamné ce livre avec les vingt-trois propositions qui en ont été extraites, par un bref daté du 12 mars. Nous adhérons à ce bref, mes très-chers frères, tant pour le texte du livre que pour les vingt-trois propositions, simplement, absolument, & sans ombre de restrictions.

» Nous nous consolerons, mes très-chers frères, de ce qui nous humilie, pourvu que le ministère de la parole que nous avons reçu du Seigneur

» pour nôtre sanctification n'en soit
» point affoibli, & que nonobstant l'hu-
» miliation du pasteur, le troupeau
» croisse en grace devant Dieu.

» C'est donc de tout notre cœur que
» nous vous exhortons à une soumis-
» sion sincère, & à une docilité sans
» réserve, de peur qu'on n'altère in-
» sensiblement la simplicité de l'obéis-
» sance dont nous voulons, moyen-
» nant la grace de Dieu, vous donner
» l'exemple jusqu'au dernier soupir de
» notre vie.

» A Dieu ne plaise qu'il ne soit ja-
» mais parlé de nous, si ce n'est que
» pour se souvenir qu'un pasteur a cru
» devoir être plus docile que la der-
» nière brebis de son troupeau, & qu'il
» n'a mis aucune borne à son obéissan-
» ce. Donné à Cambrai ce 9 avril 1699.

Louis XIV envoya à tous les métropolitains des lettres de cachet pour tenir des assemblées provinciales; les premières en petit nombre reçurent la constitution du pape, & en ordonnèrent la publication sans faire aucune mention des écrits apologétiques de M. de Cambrai; après celle de Paris qui en demanda la suppression, les autres pour la plupart, suivirent cet exemple, mais dans toutes, on fit l'éloge de la piété, et de

l'humble soumission de l'auteur du livre condamné. Dans celle de Cambrai, & jusques dans son palais, Fénelon fut outragé par un prélat conduit par un zèle amer qui tenoit de la passion. L'évêque de Saint-Omer soutint que le mandement de Fénelon sembloit ne contenir qu'une soumission de respect, et non une soumission intérieure du cœur telle que l'église l'a toujours exigée dans des semblables circonstances, il rapporta à cette occasion ce qui s'étoit passé dans la condamnation de Jansenius, et ce qu'on avoit pratiqué pour recevoir les décrets du Concile de Trente sur le dogme. Ce prélat insista à la suppression des ouvrages apologétiques de Fénelon.

L'archevêque de Cambrai répondit, qu'il ne s'agissoit point d'examiner ou juger son mandement, mais qu'il étoit question de faire recevoir et accepter la constitution du pape, et convenir des moyens les plus propres à en rendre l'exécution ponctuelle et uniforme. Il expliqua d'une maniere simple et précise les termes qu'il avoit employés dans son mandement pour faire voir la sincérité de sa soumission, et combien elle étoit éloignée de tout équivoque; il démontra qu'il y avoit bien loin de la condam-

nation du livre de Jansenius, à celle de l'exposition des maximes des saints; que les propositions de Jansenius étoient qualifiées chacune en particulier comme hérétiques, et que la plus forte des qualifications données aux propositions de son livre n'étoit que celle de respectivement erronée; que le pape n'ayant ni supprimé ni prohibé ses écrits apologétiques, quoique répandus dans Rome et ailleurs, il n'étoit pas convenable d'aller plus loin que les brefs de sa sainteté, et que la lettre du roi tendoit seulement à le faire recevoir avec le respect qui lui est dû.

La prévention est injuste et le faux zèle ne raisonne pas: malgré la solidité et la justice de la prétention de l'archevêque de Cambrai, les prélats persistérent dans leurs opinions, de sorte que Fénélon, au nom et comme président de l'assemblée, conclut à la pluralité des voix en déclarant cependant que c'étoit contre son sentiment, que le roi seroit très-humblement supplié d'ordonner que les ouvrages faits pour la défense du livre des maximes des saints seroient et demeureroient supprimés. Cette nouvelle persécution affecta Fénelon sans troubler la tranquillité de son ame. Maître des mouvemens de son cœur natu-

rellement bon, sensible, vertueux, il écouta tranquillement ses confrères, se conforma avec soumission, mais sans foiblesse, à ce qu'ils avoient règlé, et en donna avis à la cour où il envoya son procès-verbal sans l'accompagner ni de plaintes ni de réflexions. Il n'y a que la religion qui puisse inspirer ainsi l'héroïsme de la vertu.

Dès que les procès-verbaux des assemblées qui s'étoient tenues dans toutes les métropoles, eurent été envoyés à la cour, le roi fit expédier des lettres patentes qui ordonnoient la publication du bref. M. d'Aguesseau, alors avocat général, les présenta au parlement, et fit un réquisitoire aussi digne de ses talens & de sa piété que de son zèle pour l'église.

Pour mettre la derniere main à cette grande affaire, le clergé assemblé à Saint-Germain-en-Laye en 1700, ordonna à Bossuet d'en faire une mention sommaire, qui seroit insérée dans le procès-verbal de l'assemblée; on peut voir dans le même procès-verbal avec quelle exactitude on s'acquitta de cette commission. On doit observer *que les évêques assemblés rendirent témoignage à la pureté des mœurs de madame Guyon, en déclarant que pour les abominations qu'on regardoit comme les suites de ses principes, il n'en fut jamais question,*

elle en a toujours témoigné de l'horreur.

Ce témoignage solemnel sera un monument éternel de l'innocence de cette femme aussi sainte qu'infortunée ; car les prélats assemblés ne le lui donnerent qu'après qu'elle eut été cinq ans en prison, qu'on eut fait des perquisitions dans tous les lieux où elle avoit été depuis sa jeunesse, qu'on eut employé les menaces et les promesses pour faire parler contr'elle ses deux femmes de chambre, témoins depuis longtems de sa conduite, et qu'enfin on lui eut fait subir à elle-même plusieurs interrogatoires par des juges différents. Elle demeura cependant trois ans en prison, malade et souffrante, après que le procès de M. de Cambrai fut fini. Elle pria toujours qu'on lui nommât son crime : et on l'en fit sortir sans avoir pû rien prouver contre sa personne. Elle fut exilée à Blois, où elle vécut jusqu'à la fin de sa vie dans l'oubli et dans la retraite, honorée et respectée pour son bon esprit, pour sa piété sincère, pour sa vertu simple et modeste, par ceux même qui avoient eu contr'elle les plus forts préjugés. Ce fut là que concentrée dans la charité parfaite, priant comme son maître pour ses persécuteurs, elle consommat son sacrifice sur la croix, par

un abandon total entre les mains de son divin rédempteur ; échapant par un vol hardi et délibéré, à la connoissance des hommes pour s'avancer et se perdre à l'infini, par le progrès continuel d'un amour sans bornes dans le sein immense de la Divinité.

Fénelon conserva pour elle la plus grande vénération ; il continua de lui écrire pour la consoler, la soutenir, et lui marquer l'estime de sa vertu. Sur le point de mourir, elle fit son testament où elle consigna sa profession de foi : » je proteste, dit-elle, que je meurs » fille de l'église apostolique et romaine, que je n'ai jamais voulu m'écarter » de ses sentimens ; que depuis que j'ai » eu l'usage parfait de la raison, je n'ai » pas été un moment sans être prête, » au moins de volonté, de répandre » pour elle jusqu'à la derniere goutte de » mon sang, comme je l'ai toujours » protesté en toute occasion, ayant » toujours soumis, et en tout tems, les » livres et écrits que j'ai faits à la sainte » église ma mère, pour laquelle j'ai toujours eu, et aurai avec la grace de » Dieu un attachement inviolable et une » obéissance aveugle, n'ayant point » d'autre sentiment, ne voulant point en » admettre aucun autre que les siens ; » condamnant sans nulle restriction,

„ tout-ce qu'elle condamne, ainsi que
„ je l'ai toujours fait; je dois à la vérité
„ et pour ma justification, protester avec
„ serment qu'on a rendu de faux té-
„ moignages contre moi, ajoutant à
„ mes écrits, me faisant dire et penser
„ ce à quoi je n'avois jamais pensé et
„ dont j'étois infiniment éloignée, qu'on
„ a contrefait mon écriture diverses fois,
„ qu'on a joint la calomnie à la fausseté
„ me faisant des interrogatoires cap-
„ tieux, ne voulant point écrire ce qui
„ me justifioit, & ajoutant à mes répon-
„ ses, mettant ce que je ne disois pas,
„ supprimant les faits véritables. Je ne
„ dis rien des autres choses, parce que
„ je pardonne tout, et de tout mon
„ cœur. „

Malgré la promptitude et la sincérité de la soumission de Fénelon, on soupçonna cette ame vraie, droite et ferme d'avoir agi par politique ou par foiblesse. Il crut qu'il étoit de son devoir de se justifier. „ Ma soumission, dit-il,
„ n'est point un trait politique, ni un
„ silence respectueux, mais un acte
„ intérieur d'obéissance rendue à Dieu
„ seul. Selon les principes catholiques,
„ j'ai regardé le jugement de mes su-
„ périeurs comme un écho de la volonté
„ suprême. Je ne me suis point arrêté
„ aux passions, aux préjugés, aux dis-

» putes qui précédèrent ma condam-
» nation ; j'entendis, comme Job, Dieu
» me parler du milieu de ce tourbillon,
» et me dire : *qui est celui qui mêle des*
» *sentences avec des discours inconsi-*
» *dérés*, et je lui répondis du fond de
» mon cœur ; *puisque j'ai parlé in-*
» *discrètement, je n'ai qu'à mettre ma*
» *main sur mes lèvres, et me taire* De-
» puis ce tems, je ne me suis point re-
» tranché dans les vains subterfuges de
» la question de fait et de droit. J'ai ac-
» cepté ma condamnation dans toute
» son étendue. Il est vrai que les ex-
» pressions dont je m'étois servi, et d'au-
» tres bien plus fortes, avec moins de
» correctif, se trouvent dans les auteurs
» canonisés ; mais elles n'étoient point
» propres pour un ouvrage dogmati-
» que. Il y a une différence de style qui
» convient aux matières et aux person-
» nes différentes, il y a un style de cœur,
» & un autre de l'esprit ; un langage de
» sentiment, et un autre de raisonne-
» ment ; ce qui est souvent une beauté
» dans l'un, est une imperfection dans
» l'autre. L'église avec une sagesse infinie
» permet l'un à ses disciples, mais elle
» exige l'autre de ses docteurs ; elle peut
» donc suivant les différentes circons-
» tances, sans condamner la doctrine

„ des saints, rejetter leurs expressions
„ fautives dont on abuse. „

Le pape ne cessoit de parler avec les plus grands éloges de la piété et de la soumission de l'archevêque de Cambrai, et répétoit plusieurs fois ces paroles, *nous l'avons dans le cœur*, joignant ses mains sur la poitrine comme pour l'embrasser avec tendresse. L'homme vertueux dans sa persécution devient plus intéressant; le souverain pontife ordonna au cardinal Spada d'expédier un bref pour marquer à Fénelon sa tendresse & ses vœux, & rendre un témoignage public à ses lumières & à la pureté de sa foi; les ennemis de Fénelon mirent tout en usage pour en empêcher l'expédition; rien ne fut oublié, intrigue, caresse, promesses, menaces; on avoit commencé à intimider et séduire le pape, mais le cardinal Albani qui succéda à Innocent XII représenta à sa sainteté que cet excès de timidité passoit les bornes de la juste déférence qu'il devoit avoir pour les cours étrangères, qu'il étoit honteux qu'un pape n'osât écrire à un archevêque doux et soumis, sans convenir avec les princes de ce qui devoit faire la matière de ses brefs. Votre sainteté, ajouta-t-il, ne peut refuser à un archevêque le témoignage que vous lui devez sur la pureté de sa

foi, il est en droit de vous le demander, & de vous forcer en quelque sorte de le lui donner.

Ce discours du cardinal Albani détermina le saint père à ordonner qu'on expédiât, & qu'on remit le bref à M. l'abbé de Chanterac : le cardinal Spada y fit quelques changemens ; ainsi donc tout l'honneur de cette grande affaire a resté à Fénelon, sa défaite a produit sa résignation & a porté sa vertu à des degrés inouis ; l'aveu public d'une erreur annonce la grandeur & la sublimité de l'ame ; sa conduite noble & héroïque lui a mérité l'hommage, le respect & l'amour de tous les siècles & de toutes les nations, la postérité ne cessera de bénir sa mémoire, & d'admirer son génie et ses vertus.

L'Europe retentit du bruit des acclamations qu'on ne cessoit de prodiguer à Fénelon. Le père Gerberon lui fit écrire de Hollande qu'on avoit un ouvrage tout prêt pour sa défense, qu'on ne lui demandoit que de consentir, & de contribuer à l'impression de cet ouvrage. La lettre du bédédictin & la réponse du prélat sont également curieuses ; nous croyons devoir les rapporter.

MONSEIGNEUR,

» Un inconnu se donna l'honneur, il

» y a deux ou trois ans, d'écrire à votre grandeur, pour lui marquer, d'une part, avec quelle joie il croyoit qu'elle soutenoit le pur amour de Dieu avec une fermeté inébranlable, & de l'autre, avec quelle douleur il remarquoit dans ses écrits des principes extrêmement opposés à ceux de saint Augustin, à qui les papes nous renvoyent pour apprendre de lui quelle est la doctrine de l'église Romaine, touchant le mystère de la grace. Lorsque le foudre du Vatican eût écrasé son premier ouvrage sans avoir touché ceux où l'auteur s'étoit expliqué d'une manière très-claire & très-irréprochable, le même inconnu prit encore la liberté de suggérer à votre grandeur le moyen d'empêcher l'effet de ce foudre, & qui l'auroit détourné immanquablement dans un tems où la France oublioit toutes ses libertés & ses privilèges, lorsqu'il s'agissoit ou des jansénistes ou de M. de Cambrai contre qui tout étoit reçu. Un théologien à qui il est parfaitement uni de sentiment, & avec qui il avoit une étroite liaison, publia en même tems une lettre adressée à M. de Meaux, dans laquelle il démontroit que votre gran-

„ deur n'a point tenu les erreurs, ni
„ les fausses maximes qu'on lui a im-
„ putées, & que ce n'est point au sens
„ qu'elle a soutenu qu'on a condamné
„ son livre, & les vingt-trois proposi-
„ tions que l'on prétend en avoir été
„ tirées ; mais il a quelque crainte
„ de n'avoir pas été heureux à distin-
„ guer votre véritable sens dans celui
„ qui a été condamné, & la raison de
„ sa crainte, est qu'on lui a dit que
„ votre grandeur ne témoignoit pas
„ approuver cette démonstration, puis-
„ qu'elle abandonnoit cette lettre, &
„ n'en faisoit point chercher d'exem-
„ plaires.

„ C'est le même inconnu, monsei-
„ gneur, qui, après avoir reçu votre
„ bénédiction (*) dans une occasion
„ imprévue, vient encore aujourd'hui
„ se présenter à vous, pour se plain-
„ dre de la liberté avec laquelle il voit
„ que l'on continue de vous attribuer
„ les erreurs, les impiétés & les extra-
„ vagances qui ont été condamnées
„ dans les vingt-trois propositions...

„ Le théologien qui a donné au pu-
„ blic trois lettres adressées à M. de

(*) Cette bénédiction fut reçue sans qu'il se fit connoître, ni qu'il se présentât, mais avec tout le peuple assistant.

„ Meaux, pour la défense du pur amour
„ & des sentimens de votre grandeur,
„ a entre ses mains diverses pièces qui
„ en sont une entière apologie, & il
„ les auroit déjà publiées ; mais comme
„ les libraires ne veulent point s'en
„ charger, parce que, disent-ils, ces
„ disputes étant passées, ils craignent
„ de n'en avoir pas le débit, & que
„ d'ailleurs ce théologien n'a pas au-
„ tant d'argent que de zèle, je me suis
„ engagé d'écrire à votre grandeur, que
„ si quelqu'un vouloit avoir la bonté
„ de faire remettre à quelque mar-
„ chand de Hollande, ou à Frix, que
„ l'on dit qui a l'honneur d'être connu
„ d'elle, la somme de quatre cents flo-
„ rins, pour celui qui lui feroit mettre
„ entre les mains toutes ces pièces, on
„ les feroit imprimer incessamment,
„ sans que personne puisse jamais sa-
„ voir que votre grandeur y ait au-
„ cune part, & en ait eu aucune con-
„ noissance ; néanmoins afin qu'elle
„ sache ce que l'on traite dans ces piè-
„ ces, votre grandeur en trouvera ici
„ la liste. Votre grandeur doit être as-
„ surée que dans tous ces écrits, on ne
„ dit rien contre Rome, ni contre
„ la censure ; on soutient seulement
„ qu'elle ne tombe point sur ses sen-

„ timens, & si elle souhaite de voir
„ tous ces écrits, on se fera un plaisir
„ de les lui envoyer, & de lui en lais-
„ ser la disposition.

„ Votre inconnu qui est persuadé que
„ votre grandeur a conçu de l'amour
„ pour saint Augustin, dans lequel on
„ trouve la doctrine catholique de la
„ grace & la morale chrétienne, m'a
„ chargé de faire tenir à votre gran-
„ deur deux petits écrits nouveaux, où
„ l'on montre évidemment que les vé-
„ rités que ce saint docteur a défen-
„ dues contre les Pélagiens, sont des
„ suites nécessaires des premiers prin-
„ cipes de la religion chrétienne, que
„ personne ne conteste & que nul fidèle
„ ne sauroit contester sans renoncer sa
„ foi, & que loin que ces sentimens
„ mènent au désespoir, ils fortifient la
„ confiance que Dieu veut que nous
„ ayons en sa miséricorde. Que votre
„ grandeur ait la charité de la deman-
„ der pour celui qui est avec autant de
„ respect que de sincérité, ce que lui
„ doit être le moindre des prêtres, &
„ son plus attaché & fidèle serviteur.

RÉPONSE DE FÉNELON.

„ Vous me proposez d'envoyer de
„ l'argent pour l'impression d'un ou-

» vrage fait pour justifier ma foi. Je sup-
» pose que cet ouvrage est tel que vous
» le dépeignez, qu'il traite solidement
» les véritables questions, qu'il ne justifie
» que mon sens, qu'il ne défend ni di-
» rectement, ni indirectement celui de
» mon livre condamné : vous pouvez
» croire que l'argent est ce qui me cou-
» teroit le moins, quand il s'agit d'une
» chose importante ; mais autant que
» j'ai eu d'application à écrire pour me
» défendre avant le jugement de Rome,
» autant suis-je attaché depuis ce juge-
» ment à me taire, à souffrir en paix
» & à abandonner ma réputation à la
» providence.

» Vous avez lu, sans doute, le re-
» cueil de trente-deux propositions que
» je tâchois de justifier par l'autorité des
» saints. Le véritable sens dans lequel
» j'ai eu intention d'écrire, y est ex-
» pliqué. Cet ouvrage et mes autres
» écrits apologétiques, ont été vus à
» Rome, à Paris & par-tout ailleurs ;
» j'ai protesté devant Dieu dans tous
» ces écrits, que je n'ai jamais rien cru
» au delà de ce qu'ils contiennent, &
» que je n'ai voulu favoriser aucune
» des erreurs qu'on m'avoit imputées.
» Depuis le jugement de Rome, j'ai
» répété la même déclaration solem-

„ nelle dans le procès verbal de notre
„ assemblée provinciale, qui n'est pas
„ moins public que les procès verbaux
„ des autres provinces & que les actes
„ mêmes de l'assemblée générale de
„ France. Que pourrois-je ajouter à
„ tant d'éclaircissemens, que des ré-
„ pétitions inutiles? Qu'y a-t-il d'équi-
„ voque dans cette conduite?

„ J'aimerois mieux mourir que de dé-
„ fendre directement, ni indirecte-
„ ment, un livre que j'ai condamné
„ sans restriction & du fond du cœur,
„ par docilité pour le saint siége. Tout
„ ce que j'écrirois pour mon sens per-
„ sonnel, en mettant à part le sens du
„ texte, seroit regardé comme une rage
„ détournée pour rallumer la guerre &
„ pour rentrer dans l'apologie de mon
„ ouvrage. Il n'est ni juste ni édifiant,
„ qu'un auteur veuille continuellement
„ occuper l'église de ses contestations
„ personnelles, & qu'il aime mieux con-
„ tinuer le trouble sans fin, que de
„ porter humblement sa croix; quand
„ on n'écoute point un évêque sur ses
„ propres intentions qu'il a tant de fois
„ expliquées par écrit, à quel propos
„ parleroit-il encore? Il n'y a plus pour
„ lui ni édification à donner, ni dignité
„ à soutenir, que dans un profond si-

„ lence. Je sais trop ce que l'église souf-
„ fre du scandale de cette dispute, pour
„ vouloir les renouveller par une déli-
„ catesse de réputation. Dieu aura soin
„ de l'honneur de son ministre, s'il
„ daigne s'en servir pour le fruit du
„ ministère dans ce diocèse. Il me sem-
„ ble que les gens neutres & équitables
„ sont édifiés de mon silence, & ne
„ doutent point de ma bonne foi dans
„ toute cette affaire; nul écrit ne per-
„ suaderoit ceux qui ne voudroient pas
„ être persuadés.

„ Vous comprenez bien, monsieur,
„ qu'il y auroit une duplicité indigne
„ d'un chrétien, à ne vouloir plus
„ écrire moi-même & à être en secret,
„ de concert avec un étranger, qui
„ écriroit pour moi; ainsi j'espère que
„ vous ne serez ni peiné, ni surpris de
„ la résolution que j'ai prise, de ne
„ prendre aucune part ni directe, ni
„ indirecte, à aucun ouvrage sur cette
„ matière. Je n'ai pas moins de sen-
„ sibilité pour vos offres que si je les
„ acceptois."

C'est ainsi que se termina une dispute célèbre qui frappa l'Europe d'étonnement & d'admiration, & que finit l'histoire d'un livre qui n'a plus trouvé de défenseur, parce que l'auteur l'a-

voit sincèrement abandonné : exemple rare, & qui montre ce que la simplicité de l'obéissance, & une docilité qui ne réserve rien, peuvent pour la paix de l'église.

L'archevêque de Cambrai dans sa défaite parut plus grand, plus sublime & plus respectable que l'évêque de Meaux dans son triomphe ; il arrête & abat le génie au milieu de son vol, & s'élève au dessus de ses juges, au-dessus de ses rivaux, au-dessus de lui-même, au-dessus de l'humanité, pour suivre les transports d'une ame inspirée par l'enthousiasme sublime de la vertu. Fénelon pour donner à son diocèse & à l'univers une preuve de sa soumission, fit faire un soleil d'or, dont il fit présent à son église ; il représente la religion qui supporte le saint sacrement & qui foule aux pieds deux livres, aux armes du prélat. La tradition constante est que ce sont deux exemplaires des maximes des saints ; le jour qu'il publia le bref qui les condamnoit, il en défendit la lecture, ordonna que tous les exemplaires fussent apportés dans la cour de son palais pour y être brulés, ce qu'il exécuta lui-même.

Nous avons vu plus haut que les ennemis de Fénelon, pour atteindre leur but, à force

à force de sollicitations & d'intrigues, engagèrent enfin Louis XIV à l'éloigner de la cour ; il partit pour Cambrai le lendemain du jour qu'il en reçut l'ordre, sans vouloir même profiter du tems que le roi lui avoit accordé pour se préparer à ce départ. Voici le billet qu'il écrit à madame de Maintenon avant de partir.

» Je partirai, madame, demain vendredi, pour obéir au roi. Je retourne » à Cambrai avec un cœur plein de soumission, de zèle, de reconnoissance » sans bornes pour sa personne. Ma » plus grande douleur est de l'avoir fatigué et de lui déplaire ; je ne cesserai aucun jour de ma vie de prier » Dieu qu'il le comble de ses graces. » Je consens à être écrasé de plus en » plus. L'unique chose que je demande » à sa majesté, c'est que le diocèse de » Cambrai, qui est innocent, ne souffre » pas des fautes qu'on m'impute. Je ne » demande de protection que pour l'église, & je borne même cette protection à n'être point troublé dans le » peu de bonnes œuvres que ma situation présente me permet de faire pour » remplir les devoirs d'un pasteur. Il ne » me reste, madame, qu'à vous demander pardon de toutes les peines que

„ je vous ai causées. Dieu sait combien
„ je les ressens. Je ne cesserai point de
„ le prier, afin qu'il remplisse lui seul
„ votre cœur. Je serai toute ma vie aussi
„ pénétré de vos anciennes bontés, que
„ si je ne les avois point perdues ; &
„ mon attachement respectueux pour
„ vous, madame, ne diminuera jamais. "
A Versailles le 1 d'Août.

Fénelon rendu à son troupeau, en fut reçu avec des transport qui l'attendrirent. Me voilà, s'écria-t-il au milieu de mes enfans, & par conséquent à ma vraie place, je prie Dieu qu'il m'aide à les instruire & à les former à la vertu. Retiré dans son diocèse, quoique humilié jusqu'à l'excès & rassasié d'opprobre, il y goûta néanmoins cette paix intérieure & profonde qui accompagne toujours la pure vertu, parce qu'en toutes ses actions il n'avoit que Dieu seul en vue. Il s'appliqua uniquement à rendre les hommes bons & heureux, en remplissant avec exactitude toutes les fonctions de la vie épiscopale.

Le tableau de ses vertus offre un spectacle bien attendrissant pour une ame sensible. Il édifioit par sa conduite, son zèle, sa piété, et faisoit le bonheur de son peuple par sa douceur, sa bienfaisance & sa charité ; le riche, le pauvre,

tous avoient chez lui un accès facile ; tous venoient lui demander librement des conseils & de l'appui, & tous en sortoient consolés & éclairés ; il accommodoit les procès à ses dépends, reconcilioit les ennemis les plus acharnés & ramenoit la paix dans les familles ; la contradiction qui aigrit les hommes ordinaires, avait gueri Fénelon d'un peu de sécheresse et d'austérité qui lui étoient naturelles, et l'avoit rendu encore plus facile, plus simple et plus compatissant. Il sembloit qu'il n'avoit à faire que ce qu'il faisoit, et ce qu'il s'efforçoit de faire le mieux, c'étoit son devoir de pasteur et d'archevêque ; il visitoit régulièrement son diocèse, prêchoit dans toutes les églises qu'il visitoit, alloit voir les malades, soulageoit les indigens, réformoit doucement les abus, et veilloit particulièrement sur les prêtres ses coopérateurs.

C'est à former des dignes ministres pour son église qu'il donna ses soins les plus assidus et les plus constans. Il savoit l'impression que fait sur le peuple le mauvais exemple ou l'ignorance de ses conducteurs : il s'appliqua donc à instruire & à élever dans la piété les jeunes gens qui se destinoient au sacerdoce. Son séminaire étoit près de Va-

lenciennes, à huit lieues de sa résidence, & par conséquent peu à portée d'être surveillé ; il le rapprocha et l'établit à Cambrai même, choisit d'excellens directeurs pour le conduire, & se fit un devoir de s'assurer par lui-même des lumières & des dispositions à la vertu des jeunes candidats qu'il y faisoit élever.

Il assistoit, dit M. de Ramsai, qui l'a vu de si près, à l'examen des ordinands, & voyoit ainsi chaque séminariste au moins cinq fois avant que de l'ordonner prêtre. Outre les instructions qu'il leur donnoit dans les tems des retraites & aux principales fêtes du séminaire, il leur faisoit de plus des conférences une fois la semaine sur les principes de la religion. Tout le monde, dans ces entretiens avoit le droit de l'interrompre & de lui exposer ses difficultés. Il les écoutoit avec patience & y répondoit avec une bonté paternelle. Souvent les objections qu'on lui faisoit, étoient hors de propos ; loin de le faire sentir, il se mettoit de niveau avec chacun, s'accommodoit à sa portée, donnoit de la force aux objections les plus foibles par un tour qui lui fournissoit l'occasion de remonter aux principes, de les rappeller & de les graver for-

tement dans l'esprit & dans le cœur de ses auditeurs. Je l'ai entendu souvent faire ces conférences, ajoute M. de Ramsai, & j'ai autant admiré la condescendance évangelique par laquelle il se faisoit tout à tous, que la sublimité de ses discours.

Rien ne nous retrace mieux, dit encore M. de Ramsai, le caractère de l'esprit & de la piété de l'archevêque de Cambrai, que les différentes formes qu'il prenoit dans les instructions publiques pour s'accommoder à tout comme saint Paul; noble & sublime, mais toujours simple, le peuple le plus grossier l'entendoit & les personnes de l'esprit le mieux cultivé l'écoutoient, non-seulement sans ennui, mais avec étonnement & admiration. Tous ses Sermons étoient faits d'abondance de cœur, il n'écrivoit point, il ne préméditoit point avec cette contention d'un esprit qui veut briller, & paroître content de se renfermer dans son oratoire, il y puisoit auprès de Dieu ces lumières vives, ces sentimens tendres, dont ses discours étoient remplis; comme Moïse l'ami de Dieu, il alloit sur la montagne sainte & revenoit ensuite vers le peuple lui communiquer ce qu'il avoit appris dans ces entretiens inéfables; il

commençoit toujours par instruire, par établir les motifs de notre foi, de notre espérance, & s'élevoit ainsi à cette charité pure qui produit & perfectionne toutes les vertus; il bannissoit de ses discours les idées subtiles, les raisonnemens abstraits, les ornemens superflus qui blessent la simplicité évangelique. Ce génie si étendu, si délicat, ne songeoit qu'à parler en bon père, pour consoler, pour soulager, pour éclairer son troupeau.

Fénelon vouloit que toutes les affaires de son diocèse lui fussent rapportées, & il les examinoit par lui-même; mais la moindre chose importante dans la discipline ne se décidoit que de concert avec ses vicaires-généraux & les autres chanoines de son conseil, qui s'assembloit deux fois la semaine. Jamais il ne s'y est prévalu de son rang ou de ses talens, pour décider par autorité, sans persuasion: il reconnoissoit les prêtres pour ses frères, recevoit leurs avis, & profitoit de leur expérience. *Le pasteur*, disoit-il, *a besoin d'être encore plus docile que le troupeau*; il faut *qu'il apprenne sans cesse pour enseigner, qu'il obéisse souvent pour bien commander. Le sage agrandit sa sagesse par toute celle qu'il recueille en autrui.*

Il ne se contentoit pas de faire les fonctions éminentes de l'épiscopat, il exerçoit même celles d'un prêtre ordinaire, en confessant, en dirigeant quantité de laïques qui étoient soumis à sa conduite. On a imprimé, depuis sa mort, un recueil de lettres (*) auxquelles nous en ajouterons beaucoup d'autres, qu'il a écrites aux personnes qui le consultoient. On verra & la confiance qu'elles avoient dans ses lumières & dans sa bonté, & combien dans sa pratique il étoit éloigné de tourner la spiritualité dans une spéculation séche, oiseuse & stérile. Il vouloit, dit M. de Ramsai, un amour tendre pour Dieu, & des œuvres qui répondissent à cet amour & qui en prouvassent la réalité. On y trouvera les sentimens les plus nobles, fondés sur les principes les plus sublimes, accommodés à la portée des ames les plus simples; une connoissance du cœur humain qui en dévoile tous les plis & replis; les subtilités de l'amour-propre & les délicatesse de l'amour-divin, développées & distinguées; une piété douce & condescendante pour les défauts d'autrui; & cependant une mor-

(*) Qui se trouvent dans le Tome III & IV, de ses œuvres spirituelles, de l'édition in-12.

tification ou plutôt une mort qui s'étend sur les sens, sur l'esprit, sur le cœur, sur tout l'homme, & qui ne laisse rien à l'amour déréglé des créatures & de soi. Ses mœurs répondoient à sa morale : dur & sévère pour lui-même, il n'affectoit pourtant pas un air austère ; mais il tâchoit, par la gaieté, par l'amabilité de ses manières, d'imiter notre divin modèle, dont les mœurs simples & affables scandalisoient les dévots pharisaïques de son tems.

Son cœur libre & paisible ne se permettoit que des desirs innocens, & ne se livroit qu'à celui de plaire à Dieu. Rien n'est comparable à cette vie intérieure dans laquelle il étoit toujours, où il se rappelloit sans cesse la présence de notre divin Maître & ses innombrables bienfaits. Tout ce qui lui venoit de cette main bonne & puissante étoit reçu avec reconnoissance ; sa disgrace même, ses humiliations, il l'en bénissoit tous les jours.

Fénelon dormoit peu, mangeoit encore moins & ne se permettoit aucun plaisir, que celui qu'on trouve dans l'accomplissement de ses devoirs ; la promenade étoit l'unique divertissement qu'il ait pris dans tout le tems qu'il étoit archevêque ; dans ses promenades il

passoit le tems à s'entretenir utilement avec ses amis, ou à chercher l'occasion de faire du bien à ses diocèsains. Quand il rencontroit sur son chemin quelques paysans, il s'asseyoit sur l'herbe auprès d'eux, les interrogeoit en bon père sur l'état de leur famille, leur donnoit des avis pour régler leur petit ménage & pour mener une vie chrétienne; il entroit même quelquefois chez eux pour leur parler de Dieu, & les consoler dans leur misère : si ces pauvres gens lui présentoient quelques rafraichissemens selon la mode du pays, il ne dédaignoit pas d'en goûter, & ne leur montroit aucune délicatesse, ni sur la pauvreté de leur état, ni sur la malpropreté de leurs chaumières.

Il devenoit comme l'un d'eux, par la tendresse paternelle d'un cœur pénétré de l'amour de Jésus-Christ pauvre et nud.

Il rencontra un jour dans les champs un pauvre villageois presque au désespoir, il alla à lui, lui parla avec bonté & voulut savoir la cause de son affliction. Ah! mon bon seigneur, s'écria le paysan, je suis le plus malheureux des hommes, j'avois une vache qui étoit ma ressource & celle de ma famille, je ne la retrouve plus; je l'avois menée dans

ces pâturages, elle a disparu, qu'est-elle devenue? que vais-je devenir? Je la chercherai avec vous, mon enfant, lui dit l'archevêque, j'espère que Dieu bénira nos soins & nos recherches; examinons d'abord par où elle aura pu s'échapper, découvrons quelques-unes de ses traces, & encore une fois confions-nous en la providence, qui ne demande qu'à seconder nos peines & à les faire prospérer. Aussi-tôt il part avec cet infortuné villageois, court avec lui tout le jour, & ne revient qu'après avoir retrouvé & ramené dans son étable, la vache qu'on pleuroit, qu'on croyoit perdue & qu'on ne trouvât qu'après des courses longues & fatigantes.

Ce trait, & si nous osions nous exprimer ainsi, ce pieux élan de charité, n'a pas besoin d'être relevé, & perdroit beaucoup à tous les embellissemens dont on pourroit le charger. Ne peint-il pas assez les dispositions habituelles de Fénelon? N'a-t-il pas quelque chose de si beau, mais de si bon, de si touchant, qu'on éprouve en le racontant, encore moins d'admiration que d'attendrissement?

Fénelon aimoit les cultivateurs & les habitans de la campagne. Un de ses curés se félicitoit en sa présence, d'a-

voir aboli les danses des paysans, les jours de dimanche & de fêtes ; M. le curé, lui dit l'archevêque de Cambrai, ne dansons point, mais permettons à ces pauvres gens de danser; pourquoi les empêcher d'oublier, un moment, combien ils sont malheureux ? Aussi les vieillards qui ont eu le bonheur de le voir, parlent encore de lui avec le plus tendre ressouvenir. *Voilà*, disent-ils, *la chaise de bois où notre bon archevêque venoit s'asseoir au milieu de nous, nous ne le reverrons plus*, & ils répandent des larmes.

Son amour pour la vertu solide étoit si tendre, & pour ainsi dire, si délicat, que rien de ce qui pouvoit lui porter les atteintes les plus légères, ne lui paroissoit innocent. Il savoit qu'on ne peut aimer Jésus-Christ, sans aimer les pauvres qui sont ses membres; aussi personne ne portât plus loin que lui la charité à leur égard. Pauvre lui-même au milieu de son abondance, il distribuoit presque tout son revenu aux hôpitaux, aux clercs qu'il élevoit, aux couvents de filles qui étoient dans le besoin, aux pauvres honteux, aux personnes de tous les rangs, de toutes les nations, qui étoient à portée d'éprou-

vrer sa générosité pendant les tems de guerre.

Tandis qu'il veilloit ainsi sur son troupeau comme Saint Ambroise, il prioit comme Saint Antoine dans les déserts d'une *solitude intérieure*. Tout ce que les hommes admiroient en lui, n'est rien en comparaison de cette vie divine (*), de cette *vie intérieure et ca-*

(*) Les rélations de la vie & des actions des saints personnages, quelque bien faites qu'elles soient d'ailleurs, par ceux qui les ont données au public, sont toujours fort incomplettes, lorsqu'elles ne sont pas écrites par eux-mêmes. Ce n'est proprement que dans celles où ces personnes éminentes en sainteté nous peignent elles mêmes leur propre expérience que nous pouvons aprendre à les connoître sous tous les rapports, & en particulier sous celui d'élus & de saints régénérés. C'est par les récits & les descriptions qu'ils nous donnent, conformes à ce qu'ils ont expérimenté de la conduite & de l'économie de salut, que Dieu a tenue à leur égard, que nous découvrons les états & les routes aussi pénibles que diverses, par où l'Esprit de grace & de sanctification les a fait passer, pour les faire arriver à cet état de pureté indispensable pour être uni à Dieu, principe & terme de toute sainteté. L'histoire de la plupart des saints n'offre, si on ose s'exprimer ainsi, que le cadre, ou si on veut le canevas de leur véritable histoire. Ce qu'on sait d'eux n'est presque rien en comparaison de

chée avec Jésus-Christ en Dieu, par laquelle il *marchoit* comme Enoc *devant lui et étoit inconnu aux hommes.*

„ Le véritable ressort de notre perfection, disoit-il souvent à ses amis, „ est renfermée dans cette parole que „ Dieu dit autrefois à Abraham: *Marchez „ en ma présence et vous serez parfait.* „ La présence de Dieu calme l'esprit, „ donne la véritable tranquillité et du „ repos même au milieu de tous les travaux; mais il faut être à Dieu sans „ reserve.

„ Il ne faut pas beaucoup de tems „ pour aimer Dieu, pour se renouveller en sa présence, pour élever „ son cœur vers lui, ou l'adorer au „ fond de son cœur, pour lui offrir ce „ que l'on fait et ce que l'on souffre;

---

ce qu'on en ignore. Qui nous dira toutes les graces dont Dieu les a comblé, les communications divines dont ils ont été favorisés, les combats intérieurs, les délaissemens, les souffrances qu'ils ont éprouvé pour se rendre agréables à Dieu? C'est aussi là le cas de la plupart des relations que nousavons de la vie de l'homme de Dieu, dont on écrit ici l'histoire. C'est dans ses écrits, *ses Lettres* & surtout dans *ses Oeuvres Spirituelles*, que les vrais entendeurs doivent approfondir son intérieur & puiser la connoissance de ce que cet homme vraiment extraordinaire a été aux yeux de Dieu pendant sa vie.

» voilà le vrai *Royaume de Dieu au-*
» *dedans de nous*, que rien ne peut
» troubler.

» Nous devons tâcher de réveiller
» souvent en nous le désir d'être à Dieu,
» de toute l'étendue des puissances de
» notre ame, c'est-à-dire, de notre
» esprit pour le connoître et pour pen-
» ser à lui, et de notre volonté pour
» l'aimer. Desirons aussi que nos sens
» extérieurs lui soient consacrés dans
» toutes leurs opérations.

» Accoutumons-nous à nous rappel-
» ler à nous-mêmes durant la journée
» et dans le cours de nos emplois, par
» une simple vue de Dieu. Tranquili-
» sons par là tous les mouvemens de
» notre cœur, dès que nous le voyons
» agité. Séparons-nous de tout ce qui
» ne vient point de Dieu. Retranchons
» les pensées inutiles. Cherchons Dieu
» au dedans de nous et nous le trou-
» verons infailliblement et avec lui la
» joie et la paix.

» Dans nos occupations extérieures
» soyons encore plus occupés de Dieu
» que de tout le reste. Pour les bien
» faire, il faut les faire en sa présence
» et les faire toutes pour lui. A l'aspect
» de la majesté de Dieu, notre inté-
» rieur doit se calmer & demeurer tran-
» quille.

L'état ordinaire de l'esprit humain est une espèce de délire. L'ame est sans cesse agitée par une succession bizarre de pensées vagues & de passions contraires. Les philosophes Payens ont senti que l'homme ne peut être heureux que par *une tranquillité intérieure qui retranche non-seulement les actions, mais même les pensées inutiles* (*). Le christianisme seul peut nous élever à cet état par cette paix du saint Esprit, cette unité & cette simplicité dont parle l'évangile.

Voilà cette paix de l'ame, ce repos divin auquel M. de Cambrai tâchoit de parvenir intérieurement, tandis qu'il s'occupoit au dehors à remplir tous les devoirs de l'humanité, de la religion & de son état. Il laissoit tomber sans cesse toutes les idées inutiles & tous les desirs inquiets, afin de conserver son ame pure, tranquille, sans tumulte & sans trouble, occupée de Dieu seul, & désoccupée de tout ce qui n'étoit pas de son ordre, toujours attentive à la souveraine raison, & toujours soumise à la volonté suprême. Ce vuide sacré de l'esprit & du cœur l'avoit réduit à

(*) Voyez les Réflexions morales de l'empereur Marc-Antoine. Liv. 4. §. 26.

une simplicité qui lui faisoit mépriser tous ses talens naturels. Je ne saurois donner une meilleure idée de cet état que par ses propres paroles, dans une méditation qu'il fit sur la fête de Noël.

„ Je vous adore, enfant Jésus, nud, „ pleurant & étendu dans la crêche. „ Je n'aime plus que votre enfance & „ votre pauvreté. O qui me donnera „ d'être aussi pauvre & aussi enfant que „ vous ! O sagesse éternelle réduite à „ l'enfance ! ôtez moi ma sagesse vaine „ & présomptueuse. Faites-moi enfant „ avec vous. Taisez-vous, sages de la „ terre. Je ne veux rien être, rien sa- „ voir, tout croire, tout souffrir & tout „ perdre. Le Verbe fait chair, la pa- „ role toute-puissante du Père se tait, „ bégaye, pleure, pousse des cris en- „ fantins : & moi, je me piquerai d'è- „ tre sage, je me complairai dans les „ arrangemens que fait mon esprit, & „ je craindrai que le monde n'ait pas „ une assez haute idée de ma capacité ! „ Non, non, tout mon plaisir sera de „ décroitre, de m'apetisser, de m'obs- „ curcir, de me taire, de joindre à „ l'opprobre de Jésus crucifié, l'im- „ puissance & le bégayement de Jésus „ enfant. "

Cette mort à l'esprit propre devoit

plus couter à M. de Cambrai qu'à un autre. Il savoit les grands principes de presque toutes les grandes sciences, & s'en servoit pour découvrir en tout la vérité & la faire aimer. Mais il négligeoit l'érudition fastueuse qui ne sert qu'à enfler l'esprit. Quand il falloit étudier, il approfondissoit autant que personne; mais il n'étudioit que pour le besoin, parce qu'il croyoit devoir renoncer à toutes les fausses richesses de l'esprit & être sage avec sobriété. C'est ce que les docteurs qui languissent autour de questions frivoles, ne comprendront jamais.

C'est par cette fidélité qu'il est parvenu à une si grande défiance de lui-même, qu'il effaçoit ce qu'on trouvoit à redire dans ses ouvrages, sans honte, sans peine, sans entêtement & sans jalousie pour ses premieres idées. J'ai souvent plus admiré, dit M. de Ramsai, cette docilité à changer, que sa fécondité à produire. C'est par le renoncement perpétuel à lui-même, le recueillement fréquent, la prière continuelle & le regard indéclinable à Dieu dans le fond de son cœur, qu'il a acquis les grandes lumières dont son esprit étoit orné, & qu'il a puisé la force nécessaire pour pratiquer les vertus su-

blimes dont il a donné au monde entier l'exemple le plus rare. C'est en aimant Dieu au-dessus de toutes choses, & en ne désirant que l'accomplissement de sa volonté adorable qu'il souffroit patiemment & avec la plus grande résignation toutes les contraintes, les calomnies & les persécutions des hommes ; connoissant le tout de Dieu & le néant de toutes choses, il demeuroit toujours dans la même simplicité & dans le même détachement. Son ame élevée au-dessus de toutes les grandeurs humaines, ne s'en laissoit point éblouir. Il ne se servoit de l'estime que les hommes lui marquoient, que pour leur faire du bien.

La piété avoit quelque chose de si aimable & de si noble en même tems, qu'elle attiroit le respect des plus incrédules & sembloit suspendre leurs doutes. Il parloit, il badinoit, il les amusoit par charité & assaisonnoit tous ses discours de traits courts & vifs qui inspiroient l'amour de la vertu. Il prenoit ainsi toutes sortes de formes, sans perdre jamais sa forme essentielle.

Rien n'est plus admirable que la facilité avec laquelle il se laissoit déranger pour se prêter à tous et s'accommoder en tout aux devoirs journaliers,

qui naissoient à chaque moment, comme à l'improviste, pour exercer sa patience & sa douceur. La vertu commune se déconcerte, se dépite & se décourage, quand elle ne peut pas suivre ses règles & sa méthode. La vertu de Fénelon étoit noble, libre, ordonnée dans toutes ses démarches, sans être cependant l'esclave ni des tems, ni des lieux. C'est ainsi que s'étant détourné un jour d'un ouvrage qu'il avoit envie d'achever, pour remplir les devoirs de bienséance & de politesse envers un de ses amis qui partoit de Cambrai; cet ami lui en ayant fait des excuses, M. l'archevêque lui répondit : *Ne soyez pas embarrassé, vous me faites plus de bien en me dérangeant, que je n'en aurois fait en travaillant.* Quoiqu'il fut d'un naturel très-vif & sensible, cependant au milieu de ses plus grandes croix & disgraces, surtout du tems de sa dispute avec les trois prélats, abandonné à Dieu, & désoccupé de lui-même, il étoit tranquille, libre, égal, toujours affable, présent à soi & aussi attentif aux autres, comme s'il n'avoit eu aucun sujet de peine.

La politesse qui n'est souvent qu'une vaine apparence pour se rendre l'idole des hommes, & les faire servir à nos

intérêts, étoit en lui l'effet d'un oubli de soi, pour se donner tout aux autres, afin de les rendre bons ; un sacrifice de sa volonté propre pour prévenir, pour calmer, pour apprivoiser leurs passions ; un espèce de culte qu'il rendoit à l'homme, le considérant comme l'image de la divinité : c'est ainsi, dit M. de Ramsai, que je l'ai vu transformer les vertus les plus communes en vertus divines.

Il avoit l'art de se mettre de niveau avec tous les esprits, de ne montrer jamais plus d'esprit que ceux avec qui il conversoit ; d'en donner même aux autres, en faisant disparoitre le sien à propos, pour faire paroître le leur, & pour produire ce qu'il y avoit en eux de bon. Je l'ai vu dans l'espace d'une seule journée monter & descendre à tous les rangs ; converser avec les grands & parler leur langage, en conservant toujours la dignité épiscopale ; s'entretenir ensuite avec les simples & les petits, comme un bon père instruit ses enfans. Ce passage subit d'une extrêmité à l'autre, étoit sans affectation & sans effort, comme un esprit, qui par son étendue, atteint toutes les distances.

A cette sublimité d'esprit, M. de Cambrai joignoit une simplicité de cœur fort

supérieure à tous les talens. Il y a peu d'hommes qui puissent souffrir qu'on les voye de près. Il y a un certain point de vue d'où il faut les regarder. De loin leurs bonnes qualités disparoissent; de près leurs défauts grossissent. Il n'y a que la simplicité qui rend toujours également aimable, et qui transforme les foiblesses mêmes en vertus. Le mélange du parfait et de l'imparfait, qu'on voit dans une ame toute nue, qui n'a ni détours ni replis, ni réserve, est un contraste qui relève sa beauté et qui surpasse de beaucoup une lumière sans ombre. Fénelon possedoit cette simplicité dans un degré éminent. En la définissant, il se peint lui-même sans y penser. Voici ses paroles.

„ La simplicité est la droiture d'une „ ame qui retranche tout retour inu„ tile sur elle même et sur ses actions. „ Cette vertu est différente de la sincè„ rité, mais elle la surpasse. On voit „ beaucoup de gens qui sont sincères, „ sans être simples. Ils ne disent rien „ qu'ils ne croyent vrai. Ils ne veulent „ passer que pour ce qu'ils sont; mais „ ils craignent sans cesse de passer „ pour ce qu'ils ne sont pas; ils sont „ toujours au miroir pour se composer, „ pour s'étudier, pour arranger leurs

» vertus en symétrie, pour compasser
» toutes leurs paroles & toutes leurs
» pensées, dans la crainte de faire trop
» ou trop peu. Ils ne sont pas à leur
» aise avec les autres, & les autres ne
» sont pas à leur aise avec eux. On
» n'y trouve rien d'aisé, rien de libre,
» rien de naturel.

» Une personne pleine de défauts qui
» n'en veut cacher aucun, qui ne cher-
» che jamais qu'à éblouir, qui n'affecte
» ni talens, ni vertus, ni bonnes graces,
» qui paroit ne songer pas plus à elle-mê-
» me qu'à autrui, qui semble avoir perdu
» le *moi*, dont on est si jaloux; qui est
» comme étrangère à l'égard de soi-
» même, est une personne qui plait in-
» finiment malgré ses défauts. Au con-
» traire, une personne de talens, de
» vertus acquises, de graces extérieures,
» si elle paroît toujours attentive à elle-
» même; si elle affecte les meilleures
» choses, est une personne dégoûtante,
» ennuyeuse & contre laquelle chacun
» se révolte. Voilà le goût de Dieu &
» des hommes.

Quelque aimable que fut la société de Fénelon dans le public, elle l'étoit infiniment plus dans le secret avec ses amis. L'amour divin étoit en lui une source intarissable de l'amitié la plus pure, la plus tendre, la plus généreuse. Je ne

puis mieux peindre les sentimens de son cœur, que par une lettre à M. le duc de Bourgogne son élève.

„ L'amitié divine, dit-il à ce prince, „ n'est pas toujours sensible et affec- „ tueuse, mais elle est vraie, intime, „ fidèle, constante et efficace. Elle a „ même ses tendresses et ses transports. „ Une ame qui seroit bien à Dieu, „ ne seroit plus dessechée et réserrée „ par les fausses délicatesses et par les „ irrégularités bizarres de l'amour pro- „ pre. L'amour porteroit tout, souffri- „ roit tout, espéreroit tout pour notre „ ami. L'amour surmonteroit toutes les „ peines. Du fond du cœur il se répan- „ droit sur les sens. Il s'attendriroit sur „ les maux d'autrui, ne comptant pour „ rien les siens. Il consoleroit, il attein- „ droit, il se proportionneroit, il se rap- „ petisseroit avec les petits, il s'élève- „ roit avec les grands. Il pleureroit avec „ ceux qui pleurent, il se rejouiroit „ avec ceux qui se rejouissent. Il seroit „ tout à tous, non par une apparence „ forcée et par une démonstration „ seche, mais par l'abondance du cœur „ en qui l'amour divin seroit une source „ vive pour tous les sentimens les plus „ tendres, les plus forts, les plus pro- „ portionnés. Rien n'est si sec, si dur,

„ si froid, si resserré qu'un cœur qui
„ s'aime seul en toutes choses. Rien
„ n'est si tendre, si ouvert, si vif, si
„ doux, si aimable, si aimant, qu'un
„ cœur que l'amour divin possède et
„ aime.

Fénelon menageoit ses amis avec une délicatesse infinie; il voyoit leurs défauts et les supportoit avec douceur. Il attendoit le moment de leur en parler, le saisissoit quand il étoit venu et savoit assaisonner ses avis de telle sorte, que les vérités les plus désagréables ne dégoûtoient jamais.

„ C'est souvent, dit-il, par imper-
„ fection qu'on reprend les imparfaits.
„ C'est un amour propre, subtil et pénétrant qui ne pardonne rien à l'amour
„ propre d'autrui. Les passions des autres paroissent infiniment ridicules et
„ insupportables à quiconque est livré
„ aux siennes. L'amour de Dieu est plein
„ d'égards, de supports, de ménage-
„ mens, de condescendances. Il ne
„ fait jamais deux pas à la fois. Moins
„ on s'aime, plus on s'accommode aux
„ imperfections d'autrui, pour les guérir
„ patiemment. On ne fait jamais aucune
„ incision, sans mettre beaucoup de
„ baume et d'onction sur la playe. On
„ ne hazarde aucune opération, que

quand

» quand la nature indique elle-même, » qu'elle y prépare. On attendra des » années entières pour placer un seul » avis salutaire.

Rien n'est plus beau que ce qu'il fait dire là dessus par Socrate à Timon misantrope dans ses dialogues des morts. » La vertu imparfaite succombe dans le » support des imperfections d'autrui. On » s'aime encore soi-même pour pouvoir » toujours supporter ce qui est contraire » à son goût & à ses maximes. L'amour » propre ne veut non plus être contredit » par le vice que par la vertu. La » vertu imparfaite est ombrageuse, » critique, âpre, sévère et implacable. » La vraie vertu est toujours égale, » douce, affable, compatissante; elle » prend tout sur elle et ne songe qu'à » faire du bien. Voilà le principe de » vertu compatissante pour autrui, & » détachée de soi-même, qui est le » vrai lien de la société. "

Cette douceur n'empêchoit pourtant pas Fénelon de dire la vérité à ses amis qui avoient la force de l'entendre. Voici un trait qui marque également cette fermeté & la connoissance délicate qu'il avoit du cœur humain.

» Le fond que vous avez nourri dans » votre cœur depuis l'enfance, est un

» amour propre effrené & déguisé sous
» l'apparence d'une délicatesse & d'une
» générosité héroïque. Vous voudriez
» toujours vous oublier vous même,
» pour vous donner aux autres, mais
» cet oubli tend à vous faire l'idole de
» vous même & de tous ceux pour qui
» vous paroissez vous oublier. L'oubli
» de soi-même est si grand, que l'a-
» mour propre même veut l'imiter &
» ne trouve point de gloire pareille à
» celle de n'en chercher aucune. Qu'y
» a-t-il en effet de plus doux & de plus
» flateur pour une amour-propre, sen-
» sé & délicat, que de se voir applau-
» di, jusqu'à ne passer plus pour un
» amour-propre. »

Fénelon en parlant avec cette franchise à ses amis, vouloit qu'ils lui parlassent de même. Voici comme il leur écrit. « Je vous demande plus que
» jamais de ne m'épargner point sur
» mes défauts. Quand vous en croirez
» voir quelqu'un que je n'aurai peut-être
» pas, ce ne sera point un grand mal-
» heur. Si vos avis me blessent, cette
» sensibilité me montrera que vous avez
» trouvé le vif. Ainsi vous m'aurez tou-
» jours fait un grand bien, en m'exer-
» çant à la petitesse & en m'accoutu-
» mant à être repris. Je dois être plus

» rabaissé qu'un autre, à proportion
» que je suis plus élevé par mon ca-
» ractère. J'ai besoin de cette simpli-
» cité, & j'espère qu'elle augmentera
» notre union, loin de l'altérer. "

L'absence, ni la distance ne diminuoient point l'amitié de Fénelon. Tout le tems de son exil, il fut dans une grande séparation d'avec ses anciens amis. Mais il réalisoit leur présence par la tendresse d'un cœur qui s'unit à ce qu'il aime dans l'immensité divine. Voici comme il leur écrit.

» Demeurons tous dans notre unique
» centre, où nous nous trouvons sans
» cesse & où nous ne sommes tous
» qu'une même chose. Nous sommes
» bien près les uns des autres sans nous
» voir, au lieu que les gens qui se
» voyent à toute heure, sont bien
» éloignés dans la même chambre. Dieu
» réunit tout, & anéantit toutes les
» plus grandes distances à l'égard des
» cœurs réunis en lui. O qu'il est beau
» de n'être qu'un! Je ne veux connoî-
» tre que l'unité. Tout ce qu'on compte
» au-delà vient de la division. Fi des
» amis. Ils sont plusieurs, & par con-
» séquent ne s'aiment guères. Le *moi*
» s'aime trop pour pouvoir aimer ce
» qu'on appelle *lui* & *elle*. Soyons donc

„ tous unis pour n'être rien que dans
„ notre centre commun, où tout est
„ un sans distinction. C'est-là que je
„ vous donne *rendez-vous*, & que nous
„ habitons ensemble. C'est dans ce
„ point indivisible que la Chine & le
„ Canada se viennent joindre. Je ne
„ laisse pas de sentir vivement la pri-
„ vation de vous voir; mais il la faut
„ porter en paix, tant qu'il plaira à
„ Dieu & jusqu'à la mort, s'il le veut."

Tout lui étoit commun avec ses amis. Il n'étoit avec eux qu'un même esprit & qu'un même cœur. "O! qu'il seroit „ beau, disoit-il souvent, de voir tous „ les biens en commun, et que cha- „ ne regardat plus ses lumières & ses „ vertus, ses joies & ses richesses com- „ me son bien particulier. C'est ainsi „ que les Saints dans le ciel ont tout „ en Dieu, sans avoir rien à eux. C'est „ un bien infini & commun, dont le „ flux & reflux fait leur rassasiement. „ Ils reçoivent chacun selon sa mesure, „ Ils renvoyent tout. Dieu est lui seul „ toutes choses en tous, & rien n'est à „ aucun d'eux en particulier. Ils sont „ tous dénués dans cette possession de „ l'infini. Leur béatitude vient de leur „ pauvreté; l'une & l'autre est par- „ faite. Si les amis entroient ici bas

„ dans cette pauvreté d'esprit, dans „ cette communauté des biens tempo- „ rels & spirituels, on n'entendroit „ plus ces paroles froides du *tien* & du „ *mien*. Nous serions tous pauvres et „ riches, tout ensemble dans l'unité. "

Personne n'étoit plus abandonné à la volonté divine que Fénelon, & cependant personne n'étoit plus sensible à la perte de ses amis. La vertu farouche se glorifie dans l'insensibilité d'un naturel dur, mais la vraye vertu régle les passions sans les éteindre, & sait allier les sentimens humains & divins, sans qu'ils se détruisent. Fénelon pleuroit amèrement la mort de ses amis. Il ne cachoit point ses larmes, il ne cherchoit point à les retenir par une force philosophique. Qu'il étoit beau de voir ce grand homme devenir enfant par la tendresse de l'amitié ! mais au milieu de ses douleurs, il conservoit sa tranquilité & consoloit ceux qui pleuroient comme lui, la mort d'un ami vertueux. Voici comme il leur parloit, ou leur écrivoit.

„ Unissons-nous de cœur à celui que „ nous regrettons ; il n'est pas éloigné „ de nous en devenant invisible ; il „ nous voit, il nous aime, il est tou- „ ché de nos besoins. Arrivé heureuse-

„ ment au port, il prie pour nous qui
„ sommes encore exposés au naufrage.
„ Il nous dit d'une voix secrette, hâ-
„ tez-vous de me réjoindre. Les plus
„ purs esprits voyent, entendent, ai-
„ ment toujours leurs vrais amis dans
„ notre centre commun. Leur amitié
„ est immortelle comme sa source. Les
„ incrédules n'aiment qu'eux-mêmes,
„ autrement ils devroient se désespé-
„ rer de perdre à jamais leurs amis.
„ Mais l'amitié divine change la société
„ visible en une société de pure foi; elle
„ pleure; mais en pleurant elle se con-
„ sole par l'espérance de rejoindre ses
„ amis dans le pays de vérité & dans
„ le sein de l'amour même.".

Voici un trait d'un autre style, mais où les mêmes sentimens tendres règnent. Il disoit les mêmes choses dans un différent langage, selon le goût de chacun à qui il parloit.

„ Les vrais amis font notre plus gran-
„ de douceur & notre plus grande
„ amertume. On seroit tenté de dési-
„ rer que tous les bons amis s'entendis-
„ sent pour mourir ensemble le même
„ jour. Ceux qui n'aiment rien, vou-
„ droient enterrer tout le genre hu-
„ main, les yeux secs & le cœur con-
„ tent. Ils ne sont pas dignes de vi-

„ vre. Il en coute beaucoup d'être sen-
„ sible à l'amitié, mais ceux qui ont
„ cette sensibilité seroient honteux de
„ ne l'avoir pas; ils aiment mieux souf-
„ frir que d'être insensibles."

Après avoir montré dans la personne de Fénelon le saint Evêque & le chrétien éclairé, considérons-le un moment comme littérateur & philosophe.

Les momens que laissoient à Fénelon les fonctions de son ministère étoient consacrés à l'instruction de son auguste élève. Il lui écrivoit souvent, il lui rappelloit sans cesse les principes de justice & de bonté qu'il lui avoit inspirés. C'est pour les lui retracer avec force & avec agrément qu'il composa Télémaque. Quand cet ouvrage parut, la nouveauté du genre, l'intérêt du sujet, les graces du style, & plus encore la critique indiscrète d'un monarque qui n'étoit plus le dieu de ses sujets, enlevèrent tous les suffrages. La corruption qu'amena la régence, & qui rendit la nation moins sensible aux ouvrages où la vertu respire, le parti violent qui s'éleva contre Homère, dont le Télémaque paroissoit l'imitation, enfin la monotomie qu'on crut y appercevoir dans la diction & dans les idées, le firent rabaisser longtems à la classe des ouvrages dont le seul

mérite est d'instruire agréablement la jeunesse. Mais le tems a rendu justice, le Télémaque est un code de morale & d'instruction, propre à faire le bonheur des nations & la prospérité des empires.

Qu'il nous soit permis de nous arrêter un moment sur la beauté, l'importance & l'utilité de cet ouvrage, & de nous servir des expressions d'un des panégyristes de l'archevêque de Cambrai. Fénelon généralise son sujet pour former l'homme & le souverain, & en rendant son disciple témoin des aventures les plus extraordinaires, il sait lui donner à la fois l'éducation des hommes & celle des événemens. Où cherchera-t-il un modèle ? Ulysse est un fourbe, Énée un superstitieux; d'ailleurs, ce sont des rois déja formés. Fénelon a d'autres projets. Il tire de l'Odyssée, qu'il préfère à l'Illiade, un brillant épisode ; & réunissant l'enthousiasme d'Homère & la sagesse de Virgile, il met en scène avec le duc de Bourgogne un prince de son âge. Heureux choix, idée vraiment philosophique d'avoir pris un enfant pour héros de son poëme; car outre qu'il est un point au-delà duquel le caractère devient immuable dans le bien comme dans le mal, le rapport des années est le plus

prompt des liens, & deux enfans se quittent rarement sans se connoître & sans s'aimer, dès la première entrevue, tant qu'ils ignorent les aversions de la rivalité, & les ressources de la méfiance. Télémaque est le plus beau plaidoyer qu'on ait jamais fait pour le genre humain, & le génie de son auteur y paroît aussi vaste que son sujet.

Sous quels traits Fénelon montre-t-il Télémaque pour intéresser dans l'adversité. C'est un fils généreux qui court chercher son père à travers les tempêtes. Que de ressources exigeoit de l'imagination de l'écrivain cet immense épisode, placé à l'entrée du poëme. Lorsque le disciple de Mentor est jetté par le vent dans l'isle de Calipso, & fait le touchant récit de ses longues infortunes; lecteurs sévères, la peinture des amours d'Eucharis & de Télémaque vous alarme peut-être, mais ne falloit-il pas avertir un jeune prince des piéges qui l'attendoient au sortir de l'enfance! Mais l'imagination chaste d'un enfant étoit-elle souillée par une narration où respire les bonnes mœurs. La disposition de l'ame détermine l'effet du tableau; ce n'est pas ce qu'on y voit, c'est ce qu'on y ajoute qui rend cette description trop séduisante. Eh! que ne

pardonneroit-on pas à un poëte en faveur des conseils de Mentor, & de la victoire déchirante qu'il exige de Télémaque, au moment où il le précipite dans les flots du haut d'un rocher, & l'entraîne à la nage ? Suivant les moralités de ce poëme, nous y verrons tous les devoirs des rois présentés par les situations plus que par les préceptes ; l'amour de la justice dans le gouvernement de Sésostris ; la constance au milieu de l'infortune, lorsque Télémaque est esclave en Egypte ; le châtiment de la tyrannie dans les remords de Pygmalion ; la protection due au commerce dans l'histoire de Tyr ; le respect qu'imprime la vérité quand le fils d'Ulysse aime mieux mourir que de se permettre un mensonge ; les causes du bonheur public dans l'interprétation des loix de Minos ; l'amour de la patrie quand Télémaque sacrifie le trône de Crète & la contrée d'Arpy, au petit royaume d'Ithaque ; les ravages de la guerre dans la défaite de Boccoris ; les avantages de la paix dans la réconciliation d'Idomenée avec les Manduriens ; les loix du commerce fondées sur la liberté, les inconvéniens du luxe, les réglemens d'une bonne police, l'apologie de l'agriculture reconnue pour le

fondement de la grandeur des états ; dans la description de Salente, le caractère d'un mauvais ministre, dans le portrait de Protésilas ; les dangers de la prévention, dans l'œil de Baleazar, & le rappel de Philoctès ; l'humanité due aux vaincus dans la conduite de Télémaque envers Hippias & Iphiclès. Mais franchissons les tems & les lieux, & descendons dans les enfers avec le fils d'Ulysse. Quelle horreur le poëte lui inspire pour la flatterie, en lui présentant l'image sublime de cette furie qui répète éternellement aux mauvais rois, avec dérision, les mensonges de leurs flatteurs, tandis que ces monstres sont tourmentés sur la roue d'Ixion ; quel jugement lui apprend-t'il à porter de bons conseils sans les bons exemples, en le rendant témoin de ces reproches mutuels & interminables entre des pères vicieux & des fils criminels ? quelle idée lui donne t'il de la vraie gloire, lorsqu'il lui montre dans l'Élisée les héros guerriers placés au-dessous des princes bienfaisans ? enfin quel touchant tableau met-il sous nos yeux des droits & des épanchemens de la nature, lorsqu'après tant de périls le disciple de Mentor rentre dans Ithaque & retrouve son père, chez le fidèle

Eumée ? Le poëme se dénoue par un sacrifice que Télémaque fait à la vertu, en surmontant son amour pour Antiope. La tâche de Mentor est remplie, les vœux des peuples sont satisfaits, alors Minerve quitte la forme humaine & donne au jeune prince cette dernière leçon : qu'il faut s'attendre à l'ingratitude des hommes & leur faire du bien.

Quand on compare la morale bienfaisante de Fénelon, avec les principes inhumains de Machiavel, de Hobbès & de Filmer, quand on voit ces controversistes politiques, légitimer les meurtres, les dévastations, le despotisme, attaquer l'humanité par des syllogismes méthodiques, montrer à l'homme son concitoyen, son allié, son voisin, son ennemi & jamais son semblable ; tandis que le poëte embellissant des graces de son imagination, les droits sacrés de la raison & de la vertu, est assez courageux pour dire aux souverains les vérités les plus hardies, montre dans Télémaque la piété la plus soumise envers les dieux, unie au plus tendre amour pour les hommes, élève les rois à la dignité de législateurs, au rang de père du peuple, combat l'intérêt personnel & préfère par tout

le juste à l'utile. Oh! que ces malheureux sophistes sont petits à ses côtés, quand on pense ensuite que le véritable Télémaque n'est pas le fils d'Ulysse ; mais le petit fils de Louis XIV, que ce prince enclin à la colère étoit devenu aussi doux que son instituteur, qu'il n'y a pas dans ce chef-d'œuvre de Fénelon une seule maxime, un seul sentiment, qui ne lui ait été dicté par son amour pour son semblable ; il est impossible de ne pas s'écrier avec l'auteur de Sethos, que si le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un poëme, il naîtroit de Télémaque.

Nous n'avons encore peint que le moraliste, oublierons-nous donc que l'écrivain fut aussi utile au progrès des lettres, que le philosophe l'est à la félicité des peuples ; qui a mieux connu que Fénelon l'art des préparations oratoires ? Sa mythologie n'est point un rêve absurde, c'est une théologie morale qui donne à la vérité les muses pour interprètes ; simple sans bassesse & sublime sans enflure, il préfère des muses éloquentes, à de brillans phosphores ; il dédaigne ces saillies déplacées qui interrompent la marche du génie, & l'on croiroit qu'il a produit Télémaque d'un seul jet. On ose défier l'homme de lettres

le plus exercé dans l'art de distinguer les moments où Fénelon a quitté & repris la plume, tant ses transitions sont naturelles, soit qu'il entraine doucement par la pente de ses idées, soit qu'il fasse franchir avec lui les abîmes, & dans ce même poëme où il a vaincu tant de difficultés pour soumettre une langue rebelle, ou pour assimiler des objets disparates, on n'apperçoit jamais un effort naître de sa pensée ; il la voit sans nuages; il ne l'exprime pas, il la peint, il sent, il pense & le mot suit avec la grace, la noblesse ou l'onction qui lui convient. Toujours coulant, toujours lié, toujours nombreux, toujours périodique, il connoit l'utilité de ces liaisons grammaticales, que nous laissons perdre, qui faisoient la richesse des grecs & sans lesquelles il n'y aura jamais de stile. On ne le voit pas recommencer, à penser de ligne en ligne, trainer paisiblement des phrases, tantôt précises, tantôt diffuses, où l'esprit sautillant, par tems inégaux, peint son embarras à chaque instant & ne se relève que pour retomber, son élocution pleine & harmonieuse, enrichie des métaphores les mieux suivies, des allégories les plus sublimes, des images les plus pittoresques, ne présente au

lecteur que clarté, facilité, élégance & rapidité ; grand parce qu'il est simple, il ne se sert de sa parole que pour sa pensée & n'étale jamais ce luxe d'esprit qui, dans les lettres comme dans les états, n'annonce que l'indigence ; modèle éternel de la poésie descriptive, il multiplie ces comparaisons vastes qui suppose un génie observateur, & il flatte sans cesse l'oreille par le charme de l'harmonie imitative. En un mot, Fénelon donne une ame à sa parole, & son style vrai, enchanteur, inimitable, trop abondant peut-être, ressemble à la vertu.

Quelques littérateurs modernes ont prétendu et soutiennent que Télémaque n'est point un poëme. Cette assertion a trouvé des contradicteurs et des partisans ; pour nous, nous osons adopter l'opinion de ces derniers. Qu'il nous soit encore permis de rapporter les réflexions de l'auteur des trois siécles de la littérature françoise.

Qu'est-ce que l'épopée ? ce mot grec n'a jamais signifié autre chose, que *récit*, *narration*. Il est vrai que l'épopée doit s'attacher au récit d'une action grande, merveilleuse, intéressante, propre à exciter l'admiration et à inspirer la vertu. Ces différens ressorts

ne se trouvent-ils pas rassemblés dans Télémaque? en vain nous dira-t-on que la fable ou l'action de l'épopée, doit être racontée par un poëte, il faut d'abord entendre l'idée qu'on attache à ce mot.

La poésie n'a jamais été et ne sauroit être regardée que comme une imitation de la nature, la peinture des objets et des passions; le but du poëte doit donc être de peindre; or quel peintre tout à la fois, plus vigoureux, plus tendre, plus animé, plus fécond, plus varié, plus naturel et plus vrai que Fénelon; l'éloquence peint sans doute, mais dira t-on pour cela qu'un orateur soit poëte? Ce qui distingue la poésie de l'éloquence, c'est la fiction, la vivacité des figures, la hardiesse de l'expression, la richesse et la multiplicité des images, l'enthousiasme, le feu, l'impétuosité, les divers efforts du génie; l'orateur peut employer quelquefois ces ressources, mais dès qu'il les prodigue ou les excède, dès qu'il en fait la base de ses discours, il cesse d'être orateur, parce que les arts ont leurs limites.

Si on ajoute que la versification a toujours été le caractère et le signe distinctif de la poésie, il en faudroit

donc conclure que tout ce qui est en vers est nécessairement poésie, tandis que nous avons tant de versificateurs et si peu de poëtes. Il est bien plus naturel et plus juste de regarder la mesure et la rime, comme des ornemens, des conventions, agréables il est vrai, mais point essentiels; ils ne sont tout au plus que la bordure du tableau: cette bordure en relève l'éclat et en fait quelquefois ressortir les figures, mais ne peut être comptée que parmi les ornemens accessoires. Le rithme des hébreux, celui des grecs et des latins, avoient entr'eux une différence marquée. La même différence subsiste encore aujourd'hui parmi les modernes. Esope écrivoit en vers toutes ses fables, Platon écrivoit en prose le Timée qu'on regarde comme un très beau poëme, sur la création de l'homme, et en effet cette fiction est plus poétique peut-être que l'Illiade. Les chinois, les russes, les lapons, ont des poëtes et n'ont point de versification déterminée. Les poëtes italiens et anglais savent se dégager, quand ils veulent, du joug de la rime, sur-tout dans les grands poëmes. Les règles sont des obstacles au génie, et le génie sait s'élever au dessus des règles, sans cesser d'être ce qu'il est.

Cette maxime que nous ne prétendons pas étendre à tous les genres, mais qui bien approfondie suffit seule pour conserver la couronne poétique à Fénelon, se trouve développée dans les ouvrages de cet écrivain, par des raisons aussi lumineuses que solides. „ La „ poésie, dit-il, perd plus qu'elle ne „ gagne par les rimes; elle perd beau- „ coup de variété, de facilité, d'har- „ monie; souvent la rime qu'un poëte „ va chercher bien loin, le réduit à „ allonger et à faire languir son dis- „ cours, il lui faut deux ou trois vers „ postiches, pour en amener un dont „ il a besoin. On est scrupuleux pour „ n'employer que des rimes riches, et „ on ne l'est ni sur le fond des pen- „ sées et des sentimens, ni sur la clarté „ des termes, ni sur les tours naturels, „ ni sur la noblesse des expressions. La „ rime ne nous donne que l'uniformité „ des finales, qui est ennuyeuse et qu'on „ évite dans la prose, tant elle est loin „ de frapper l'oreille. Cette répétition „ de sillabes lasse, même dans les vers „ héroïques où deux masculins sont „ toujours suivis de deux féminins.

„ Nous pourrions encore appuyer no- „ tre sentiment sur l'autorité d'Aristote, „ de Denis d'Halicarnasse, de Strabon,

» de l'abbé Terrasson, de La Mothe, de
» Sacy et de l'auteur de la poétique
» françoise.

Pourquoi faut-il que cet ouvrage destiné à instruire les rois, les politiques, les administrateurs, n'est pas aussi généralement utile; c'est peut-être qu'on le lit de trop bonne heure, c'est qu'on ne le lit que pour s'amuser, c'est que l'éclat du style éblouit la plupart des lecteurs, qu'ils s'y arrêtent trop, et que fixés par les beautés de l'imagination, ils ne s'élèvent point ou ne veulent point s'élever jusqu'aux beautés sublimes de raison et de vérités qu'il renferme. Nous avons perdu le goût du beau et de la vertu, notre admiration s'épuise, et ne laisse après elle qu'indifférence et dégoût.

Le luxe, l'égoïsme, l'intérêt personnel, l'ambition, l'amour de l'or ont infectés les moeurs, et les sources de la félicité publique; ce n'est point dans un tems d'avilissement et de dégradation que l'homme songe à s'éclairer et à s'instruire.

Ces ouvrages que Fénelon donnoit pour embellir la morale et les belles-lettres ne nuisoient à aucuns de ses devoirs, toujours prêt à confesser, à prêcher, à visiter les malades, à écouter

ses curés & ses prêtres, à recevoir & les diocésains & les étrangers que sa réputation de bonté & de vertu attiroit chez lui; il ne portoit nulle part cet air inquiet, préoccupé, distrait, qu'on remarque quelquefois dans les personnes livrées à l'étude, & à la composition. Le tems qu'on ménage souvent, ou trop, ou trop peu, malgré son attention à l'économiser, il ne le croyoit jamais perdu dès qu'il étoit employé à la consolation, à l'agrément même de ceux qui le recherchoient. Personne ne fut d'un abord plus facile & plus engageant; le savoir, le goût le plus exquis; les talens & les connoissances en tout genre, ses vertus même sembloient n'être plus en lui que pour les autres; son esprit mort à l'amour propre donnoit tout dans la conversation à la vanité d'autrui; l'homme de chaque profession; le savant en quelque espèce de science que ce fut se trouvoit à son aise avec lui. Il mettoit d'abord chacun sur ce qu'il connoissoit le mieux, mais il disparoissoit ensuite, & se contentoit de donner occasion aux autres de puiser dans leur fond ce qu'ils pouvoient savoir de plus propre à les faire valoir. Aussi le quittoit-t'on toujours avec peine, & toujours très content de soi. Dès son

entrée dans le monde, on avoit remarqué dans Fénelon le talent si rare de découvrir, & de faire paroître le talent d'autrui ; mais cette qualité s'étoit perfectionnée par l'aisance d'un cœur dégagé de tout, & que la main de Dieu avoit plié, façonné, pour ainsi dire, par le malheur & la contradiction. Cette espèce de petitesse ou d'oubli de lui-même, si admirable, qui fut la vertu dominante de son dernier âge, fit dire une parole digne d'être conservée ; un étranger que le désir de le voir avoit fait passer par Cambrai, s'écria en le quittant : J'avois vu de grands hommes grands, mais je viens de voir un grand homme petit.

Le goût de cette simplicité avoit éteint en lui toute espèce de prétention, & cette fatiguante & ombrageuse réserve qui craint toujours de s'avancer & de se compromettre ; malgré ses travaux si constans & si rares, il recevoit tout le monde, & répondoit à tous ceux qui lui écrivoient.

L'académie française crut devoir le consulter comme un de ses membres les plus éclairés sur le dictionnaire auquel elle travailloit. Fénelon n'allégua pour se dispenser de lui répondre dans un grand détail, ni sa santé toujours mauvaise, ni l'embarras de l'admînis-

tration de son diocèse, et nous avons sa lettre dans laquelle à l'occasion de ce dictionnaire, il propose d'autres idées dignes d'occuper ce corps auquel il se faisoit honneur d'appartenir.

Ce n'est ni l'archevêque ni le grand seigneur qui se montrent dans cet ouvrage, c'est un littérateur modeste, judicieux, profond; il étend les travaux de l'académie, désire qu'ils ne se bornent pas à un dictionnaire, qu'on s'y occupe aussi d'une bonne grammaire, d'une rhétorique, d'une poétique; propose ses vues sur ces objets, et les traite tous avec assez d'étendue, et principalement avec beaucoup de délicatesse et de vérité. Son style y a toujours la couleur et le ton qui conviennent au genre. Il les varie avec un art qui n'a rien d'affecté, et malgré ces changemens, c'est toujours le style clair, simple, facile, élégant de Fénelon, ce qu'il y a de particulier et qu'on devroit s'efforcer d'imiter, c'est la précision, c'est la netteté des idées. Dans les matières les plus obscures, les plus métaphysiques, il s'explique toujours d'une manière qui plaît et qu'on entend; il dit tout ce qu'il faut dire, il ne dit rien de trop, et il dit tout agréablement.

Quoi de plus sage et de mieux senti

que ces observations sur la grammaire.

„ Ne donnez d'abord que les règles les plus générales, les exceptions viendront peu-à-peu. Le grand point est de mettre une personne le plutôt qu'on peut dans l'explication sensible des règles, par un fréquent usage. Ensuite cette personne prend plaisir à remarquer le détail des règles qu'elle a suivies dès-lors sans y prendre garde.

„ Cette grammaire, ajoute-t-il, ne pourroit fixer une langue vivante, mais elle diminueroit peut-être les changemens capricieux par lesquels la mode règne sur les termes comme sur les habits. Ces changemens peuvent embrouiller, altérer une langue au lieu de la perfectionner. Oserois-je hasarder ici, par un excès de zèle, une proposition que je soumets à une compagnie si éclairée : notre langue manque d'un grand nombre de mots et de phrases, il semble même qu'on l'a gênée et appauvrie environ depuis cent ans en voulant la purifier.....

„ Le vieux langage se fait regretter ; il avoit je ne sais quoi de court, de naïf, de hardi, de vif, et de passionné. On a retranché, si je ne me suis trompé, plus de mots qu'on n'en a introduit. Je voudrois autoriser tout terme qui nous

manque et qui a un son doux, sans danger d'équivoque. Quand on examine de près la signification des termes, on en trouve un grand nombre qui ne peuvent désigner suffisamment un objet, à moins qu'on y ajoute un second mot; de-là vient le fréquent usage des circonlocutions. Il faudroit abréger en donnant un terme simple et propre pour exprimer chaque objet, chaque sentiment, chaque action. Je voudrois même un seul synonime pour un seul objet, c'est le moyen d'éviter toute équivoque, de varier les phrases, et de faciliter l'harmonie en choisissant celui de plusieurs synonimes qui s'uniroit le mieux avec le reste du discours.

„ Les grecs avoient un grand nombre de mots composés. Les latins ont enrichi leur langue de termes étrangers qui manquoient chez eux... J'entends dire que les anglais ne se refusent aucun des mots qui leur sont commodes; ils les prennent par-tout où ils les trouvent chez leurs voisins. De telles usurpations sont permises... Pourquoi aurions-nous une mauvaise honte sur la liberté d'emprunter, par laquelle nous pouvons achever de nous enrichir? Prenons de tous côtés ce qu'il faut pour rendre notre langue plus claire, plus précise, plus courte...

courte.... Les mots latins paroitroient les plus propres à être choisis. Les sons en sont doux; ils tiennent à d'autres mots qui ont déjà pris racine dans notre fond. L'oreille y est déjà accoutumée. Ils n'ont plus qu'un pas à faire pour entrer chez nous. Il faudroit leur donner une agréable terminaison. Quand on abandonne l'introduction des termes au hasard ou au vulgaire ignorant, ou à la mode des femmes, ou, pourrions-nous dire aujourd'hui, à nos beaux-esprits à prétention, il en vient plusieurs qui n'ont ni la clarté, ni la douceur qu'il faudroit désirer.

„ Un terme nous manque, nous en sentons le besoin, choisissez un son doux et éloigné de toute équivoque, qui s'accorde à notre langue, et qui soit commode pour abréger le discours. Chacun en sent la commodité; quatre ou cinq personnes le hasardent modestement en conversation familière, d'autres le répètent par le goût de la nouveauté, le voilà à la mode. C'est ainsi qu'un sentier qu'on ouvre dans un champ devient bientôt le chemin le plus battu quand l'ancien chemin se trouve raboteux, et moins court.

„ Notre langue deviendroit bientôt abondante si les personnes qui ont la

plus grande réputation de politesse s'appliquoient à introduire les expressions simples et figurées dont nous avons été privés jusqu'ici. »

Fénelon passe ensuite à la rhétorique. Celui, dit-il, qui entreprendroit cet ouvrage, y rassembleroit tous les beaux préceptes d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien, de Longin, et des autres célèbres auteurs. Leurs textes qu'il citeroit seroient les ornemens du sien; en ne prenant que la fleur de la plus pure antiquité, il feroit un ouvrage court, exquis, et délicieux. Je suis très-éloigné de vouloir préférer en général le génie des anciens orateurs à celui des modernes.... Comme les arbres ont aujourd'hui la même forme, et portent les mêmes fruits qu'ils portoient il y a deux mille ans, les hommes produisent les mêmes pensées; mais les circonstances et la culture ne sont pas les mêmes.

Nous n'entrons pas dans le détail des preuves qu'en rapporte Fénelon, et nous observerons seulement avec lui que la parole qui chez les grecs et les romains étoit le grand ressort en paix et en guerre, n'a chez nous aucun pouvoir semblable. L'usage public de l'éloquence est maintenant borné aux prédicateurs et aux avocats.

Nos avocats, reprend Fénelon, n'ont pas autant d'ardeur pour gagner le procès de la rente d'un particulier que les prétendeurs de la Grèce pour s'emparer de l'autorité suprême dans une république. Les avocats les plus estimables, sont ceux qui exposent nettement les faits, qui remontent avec précision à un principe de droit, & qui répondent aux objections suivant ce principe ; mais où sont ceux qui possèdent le grand art d'enlever la persuasion & de remuer les cœurs de tout un peuple. Oserois-je parler avec la même liberté sur les prédicateurs ; Dieu sait combien je révère les ministres de la parole de Dieu, mais je ne blesse aucun d'eux personnellement, en remarquant en général qu'ils ne sont pas tous également humbles & détachés. Des jeunes gens sans réputation se hâtent de prêcher ; le public s'imagine voir qu'ils cherchent moins la gloire de Dieu que la leur, & qu'ils sont plus occupés de leur fortune que du salut des ames. Ils parlent en orateurs brillans plutôt qu'en ministres de Jésus-Christ, & en dispensateurs de ses mystères. Ce n'est point avec cette ostentation des paroles que saint Pierre annonçoit Jésus crucifié dans les Ser-

mons qui convertissoient tant de milliers d'hommes.

Fénelon rappelle ensuite les règles d'une éloquence sérieuse et efficace que nous donne St. Augustin. Il faut, dit ce père, une façon familière pour instruire, douce & insinuante pour faire aimer la vérité, grande & véhémente quand on a besoin d'entraîner les hommes.

Le véritable orateur n'orne son discours que de vérités lumineuses, que de sentimens nobles, que d'expressions fortes & proportionnées à ce qu'il tâche d'inspirer. Il pense, il sent, et la parole suit. Il ne dépend pas des paroles, dit St. Augustin, mais les paroles dépendent de lui. Un homme qui a l'ame forte & grande avec quelque facilité naturelle de parler & un grand exercice, ne doit jamais craindre que les termes lui manquent. Ses moindres discours auront des traits originaux que les déclamateurs fleuris ne pourront jamais imiter. Il va droit à la vérité, il sait que la passion est comme l'ame de la parole. Tout le discours est uni, il se réduit à une seule proposition mise au plus grand jour par des tours variés ; cette unité de dessein fait qu'on voit d'un seul coup d'œil l'ouvrage en-

tier, comme l'on voit de la place publique d'une ville toutes les rues & toutes les portes, quand les rues sont droites, égales, & en symétrie. Le discours est la proposition développée, la proposition & le discours en abrégé. Quiconque ne sent point la beauté & la force de cette unité et de cet ordre, n'a encore rien vu. Il n'a vu que des ombres dans la caverne de Pluton. Tout auteur qui ne donne pas cet ordre à son discours ne posséde pas assez sa matière, il n'a qu'un goût imparfait, un demi génie. L'ordre est ce qu'il y a de plus rare dans les opérations de l'esprit; quand l'ordre, la justesse, la force, & la véhémence se trouvent réunis, le discours est parfait. Mais il faut avoir tout vu, tout pénétré, & tout embrassé pour savoir la place précise de chaque mot; c'est ce qu'un déclamateur livré à son imagination et sans science, ne peut discerner.

L'art se décrédite lui-même en se montrant, il se décrédite encore plus quand il ne se montre que pour recevoir des applaudissemens.

Aussi Fénelon avoue-t-il qu'il est moins touché de la magnifique & industrieuse éloquence de Cicéron, que de la rapide simplicité de Démosthène.

L'orateur qui ne cherche que des tours ingénieux, des phrases brillantes, manque ordinairement par le fond ; il sait parler avec grace sans savoir ce qu'il faut dire ; il énerve les plus grandes vérités par des expressions gigantesques, par un tour vain et trop orné.

Ce morceau est plein d'observations fines & justes, de préceptes & d'exemples tirés des anciens & des pères. C'est une vraie rhétorique, qui, bien méditée pourroit suppléer & vaudroit peut-être mieux que les rhétoriques les plus étendues. Fénelon avoit ce secret admirable de rassembler en peu de mots beaucoup de vérités, de les présenter sans confusion & de faire appercevoir presque d'un coup-d'œil, la longue chaîne de conséquences qu'on en pouvoit tirer. Personne peut-être n'a possédé dans un dégré plus éminent, l'art si utile d'enseigner, sans prendre un ton sec & dogmatique, et de rendre ses méthodes non-seulement claires, mais insinuantes et persuasives. Nous citerons encore ce qu'il dit, en terminant cet article sur l'éloquence.

„ Il ne m'appartient pas de faire ici l'ouvrage qui est reservé à quelque savante main, il me suffit de proposer en gros ce qu'on peut attendre de l'au-

teur d'une excellente rhétorique; il peut embellir son ouvrage, en imitant Cicéron par le mêlange des exemples, avec les préceptes. Les hommes qui ont un génie pénétrant & rapide, dit saint Augustin, profitent plus facilement dans l'éloquence, en lisant les discours des hommes éloquens, qu'en étudiant même les préceptes de l'art. On pourroit faire une agréable peinture des divers caractères des orateurs, de leurs mœurs, de leur goût & de leurs maximes : il faudrait même les comparer ensemble, pour donner aux lecteurs de quoi juger du dégré d'excellence de chacun d'eux. „

Dans le plan que Fénelon donne ensuite d'une poétique, il fait l'histoire abrégée de la poésie, du premier usage qu'on en a fait, de son utilité quand elle étoit consacrée à la religion & à la législation. „ Jamais, dit-il, elle n'a été plus grande, plus magnifique que dans ces premiers temps; rien n'égale la beauté et les transports des cantiques de Moïse; le livre de Job est un poëme plein de figures les plus hardies & les plus majestueuses; quoi de plus tendre, de plus touchant que le livre de Tobie? les Pseaumes seront l'admiration & la consolation de tous les siè-

eles. Toute l'écriture est pleine de poésie dans les endroits même où l'on ne trouve aucune trace de versification.

„ D'ailleurs la poésie a donné au monde les premières loix, c'est elle qui a élevé les courages pour la guerre & qui les a modérés pour la paix. La parole animée par les vives images, par les grandes figures, par le transport des passions et le charme de l'harmonie fut nommée le langage des dieux; les peuples les plus barbares n'y furent point insensibles. „

Après ce début sur la poésie en général, Fénelon parle de la poésie française, de la versification, de la rime, des inversions qu'on peut se permettre, de la grace qu'elles donnent à nos vers, de la trop grande sévérité de notre langue contre ces inversions si nécessaires cependant, pour soutenir, pour exciter l'attention et bannir l'ennuyeuse et monotone conformité.

„ On a, dit-il, appauvri, desséché & gêné notre langue; elle n'ose jamais procéder que suivant la méthode la plus scrupuleuse. C'est ce qui exclut toute suspension de l'esprit, toute variété et souvent toute magnifique cadence. Je conviens d'un autre côté qu'on ne doit jamais hasarder aucune locution

ambigüe, j'irois même d'ordinaire avec Quintilien, jusqu'à éviter toute phrase que le lecteur entend, mais qu'il ne pourroit point entendre s'il ne suppléoit pas à ce qui manque. Il faut une diction simple, précise & degagée où tout se développe de soi-même; quand un auteur parle en public, il n'y a aucune peine qu'il ne doive prendre pour en épargner à son lecteur, il faut que le travail soit pour lui seul, & tout le plaisir avec tout le fruit pour celui dont il veut être lu. Un auteur, ne doit rien laisser à chercher dans sa pensée, il n'y a que les faiseurs d'énigmes qui soient en droit de présenter un sens enveloppé; & ne pourroit-on pas se plaindre que ces faiseurs d'énigmes deviennent aujourd'hui bien à la mode?"

Fénelon proscrit le style obscur, métaphysique, alambiqué & se déclare même contre l'excès d'esprit. "Je veux, dit-il, je veux un sublime si doux, si familier & si simple, que chacun soit d'abord tenté de croire qu'il l'auroit trouvé sans peine, quoique peu d'homme soit capable de le trouver. Je préfère l'aimable au surprenant & au merveilleux. La rareté est un défaut & une pauvreté de la nature: les rayons du soleil n'en sont pas un moins grand trésor, quoi-

qu'ils éclairent l'univers. On croit être dans les lieux qu'Homère dépeint & y entendre les hommes. Cette simplicité des mœurs, semblent ramener l'âge d'or ; le bon homme Eumée me touche bien plus qu'un héros de Clélie ou de Cléopâtre. Les vains préjugés de nos tems avilissent de telles beautés, mais nos défauts ne diminuent point le vrai prix d'une vie si raisonnable & si naturelle. "

Les anciens ne se sont pas contentés de peindre simplement d'après nature, ils ont joint la passion à la vérité. Homère ne peint point un jeune homme qui va périr dans les combats, sans lui donner des graces touchantes. Le poëte ne vous attendrit avec tant de douceur, que pour vous mener au moment fatal où vous voyez tout-à-coup celui que vous aimez, qui nage dans son sang & dont les yeux sont fermés par l'éternelle nuit. Virgile anime, passionne tout, dans ses vers tout pense, tout a du sentiment, tout vous en donne, les arbres même vous touchent; Horace fait en trois vers, un tableau où tout rit & inspire du sentiment.

Le beau enfin qui n'est que beau, c'est-à-dire brillant, n'est beau qu'à demi.... Il faut qu'il s'empare du cœur

sans violence, pour le tourner vers le but légitime du poëme.

Fénelon passe après cela à la tragédie, & il déclare d'abord qu'il ne souhaite pas qu'on perfectionne les spectacles, où l'on ne représente les passions corrompues que pour les allumer. Platon & les sages législateurs du paganisme, comme il l'observe, rejettoient loin de toute république bien policée, les fables & les instrumens de musique, qui pouvoient amollir une nation par le goût de la volupté: quelle devroit donc être la sévérité des nations chrétiennes contre les spectacles contagieux!

Aucun genre de littérature n'échappe à Fénelon dans une lettre qu'il écrivoit à une compagnie, qui renfermoit des littérateurs de tous les genres, & il donne encore ici le projet d'un traité sur l'histoire: c'est la vérité & le bon sens qui s'expriment avec clarté & avec grace. " L'histoire est très-importante, c'est elle qui nous montre les grands exemples, qui fait servir les vices mêmes des méchans à l'instruction des bons, qui dépouille les origines des nations, & qui explique par quel chemin les peuples ont passé d'une forme de gouvernement à une autre. "

" Le bon historien n'est d'aucun tems

ni d'aucun pays, évite également les panégériques & les satyres. Il n'omet aucun fait qui puisse servir à peindre les hommes principaux & à découvrir les causes des événemens, mais il retranche toute dissertation où l'érudition d'un savant veut être étalée. Un historien sobre & discret laisse tomber les menus faits, qui ne mènent un lecteur à aucun but important.

" La principale perfection d'une histoire consiste dans l'ordre & l'arrangement; pour parvenir à ce bel ordre, l'historien doit embrasser & posséder toute son histoire, il doit la voir toute entière comme d'une seule vue, il faut qu'il la tourne & retourne de tous les côtés jusqu'à ce qu'il ait trouvé son vrai point de vue, il faut en montrer l'unité & tirer pour ainsi dire d'une seule source, tous les principaux événemens qui en dépendent; par là il instruit utilement son lecteur, il lui donne le plaisir de prévoir, il intéresse, il lui met devant les yeux un système des affaires de chaque tems, il débrouille ce qu'il en doit résulter, il le fait raisonner sans lui faire aucun raisonnement, il lui épargne des redites, il ne le laisse jamais languir, il lui fait même une narration facile à retenir par la liaison des

faits. Ainsi un lecteur habile a le plaisir d'aller sans cesse en avant sans distraction, de voir toujours un événement sortir d'un autre & de chercher la fin qui lui échappe pour lui donner plus d'impatience d'y arriver. Dès que sa lecture est finie, il regarde derrière lui comme un voyageur curieux, qui étant arrivé sur une montagne, se tourne & prend plaisir à considérer de ce point de vue, tout le chemin qu'il a suivi, & tout les beaux endroits qu'il a parcourus."

Rien de plus naturel & de plus frappant, que toutes les observations qui suivent sur l'attention avec laquelle un historien doit saisir tout ce qui caractérise les hommes qui jouent un grand rôle dans l'histoire, sur la sobriété des épithètes, des ornemens, des réflexions même, sur la connoissance du gouvernement, des mœurs, des usages; il peint aussi les historiens les plus célèbres de l'antiquité & les ouvrages qu'ils nous ont laissés; il parle de quelques-uns de nos historiens modernes, & c'est ainsi qu'en joignant l'exemple au précepte & qu'en nous montrant & les bonnes qualités qui les distinguent & les défauts qu'on peut leur reprocher, il ne nous apprend pas moins ce

que nous devons imiter dans eux, que ce que nous devons éviter avec grand soin.

Fénelon se fait ensuite des objections sur la difficulté du plan qu'il propose. Comment, dit-il, tant d'hommes, quoique zèlés pour le bien, voudroient-ils concourir à un ouvrage dont ils n'auroient que le travail & dont ils ne partageroient presque pas la gloire ? Comment consentiront-ils à mettre, pour ainsi dire, leurs lumières en commun ? & comment sur-tout se soumettront-ils aux observations qu'on fera sur leur composition, aux changemens qu'on se croira obligé d'exiger au moins quelquefois ? Il en résultera sans doute des discussions, des altercations ; mais je ne suis nullement alarmé, ajoute-t-il, des guerres civiles qui s'élèvent entre les gens de lettres ; si comme cela arrivera immanquablement, elles sont douces, polies & modérées, les lettres mêmes y gagneront.

Ce qui faisoit craindre à Fénelon cette diversité d'opinions, c'étoit la querelle sur les anciens & les modernes qui partageoit alors l'académie française. Il en parle avec sa modération ordinaire & plutôt en pacificateur qu'en juge ; on sent cependant qu'il est plein d'admiration pour les anciens, & qu'il est

persuadé qu'on ne parviendra jamais à les égaler & encore moins à les surpasser, qu'en les étudiant & en les imitant.

Je n'ai garde de vouloir juger, déclare-t-il en terminant sa lettre, je propose seulement aux hommes qui ornent notre siècle de ne pas mépriser ceux que tant de siècles ont admirés; je ne vante point les anciens comme des modèles sans imperfections, je ne veux ôter à personne l'espérance de les vaincre, je souhaite au contraire de voir les modernes victorieux par l'étude des anciens mêmes, qu'ils auroient vaincus.

Tous ces traités méritent d'être lus & approfondis, ils nous donnent une idée de l'étendue & de la variété des connoissances de Fénelon, de la délicatesse de son goût, de la facilité, de la sagesse, avec laquelle il se communiquoit; dès qu'il y voyoit l'utilité sur quelques matières qu'on l'interrogeât, il répondoit en homme familiarisé avec les grands principes de toutes les sciences, il alloit toujours au vrai but & y faisoit aller par la voye la plus courte & la plus agréable. Ce n'étoit pas un travail pour lui, que de penser, que de réflechir, c'étoit une habitude, c'étoit

un vrai besoin. Son esprit & son cœur également actifs & libres, se fixoient sans peine & sans distraction à tous les objets qu'il leur proposoit, les pénêtroient, les envisageoient sous toutes les faces; & dans ces douces & profondes méditations, tantôt sur nos vérités saintes, tantôt sur les points les plus importans de la morale, tantôt sur quelques parties de la littérature, Fénelon se délassoit des travaux presque continuels du ministère & des soins de l'attention constante qu'il donnoit au gouvernement de son vaste diocèse. Il est vrai, dit M. de Ramsai, qu'il ne se donne pas toujours le tems de détailler, d'anatomiser, & par là de dessécher la vérité; il remonte aux principes, descend aux conséquences & dévoile souvent par un seul trait tout l'enchaînement des vérités, puis il tourne tout en sentiment & ramène sans cesse l'homme à son propre cœur.

De nouveaux orages vinrent encore troubler la situation paisible dont jouissoit l'archevêque de Cambrai. Les disputes sur la grace devinrent plus vives & plus animées; l'hérésie infecta son diocèse & une partie du clergé. Fénelon s'opposa aux progrès de cet esprit de nouveauté qui enfante des chimeres &

des erreurs; il élève la voix, recommande la douceur & la soumission. Les écrits qu'il composa lui attirèrent les reproches les plus sanglans & les calomnies les plus atroces ; on le regarda comme un homme politique & ambitieux , qui ne cherchoit qu'à se faire rappeller à la cour; il étoit de la destinée de Fénelon d'être persécuté, mais c'est au milieu de cette persécution qu'il devient plus cher & plus précieux à Dieu, qui fixe ses regards sur l'homme juste, qui n'oppose que des vertus & des sentimens à la haine de ses ennemis.

Nous citerons ici à ce sujet, un trait qui montre tout à la fois la charité de Fénelon, la fureur avec laquelle ses ennemis ne cessoient de le persécuter, & qui prouve qu'on n'outrage pas impunément les serviteurs de Dieu qui sait tôt ou tard atteindre le méchant par sa justice. Un jeune abbé, dont on tait le nom par respect pour sa famille, offrit au Gouvernement de servir d'espion auprès de Fénelon, dont les rélations avec les étrangers étoient fort suspectes à la cour; il employa le crédit de M. le duc de Beauvilliers pour obtenir des lettres de grand-vicaire, de l'archevêque de Cambrai ; & pour faire

ensuite sa cour aux ministres, il eut la bassese de calomnier Fénelon pendant quatre ans. Accablé de remords, & profondément frappé des vertus de ce grand homme, il entra un matin dans son cabinet & se jettant à ses genoux: *Monseigneur*, s'écria-t-il les yeux baignés de larmes, *vous m'avez regardé jusqu'à présent comme un homme d'honneur; je suis le dernier des scélérats, je ne suis venu auprès de vous que pour être votre délateur, et n'ayant rien apperçu de repréhensible, ni dans votre conduite, ni dans vos discours, je vous ai calomnié de toutes les manières pour ne point paroitre inutile aux méchans qui m'ont envoyé ici. Je devois cet hommage à toutes vos vertus; ne croyez pas que je vous demande ma grace; je vais m'ensevelir à la Trappe et expier jusqu'à ma mort le mal que je vous ai fait.* Il tint parole & alla mourir à la Trappe. Un tel hommage honnora plus Fénelon que toutes les graces qu'il auroit pu obtenir à la cour de Louis XIV.

Il est nécessaire de faire connoître les opinions de Fénelon sur la grace. Si tous les docteurs avoient eu ses lumières, sa droiture, ses mesures, sa bonne foi, on n'auroit point vu le scan-

dale dans l'église, & le trouble dans l'état. La discorde n'auroit point divisé les ministres d'une religion sainte & bienfaisante, les sentinelles n'auroient point lâchement déserté les portes de la maison d'Israël, le sanctuaire n'auroit point été profané, & on n'auroit pas contesté à Dieu sa puissance, & à l'homme sa liberté.

„ Demander la grace, être fidèle à la „ grace, disoit Fénelon ; croire qu'on „ ne peut rien dans l'ordre surnaturel „ sans la grace, voilà ce qu'il faut croi- „ re, & ce qu'il suffit de croire." Qu'il seroit à souhaiter qu'on s'en tint à cette simplicité de foi ! mais quand par un faux zèle pour pour la puissance de Dieu, on attaque la liberté de l'homme & la justice divine, quand on n'écoute ni l'écriture Sainte, ni l'église, ni la raison même, le devoir de notre ministère nous oblige d'élever la voix non pour disputer & pour confondre, mais pour instruire & ramener ceux qui s'égarent.

Nous n'avons, selon Fénelon, aucune liberté pour le bien surnaturel, sans la grace du libérateur. Cette grace non-seulement éclaire l'esprit des vérités éternelles, mais elle prévient la volonté, elle la délivre des chaines de la concu-

piscence, elle l'excite, elle la meut, elle la met toujours en état de consentir à l'action divine. Mais selon ce Prélat, cette grace libératrice n'est jamais plus forte pour faire consentir la volonté, que la volonté n'est forte pour lui résister. C'est ce que M. de Cambrai appelle *équilibre*. Quand on fait le bien, on ne fait que consentir à l'action de Dieu qui nous dispose par sa grace à consentir ainsi. Quand on fait le mal, on ne fait que resister à l'action de Dieu, qui ne fait rien de bon en nous, sans nous, afin de nous faire mériter.

Par là on donne tout au Créateur, sans le faire auteur du mal. Rien ne reste à la créature, sans la grace, que la triste puissance de se déregler et de se corrompre, ou tout au plus de faire, par amour propre, ce qu'elle ne doit faire que pour Dieu seul. Elle ne peut, sans cette grace, faire aucune action dont Dieu est la fin, ni par conséquent dont il sera la récompense.

Selon l'archevêque de Cambrai, le système des deux délectations détruit la liberté. Tout est l'effet d'une sensation délicieuse qui saisit inopinément, et qui entraine invisiblement la volonté par un empire doux, mais qui ne laisse aucun choix dans le moment actuel. La

volonté n'est libre, que parce qu'elle peut être muë différemment en différens tems. C'est-à-dire, que ce système réduit la liberté de l'ame à la mobilité d'une pierre, qui peut être poussée tantôt d'un côté et tantôt d'un autre. Selon ce système, le libre arbitre est l'usage que Dieu peut faire de la volonté humaine, et non celui que nous en faisons.

De plus, selon Fénelon, ce système anéantit la charité, en tant que distinguée de l'espérance. On ne regarde plus Dieu que comme béatifiant. L'idée de l'infinie perfection, vrai motif de la charité, est la plus claire et la plus lumineuse de toutes les idées : cependant elle ébranle, elle remue, elle frappe moins sensiblement que la perception des objets finis. Elle n'agit que sur le fond intime d'une ame qui a travaillé long tems à se vuider, à se purifier, à se séparer des objets sensibles. Un cœur, dont l'unique ressort est le plaisir, n'en peut être touché. Son amour ne surpasse pas l'attrition. Aimer Dieu pour les plaisirs qu'il nous cause, ou l'aimer, de peur d'être privé de ces plaisirs, se réduit à la même chose. L'église foudroie tout Quiétisme qui renonce à la chaste espérance ; mais elle abhorre tout Jansénis-

me, qui bannit la pure charité. Elle veut qu'on exerce les actes de l'une & de l'autre de ces deux vertus. Elle les distingue et les unit sans les détruire.

Enfin selon M. de Cambrai, ce système rend souvent la vertu impraticable. Si le plaisir étoit le seul ressort du cœur humain et la seule raison de nos déterminations libres, il seroit impossible d'aimer la vertu, quand elle n'est pas accompagnée d'une délectation apperçue. Car la volonté ne peut pas aimer sans raison d'aimer, ni se mouvoir sans force mouvante. Voilà la pieté reduite à une sensualité spirituelle, qui ne peut jamais nous inspirer aucune vertu noble, et qui nous laisse souvent sans ressource contre le vice. Voici comme M. de Fénelon fait parler dans la tentation un homme qui agit selon ces principes.

„ La douceur céleste m'a abandon-
„ née. Je ne sens plus que le seul plai-
„ sir corrompu. Je comptois sur une
„ efficacité délicieuse et invisible qui
„ m'enleveroit toujours à toutes mes foi-
„ blesses. Je regardois la vie chrétien-
„ ne comme un enchantement de dé-
„ votion. Je me flattois d'aller tout droit
„ en paradis par un chemin semé de
„ roses. J'en pleurois de joie. Je croiois

„ déjà voir les cieux ouverts. Je bénis-
„ sois Dieu qui vouloit me nécessiter
„ dès ce monde à être heureux dans
„ l'autre. Mais par malheur je suis
„ tombé depuis six mois dans un grand
„ mécompte. La source du plaisir pieux
„ est tout à coup tarie pour moi. Je ne
„ sens plus que le seul plaisir du pé-
„ ché. En l'état où je suis, il m'est
„ aussi impossible, selon l'expression
„ de nos docteurs, de résister au plaisir
„ victorieux du vice, que de *courir la*
„ *poste sans cheval.*

De là Fénelon conclud, qu'il y a un amour de l'ordre, du beau et du parfait, au dessus de tout goût et de tout sentiment qui peut agir en nous, quand le plaisir sensible de la grace nous manque, et qui est une raison suffisante pour ramener la volonté dans toutes les peines et privations qu'on rencontre dans les routes sacrées de la vertu. C'est ainsi, selon ce Prélat, que les saints, à l'imitation de leur grand modèle, ont demeuré fidèles à Dieu dans les souffrances les plus terribles. La capacité de leur ame étoit remplie par les peines purifiantes de l'amour, et cependant ces divins amans restoient soumis à la volonté suprême, non parce qu'elle étoit délectable, mais parce

qu'elle était juste. Le ressort par lequel Dieu le remuoit alors, n'étoit pas l'impression agréable qu'il faisoit sur eux, mais la connoissance pure qu'il leur donnoit de ce qui lui étoit dû. Car ils ont été souvent privés de toute consolation céleste et terrestre, jusqu'à s'écrier avec leur divin chef: *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?*

O Père de miséricorde! je ne pense plus à philosopher sur la grace, mais à m'abandonner à elle en silence: elle fait tout dans l'homme, mais elle fait tout avec lui & par lui: c'est donc avec elle qu'il faut que j'agisse & que je m'abstienne; que je souffre, que j'attende & que je résiste; que je croye, que j'espère & que j'aime: en suivant toutes ces impressions, elle fera tout en moi, je ferai tout par elle; c'est elle qui meut le cœur: mais enfin le cœur est mû & vous ne sauvez point l'homme sans le faire agir. C'est donc ainsi à moi à travailler sans perdre un moment, pour ne retarder point la grace qui me pousse sans cesse: tout le bien vient d'elle, tout le mal vient de moi: quand je fais bien, c'est elle qui m'anime; quand je fais mal, c'est que je lui résiste. A Dieu ne plaise que j'en veuille

savoir

savoir davantage, tout le reste ne serviroit qu'à nourrir en moi une curiosité présomptueuse. O mon Dieu, tenez-moi toujours au rang de ces petits à qui vous révélez vos mystères pendant que vous les cachés aux sages & aux prudens.

En attaquant les préjugés & les erreurs des hommes, Fénelon étoit éloigné d'éteindre dans les cœurs l'amour de la charité, par un zèle amer & inconsidéré ; c'est le mal qu'il faut prévenir autant qu'on peut, disoit-il, n'écrasons pas ceux que nous ne pourrons point convaincre, attendons les, ne les favorisons pas, ne les mettons pas à portée de repandre le poison d'une mauvaise doctrine, sauvons l'enseignement en un mot, & tâchons par de bonnes raisons & sans moyens rigoureux de les réduire au silence. Tout cela ne les fera pas peut-être changer de sentimens, mais ils en seront découragés, décrédités, & la mode ne sera plus pour les jeunes gens décidés par la faveur ou l'extraordinaire nouveauté, de se déclarer pour les principes contraires à la tranquillité de l'église & de l'état. Voici comme il s'exprime dans une lettre à un de ses amis. " Vous connoissez „ mes sentimens, Monsieur, je n'aime que

» la douceur, & je voudrois n'employer
» que les moyens de persuasion. Les
» supérieurs doivent ménager les per-
» sonnes, leur éclaircir à fond la doc-
» trine, supporter patiemment ceux qui
» leur paroissent avoir quelque infirmi-
» té dans la foi; mais ils ne peuvent ja-
» mais rien relâcher sur les dogmes
» décidés, ni souffrir qu'on élude les
» décisions en les réduisant à des sens
» qui n'ont rien de sérieux. Les infé-
» rieurs doivent être doux, humbles
» de cœur, simples, dociles, en garde
» contre leurs préventions, éloigné de
» toute partialité & de toute intrigue,
» incapable de se moquer, de dire des
» injures, de décider avec hauteur,
» disposer à sacrifier leur honneur per-
» sonnel pour la paix de l'église, enfin
» toujours prêts à se taire & à obéir."
Avec de telles opinions l'erreur se détruit, l'esprit de nouveauté disparoît, il n'y a plus de désordres ni de scandales; la vérité quelque tems captive reprend ses droits, la paix règne parmi les princes & les ministres de la religion, & la charité vient réunir des cœurs auparavant divisés par des controverses ridicules, & des disputes puériles.

La bulle que Louis XIV sollicitoit

pour terminer les divisions qui étoient dans l'église arriva enfin. Mais les vœux du monarque furent trompés ; on assembla le clergé pour délibérer sur l'acceptation ou plutôt sur la manière d'accepter cette décision si fameuse, si attendue, & à laquelle on avoit si souvent promis de se soumettre. M. de Cambrai fut consulté ; Louis XIV étoit enfin revenu de ses préventions, tant le prélat avoit mis de lumière & de sagesse dans ses écrits, tant sa conduite noble, franche, modérée avoit fait impression sur ce monarque. Il fit demander son avis au prélat disgracié, sur les formes qu'on devoit suivre. Fénelon répondit qu'il falloit y mettre beaucoup de solemnité & de liberté. Cela est nécessaire, dit-il, dans le grand mémoire qu'il envoya à ce sujet, non-seulement pour donner à cette décision une absolue autorité sur les peuples, mais encore pour arrêter la licence effrénée de certains théologiens, & pour lier irrévocablement les évêques par leurs propres actes.

Le clergé fut donc convoqué. Quelques évêques se séparèrent d'un très-grand nombre de leurs confrères qui vouloient une acceptation pure & simple. Quoiqu'on eût long-tems discuté

chacun des articles de la bulle, quoiqu'on eut conservé les libertés de l'église gallicane, les évêques opposans, au nombre de huit, refusèrent constamment d'approuver la bulle. Nous devons ici faire une observation qui a échappé aux historiens de la vie de Fénelon. L'archevêque de Cambrai condamné, humilié par la cour de Rome & la décision du pape, défend avec courage la bulle du pontife, & quelques-uns de ses confrères qui avoient sollicités & obtenu à Rome la condamnation de Fénelon, refusent avec une opiniâtreté coupable à reconnoître l'autorité du saint siège.

Les évêques opposans publièrent des mandemens pour justifier leur résistance. Louis XIV dirigé par les jésuites, parloit déja de punition & d'exil; on lui conseilla auparavant de consulter l'archevêque de Cambrai, qui toujours attentif au danger de l'église & à la conservation de la foi, venoit de refuter ces mandemens avec sa solidité & sa modestie ordinaire. C'est alors que la famille du cardinal de Noailles, crut qu'il étoit important de travailler à le reconcilier avec Fénelon; voici la lettre qu'il écrivit à ce sujet; elle est pleine de douceur, de raison & de

dignité. Fénelon n'a jamais varié ; il a toujours conservé le même caractère. L'amour de la vertu nous donne la persévérance dans le bien.

„ Vous me ferez, monsieur, un sen-
„ sible plaisir, en témoignant à madame
„ la maréchale de Noailles, combien
„ je suis touché de toutes les bontés
„ dont elle ne cesse point de me pré-
„ venir. Mon procédé qui est visible-
„ ment éloigné de toute politique,
„ lui doit persuader que mes paroles
„ sont sincères. Si je ne ressentois pas
„ vivement toutes ses attentions, je
„ me serois contenté d'y répondre par
„ de simples complimens : rien ne me
„ feroit aller plus loin, elle peut
„ compter sur le zèle d'un serviteur
„ très-véritable, quoique très-inutile.

„ J'écris comme elle a paru le sou-
„ haiter, à Mr. le duc de Noailles,
„ quoique je doive supposer qu'il peut
„ à peine se souvenir de moi.

„ Pour Mr. le cardinal de Noailles,
„ je lui aurois fait sans aucune peine un
„ compliment sur la mort de Mr. son
„ frère, selon les désirs de madame la
„ maréchale, si j'eusse cru que le com-
„ pliment fut à propos ; elle a pu com-
„ prendre par un mot de ma lettre que
„ j'aurois souhaité de le pouvoir faire ;

» mais quelle apparence y avoit-t'il que
» j'allasse tout à coup par un compli-
» ment, renouveller un commerce avec
» une personne qui a voulu le rom-
» pre depuis plus de onze ans; pen-
» dant tant d'années, il y a eu assez
» d'occasions où Mr. le cardinal de
» Noailles auroit pu me donner quel-
» ques marques de son souvenir; il
» sied toujours bien aux gens en pros-
» périté de prévenir les autres, & aux
» gens en disgrace d'être réservés &
» sans empressement, supposé même
» que toutes les préventions de Mr. le
» cardinal, contre moi fussent bien fon-
» dées; rien ne lui convenoit mieux,
» ce me semble, que de redoubler les
» marques de son ancienne amitié pour
» moi, en même tems qu'il se croyoit
» obligé à faire certaines démarches
» pour l'église. Ce tempérament si
» facile eut accordé les règles de l'a-
» mitié avec le zèle du ministère ecclé-
» siastique; il n'a pas jugé à propos de
» garder ces mesures, & il y a près de
» douze ans qu'il a pris le parti de me
» traiter comme un homme avec le-
» quel on ne veut plus conserver de
» liaison; je ne rentre point dans l'exa-
» men du passé, je n'ai fait que souf-
» frir sans ressentiment; Dieu sait qu'en

» aucun tems, je n'ai voulu faire au-
» cune peine en aucun genre à Mr. le
» cardinal de Noailles ; j'ose même me
» rendre devant Dieu un témoignage
» sur la sincérité avec laquelle je l'ho-
» nore. Je prie Dieu tous les jours,
» qu'il le comble de ses bénédictions,
» il n'y a rien que je ne fisse avec zèle
» pour le servir ; si notre réunion ne se
» fait jamais en ce monde, au moins
» j'espère qu'elle se trouvera toute faite
» dans l'autre. Cependant il m'a paru
» que le public auroit été étonné, &
» que Mr. le cardinal auroit dû être
» lui-même surpris, si je me fusse avisé
» de renouer tout à coup par un com-
» pliment, un commerce dont il a fait
» une rupture si éclatante & si absolue
» depuis tant d'années. En me laissant
» oublier par lui je ne fais que suivre sa
» détermination & demeurer dans la
» situation où il m'a mis à son égard,
» j'avoue que, Dieu-merci, je n'aime
» pas assez le monde, pour vouloir
» faire dans cette situation des avances
» qui ne pourroient qu'être mal expli-
» qués, je n'attends pas que madame
» la maréchale de Noailles aille jusqu'à
» approuver ouvertement mes raisons,
» ce seroit trop attendre d'elle, mais
» elle est trop juste & trop éclairée,

„ pour les condamner. Je serois fâché „ qu'elle fut mécontente de mes sen- „ timens. Personne, monsieur, ne „ peut vous honorer plus parfaitement „ que, &c.

Les circonstances devenant plus fâcheuses, plus embarrassantes, on redoubla les efforts pour rapprocher Fénelon du cardinal de Noailles; madame la maréchale écrivit à l'archevêque de Cambrai, pour réclamer son amitié & le presser vivement de venir jouer un rôle si digne de son caractère, celui de médiateur & de conciliateur. Il fut touché de ces instances, mais comme il désespéroit de parvenir à ce qu'on attendoit de lui, comme il savoit qu'on ne cessoit de l'accuser de combattre obstinément les opinions du cardinal, il représenta qu'il étoit inutile de donner au public le spectacle d'une reconciliation que son cœur désiroit, mais qui pouvoit produire une nouvelle division, si on persévéroit à refuser ce qu'il croyoit que l'église avoit le droit d'attendre & d'exiger.

Fénelon attaché à la saine doctrine & aux intérêts de son siège, donna son mandement pour l'acceptation de la bulle; il fut regardé comme un chef-d'œuvre de génie, d'éloquence & de

piété ; ses raisonnemens sont toujours forts convaincans, présentés d'une manière noble, plausible & avec une netteté infinie. Son érudition quoique profonde, n'a rien de fastueux ; il ne cherche pas à la montrer, mais il fait que tous les lecteurs, même les plus ignorans, la goûtent & en profitent. On admire sur-tout dans cette instruction, la profession de foi du pape Hormisdas ; l'usage qu'on y fait du texte fameux de saint Irenée, un fragment très-bien placé de ce que dit Bossuet sur l'église de Rome, dans l'assemblée de 1682, & enfin la merveilleuse apostrophe adressée à l'église Romaine, que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs.

„ O église Romaine ! ô cité sainte ! „ ô chère & commune patrie de tous „ les vrais chrétiens ! il n'y a en Jésus-„ Christ, ni grec, ni scythe, ni barbare, „ ni juif, ni gentil, tout est & fait un „ seul peuple dans votre sein, tous sont „ concitoyens de Rome & tout catholi-„ lique est romain. La voilà cette grande „ tige qui a été plantée de la main de „ Jésus-Christ ; tout rameau qui en „ est détaché se flétrit, se dessèche & „ tombe. O mère ! quiconque est en-„ fant de Dieu est aussi le vôtre ; après

» tant de siècles vous êtes encore fé-
» conde. O épouse, vous enfantez sans
» cesse à votre époux, dans toutes les
» extrêmités de l'univers ! Mais d'où
» vient que tant d'enfans dénaturés mé-
» connoissent aujourd'hui leur mère,
» s'élèvent contr'elle & la regardent
» comme une marâtre? d'où vient que
» son autorité toute *spirituelle*, leur
» donne tant d'ombrage? Quoi ! le sa-
» cré lien de l'unité qui doit faire *de*
» tous les peuples un seul pasteur, sera-
» t'il le prétexte d'une funeste division.
» Serions-nous arrivés à ces derniers
» tems où le fils de l'homme trouvera à
» peine de la foi sur la terre? Trem-
» blons, mes très-chers frères, trem-
» blons de peur que le règne de Dieu,
» dont nous abusons, ne nous soit en-
» levé, & ne passe à d'autres nations,
» qui en porteront les fruits ; tremblons,
» humilions-nous de peur que Jésus-
» Christ ne transporte ailleurs le flam-
» beau de la pure foi & qu'il ne nous
» laisse dans les ténèbres dues à notre
» orgueil. O église, d'où Pierre confir-
» mera à jamais ses frères, *que ma*
» *main droite s'oublie elle-même, si je*
» *vous oublie jamais, que ma langue*
» *se sèche à mon palais et qu'elle de-*
» *vienne immobile*, si vous n'êtes pas

„ jusqu'au dernier soupir de ma vie, le „ principal objet de ma foi & de mes „ cantiques. "

Des théologiens menteurs, des docteurs inquiets & méchans, attaquèrent avec fureur ce mandement qui attestera à jamais la foi, l'humanité, la soumission & le génie de Fénelon. On attaqua sa personne avec cet acharnement qui annonce cette noire jalousie & cette haine sombre qui tourmente l'ame. Mais Fénelon toujours le même, touché des maux de l'église & de l'état, ne répondoit à ses ennemis que par de solides instructions & par des actes de vertu. C'est au milieu de ces grandes agitations & de ces travaux immenses, que Ramsai vint trouver Fénelon à Cambrai.

André-Michel de Ramsai, chevalier baronet, en Écosse, étoit né avec beaucoup de dispositions pour les sciences; il les cultiva avec soin & se livra dès sa plus tendre jeunesse, à l'étude des mathématiques & de la théologie; à mesure qu'il y faisoit des progrès, il se sentit pressé de remuer les fondemens des dogmes protestans & d'en examiner la solidité. Élevé dans les plus grandes préventions contre l'égliseRomaine,il ne peut cependant se rassurer, ni applaudir aux motifs de la séparation de l'é-

glise anglicane ; mais son esprit libre & fier comme la contrée qui l'avoit vu naître, se refusoit à cette voix humble & simple, que demande la catholicité. Flottant & inquiet, parce qu'il ne trouvoit nulle part, ni consolation, ni soutien, il consulta les philosophes & les docteurs les plus renommés des trois royaumes, se promena d'erreurs en erreurs, & du socianisme, du tolérantisme le plus outré, tomba dans un pyrronisme le plus absurde.

Tel étoit l'état de son ame lorsqu'il passa en Hollande. Après plusieurs conférences avec le célèbre Poiret, ministre français réfugié, ne se trouvant ni plus éclairé, ni plus tranquille, ne voyant dans les différens systèmes qu'il avoit successivement adoptés, rien de propre à fixer ses doutes & ses agitations, il se détermina à venir voir & consulter l'archevêque de Cambrai ; il lui peignit presqu'en l'abordant sa pénible situation. C'est la lumière & la paix, monseigneur, que j'espère trouver auprès de vous, ne me refusez pas vos soins, donnez à guérir mes laborieuses incertitudes, quelques momens d'un tems que vous consacrez tout entier à l'utilité & au bien de votre prochain. Je cherche la vérité, j'ai cru quelquefois la rencon-

trer, mais ce n'étoit que son ombre & elle m'a échapé chaque fois que j'ai voulu la saisir ; je ne suis point athée, je n'ai jamais pu croire que le néant fut la source de tout ce qui existe, que le fini soit éternel & l'infini l'assemblage de tous les êtres bornés ; à cela près je ne crois rien, parce que je doute de tout. Ce doute cependant n'est pas un repos comme je voudrois quelquefois me persuader, c'est, je le sens, le désespoir de trouver la vérité que je cherche mal sans doute. Daignez, monseigneur, me diriger dans la voye qui y conduit, daignez me la montrer & m'y faire entrer, je me livre à vous.

Cet abandon, cette confiance, touchèrent l'ame sensible de Fénelon ; il reçut, il logea son nouveau prosélyte, eut avec lui des conférences paisibles & réglées, le laissa exposer tranquillement ses sentimens sur la religion, sur le culte qu'on doit à Dieu, sur l'autorité & l'authenticité des écritures, sur les miracles, sur ce qu'il croyoit pouvoir opposer à la révélation.

Fénelon l'écouta, répondit à tout avec bonté & ramena enfin Ramsai à l'église catholique. Ce ne fut pas sans peine qu'il triompha de ses extrêmes

préventions ; son cœur n'étoit pas corrompu par les passions, mais son esprit jaloux de conserver ce qu'il appelloit sa liberté & qui n'étoit qu'une orgueilleuse indépendance, ne vouloit céder à aucune autorité & croyoit ne devoir se rendre qu'à une évidence métaphisique.

C'est dans la guerre de 1701, que Fénelon donna à l'Europe le spectacle attendrissant de toutes les vertus : *qu'il* parut grand & admirable aux Français, & même à nos ennemis dans cette *guerre* si juste & si malheureuse qui fut le terme de la grandeur & de la prospérité de Louis XIV, & qui lui fit expier d'une manière si amère l'orgueil de *tant* de succès éclatans ! Le diocèse de Cambrai en devint presque le théâtre & *fut* longtems exposé à ses tristes ravages. Les alliés portèrent leurs forces vers la Flandre, les armées étoient commandées par les plus habiles généraux. Nous leur opposâmes des troupes nombreuses & braves. Tout intéressoit Fénelon dans ce tems d'horreur & de calamités ; sa patrie qu'il aimoit, son peuple qui souffroit, le duc de Bourgogne qui commandoit pour la première fois les armées, le roi d'Espagne qu'on vouloit détrôner, la religion, l'humanité

insultées & outragées par des meurtres & des profanations.

Fénelon étoit sensible, il gémissoit sur les maux de la patrie, mais il ne se laissoit point abattre par l'adversité ; les malheurs donnoient une nouvelle énergie à son ame ; il travailla avec une nouvelle ardeur à diminuer les maux & à consoler les malheureux par les profusions de sa charité & par les conseils sages & fermes qu'il ne cessoit de donner à son auguste élève. Ce prince à son retour des frontières d'Espagne se hasarda d'écrire à Fénelon. Jusqu'à ce moment, il n'avoit osé lui renouveller les assurances de son tendre souvenir ; son cœur en souffroit, & il se persuada que ce n'étoit pas manquer au roi, que d'écouter le sentiment de la reconnoissance & le besoin de recourir aux conseils de son cher Mentor.

» Enfin, mon cher archevêque, je » trouve une occasion de rompre le » silence où j'ai demeuré depuis quatre » ans. J'ai souffert bien des maux de- » puis, mais un des plus grands a été ce- » lui de ne pouvoir point vous témoi- » gner ce que je sentois pour vous pen- » dant ce tems, & que mon amitié aug- » mentoit par vos malheurs, au lieu » d'en être refroidie ; je pense avec un

„ vrai plaisir au tems où je pourrai
„ vous revoir, mais je crains que ce
„ tems ne soit encore bien loin. Il
„ faut s'en remettre à la volonté de
„ Dieu, de la miséricorde duquel je
„ reçois toujours de nouvelles graces.
„ Je lui ai été plusieurs fois bien infi-
„ dèle depuis que je vous ai vu; mais
„ il m'a fait toujours la grace de me
„ rappeller à lui, & je n'ai point été
„ sourd à sa voix. Depuis quelque
„ tems, il me paroît que je me soutiens
„ mieux dans le chemin de la vertu.
„ Demandez-lui la grace de me con-
„ firmer dans mes bonnes résolutions,
„ & de ne point permettre que je re-
„ devienne son ennemi; mais de m'en-
„ seigner lui-même à suivre en tout sa
„ sainte volonté.

„ Je continue toujours à étudier tout
„ seul, quoique je ne le fasse plus en
„ forme depuis deux ans, & j'y ai
„ plus de goût que jamais; mais rien
„ ne me fait plus de plaisir que la méta-
„ physique & la morale, & je ne sau-
„ rois me lasser d'y travailler; j'en ai
„ fait quelques petits ouvrages que je
„ voudrois bien être en état de vous
„ envoyer, afin que vous les corrigeas-
„ siez, comme autrefois vous faisiez
„ mes thêmes. Tout ce que je vous dis

„ ici n'est pas bien de suite, mais il
„ n'importe guères. Je ne vous dirai
„ point ici combien je suis révolté moi-
„ même de tout ce qu'on a fait à votre
„ égard, mais il faut se soumettre à la
„ volonté de Dieu; & croire que tout
„ cela est arrivé pour notre bien. Ne
„ montrez cette lettre à personne du
„ monde, excepté à l'abbé de Lange-
„ ron, s'il est actuellement à Cambrai,
„ car je suis sûr de son secret, & fai-
„ tes-lui mes complimens, l'assurant
„ que l'absence ne diminue point mon
„ amitié pour lui. Ne me faites pas non
„ plus de réponse, à moins que ce ne
„ soit par quelque voie très-sûre, & en
„ mettant votre lettre dans le paquet
„ de M. de Beauvilliers comme je mets
„ la mienne, car il est le seul que j'ai
„ mis dans ma confidence, sachant
„ combien il lui seroit nuisible qu'on
„ le sçut. Adieu, mon cher archevêque,
„ je vous embrasse de tout mon cœur,
„ & ne trouverai peut-être de bien
„ long-tems l'occasion de vous écrire.
„ Je vous demande vos prières & vo-
„ tre bénédiction. *Signé* Louis. "

Qu'on s'imagine les transports de Fénelon à la lecture de cette lettre. Il versa des larmes; avec quel plaisir il dut voir la reconnoissance de son élève, & le

présent qu'il avoit fait à la France d'un prince qui auroit illustré le trône par ses lumières & ses vertus. Fénelon écrivit au duc de Bourgogne la lettre suivante.

MONSEIGNEUR.

„ Jamais rien ne m'a tant consolé que „ la lettre que j'ai reçue; j'en rends „ grace à celui qui peut seul faire dans „ les ames tout ce qu'il lui plaît pour sa „ gloire. Il faut qu'il vous aime beau- „ coup, puisqu'il vous donne son amour „ au milieu de tout ce qui est capable „ de l'éteindre dans votre cœur. Aimez- „ le donc au-dessus de tout, & ne crai- „ gnez que de ne l'aimer pas; il sera „ lui seul votre lumière, votre force, „ votre vie, votre tout. Oh! qu'un „ cœur est riche & puissant au milieu „ des croix, lorsqu'il porte ce trésor au- „ dedans de soi! C'est-là que vous „ devez vous accoutumer à le chercher „ avec une simplicité d'enfant, avec „ une familiarité tendre, avec une con- „ fiance qui charme un si bon père. „ Ne vous découragez point de vos „ foiblesses; il y a une manière de les „ supporter sans les flatter, & de les „ corriger sans impatience. Dieu vous „ la fera trouver cette manière possible „ & efficace, si vous la cherchez avec

» une entière défiance de vous-même,
» & marchant toujours en sa présence
« comme Abraham.

» Au nom de Dieu, que l'oraison
» nourrisse votre cœur comme les repas
» nourrissent votre corps! Que l'oraison
» en certain temps réglé soit une
» source de présence de Dieu dans la
» journée, et que la présence de Dieu
» devenant fréquente dans la journée
» soit un renouvellement d'oraison.
» Cette vue courte & amoureuse de
» Dieu ranime tout l'homme, calme
» ses passions, porte avec soi la lumière
» & les conseils dans les occasions im-
» portantes, subjugue peu-à-peu l'hom-
» me, & fait qu'on possède son ame
» en impatience ou plutôt qu'on la
» laisse posséder à Dieu.

» Ne faites point de longues orai-
» sons, mais faites-en un peu, au nom
» de Dieu, tous les matins en quelque
» temps dérobé; ce moment de pro-
» vision vous nourrira toute la journée;
» faites cette oraison plus de cœur que
» d'esprit, moins par raisonnement que
« par simple affection; peu de consi-
» dérations arrangées, beaucoup d'ac-
» tes de foi & d'amour. Il faut lire aussi,
» mais des choses qui vous puissent ré-
» cueillir, fortifier & familiariser avec

„ Dieu. Vous avez une personne qui
„ peut vous indiquer les lectures qui
„ vous conviennent.

„ Ne craignez point de fréquenter
„ les sacremens selon votre besoin et
„ votre attrait. Il ne faut pas que de
„ prétendus égards vous privent du
„ pain descendu du ciel, qui veut
„ se donner à vous. Ne donnez jamais
„ aucune démonstration inutile, mais
„ aussi ne rougissez jamais de celui qui
„ fera seul toute votre gloire. Ce qui
„ me donne de merveilleuses espéran-
„ ces, c'est que je vois par votre lettre,
„ que vous sentez vos foiblesses et que
„ vous les reconnoissez humblement.
„ Oh! qu'on est fort en Dieu, quand
„ on se trouve bien foible en soi-
„ même; craignez mille fois plus que
„ la mort, de tomber, mais si vous
„ tombiez malheureusement, hâtez-
„ vous de retourner au Père des misé-
„ cordes et au Dieu de toutes conso-
„ lations, qui vous tendra les bras, et
„ ouvrez votre cœur blessé à ceux qui
„ pourront le guérir; soyez surtout
„ humble et petit, appliquez-vous à
„ vos devoirs, ménagez votre santé et
„ modérez vos goûts, pour ne point
„ épuiser vos forces. Je ne vous parle
„ que de Dieu et de vous; il n'est point

» question de moi, dieu merci, j'ai
» le cœur en paix, ma plus rude croix
» est de ne point vous voir, mais je
» vous porte sans cesse devant Dieu,
» dans une présence mille fois plus in-
» time que celle des sens. Je donnerois
» mille vies comme une goutte d'eau,
» pour vous voir tel que Dieu vous veut.
« *Amen, amen.*

Ces deux cœurs étoient faits l'un et l'autre pour s'entendre et pour s'aimer; quel roi auroit été ce duc de Bourgogne dirigé par les conseils de Fénelon! Unis par-tout ce que la nature a de plus doux et de plus aimable, ainsi que par ce que la religion consacre et canonise, on auroit vû revivre ces règnes si fortunés de Marc-Aurèle et de Henri IV.

Tout annonçoit que la Flandre deviendroit le principal théatre de la guerre. Le duc de Bourgogne demanda le commandement de l'armée qu'on y destinoit. Le roi y consentit, le nomma généralissime, et lui donna le maréchal de Boufflers pour conseil. Le prince partit de Versailles vers la fin d'Avril 1702, écrivit dans la route à Fénelon pour lui fixer l'endroit où il pourroit le voir, et l'embrasser. Le duc de Bourgogne se signala dans cette cam-

pagne, et dans celle qu'il fit en Allemagne. Fénelon dans cet éloignement ne le perdoit pas de vue, et continuoit à le prévenir, à l'affermir contre tous les dangers, même contre ceux de ses succès; en se réjouissant bien sincèrement, il vouloit qu'il rapportât tout à la gloire de Dieu.

La France qui jusqu'en 1704 n'avoit eu que des succès, éprouve les plus grands revers. La scène change pour elle tout à coup, & le reste de cette malheureuse guerre fut un tissu de pertes et de disgraces. Fénelon témoin de nos plus désastreuses adversités les sentit plus amèremeut que personne. Voisin, et en quelque sorte au milieu de deux armées immenses où se trouvoient les plus grandes forces de presque toute l'Europe, et les plus illustres chefs, il se vit encore une fois en spectacle, et renouvella l'exemple de son amour pour la patrie, et de sa charité pour tous les hommes.

La cour de Versailles retentissoit tous les hyvers de ce que les généraux et les courtisans racontoient de lui à leur retour. Ils s'accordoient tous à publier l'ordre de sa maison, et la magnificence qui la tenoit ouverte à tout ce qui y abordoit. Les profusions pour les secours

des malades et des blessés dont il remplissoit tous les logemens, l'asyle que des villages entiers trouvoient souvent dans son palais, où ils venoient avec confiance chercher un refuge contre les ravages et la dévastation, les soins pour ces infortunés opprimés par les malheurs et les crimes de la guerre. Obligé de pourvoir à tout, d'entrer dans les plus petits détails, son ame attentive et compatissante conservoit néanmoins assez de liberté pour prier, pour méditer, pour répondre à tous ceux qui le consultoient, pour composer même plusieurs ouvrages ; car c'est au milieu de ce tableau lugubre de misère et de désolation qu'il a donné tant d'instructions, de lettres et de mémoires sur les affaires qui divisoient alors l'église, et qui excitoient le zèle et la vigilance de ses pasteurs.

L'électeur de Cologne, frère du duc de Bavière, voulut être consacré par l'archevêque de Cambrai. Le discours qu'il prononça à ce sacre est rempli de force et de dignité. Il dit librement toute vérité, mais avec cette noblesse et cette onction qui lui étoient si particulieres ; comme il n'employe presque que les paroles de l'écriture et des péres, il est comme eux majestueux et tendre. Il por-

te au respect et à l'amour, il élève l'ame, il la touche, il la pénètre.

Rien de plus sublime que ce qu'il lui mande au sujet de ce sacre que l'électeur vouloit différer, disoit-il, pour s'y préparer. Fénelon en convenant des dispositions saintes qu'il falloit apporter à cette cérémonie, ne lui dissimule pas que le pape a raison de la presser avec une sorte de vivacité. Il lui peint le triste délaissement d'un peuple sans pasteur.

C'est, lui mande-t-il, la cause principale et peut-être l'unique cause de ses écarts, et de cette pauvreté spirituelle dans laquelle il languit. Est-il étonnant qu'il s'égare, puisqu'il n'a point de guide! Qu'il se laisse agiter et tourner au vent des doctrines nouvelles & perverses, puisqu'on ne lui parle pas, qu'on ne travaille pas à l'éclairer. „ N'est-ce point „ à nous, n'est-ce pas à la négligence „ des évêques, qu'il faut attribuer cette „ corruption des mœurs, et des princi- „ pes qui fait la désolation et le malheur „ de la terre? Qui d'entre-nous porte „ le poids, et la chaleur du jour? prend „ la peine de défricher le champ du „ Seigneur de ses propres mains à la „ sueur de son propre visage? N'est-ce „ pas à nous à arracher doucement les „ ronces et les épines qui étouffent le

bon

» bon grain, à déraciner les scandales
» et les abus, à discipliner le clergé,
» à instruire les peuples par la parole
» et par l'exemple, à nous faire tout
» à tous pour les gagner à Jésus-Christ.
» Vous occupez, ajoute-t-il, monsei-
» gneur, la place de plusieurs excellens
» évêques, et vous ne l'êtes pas encore.
» Faut-il se plaindre qu'un saint pape qui
» est fort éclairé, gémisse pour ces
» grands troupeaux presqu'abandon-
» nés; mais d'un autre côté rien n'est
» plus terrible que de devenir évêque
» sans entrer dans toutes les vertus
» épiscopales : alors le caractère de-
» viendroit comme le sceau de la ré-
» probation. Vous avez la conscience
» trop délicate pour ne pas craindre
» ce malheur. Prévenez-le par de sain-
» tes dispositions, excitez vous, puri-
» fiez-vous, remplissez votre cœur &
» votre esprit des connoissances & des
» sentimens les plus purs de la religion,
» priez beaucoup, & approchez-vous
» avec confiance de l'autel où vous de-
» vez recevoir l'onction sacrée. "

Nous allons donner une idée de ce discours sublime que Fénelon prononça, & en citer quelques morceaux.

» Depuis que je suis destiné à être
» votre consécrateur, prince que l'église

» voit aujourd'hui avec tant de je
» prosterné aux pieds des autels, je n
» lis plus aucun endroit de l'écritur
» qui ne me fasse quelque impression
» par rapport à votre personne. Mais
» voici les paroles qui m'ont le plus
» touché. Etant libre à l'égard de tous,
» dit l'Apôtre, je me suis fait esclave de
» tous pour en gagner un plus grand
» nombre.

» Quelle grandeur se présente ici
» de tous côtés? Je vois une maison
» qui remplissoit déjà le trône impérial
» il y a près de quatre cens ans. Elle
» a donné à l'Allemagne deux empe-
» reurs, & deux branches qui jouissent
» de la dignité électorale; elle règne
» en Suède où un prince au sortir de
» l'enfance est devenu tout-à-coup la
» terreur du Nord. Je n'apperçois que
» les plus hautes alliances des maisons
» de France et d'Autriche; d'un côté
» vous êtes petit-fils de Henri le grand
» dont la mémoire ne cessera jamais
» d'être chère à la France. D'un autre
» côté, votre sang coule dans les veines
» de nos princes, précieuse espérance
» de la nation. Hélas! Nous ne pou-
» vons nous souvenir qu'avec douleur
» de la princesse à qui nous les de-
» vons, & qui fut trop tôt enlevée au
» monde.

» Oserois-je ajouter, en présence
» d'Emmanuel, que les infidèles ont
» senti, & que les chrétiens ont admiré
» sa valeur? Toutes les nations s'atten-
» drissent en éprouvant sa douceur, sa
» bonté, sa magnificence, son aimable
» sincérité, sa constance à toute épreu-
» ve, sa fidélité qui égale dans ses allian-
» ces la probité & la délicatesse des
» plus vertueux amis dans la société
» privée. Avec un cœur semblable à
» celui d'un tel frère, prince, il ne te-
» noit qu'à vous de marcher sur ses tra-
» ces. Vous étiez libre de le suivre, vous
» pouviez vous promettre tout ce que
» le siècle a de plus flatteur; mais vous
» venez sacrifier à Dieu cette liberté &
» ces espérances mondaines. C'est de
» ce sacrifice dont je veux vous parler
» à la face des autels: j'avoue que le
» respect devroit m'engager à me taire;
» mais l'amour, comme le disoit Saint
» Bernard au pape Eugène, n'est pas
» retenu par le respect... Je vous par-
» lerai non pour vous instruire, mais
» pour vous conjurer comme une mère
» tendre. Je veux bien paroître indis-
» cret à ceux qui n'aiment point, &
» qui ne sentent point tout ce qu'un
» véritable amour fait sentir. Pour vous
» je sçais que vous avez le goût de

» la vérité & même de la vérité la plus
» forte. Je ne crains point de vous
» déplaire en la disant, daignez donc
» écouter ce que je ne crains point de
» dire. D'un côté, l'église n'a aucun
» besoin du secours des princes de la
» terre, parce que les promesses de son
» époux tout puissant lui suffisent. D'un
» autre côté, les princes qui deviennent
» pasteurs peuvent être très-utiles à
» l'Église, pourvu qu'ils s'humilient,
» qu'ils se dévouent au travail, & qu'on
» voye reluire en eux toutes les vertus
» pastorales. Voilà les deux points que
» je me propose d'expliquer dans ce
» discours. »

Fénelon en effet les développe avec un art & une douceur admirables.

» Les enfans du siècle, prévenus,
» dit-il, d'une politique profonde, pré-
» tendent que l'Église ne sçauroit se
» passer du secours des princes & de
» la protection de leurs armes. Aveu-
» gles qui veulent mesurer l'ouvrage
» de Dieu par celui des hommes! C'est
» s'appuyer sur un bras de chair, c'est
» anéantir la croix de Jésus-Christ;
» croit-on que l'époux tout puissant &
» fidèle dans ses promesses ne suffise
» pas à son épouse? Le ciel & la terre

» passeront, mais aucune de ses paroles
» ne passera.

» Que les princes... ne se flattent donc
» pas jusqu'à croire que l'église tom-
» beroit s'ils ne la portoient dans leurs
» mains. S'ils cessoient de la soutenir,
» le tout-puissant la porteroit lui-même.
» Pour eux faute de la servir, ils péri-
» roient selon les saints oracles.

» Jettons les yeux sur l'église, c'est-
» à-dire, sur cette société visible des
» enfans de Dieu qui a été conservée
» dans tous les temps : c'est le royaume
» qui n'aura point de fin, toutes les
» autres puissances s'élèvent & tom-
» bent; après avoir étonné le monde,
» elles disparoissent, l'église seule mal-
» gré les tempêtes du dehors & les
» scandales du dedans demeure immor-
» telle. Pour vaincre, elle ne fait que
» souffrir, elle n'a point d'autre arme
» que celle de son époux.

» Elle ne possède pour elle-même,
» dit St. Ambroise, que la seule foi.
» C'est cette foi qui vainquit le monde.
» Dieu daigna enfin faire aux maîtres
» du monde la grace de les admettre
» aux pieds de son épouse... Fut ce
» un secours qui vint à propos pour sou-
» tenir l'église ébranlée? Non, celui qui
» l'avoit soutenue pendant trois siècles

» malgré les hommes, n'avoit pas besoin » de la foiblesse des hommes, déjà » vaincus par elle pour la soutenir. Mais » c'étoit un triomphe que l'église vou- » lut donner à l'épouse après tant de » victoires ; ce fut une ressource pour » l'église, mais une grace & une misé- » ricorde pour les empereurs.

» L'église demeura sous les empereurs » convertis aussi libre qu'elle l'avoit été » sous les empereurs idolâtres & per- » sécuteurs. Elle continua de dire au » milieu de la plus profonde paix, ce » que Tertulien disoit pour elle pen- » dant les persécutions. Nous ne sommes » pas à craindre pour vous, & nous ne » vous craignons point, mais prenez » garde de ne combattre pas contre » Dieu. En effet, qu'y a-t-il de plus » funeste à une puissance humaine qui » n'est que foiblesse d'attaquer le tout- » puissant. *Celui sur qui cette pierre* « *tombe sera écrasé, et celui qui tombe* » *sur elle se brisera.*

» S'agit-il de l'ordre civil et politi- » que, l'église n'a garde d'ébranler les » royaumes de la terre, elle qui tient » dans ses mains les clefs du royaume » du ciel. Elle ne désire rien de tout » ce qui peut être vu... Elle est pauvre » & jalouse des trésors de sa pauvreté,

» elle est paisible, elle est patiente. Elle
» ne veut qu'obéir, elle donne sans cesse
» l'exemple de la soumission & du zèle
» pour l'autorité légitime. Princes, elle
» vous aime ; elle prie nuit et jour pour
» vous, elle inspire à vos peuples une
» affection à toute épreuve pour vos
» personnes qui sont les images de Dieu
» ici-bas.

» Si l'église accepte les dons pieux
» & magnifiques que les princes lui
» font, ce n'est pas qu'elle veuille re-
» noncer à la croix de son époux, &
» jouir des richesses trompeuses; elle
» ne veut s'en servir que pour orner
» la maison de Dieu, que pour faire
» subsister honnêtement les ministres
» sacrés, que pour nourrir les pauvres
» qui sont les sujets des princes. Elle
» cherche non les richesses des hommes
» mais leur salut, non ce qui est à eux,
» mais eux-mêmes. Elle n'accepte
» leurs offrandes périssables que pour
» leur donner les biens éternels.

» Plutôt que de subir le joug des
» puissances du siécle & de perdre la
» liberté évangélique, elle rendroit tous
» les biens temporels qu'elle a reçus
» des princes. Les terres de l'église,
» disoit St. Ambroise, payent le tribut,
» & si l'empereur veut les terres, il a

» la puissance pour les prendre. Aucun
» de nous ne s'y oppose. Les aumônes
» des peuples suffisent encore pour
» nourrir les pauvres. Qu'on ne nous
» rende pas odieux par la possession où
» nous sommes de ces terres, qu'on les
» prenne si l'empereur le veut, je ne
» les donne point, mais je ne les refuse
» point.

» Mais s'agit-il du ministère spirituel
» donné à l'épouse immédiatement par
» le seul époux, l'église l'exerce avec
» une entiére indépendance des hom-
» mes. Jésus-Christ dit : toute puissance
» m'a été donnée & dans le ciel &
» sur la terre, allez donc, enseignez
» toutes les nations, les baptisant. C'est
» cette toute puissance de l'époux, qui
» passe à l'épouse, & qui n'a aucune
» borne dans le spirituel. Toute créature
» sans exception y est soumise. Comme
» les pasteurs doivent donner aux peu-
» ples l'exemple de la plus parfaite
» soumission & de la plus inviolable
» fidélité pour le temporel, il faut aussi
» que les princes, s'ils veulent être
» chrétiens, donnent aux peuples à leur
» tour l'exemple de la plus grande
» docilité & la plus grande obéissance
» aux pasteurs pour toutes les choses
» spirituelles. Tout ce que l'église lie est

„ lié, tout ce qu'elle remet est remis,
„ tout ce qu'elle décide ici-bas est con-
„ firmé dans le ciel.

„ O hommes ! qui n'êtes qu'hom-
„ mes, quoique la flatterie vous tente
„ d'oublier l'humanité & de vous élever
„ au-dessus d'elle, souvenez-vous que
„ Dieu peut tout, & que vous ne
„ pouvez rien contre lui. En vain vous
„ renouvellerez les persécutions, en
„ les renouvellant vous ne ferez que
„ purifier l'église, & que ramener pour
„ elle la beauté de ses anciens jours.
„ La puissance sera enlevée à quiconque
„ ose s'élever contre l'église. Ce n'est
„ pas elle qui l'enlévera, car elle ne
„ sait que souffrir & prier. Si les princes
„ vouloient l'asservir, elle ouvriroit son
„ sein ; elle diroit, frappez : non-seule-
„ ment les princes ne peuvent rien
„ contre l'église, mais encore ils ne
„ peuvent rien pour elle qu'en lui
„ obéissant. A Dieu ne plaise que le
„ protecteur gouverne, ni prévienne
„ jamais en rien ce que l'église réglera
„ pour le spirituel. Il attend, il écoute
„ humblement, il croit sans hésiter, il
„ obéit lui-même, & fait autant obéir
„ par l'autorité de son exemple, que
„ par la puissance qu'il tient dans ses

» mains; mais enfin le protecteur de la » liberté ne la diminue jamais.

» Quelque besoin que l'église ait » d'un secours prompt contre les héré- » sies & contre les abus, elle a encore » plus besoin de conserver la liberté... » Voilà l'esprit qui avoit fait dire à » St. Cyprien : l'évêque tenant dans » ses mains le livre de l'évangile peut- » être vaincu, mais non pas tué.

» Venez donc ô Clément, petit-fils » de Maximilien, venez secourir l'église » par vos vertus, comme votre aïeul l'a » secourue par ses armes. Venez, non » pour soutenir d'une main téméraire » l'arche chancelante, mais au contraire » pour trouver en elle votre soutien. » Venez, non pour dominer, mais pour » servir ; croyez que l'église n'a aucun » besoin de votre appui, & si vous vous » donnez humblement à elle, vous » serez son ornement & sa consola- » tion. »

Dans la seconde partie, Fénelon fait voir à l'électeur comment les princes qui deviennent pasteurs peuvent être très-utiles à l'église. C'est, lui dit-il, » en se dévouant au ministère en esprit d'humilité, de patience & de prière. » Il lui rappelle l'exemple de Jésus-Christ. » Et pourquoi, ajoute-t-il, nous

„ a-t-il confié son autorité. Est-ce pour
„ nous ou pour les peuples sur qui nous
„ l'exerçons ! Est-ce afin que nous
„ contentions notre orgueil en flattant
„ celui des autres hommes ! C'est au
„ contraire afin que nous réprimions
„ l'orgueil & les passions des hommes,
„ en nous humiliant & en mourant
„ sans cesse à nous-mêmes. Comment
„ pourrons-nous faire aimer la croix
„ si nous la rejettons pour embrasser
„ le faste & la volupté ; qui est-ce qui
„ croira les promesses, si nous ne pa-
„ roissons pas le croire en nous les
„ annonçant. Qui est-ce qui se renoncera
„ pour aimer Dieu, si nous paroissons
„ vuides de Dieu & idolâtres de nous-
„ mêmes ! Qu'est-ce que pourront nos
„ paroles si toutes nos actions les dé-
„ mentent.

„ Je consens que le pasteur ne dé-
„ grade point le prince, mais je demande
„ aussi que le prince ne fasse point
„ oublier l'humilité du pasteur. Si vous
„ ne descendiez jamais de votre gran-
„ deur, comment pourriez-vous dire
„ avec Jésus-Christ : venez à moi, vous
„ tous qui souffrez le travail & qui
„ êtes accablés, je vous soulagerai ;
„ comment pourriez-vous ajouter, ap-
„ prenez de moi que je suis doux &

„ humble de cœur ; voulez-vous être
„ le pére des petits, soyez petit vous-
„ même ; rappetissez-vous pour vous
„ proportionner à eux, descendez jus-
„ qu'à la dernière brebis de votre trou-
„ peau : rien ne peut être bas dans
„ un ministère qui est au-dessus de
„ l'homme.

„ Quelle patience ne faut-il pas
„ dans ce ministère ! On est débiteur
„ à tous, aux sages, aux insensés ; plus
„ on fait, plus on trouve à faire, & il
„ n'y a, dit St. Chrisostôme, que celui
„ qui ne fait rien, qui se flatte d'avoir
„ tout fait.

„ Non-seulement l'évêque doit sans
„ cesse étudier les saintes lettres, la
„ tradition et la discipline des canons,
„ mais encore il doit écouter tous ceux
„ qui veulent lui parler. On ne trouve
„ la vérité qu'en approfondissant avec
„ patience. L'élévation loin de garantir
„ de la tromperie est précisément ce qui
„ y expose le plus ; car plus on est
„ élevé, plus on attire les trompeurs
„ en excitant leur ambition, leur avi-
„ dité, leur flatterie. Ne décidez donc
„ jamais d'aucun point important de
„ la discipline sans une délibération
„ ecclésiastique. Plus les affaires sont
„ importantes, plus il faut les peser en

„ se confiant à un conseil bien choisi
„ & en se défiant sincérement de ses
„ lumières.

„ O pasteurs, loin de vous tous cœurs
„ retrécis, élargissez vos entrailles; vous
„ ne savez rien si vous ne savez que
„ commander, que reprendre, que cor-
„ riger, que montrer la lettre de la loi.
„ Soyez pères, ce n'est pas assez, soyez
„ mères; plus vous userez de rigueur &
„ de crainte, plus vous courrez risque
„ de n'établir qu'un amour propre,
„ masqué & trompeur. Où seront donc
„ ceux que le Père cherche & qui l'a-
„ dorent en esprit et en vérité? . . . .
„ L'amour n'entre point dans le cœur
„ par contrainte; chacun n'aime qu'au-
„ tant qu'il lui plait d'aimer. Il est plus
„ facile de reprendre que de persua-
„ der, il est plus court de menacer
„ que d'instruire, il est plus commode
„ à la hauteur & à l'impatience hu-
„ maine, de frapper sur ceux qui ré-
„ sistent que de les édifier, que de
„ s'humilier, que de prier, que de
„ mourir à elles-mêmes: dès qu'on
„ trouve quelques mécomptes dans les
„ cœurs, chacun est tenté de dire à
„ Jésus-Christ, voulez-vous que nous
„ disions au feu de descendre du ciel
„ pour consumer ces pécheurs indo-

„ ciles? mais Jésus Christ répond, vous
„ ne savez de quel esprit vous êtes.
„ Le grand art dans la conduite des
„ ames, est de vous faire aimer pour
„ faire aimer Dieu & de gagner la con-
„ fiance pour parvenir à la persuasion.

„ Toute indignation, toute impa-
„ tience, toute hauteur contraire à la
„ douceur de Dieu, de patience &
„ de consolation, est une rigueur de
„ Pharisien. Ne craignez point de tom-
„ ber dans le relâchement en imitant
„ Dieu même en qui la miséricorde
„ s'élève au-dessus du jugement.

„ Voulez-vous, ô prince cher à
„ Dieu, que je vous laisse un abrégé
„ de tous vos devoirs; gravez non sur
„ des tables de pierre, mais sur les
„ tables vivantes de votre cœur, ces
„ grandes paroles de Saint Augustin:
„ il faut que le pasteur soit le modèle
„ de toutes les bonnes œuvres, qu'il
„ corrige les hommes inquiets, qu'il
„ supporte les foibles, qu'il soit patient
„ à l'égard de tous, qu'ils soit prompt
„ à observer la discipline & timide
„ pour l'imposer à autrui; & quoique
„ l'un & l'autre de ces deux points
„ soient nécessaires, qu'il cherche néan-
„ moins plutôt à être aimé qu'à être
„ craint.

„ Mais où est-ce qu'un homme re-
„ vêtu d'une chair humaine & envi-
„ ronné d'infirmité, peut prendre tant
„ de vertus célestes pour être l'image
„ de Dieu sur la terre? sachez que
„ Dieu est riche pour tous ceux qui
„ l'invoquent; il nous commande de
„ prier de peur que nous ne perdions
„ faute de prières, les biens qu'il nous
„ prépare. Il promet, il invite, il nous
„ prie pour ainsi dire de le prier. Voyez
„ cet ordre des dons de Dieu & gar-
„ dez-vous bien de le renverser. La
„ grace seule peut donner l'amour &
„ la grace ne se donne qu'à la prière;
„ priez donc sans intermission: si tout
„ fidèle doit prier ainsi, que sera-ce du
„ pasteur. Vous êtes le médiateur entre
« le ciel & la terre, priez pour aider
« ceux qui prient, en joignant vos
« prieres aux leurs; de plus priez pour
« ceux qui ne prient pas, parlez à
« Dieu en faveur de ceux à qui vous
„ n'oseriez parler de Dieu, quand vous
« les voyez endurcis & irrités contre la
« vertu, priez sans cesse pour aimer &
« pour faire aimer Dieu: c'est la vie
« de l'Apôtre, vivez de cette vie
« cachée avec Jésus-Christ en Dieu.
« Prince, devenu le pasteur des ames,
« vous goûterez combien le Seigneur

« est doux ; alors vous serez une co-
« lonne de la maison de Dieu, alors
« vous serez l'amour & les délices de
« l'église. Les grands princes qui pren-
« nent pour ainsi dire l'église sans se
« donner à elle, sont pour elle de
« grands fardeaux. Le prix des péchés
« du peuple, les dons consacrés ne
« peuvent suffire à leur faste & à leur
« ambition ; qu'est-ce que l'église ne
« souffre pas d'eux ? quelles plaies ne
« font-ils pas à sa discipline ? Il faut
» que tous les canons tombent devant
« eux.... Ils rougissent d'être pasteurs
« & peres, ils ne veulent être que
« princes & maîtres.

« Il n'en sera pas de même de vous,
« puisque vous mettez votre gloire dans
« vos fonctions pastorales ; combien les
« exemples donnés par un évêque, qui
« est un prince, ont-ils d'autorité sur
« les hommes ? Combien son humilité
« est-elle plus propre à abaisser les
« orgueilleux ? Combien sa modestie
« est-elle plus touchante pour reprimer
« le luxe & le faste ? Combien sa dou-
« ceur est-elle plus aimable ? Combien
« sa patience est-elle plus forte pour ra-
« mener les hommes indociles & éga-
« rés... Priez peuples, priez ; toutes les
« bénédictions que vous attirerez sur la

« tête de Clément, reviendront sur la « vôtre; plus il recevra de graces, plus « il en répandra sur le troupeau. O « Dieu! vous l'avez aimé dès l'éternité, « vous voulez qu'il vous aime & qu'il « vous fasse aimer ici-bas.

« Portez le dans votre sein au travers « des périls & des tentations, ne per- « mettez pas *que la fascination des* « *amusemens du siècle, obscurcisse les* « *biens* que vous avez mis dans son « cœur; ne souffrez pas qu'il se confie « ni à sa haute naissance, ni à son « courage naturel, ni à aucune pru- « dence mondaine. Que la foi fasse en « lui l'ouvrage de la foi; qu'au moment « où il paroîtra devant vous, les pau- « vres nourris, les riches humiliés, les « ignorans instruits, les abus réformés, « la discipline rétablie, l'église soutenue « & consolée par les vertus, le pré- « sentent devant le trône de la grace « pour recevoir de vos mains la cou- « ronne qui ne se flétrira jamais.

Fénelon étoit plein de cette foi vive, dont il développe si bien l'excellence & les devoirs. La vérité sous sa plume, sans rien perdre de sa force, acquéroit cependant ce charme qui invite & qui attire. Il est toujours exact & ferme, mais il n'est jamais dur & rebutant,

quelques conseils qu'il donne; quelques sévères que soient ses principes on les aime, on les goûte, on sent qu'il faut les suivre. Cette attention qu'il avoit de concilier la dignité de sa place avec la modestie de son caractère sacré, il l'exigeoit de ses amis, il les y rappelloit promptement lorsqu'ils paroissoient tenter de s'en écarter & qu'il les croyoit capables de les écouter; fidèle à remplir les devoirs de l'épiscopat, à pratiquer les vertus que la sainteté de cet état exige, il exhortoit ses confrères à se conformer aux préceptes de l'évangile, il leur recommandoit la pauvreté & l'humilité, & faisoit tous ses efforts pour les arracher à cet esprit de luxe & de prodigalité qui entretient la corruption des mœurs, qui enhardit les faux sages & les incrédules à déclamer contre les vérités saintes de l'évangile, & à outrager la doctrine & le culte de l'église.

„ J'apprends, monseigneur, disoit-il „ à M. de Colbert, archevêque de „ Rouen, que Mr. Mansard vous a „ donné des grands desseins de bâti- „ mens pour Rouen & pour Gallion, „ souffrez que je vous dise étourdiment „ ce que je crains là-dessus. La sa- „ gesse voudroit, que je fusse plus so- „ bre à parler, mais vous m'avez dé-

„ fendu d'être sage & je ne puis re-
„ tenir ce que j'ai sur le cœur. Vous
„ n'avez que trop d'exemples domes-
„ tiques, des engagemens insensibles
„ dans ces sortes d'entreprises. La ten-
„ tation se glisse d'abord doucement,
„ elle fait la modeste de peur d'ef-
„ frayer, mais ensuite elle devient ty-
„ rannique. On se fixe d'abord à une
„ somme médiocre, on trouveroit même
„ fort mauvais que quelqu'un crut qu'on
„ veut aller plus loin, mais un dessein
„ en attire un autre. On s'apperçoit
„ qu'un endroit de l'ouvrage est désho-
„ noré par un autre, si on n'y ajoute
„ un autre embellissement. Chaque
„ chose qu'on fait, paroit médiocre &
„ nécessaire, le tout devient superflu
„ & excessif; cependant les architectes
„ ne cherchent qu'à engager, les flat-
„ teurs applaudissent & n'osent contre-
„ dire; on se passionne au bâtiment
„ comme au jeu; une maison devient
„ comme une maîtresse. En vérité, les
„ pasteurs chargés du salut de tant
„ d'ames ne doivent pas avoir le tems
„ d'embellir des maisons. Qui corrigera
„ la fureur de bâtir si prodigieusement
„ en notre siècle, si les bons évêques
„ même autorisent ce scandale? ces
„ deux maisons qui ont paru belles à

„ tant de cardinaux & de princes, même
„ du sang, ne vous peuvent-elles pas
„ suffire? n'avez-vous pas d'emploi de
„ votre argent plus pressé à faire.

„ Souvenez-vous, monseigneur, que
„ vos revenus ecclésiastiques sont le pa-
„ trimoine des pauvres, que ces pau-
„ vres sont vos enfans & qu'ils meu-
„ rent de tous côtés de faim. Je vous
„ dirai comme Dom Barthelemi des
„ Martyrs, disoit à Pie V, qui lui mon-
„ troit ses bâtimens. *Dic ut lapides*
„ *isti panes fiant*, dites à ces pierres
„ de se changer en pain. Espérez-vous
„ que Dieu bénisse vos travaux, si vous
„ commencez par un faste de bâti-
„ mens qui surpasse celui des princes
„ & des ministres d'état, qui ont logés
„ où vous êtes? Espérez-vous trouver
„ la paix de votre cœur dans ces pier-
„ res entassées; que deviendra la pau-
„ vreté de Jésus-Christ, si ceux qui
„ doivent le représenter cherchent la
„ magnificence.

„ Voilà ce qui avilit le ministère,
„ loin de le soutenir; voilà ce qui ôte
„ l'autorité aux pasteurs; l'évangile est
„ dans leur bouche, & la gloire mon-
„ daine est dans leurs ouvrages. Jé-
„ sus-Christ n'avoit pas pour reposer
„ sa tête, nous sommes ses disciples

„ & ses ministres, & les plus grands
„ palais ne sont pas assez beaux pour
„ nous.

„ J'oubliois de vous dire qu'il ne faut
„ point se flatter sur son patrimoine,
„ comme pour tout le reste, le super-
„ flu appartient aux pauvres. C'est de
„ quoi jamais Casuiste, sans exception,
„ n'a osé douter. Il ne reste qu'à exa-
„ miner de bonne foi ce qu'on doit
„ appeller superflu ; est-ce un nom qui
„ ne signifie jamais rien de réel dans
„ la pratique ? sera-ce une comédie
„ que de parler du superflu ? qu'est-ce
„ qui sera superflu si non les embel-
„ lissemens dont aucun de vos prédé-
„ cesseurs même vains & profanes, n'a
„ cru avoir besoin ? Jugez-vous vous mê-
„ me monseigneur, comme vous croyez
„ que Dieu vous jugera ; ne vous ex-
„ posez point à ce sujet de trouble &
„ de remords, pour le dernier mo-
„ ment qui viendra peut-être plutôt que
„ nous ne croyons ; Dieu vous aime,
„ vous voulez l'aimer & vous donner
„ sans reserve à son église, elle a be-
„ soin de grands exemples pour relever
„ le ministère foulé aux pieds ; soyez sa
„ consolation & sa gloire, montrez
„ un cœur d'évêque qui ne tient plus
„ au monde & qui fait régner Jésus-

„ Christ. Pardon, monseigneur, de mes
„ libertés, je les condamne, si elles
„ vous déplaisent : vous connoissez le
„ zèle & le respect avec lequel je vous
„ suis dévoué."

C'est avec cette franchise honnête & polie, avec cette liberté décente, & ce courage apostolique, que Fénelon parloit & écrivoit à ses amis ; aussi ses conseils étoient suivis. En entendant la voix tendre de Fénelon, on sembloit entendre la voix de sa conscience & celle du ciel. C'étoit son intrépidité, & rien ne pouvoit résister à ses conseils, à ses prières, à ses exhortations.

Nous allons encore citer une lettre vive et tendre qu'il écrivoit à un militaire qui, depuis qu'il avoit négligé le service de Dieu, paroissoit négliger M. de Cambrai. Ce Prélat, touché de ce changement, emploie, pour le rappeller à son ancienne piété, tout ce que peuvent lui fournir la sagesse, le zèle et une extrême sensibilité.

Ces lettres qui sont les effusions de son cœur, le peignent au naturel, et sont faites, à ce qu'il nous semble, pour trouver place dans une vie qu'on n'a entreprise que pour le faire bien connoître.

„ Vous m'avez oublié, monsieur : mais
„ il n'est pas en mon pouvoir d'en faire

» autant à votre égard. Je porte au fond
» du cœur quelque chose qui me parle
» toujours de vous, et qui fait que je suis
» toujours empressé à demander de vos
» nouvelles. C'est ce que j'ai senti par-
» ticulierement pendant les périls de vo-
» tre campagne. Votre oubli, bien loin
» de me rebuter me touche encore d'a-
» vantage. Vous m'avez témoigné autre-
» fois une sorte d'amitié, dont l'impres-
» sion ne s'efface jamais, et qui m'atten-
» drit presque jusqu'aux larmes quand
» je me rappelle nos conversations.
» J'espère que vous vous souviendrez
» combien elles étoient douces et cor-
» diales. Avez-vous trouvé depuis ce
» tems-là quelque chose de plus doux
» que Dieu, quand on est digne de le
» sentir? Les vérités qui vous transpor-
» toient ne sont-elles plus ? La pure
» lumière du royaume de Dieu est-elle
» éteinte ? Le néant du monde peut-il
» avoir reçu quelques prix nouveaux ?
» Ce qui n'étoit qu'un misérable songe
» ne l'est-il pas encore ? Ce Dieu dans
» le sein duquel vous versiez votre
» cœur, et qui vous faisoit gouter une
» paix au-dessus de tout sentiment hu-
» main, n'est-il plus aimable ? l'éternel-
» le beauté, toujours nouvelle pour les
» yeux purs, n'a-t-elle plus de charmes
» pour vous ? La source des douceurs

„ céleste, des plaisirs sans remords
„ qui est dans le père des misèricor-
„ des et dans le Dieu de toutes consola-
„ tions, est-elle tarie? Non, car il me
„ met dans le cœur un trop pressant
„ desir de vous rappeller à lui. Je
„ ne puis y résister. Il y a trop long-
„ tems que je balance, et que je dis en
„ moi-même: Je ne ferai que l'impor-
„ tuner. En commençant même cette
„ lettre, je me suis fait des règles de
„ discrétion; mais, à la quatrième li-
„ gne, mon cœur m'a échappé. Dussiez-
„ vous ne me point répondre, dussiez-
„ vous me trouver ridicule, je ne ces-
„ serai de parler de vous à Dieu avec
„ amertume, ne pouvant plus vous par-
„ ler à vous-même. Encore une fois,
„ monsieur, pardonnez-moi si je vais
„ au-delà de toute règle: je le vois aussi
„ bien que vous, mais je me sens poussé
„ et entrainé. Dieu ne vous a point
„ oublié encore, puisqu'il agit en moi
„ si vivement pour votre salut.

„ Que demande-t-il, sinon que vous
„ vouliez être heureux? N'avez-vous
„ pas senti qu'on l'est quand on l'aime?
„ n'avez-vous pas éprouvé qu'on ne
„ peut l'être véritablement, quelque
„ ivresse qu'on aille chercher dans les
„ plaisirs des sens, hors de lui? puis-

que

„ que vous savez donc où est la fon-
„ taine de vie, & que vous y avez au-
„ trefois plongé votre cœur pour le dé-
„ saltérer, pourquoi chercher encore
„ des citernes entr'ouvertes & corrom-
„ pues ? ô beaux jours, ô heureux
„ jours, qui n'étiez éclairés que par
„ les doux rayons d'une miséricorde
„ amoureuse, quand est-ce que vous
„ reviendrez ! quand est-ce qu'il me
„ sera donné de revoir ce cher enfant
„ de Dieu rappellé sous sa main pa-
„ ternelle, comblé de ses faveurs & des
„ délices de son sacré festin, mettant
„ tout le ciel en joie, foulant la terre
„ aux pieds, & tirant de l'expérience
„ de la fragilité humaine, une source
„ inépuisable d'humilité & de ferveur!
„ Je ne vous dis point, monsieur, ce
„ que vous avez à faire : Dieu vous le
„ dira assez lui-même selon vos be-
„ soins, pourvu que vous l'écoutiez in-
„ térieurement, & que vous méprisiez
„ courageusement les gens méprisables.
„ Mais enfin il vous veut, suivez-le.
„ Que pourriez-vous refuser à celui
„ qui veut vous donner tout, en se
„ donnant lui-même ? Faites donc,
„ monsieur, tout ce que vous voudrez;
„ mais aimez Dieu, & que son amour
„ ressuscité en vous, soit votre unique

„ conseil. Je l'ai souvent remercié de
„ vous avoir garanti des périls de cette
„ campagne, où votre ame étoit plus
„ exposée que votre corps : souvent
„ j'ai tremblé pour vous. Faites finir
„ mes craintes, rendez-moi la joie de
„ mon cœur. Je n'en puis jamais sen-
„ tir une plus grande que de me re-
„ voir avec vous, ne faisant qu'un
„ cœur & qu'une ame dans la mai-
„ son de Dieu, en attendant notre
„ bienheureuse espérance & le glo-
„ rieux avénement du grand Dieu, qui
„ nous enivrera du torrent de ses chas-
„ tes délices. Vos oreilles ne sont pas
„ encore désaccoutumées de ce lan-
„ gage sublime de la vérité ; votre
„ cœur est fait pour en sentir les char-
„ mes. Voilà le pain délicieux que nous
„ mangeons tous les jours à la table de
„ notre Père. Pourquoi l'avez-vous quit-
„ té ? Avec un tel soutien, on ne
„ doit pas craindre d'avoir besoin d'au-
„ tre chose.

„ Mais enfin, voici l'unique suppli-
„ cation qui me reste à vous faire :
„ quand même vous ne vous sentiriez
„ pas la force de revenir dans l'heu-
„ reuse situation où vous étiez, du
„ moins répondez-moi, du moins ne
„ me fuyez pas. Je sais ce que c'est

„ que d'être foible, je le suis plus que
„ vous mille fois ; mais n'ajoutez pas
„ à la foiblesse inséparable de l'huma-
„ nité l'éloignement de ce qui peut la
„ diminuer. Vous serez le maître de
„ notre commerce, je ne vous parle-
„ rai jamais que de ce que vous vou-
„ drez bien. Je garderai le secret de
„ Dieu dans mon cœur ; & je serai tou-
„ jours, monsieur, avec une tendresse
„ & un respect inviolable, &c."

Les rapports qu'il entrenoit avec ses amis & qui exprimoient si bien les sentimens de son cœur & le caractère de sa piété, étoient fréquens, presque continuels, & ne l'empêchoient ni de remplir tous les devoirs de l'épiscopat, ni de travailler sans cesse pour la défense de la religion, ni de s'occuper de ce qui intéressoit sa patrie alors très-malheureuse, ni de veiller au soulagement de son peuple désolé par la guerre & par la famine. Les mouvemens imprévus des armées, les désordres & les ravages qui en sont inséparables, portoient la consternation dans les campagnes & obligeoient les habitans à les abandonner, pour chercher un asile dans les villes. La Flandre, ce pays si riant, si fertile, si bien cultivé, n'offroit que des ruines; ses plaines étoient

désertes & abandonnées à la dévastation & à la rapacité des soldats.

Les besoins de l'état, la nécessité de soutenir une guerre où les alliés vouloient forcer Louis XIV à dégrader son règne, & à imprimer sur son peuple un opprobre ineffaçable, forcerent ce roi à augmenter les impôts & à demander des secours extraordinaires. Le clergé du Cambresis fut taxé, Fénelon se conduisit dans cette occasion avec ce patriotisme, ce zèle, ce désintéressement qu'inspire la religion. Le confesseur du roi en rendit compte au roi, & madame de Maintenon en instruisit le cardinal de Noailles par cette lettre. „ Le père de la Chaise dit hier au roi, „ que Mr. de Cambrai ayant taxé son „ clergé & devant être taxé lui-même „ à mille écus par proportion à son „ revenu, il avoit déclaré qu'il donneroit quinze mille francs pour soulager les curés de son diocèse." Le père de la Chaise accompagna ce récit de toutes les louanges que la chose mérite. " Je crois devoir vous tenir „ instruit de tout; si je vais trop loin, „ monseigneur, il ne tiendra qu'à vous „ de me modérer; souvenez-vous que „ ce que je vous écrit, n'est uniquement que pour vous."

Les campagnes de 1704 & les suivantes furent malheureuses. La perte de la bataille de Ramilies qui fut suivie de celle de plusieurs places importantes, consterna le royaume. Pour relever la confiance & rétablir les affaires, Louis XIV en 1708, se détermina à envoyer en Flandre le duc de Bourgogne. Ce prince donna avis à Fénelon du jour de son passage par Cambrai. "Je suis ravi, lui manda-t'il, mon „ cher archevêque, que la campagne „ que je vais faire en Flandre me „ donne lieu de vous embrasser & de „ vous renouveller moi-même les as„ surances de la tendre amitié que je „ conserverai pour vous toute ma vie; „ s'il m'avoit été possible, je me serois „ fait un plaisir d'aller coucher chez „ vous; mais vous savez les raisons „ qui m'obligent à garder des mesures „ & je crois que vous ne vous en for„ maliserez point. Je serai demain à „ Cambrai sur les neuf heures, j'y „ mangerai un morceau à la poste, & „ je monterai ensuite à cheval pour „ me rendre à Valenciennes. J'espère „ vous y voir & vous entretenir sur „ plusieurs choses; si je ne vous donne „ pas de mes nouvelles, vous croyez „ bien que ce n'est pas faute d'amitié

„ & de reconnoissance, elle est assu-
„ rément telle qu'elle doit être."

La division parmi nos chefs occasionna des désordres & des scandales. On osa accuser le duc de Bourgogne de pusillanimité & de foiblesse, & on porta l'injustice jusqu'à publier que sa sagesse & sa piété avoient occasionné des malheurs & des pertes; Fénelon instruit de tout ce qui se passoit, en gémissoit devant Dieu, & crut devoir apprendre au prince les propos qu'on tenoit, & l'avertir de ce qu'il devoit faire pour reparer ses torts, s'il en avoit, ou pour se justifier & rétablir une réputation si nécessaire au bonheur de l'état. Il lui en écrivit donc avec ce ton qui permet de tout dire, parce qu'il ne dit rien avec humeur ni avec âpreté.

Après lui avoir parlé dans différentes lettres, du véritable honneur des princes, qui consiste dans la vertu, de l'utilité pour eux de la contradiction, parce que sans elle les princes ne *sont point dans les travaux des hommes*, & qu'ils oublient l'humanité; il faut, ajoute-t'il, qu'ils sentent que tout peut leur échapper, que leur grandeur même est fragile & que les hommes qui sont à leurs pieds leur manqueroient si cette grandeur venoit à manquer. Il l'avertit

ensuite des propos que des ennemis secrets & des politiques artificieux tenoient sur son compte ; il lui recommande de les mépriser en un certain sens, pour ne tomber jamais dans la tristesse & dans le dégoût du travail, de retrancher quelques jeux & de gagner les cœurs de la multitude par une parole, un geste, un sourire, un coup-d'œil ; de changer promptement les préjugés publics & de s'attirer les louanges du monde entier : il lui montre l'obligation où sont les princes à se faire aimer & estimer par la justice & leur clémence ; il l'exhorte à rester à l'armée, attendre & tâcher d'éviter un ordre absolu de partir trop tôt. En lui recommandant la piété, il lui dit de la pratiquer d'une manière simple, douce, noble, forte & convenable à son rang ; d'aller tout droit aux devoirs essentiels de son état par le principe de l'amour de Dieu, & ne rendre jamais la vertu incommode par des hésitations scrupuleuses sur les petites choses. Un prince ne peut point à la cour ou à l'armée, régler des hommes comme des religieux, il faut en prendre ce qu'on peut & se proportionner à leur portée.

„ On vous croit foible, dit Fénelon

„ au duc de Bourgogne, nonobstant
„ l'étendue de votre esprit; c'est par-
„ là qu'on vous attaque; c'est par ce
„ côté là qu'il est capital de vous dé-
„ fendre; il faut convaincre le monde
„ que vous sentez tout ce que vous
„ devez sentir & que rien ne vous
„ échappe. Si vous paroissez mou & fa-
„ cile à entrainer, on vous entrainera
„ & l'on vous ménera loin aux dépens
„ de votre réputation; mais si vous par-
„ lez au roi d'un ton ferme & respec-
„ tueux, si vous montrez clairement en
„ détail les véritables causes des mauvais
„ événemens avec les remèdes qu'on
„ peut y apporter, si vous lui faites
„ voir que vous n'avez manqué en rien
„ d'essentiel, si vous lui représentez la
„ situation très-embarrassante où vous
„ vous êtes trouvé, les pièges qui vous
„ environnoient, le peu de secours qui
„ étoient autour de vous, avec les mé-
„ comptes que vous avez été contraint
„ d'essuyer par la négligence & la con-
„ fiance téméraire de M. de Vendôme,
„ enfin si vous appuyez vos bonnes rai-
„ sons par les témoignages uniformes
„ des principaux officiers qui doivent
„ naturellement dire la vérité en votre
„ faveur, si peu que vous ayez soin
„ de gagner leurs cœurs, le roi ne

« pourra s'empêcher d'avoir égard à « votre bonne cause pour l'intérêt de « l'état, & de sentir que vous n'êtes « pas foible ainsi qu'on vous en accuse. « Ce qui est certain, est que si après « avoir été peut-être trop peu décisif à « l'armée, vous paroissez foible & ti- « mide à la cour, vous tomberiez dans « un état d'où il seroit très-difficile de « vous tirer ; vous n'avez point d'autre « ressource que celle des bonnes raisons « appuyées avec une fermeté qui ne peut « être que louée, quand elle sera assai- « sonnée d'une soumission, d'un zèle « & d'un respect à toute épreuve pour « le roi. Le moment de votre retour à « la cour sera une crise, je redoublerai « mes foibles prières en ce tems-là.

« Il s'agit de détromper le monde « prévenu ; écoutez les personnes les « plus expérimentées & ensuite prenez « votre parti. Il est moins dangereux « d'en prendre un mauvais que de n'en « prendre aucun, ou que d'en prendre « un trop tard. Pardonnez, monsei- « gneur, la liberté d'un ancien servi- « teur qui prie sans cesse pour vous & « qui n'a d'autre consolation en ce « monde que celle d'espérer que mal- « gré ces traverses, Dieu fera par vous « des biens infinis. »

Ces conseils furent très-bien reçus du duc de Bourgogne. Ce prince chérissoit, respectoit & estimoit Fénelon. » Je suis charmé, lui écrivoit-il, des » avis que vous me donnez... & je vous » conjure de les renouveller toutes les » fois qu'il vous plaira. Il me paroît, » dieu-merci, que j'ai une partie des » sentimens que vous m'inspirez & que » vous faisant connoître ceux qui me » manquent, Dieu me donnera la force » de tout accomplir & d'user des re- » mèdes que vous me prescrivez ; il » me paroit que pour ne me guères » voir, vous ne me connoissez pas mal » encore."

Le duc de Bourgogne de retour à Versailles, se conduisit selon les conseils que lui avoit donnés Fénelon. Il insista fortement pour qu'on lui permît de retourner à l'armée. Il devoit pendant la campagne de 1709, commander celle que nous avions sur le Rhin, mais au moment du départ, le contrôleur-général représenta dans le conseil qu'il n'avoit point d'argent à lui donner, & qu'il prévoyoit que son armée manqueroit souvent du nécessaire dans le courant de cette campagne. » Puisque » l'argent nous manque, repliqua le » duc de Bourgogne, j'irai sans suite,

„ je vivrai en simple officier, je man-
„ gerai s'il le faut le pain du soldat, &
„ personne ne se plaindra de manquer
„ du commode quand on verra que j'ai
„ à peine le nécessaire."

Malgré ses instances et ses prières, le duc de Bourgogne ne commanda pas l'armée et resta à Versailles.

On eut à combattre cette année contre la faim, la rigueur de l'hyver & l'extrême cherté des bleds. L'armée de Flandre se trouvoit sans magasins, et le soldat sans subsistance. Fénelon donna à toute la contrée l'exemple de fournir volontairement des bleds; il n'en coutoit rien à son cœur pour faire cet acte de générosité & de désintéressement. Il s'en exprime ainsi en écrivant au contrôleur-général. „ Je ne me résoudrai
„ jamais, monsieur, à vous proposer
„ aucun prix, je vous ai abandonné mes
„ bleds, ordonnez tout ce qui vous
„ plaira & tout sera bon... Je ne cher-
„ che point de sûretés pour le paye-
„ ment; dès le commencement je ne
„ vous en ai demandé aucunes & je
„ veux finir comme j'ai commencé,
„ en m'abandonnant sans réserve à vo-
„ tre discrétion. Il n'y a dans mon pro-
„ cédé ni attention à mon intérêt, ni
„ aucune vue de politique.

TAYLORIAN OXFORD

Fénelon ne se borna point à livrer ses bleds, en priant qu'on lui en laissat pour sa consommation, & pour fournir à tout ce qui abordoit chez lui & passoit par Cambrai ; il rendit comme seigneur du château de Cambrésis, une ordonnance qui vû les besoins pressans des peuples & du soldat, enjoignit à tous les fermiers censiers, de faire battre leurs grains, de les porter à un terme fixe aux marchés voisins, et de n'en réserver que ce qui étoit indispensable pour leur nourriture. Malgré toutes ces précautions, malgré les efforts incroyables qu'il fit pour pourvoir aux besoins de son peuple, l'année de 1709 fut si désastreuse, & la Flandre étoit couverte de tant de troupes & de tant d'habitans, qu'il fut impossible à Fénelon de survenir à leurs besoins les plus urgens ; il eut alors recours à la bonté du roi, & nous allons transcrire la lettre vraiment épiscopale & paternelle qu'il écrivit à ce sujet à l'intendant de l'armée.

„ Je ne puis m'empêcher de faire ce
„ que notre ville & notre pays désolé me
„ pressent d'exécuter. Il s'agit de vous
„ supplier instamment d'avoir la bonté
„ de nous procurer les secours que vous
„ nous avez promis de la part du roi.
„ Ce pays & cette ville n'ont pour cette

» année d'autre ressource que celle de
» l'avoine, le bled ayant absolument
» manqué ; vous jugez bien, monsieur,
» que les armées qui sont à nos portes
» & qui ne peuvent subsister que par
» les derrières, enlèvent une grande
» partie de l'avoine qui est encore sur
» la campagne. Il en périt beaucoup
» plus par le dégat & par le ravage,
» que par les fourages réglés ; il en
» faudra beaucoup pour les chevaux
» pendant tout l'hiver, si on laisse de
» la cavalerie sur cette frontière. Il ne
» s'agit plus du froment qui est monté
» jusqu'à un prix énorme, où les fa-
» milles même les plus honnêtes ne
» peuvent plus en acheter ; sa rareté
» est extrême, l'orge nous manque
» entiérement, le peu d'avoine qui
» nous restera peut-être, ne sauroit
» suffire aux hommes & aux chevaux,
» il faudra que les peuples périssent &
» l'on doit craindre une contagion qui
» passera bientôt d'ici jusqu'à Paris,
» dont nous ne sommes éloignés que
» de trente-une lieues par le droit
» chemin ; de plus vous comprenez,
» monsieur, mieux que personne, que
» si les peuples ne peuvent ni semer,
» ni vivre, vos troupes ne pourront
» point subsister sur cette frontière, sans

» habitans qui leur fournissent les choses
» nécessaires ; vous voyez bien aussi
» que l'année prochaine, la guerre de-
» viendroit impossible à soutenir dans
» un pays détruit. Le pays où nous som-
» mes, monsieur, se trouve tout auprès
» de cette dernière extrêmité ; nous
» ne pouvons plus nourrir nos pauvres
» & les riches même tombent en pau-
» vreté. Vous m'avez fait l'honneur de
» m'écrire, que le roi auroit la bonté
» de faire venir en ce pays beaucoup
» de grains de Mars, c'est-à-dire d'orge
» & d'avoine ; c'est l'unique moyen de
» sauver une frontière, si voisine de
» Paris & si importante à la France ;
» je croirois manquer à Dieu & au roi,
» si je ne vous représentois pas fidéle-
» ment notre état ; nous attendons tout
» de la compassion de sa majesté, pour
» des peuples qui ne lui montrent pas
» moins de fidélité & d'affection, que
» les sujets de l'ancien royaume. Enfin
» nous sommes persuadés que vous serez
» favorable à un pays que vous avez
» gouverné avec tant de sagesse & de
» désintéressement & qui a tant de con-
» fiance en votre bonté. "

Ce fut après la bataille de Malplaquet, la plus longue & la plus meurtriere de cette guerre, que Fénelon étonna l'ar-

mée d'admiration et de respect par sa charité pour les blessés & les malades; il en remplit non-seulement son palais, mais encore son séminaire, qui se trouva libre par l'absence des jeunes ecclésiastiques. Sa charité alla même jusqu'à louer des maisons lorsque les appartemens manquoient chez lui, & il faisoit fournir aux malades tout ce qui etoit nécessaire pour les guérir & pour les nourrir. Enfin dit Ramsai, il étoit l'asyle de tous les malheureux, tous trouvoient une retraite chez lui ou auprès de lui; ni l'horreur de leur misère, ni leurs maladies infectes n'arrêtoient son zèle; il se promenoit au milieu d'eux comme un bon père. Les soupirs qu'il laissoit échapper marquoient combien son cœur étoit ému de compassion; sa présence & ses paroles sembloient adoucir leurs maux.

Tandis qu'il se promenoit autour des tables qu'il avoit fait dresser dans tous ses appartemens, pour nourrir les infortunés habitans de la campagne, il vit un paysan jeune encore qui ne mangeoit point, & qui paroissoit profondément affligé. Fénelon vint s'asseoir à ses côtés pour le distraire; il lui dit qu'on attendoit des troupes le lendemain, qu'on chasseroit les ennemis, & qu'il retourneroit bientôt dans son vil-

lage. *Je n'y retrouverai plus ma vache*, répondit le paysan; *ce pauvre animal me donnoit beaucoup de lait, et nourrissoit mon père, ma femme et mes enfans.* Fénelon promit alors de lui donner une autre vache si les soldats s'emparoient de la sienne; mais après avoir fait d'inutiles efforts pour le consoler, il voulut avoir une indication précise de la chaumière qu'habitoit ce paysan à une lieue de Cambray; il partit ensuite à dix heures du soir à pied, avec son sauf-conduit, & un seul domestique; il se rendit à ce village, ramena lui-même la vache à Cambray vers le milieu de la nuit, & alla sur le champ en donner avis à ce pauvre laboureur. C'est peut-être le plus beau trait de la vie de Fénelon. Malheur aux cœurs durs qui pourroient l'entendre raconter sans en être attendris! de pareils détails blesseront peut-être la délicatesse de ces Lecteurs qui n'admirent que des actions d'éclat, & qui dédaignent la simplicité si touchante de la vertu.

Tant de soins & d'embarras ne l'empêchoient pas d'accueillir avec une politesse noble & aisée, tous les officiers qui venoient le voir; il les logeoit, tenoit pour eux une table aussi magni-

fique que les circonstances le permettoient, les entretenoit, leur donnoit des conseils salutaires & leur laissoit à tous une grande impression d'estime, pour sa vertu & pour sa piété.

Tout autre auroit cru une telle dépense excessive, dans un temps où le voisinage des armées & la stérilité des campagnes diminuoient si fort ses revenus; mais Fénelon ne mesuroit ses libéralités que sur les besoins des malheureux; modeste dans tout ce qui concernoit sa personne, mangeant toujours seul & ne vivant que de légumes, à ce qu'il disoit par régime, & à ce que nous croyons par mortification, il faisoit parfaitement les honneurs de sa maison; mais ne touchoit jamais à rien de ce qu'on servoit aux généraux & aux officiers, que le désir de voir un homme aussi extraordinaire & de converser avec lui, attiroient en foule dans son palais. Cette espèce de culte & de vénération n'étoit pas renfermée dans les seules armées françaises, les ennemis mêmes la partageoient. La connoissance de ses écrits & sur-tout de son Télémaque, avoit fait une si grande impression dans le pays étranger, que les sentimens pour celui qui en étoit l'auteur se trouvoient les mêmes dans l'armée des alliés que dans

celle de France. Le prince Eugène, le duc de Malbouroug, le duc d'Ormonds, avoient conçu pour Fénelon, une estime particulière : lorsque l'ennemi apprenoit qu'il devoit faire quelque voyage dans son diocèse, il lui mandoit qu'il n'avoit pas besoin d'escorte française, qu'il l'escorteroit lui-même ; les hussards des troupes impériales, soldats connus par leur rapacité & leur férocité s'empressoient de lui rendre ce service. Fénelon aimoit & chérissoit les étrangers, il les recevoit avec une cordialité & une distinction qui les touchoient, quelle que fut leur religion. L'humanité les lui rendoit précieux & intéressans, il prenoit plaisir à les entretenir des mœurs, des loix du gouvernement de leur pays, sans jamais leur faire sentir ce qui leur manquoit de la délicatesse des mœurs françaises ; au contraire, il disoit souvent : la politesse est de toutes les nations, les manières de l'exprimer sont différentes, mais indifférentes de leur nature.

Il y avoit un jour de l'année où il avoit coutume d'aller à une ville de son diocèse pour une cérémonie religieuse ; on le sçut dans l'armée des alliés, il devoit passer à la porte de leur camp ; ils projettèrent de placer des détache-

mens sur la route & de l'amener au camp, pour donner à tous, aux officiers & aux soldats qui le désiroient également, la satisfaction de le voir & de l'entendre. Fénelon en fut averti, mais il crut que sa qualité de sujet & l'état de relégué dans son diocèse ne lui permettoient point de se prêter au dessein qu'on avoit sur lui. Cette aventure auroit flatté son amour-propre, mais son humilité le fit renoncer généreusement à son voyage. Si les généraux des alliés apprenoient que quelque lieu à portée de leur armée appartenoit en propre à l'Archevêque de Cambrai, ils y mettoient aussi tôt des gardes & en faisoient conserver les grains, les bois & les prairies avec autant de soin que s'il eut été question de l'un d'entr'eux les plus accrédités. Ces terres ainsi protégées en sa considération, devenoit même un refuge sûr pour les paysans du voisinage qui s'y transportoient & y faisoient transporter leur famille & leurs effets.

L'armée des alliés se trouvoit à la fin de la campagne de 1711 à la vue des remparts de Cambrai, et entre l'armée de France & la petite ville du château Cambrésis, qui est le principal domaine des archevêques. Cette ville

étoit remplie des grains du prélat & de ceux que les habitans de la campagne y avoient retirés. Le duc de Malbourough les fit d'abord conserver par un détachement qu'il y envoya, mais quand il prévit que la rareté des subsistances pour son armée, ne lui permettroit pas de refuser jusqu'à la fin le fourragement de cette petite ville, il en fit avertir Fénelon ; on chargea sur des chariots les bleds qui s'y trouvoient, et ils furent conduits à la vue du camp des alliés, par une escorte de leurs troupes qui les suivit jusques sur la place d'armes de Cambrai, qui étoit comme le quartier général de l'armée française. Ce trait si singulier montre bien la considération dont jouissoit par tout l'archevêque de Cambrai.

Pendant cette guerre il eut l'honneur de recevoir chez lui et d'entretenir souvent, le fils de Jaques II, roi d'Angleterre, qui fit quelques campagnes avec nous, sous le nom de chevalier de Saint-Georges. Ce prince l'écouta avec vénération et docilité. Fénelon lui recommanda sur toute chose de ne jamais forcer ses sujets à changer leur religion. Nulle puissance humaine ne peut forcer, dit-il, le retranchement impénétrable de la liberté du cœur...

Quand les rois se mêlent de religion, au lieu de la protéger, ils la mettent en servitude. Accordez donc à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indiférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre, et en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion. Tout prince sage, lui dit-il encore un jour, doit souhaiter de n'être que l'exécuteur des loix, et d'avoir un conseil suprême qui modère son autorité ; l'autorité paternelle est le premier modèle des gouvernemens : tout bon père doit agir de concert avec ses enfans les plus sages et les plus expérimentés.

Pendant les dernieres années de la guerre, Fénelon continua à donner des preuves de son patriotisme et de sa piété ; sa vigilance pastorale s'étendoit à tous les besoins spirituels de son troupeau, et sa charité compatissante répandoit avec profusion les secours les plus abondans sur tous ceux qui les reclamoient ; il travailloit constamment à la défense de la foi et à l'accroissement de la piété, et ne travailloit pas avec moins d'ardeur au soulagement des malheureux qui l'environnoient. Quel spectacle pour une ame sensible que les maux qu'entraine la guerre et la famine ! Fé-

nelon en étoit pénétré et n'en cherchoit qu'avec plus d'ardeur les moyens d'y remédier. Mémoires pour les ministres, projets, avis, recommandations, il ne négligeoit rien : s'élevant au-dessus de la disgrace où il étoit et presque au-dessus de sa modestie naturelle, il parloit, il écrivoit, il représentoit avec cette hardiesse noble et généreuse qu'inspire le sentiment, et que le crédit ne donne pas toujours. Il s'exprimoit avec la même confiance vis-à-vis des généraux ennemis et ne balançoit pas à leur écrire quand l'intérêt de son église & de son troupeau, sembloit le lui demander. Nous ne citerons qu'une de ces lettres écrites au prince Eugène après la prise de Tournai.

„ Quoique je n'aie point l'honneur d'être connu de vous, j'espère que vous aurez la bonté d'agréer la liberté que je prends de demander votre protection pour les églises de mon diocèse, qui sont dans la ville ou dans le voisinage de Tournai. Je ne suis point surpris de ce que les Allemands, les Anglais & les Hollandais qui ne sont point catholiques, prennent des lieux convenables pour exercer librement leur religion, mais j'ose dire, monsieur, qu'ils n'ont aucun besoin de rendre cet exercice public

et ouvert pour y attirer les catholiques. Il y a toujours en chaque pays des esprits légers et crédules, que le torrent de la nouveauté entraîne & qui sont facilement séduits ; cette séduction des esprits foibles, ne pourroit que troubler un pays qui a été toujours jaloux de conserver l'ancienne religion ; elle a été toujours fortement soutenue et protégée sous la domination de la maison d'Autriche, & j'ai peine à croire que ceux qui gouvernent pour tous les alliés, voulussent autoriser une innovation qui allarmeroit l'église catholique. Faites-moi, monsieur, l'honneur de me permettre de vous citer un exemple assez récent, qui pourroit servir à persuader ceux qui ont besoin d'être persuadés. Après la fin de la guerre dernière et immédiatement avant celle-ci, les troupes de Hollande qui étoient en garnison à Mons et dans les Pays-bas espagnols, avoient un lieu un peu écarté pour leur prêche, où ils exerçoient librement leur religion sans s'ouvrir à aucun des catholiques qui peuvent être séduits. Il me paroît, monsieur, que ce tempérament dont on se contentoit alors, seroit encore suffisant aujourd'hui pour satisfaire les autres religions sans blesser la nôtre. J'espère que si cet expé-

sant de tous les besoins, & qui expose cette église au schisme & à la séduction contre la foi.... Il est facile de montrer par le projet que je propose, qu'on peut accorder les sentimens de la reconnoissance la plus vive & de l'attachement le plus inviolable, avec les régles canoniques, que le devoir d'évêque ne nuit en rien à celui de sujet, et qu'en faisant tout pour le roi, il ne peut ni manquer à Dieu, ni à l'église.

„ On ne doute point ajoute Fénelon, que les Hollandois qui ne connoissent aucune règle en ces matières & qui n'ont aucun autre conseil dans cette affaire, que celui d'un parti hardi et hautain jusqu'au dernier excès, ne poussent leurs entreprises jusqu'au bout; si M. de Beauveau persiste à rester éloigné de son diocèse. On croit aussi que le sieur Ernest n'attend que d'avoir pris possession de son doyenné pour se faire établir grand vicaire, pendant cette prétendue vacance du siège.... Cette affaire va droit à un schisme inévitable dans cette pauvre église, et comme un grand nombre de causes viennent par appellation du tribunal épiscopal de Tournai, au tribunal métropolitain de Cambrai, il sera impossible malgré toutes nos précautions, que les démarches que je se-

rois obligé de faire pour ne connoître en rien les grands vicaires officiaux, qui seront établis par ce parti schismatique, n'attirent sur le diocèse de Cambrai, l'orage qui est déjà si près de nous. J'ai attendu jusqu'à une si affreuse extrêmité, pour prendre la liberté de faire ces représentations, j'espère qu'elles ne seront pas sans fruit, car je ne saurois douter que M. de Tournai ne pense en cette occasion tout ce que l'amour de l'église, sa conscience & la bienséance peuvent lui inspirer. Dieu m'est témoin que je ne prends dans un si pressant besoin, la liberté de parler, qu'à cause que ma place m'y oblige, à peine de trahir la vérité & l'église ; je le fais avec un sincère & respectueux attachement pour mon confrère ; je ne propose pour lui que ce que je voudrois faire pour moi-même, si j'avois le malheur d'être dans de pareilles circonstances. "

Cette affaire fut longue à terminer ; les vicaires généraux continuèrent à nommer aux canonicats vacants de la cathédrale. Le pape intervint et défendit au Chapitre de reconnoître ces intrus. Fénelon fut encore consulté, et fit une réponse remarquable par la sagesse & la fermeté des conseils qu'il donna.

„ Je puis me tromper, répondit-il,
„ & je ne vous donne mes pensées,
„ mon cher abbé, que comme très-im-
„ parfaites; mais je ne puis vous donner
„ que le peu que j'ai, et je vous le
„ donne de tout mon cœur, comme
„ si j'allois mourir dans ce moment.
„ 1. Il me semble qu'il convient que
„ votre Chapitre soutienne avec fermeté
„ et patience, ce qui lui a fait tant
„ d'honneur & qui a tant édifié l'é-
„ glise. Je ne suis nullement étonné de
„ ce qu'on vous menace. On espère
„ que le Chapitre aura peur et reculera,
„ mais si votre corps demeure soumis,
„ respectueux, modeste, zélé pour l'o-
„ béissance à l'égard du temporel,
„ et s'il se retranche à suivre humble-
„ ment le bref du pape qui est devenu
„ public, que pourra-t-on lui faire? On
„ n'emprisonnera point à la fois tant
„ de chanoines, cette conduite seroit
„ une preuve trop évidente de la vio-
„ lence et de la nullité de tout ce qu'on
„ feroit dans la suite. Heureux ceux
„ qui souffrent pour la justice. Il im-
„ porte qu'on voye des ministres de
„ l'autel qui sachent souffrir avec paix,
„ douceur & soumission, pour maintenir
„ les loix & la liberté de l'église. La
„ cause de St. Thomas de Cantorbery

„ n'étoit pas aussi claire que la vôtre.
„ 2. Je ne vois rien qui doive vous
„ faire changer de conduite. C'est la
„ même liberté de votre église à con-
„ server à l'égard d'une puissance sou-
„ veraine, qui n'est pas dans notre
„ communion, quoique vous deviez
„ d'ailleurs lui être parfaitement soumis
„ pour tout ce qui est temporel. C'est la
„ même nécessité de ne participer point
„ à la réception des intrus; c'est la
„ même obligation de suivre le bref du
„ pape, qui vous défend sous peine
„ d'excommunication, de les recevoir.
„ Pourquoi changeriez-vous?
„ 3°. Une protestation secrète n'au-
„ roit point la même force qu'un refus
„ humble, respectueux & constant,
„ d'admettre les intrus. La protestation
„ paroîtroit un relâchement & un tour
„ politique pour paroître céder en ne
„ cédant pas.... Elle autoriseroit au
„ moins pour un tems les intrus, elle
„ donneroit une dangereuse couleur à
„ leur cause, elle rendroit leur pré-
„ tention moins odieuse par une appa-
„ rence de possession paisible & cano-
„ nique. Quoi qu'il en soit ce procédé
„ ambigu seroit moins simple, moins
„ droit, moins évangelique qu'un refus
„ modeste, humble, soumis, respec-

» tueux & ferme pour obéir au bref
» du pape.

» 4°. Une absence du chapitre paroî-
» troit une affectation & un abandon de
» la bonne cause, les bien-intentionnés
» s'absentant à la fois & d'un commun
» accord. D'ailleurs, ces chanoines ab-
» sens d'une seule assemblée du cha-
» pitre se trouveroient aux autres cha-
» pitres suivans, & à tous les offices où
» il faudroit prier, officier, donner le
» baiser de paix & reconnoître pour
» frères des intrus excommuniés. Ce
» seroit l'équivalent d'une réception en
» chapitre & on n'en auroit pas moins
» auprès du souverain, tout le démérite
» de s'être absenté pour ne consentir
» pas.

» 5°. Ce que je craindrois seroit que
» les grands vicaires de Mr. l'évêque,
» ne fussent chassés sur les refus d'ad-
» mettre les intrus; alors le souverain
» seroit peut-être tenté d'y suppléer
» par les intrus & par leurs adhérens.
» Ce seroit une source de schisme; on
» pourroit l'éviter par l'absence des
» grands vicaires, mais les grands vi-
» caires donneroient un grand exem-
» ple de timidité & de foiblesse par
» leur absence.

» 6°. Je ne voudrois point cependant
» exiger de tous les vocaux une résis-

„ tance ouverte, dont tous ne sont pas
„ peut-être capables. Je voudrois que
„ tous prissent un parti uniforme, que
„ tous pussent soutenir jusqu'au bout,
„ de peur qu'un parti trop difficile à
„ soutenir, ne causa une division qui
„ ruineroit tout. Ainsi à toute extrêmité
„ je tolérerois le parti de l'absence &
„ de la protestation secrète que j'en-
„ verrois à Mr. le Nonce. Il faut que
„ les plus forts s'accommodent à ceux
„ qui le sont un peu moins. L'épreuve
„ est longue & rude, il est facile de
„ croire de loin qu'on la surmonteroit;
„ mais je crois sans peine que j'y suc-
„ comberois sans un grand secours de
„ la grace. Je vous plains tous, je vous
„ revère comme des confesseurs, & je
„ me recommande à vos prières."

C'est avec cette modestie, cette affection, cette fermeté & cette condescendance en même tems, que Fénelon traitoit les affaires les plus épineuses, sur lesquelles on le consultoit. Il présentoit toujours pour guide & pour frein, la religion, la raison, la charité; il exposoit ce qui seroit le mieux & n'exigeoit que ce qui étoit nécessaire.

La confiance que Fénelon avoit inspiré par ses lumières & ses vertus, la considération que lui donnoit une con-

duite noble, uniforme, pieuse, épiscopale, sa réputation de droiture, de désintéressement, de vérité, tout faisoit qu'on avoit recours à lui dans les embarras spirituels & temporels où nous jettoient la confusion des armes & les querelles théologiques ; & cet homme étonnant qu'on s'étoit tant efforcé d'humilier, qui sembloit devoir être flétri, écrasé & par la disgrace où le tenoit encore un roi tout puissant, & par la foudre lancée contre son livre du haut du vatican, devint cependant l'admiration de l'église & de l'état, par les services qu'il leur rendit & par le zèle qu'il mit à les défendre. Les travaux auxquels il fallut se livrer, les sacrifices d'argent qu'il fallut faire, ne lui coutèrent pas un regret ; il ne tenoit ni à ce qu'on appelle fortune, ni à cette gloire profane qui donne à ses partisans tant d'autorité & de courage. Le cœur de Fénelon n'étoit plus sensible qu'aux charmes & aux consolations de l'amitié, Dieu voulut sans doute y régner seul, il lui ôta tout ce qui sembloit partager ses affections. Fénelon perdit successivement & presque coup sur coup ses amis, ses protecteurs les plus chéris & les plus accrédités.

L'abbé de Langeron fut le premier

qu'il eut à pleurer & celui peut-être qui lui avoit donné les marques les plus tendres d'attachement ; il mourut sous les yeux & entre les bras de Fénelon. J'ai le cœur percé de douleur, écrivoit ce prélat à l'un de ses neveux, dès qu'il s'apperçut que la maladie tournoit à la mort, notre pauvre abbé de Langeron est à l'extrêmité. Oh ! que je souffre & que j'aime à souffrir, nous avons perdu notre cher abbé, lui mandoit-il deux jours après, & je suis accablé de douleur.

Cette perte si affligeante pour Fénelon, ne fut que le prélude des sacrifices douloureux que la Providence exigea bientôt de lui. Peu de tems après, il eut à pleurer avec le duc de Bourgogne la mort du grand dauphin & celle de madame la duchessse de Bourgogne. Personne ne connoissoit mieux un cœur qu'il avoit formé en quelque sorte, & personne ne sentit aussi plus vivement & ne fut autant alarmé de l'impression que devoient faire sur son auguste élève ces catastrophes accablantes & inattendues ; un père dans la force de l'âge, une épouse uniquement chérie & si digne de l'être, les liens les plus tendres & les plus sacrés subitement rompus ; toutes les dou-

cœurs, toutes les consolations de la vie brusquement enlevées ; ce vuide, cette solitude de l'ame, qui rendent si importuns, si fatigans, les empressemens de tout ce qui nous reste, de tout ce que nous voyons, la jeunesse du prince qui lui promettoit de longs jours & ne lui laissoit que la triste espérance de prolonger son deuil & ses regrets, sa vertu même qui en sanctifiant, en purifiant ses attachemens, les avoient rendus plus profonds, plus solides, plus inébranlables & ne donnoit aucune prise aux distractions ou plutôt aux illusions qu'on nous offre dans la douleur, & qui n'entrent guère dans les cœurs véritablement affligés. Voilà l'état où Fénelon se représentoit le dauphin ; il en écrivit au duc de Chévreuse & lui envoya une lettre pour le prince désolé. Il y entre dans sa peine, la justifie, pour ainsi dire par l'exemple de saint Augustin, rapporte la peinture si vive que fait ce père, d'une ame plongée dans l'amertume de ses regrets, & le ramène ensuite aux sentimens de religion, les seuls peut-être qu'on soit capable d'écouter dans l'excessive douleur.

» Je prie, lui mande-t-il, je prierai, » je fais même prier pour la princesse » que nous avons perdu. Dieu sait si

» le prince est oublié ! Il me semble
» que je le vois dans l'état où saint
» Augustin se dépeint lui-même : mon
» cœur est obscurci par la douleur ;
» tout ce que je vois me rappelle les
» horreurs de la mort, & devient mor-
» tel & funèbre pour moi... La mai-
» son paternelle, cet asyle de la paix,
» est devenue l'image & le séjour de
» l'infélicité...

» Ce n'est pas tout, ajoute Fénelon,
» que de n'aimer que ce qu'on doit
» aimer : Dieu jaloux veut qu'on ne
» l'aime que pour lui & de son amour...
» Tout ce qu'on aime le plus légiti-
» mement ici-bas nous prépare une
» sensible douleur parce qu'il est de
» nature à nous être bientôt enlevé.... Dieu n'afflige que par
» amour; il est le Dieu de toute con-
» solation, il essuye les larmes qu'il
» fait répandre, il fait trouver en lui
» tout ce qu'on croit perdu, il sauve
» la personne que la prospérité mon-
» daine auroit réduite, il détache celle
» qui n'étoit pas assez détachée. Il faut
» s'abandonner à lui avec confiance &
» lui dire : *que votre volonté se fasse*
» *sur la terre comme dans le ciel !*"

Le duc de Bourgogne fut frappé du même coup que madame la dauphine,

il ne lui survécut que de six jours. Jamais prince ne fut plus regretté & ne mérita plus de l'être pour sa piété, son esprit, son application aux affaires, son amour pour le peuple & sa charité qui le rendoit si économe pour lui-même, si prodigue pour les pauvres. " Mes liens sont rompus, s'écria Fénelon, en apprenant cette affreuse nouvelle. Rien ne sauroit plus m'attacher à la terre. Hélas ! mon bon duc, écrivoit-il au duc de Chévreuse, Dieu nous ôte toute espérance pour l'église & pour l'état ; il a formé à peine ce jeune prince, il l'a orné, il l'a préparé pour les plus grands biens, il l'a montré au monde & aussi-tôt il l'a détruit. Je suis saisi d'horreur & malade de saisissement sans maladie. En pleurant le prince mort, qui me déchire le cœur, je suis allarmé pour les vivans, ma tendresse m'allarme pour vous & pour le bon duc de Beauvilliers ; de plus je crains pour le roi, sa conservation est infiniment importante. "

Après avoir donné à sa douleur & au bien de la patrie, ces premiers momens, Fénelon crut pouvoir s'occuper de ce qui l'intéressoit & réclama les lettres, les mémoires, les instructions, qu'on trouveroit de lui dans les papiers

secrets du duc de Bourgogne. Le duc de Beauvilliers fit à ce sujet toutes les démarches convenables & nécessaires ; madame de Maintenon lui répondit de Saint-Cyr, le 15 mars 1712. "Je voulois „ vous renvoyer tout ce qui s'est trouvé „ de vous & de M. de Cambrai, mais „ le roi a voulu le brûler lui-même. „ Je vous avoue que j'en ai eu grand „ regret, car jamais on ne peut écrire „ rien de si beau & de si bon, & si le „ prince que nous pleurons a eu des „ défauts, ce n'est pas pour avoir reçu „ des conseils trop timides, ni qu'on „ l'ait trop flatté. On peut dire que „ ceux qui vont droit, ne sont jamais „ confus."

Un reste de prévention dans Louis XIV contre Fénelon, le regret peut-être de ne s'être pas conduit par des principes si justes, des vérités fortes qui le frappoient par leur importance, mais qui le blessoient, qui paroissoient dures à un prince trop accoutumé à la louange, & qu'il regardoit comme une critique téméraire & hardie de plusieurs époques de son règne, ses malheurs actuels & l'épuisement de son peuple, dont il ne vouloit pas voir la source principale, dans ces idées fausses de gloire, de grandeur & de magnificence

dont la religion lui faisoit sentir la vanité, mais dont son cœur & son esprit n'étoient pas encore parfaitement désabusés. Tant d'autres raisons plus sages sans doute que celles que nous imaginons, déterminèrent Louis XIV à supprimer ces leçons précieuses ; il conserva néanmoins les écrits de son petit fils, & l'auteur de la vie de ce prince en a enrichi son histoire, les cite, les copie très-souvent, & toujours d'une manière sage & intéressante.

Tout ce que Fénelon avoit composé pour l'instruction du duc de Bourgogne, ne fut cependant pas perdu pour le public. Le duc de Beauvilliers en avoit des copies de la main même de Fénelon, & c'est à ce seigneur que la famille de l'archevêque de Cambrai est redevable de la partie qui reste de la correspondance de ce prince avec son ancien précepteur, & nommément de la direction pour la conscience d'un roi.

Cet ouvrage vraiment singulier ne fait pas moins d'honneur à l'élève qu'à l'instituteur ; il montre que l'un & l'autre étoient capables d'entendre & de dire toute vérité. Quelle rapidité, quelle lumière & quelle exactitude ; il falloit l'esprit de Fénelon pour parler avec tant de

précision, de sagesse & de netteté. Pour dire tant de choses en si peu de mots, & son cœur pour les présenter avec une douceur si attrayante, si persuasive ; c'est de la conscience, c'est de la raison éclairée & perfectionnée par la religion qu'il fait sortir & dériver le devoir. Tout devient arbitraire sans la rélation de la créature à son créateur; qui dit une loi, dit un législateur & il n'y a plus de morale, s'il n'y a point d'obligation de craindre Dieu & de l'aimer.

L'homme seul sera-t-il la base de ses principes? Il en auroit la mobilité & la foiblesse; ils seront sans cesse obscurcis, ébranlés par le choc des passions, & résisteront rarement à leur attaque vive, ou à leur entraînante séduction. Voulons-nous donc sérieusement être vertueux, & qui oseroit dire qu'il ne le desire pas? Etudions la loi de Dieu, excitons-nous à la pratiquer par la crainte du châtiment & encore plus par l'espérance des récompenses; élevons-nous en haut & nous le pourrons toujours; goûtons cette loi sainte, suivons-la pour honorer celui qui l'a portée & pour lui marquer notre heureuse soumission; c'est un trésor inestimable de raison, de sagesse, de justice & de bonté; la

direction de la conscience d'un roi, n'en est que le commentaire, dans lequel le pieux instituteur explique à son auguste élève, & ce qu'il doit à Dieu dont il est l'image, & ce qu'il devra un jour à son peuple, dont il sera le père & le pasteur; car c'est sous ces idées simples, tendres & sublimes qu'il lui représente la royauté & il les emprunte de l'écriture, qui y rappelle sans cesse les souverains. Dieu est grand par lui-même, lui dit-il, mais vous ne le serez, monseigneur, que par l'amour & le bonheur de votre peuple. Que votre grandeur ne pèse donc jamais sur lui; mettez-la au contraire, ainsi que votre gloire, à le régler, à le contenir, à le protéger, à le soulager. Tel est le but de ce petit & excellent ouvrage; il faut le méditer, s'en pénétrer, pour en sentir toute la bonté.

Le souvenir des vertus d'un grand prince, est précieux à conserver. Il console en quelque sorte ceux qui le pleurent & il peut servir de leçon à ceux qui le remplacent. Le père Martineau composa le recueil de celles du duc de Bourgogne; avant de l'entreprendre, il en écrivit à Fénelon, mais ce prélat étoit encore trop affligé pour s'occuper des instructions qu'on lui demandoit.

„ Je vous avouerai franchement ma „ foiblesse, mon cher révérend pére, „ je ne me sens point maintenant ca- „ pable de faire la recherche des faits „ que vous voudriez recueillir. Je ne „ saurois assez louer votre zéle et la „ bonté de votre cœur, mais le cou- „ rage me manque pour me livrer à „ un travail dont je désire passionné- „ ment l'exécution. Le malheur qui „ nous afflige a fait une si forte impres- „ sion sur moi, que ma santé en souffre „ beaucoup; tout ce qui réveille ma „ peine me met dans une espèce d'é- „ motion fiévreuse; il faut attendre „ que le repos et la vue de Dieu cal- „ ment mon imagination; cependant „ il faut s'humilier de cette foiblesse. „ M. le duc de Beauvilliers peut vous „ aider beaucoup plus que moi; ses „ conseils seront bons tant sur la re- „ cherche des faits que sur leur choix „ et sur la maniere de les mettre en „ œuvre.

„ Vous connoissez le monde et sa „ maligne critique; dès que ma tête „ sera libre, j'en ferai quelque petit „ essai selon vos intentions. Cependant „ je vous demande le secours de vos „ prières et vous supplie d'être persuadé „ de la sincère vénération avec laquelle „ je suis ect. „

Quel dommage que Fénelon n'ait pas tracé ce tableau; sa touche ferme et animée nous auroit laissé un chef-d'œuvre de plus. Nous en pouvons juger par les traits que renferme sa réponse au père Martineau qui lui avoit envoyé le recueil en question.

„ On ne peut être plus sensible que
» je le suis, mon révérend père, à tou-
» tes les choses obligeantes dont vous
» me comblez ; une incommodité con-
» sidérable a retardé la réponse que je
» vous dois ; votre ouvrage m'a affligé
„ et consolé tout ensemble ; il contient
» des monumens précieux. Dieu veuille
» que notre nation profite de tant d'ex-
» cellentes maximes et de tant d'exem-
» ples des plus hautes vertus ; tout y
» est proportionné aux besoins des lec-
» teurs, et je voudrois qu'il fût aussi
» convenable à leurs dispositions ; mais
» le public est si corrompu et si sou-
» levé contre le joug de la religion,
» que les grandes vertus l'étonnent, le
» découragent et l'aigrissent. On ne peut
» néanmoins rien faire de mieux, que
» de lui montrer un prince, qui sans
» descendre de son rang a vécu ré-
» cueilli, humble et mortifié, avec la
» douceur, la bonté, la modération et
» la patience la plus édifiante : je serai

» charmé de tout ce que vous ajoute-
» rez dans une nouvelle édition aux
» choses que vous avez données dans
» la premiere. Pour moi je me trou-
» verois fort heureux, si je pouvois
» vous envoyer quelque mémoire digne
» d'un si grand sujet, mais il y avoit
» si long-tems que j'étois loin du
» prince, que je n'ai pu être témoin
» d'aucun des faits arrivés dans un âge
» mur, où il pouvoit édifier tout le
» monde. Je vous dirai seulement pour
» le tems de son enfance, que je l'ai
» toujours vu sincère et ingénu jusqu'au
» point que nous n'avions besoin que
» de l'interroger pour apprendre de lui
» les fautes qu'il avoit faites. Un jour
» il étoit en fort mauvaise humeur, et
» il vouloit cacher dans sa passion ce
» qu'il avoit fait en désobéissant; je le
» pressai de me dire la vérité devant
» Dieu; alors il se mit en grande colère
» et s'écria... Pourquoi me la demandez-
» vous devant Dieu? eh bien, puisque
» vous me la demandez ainsi, je ne
» puis pas vous désavouer que j'ai fait
» cette chose. Il étoit comme hors de
» lui par l'excès de la colère, et ce-
» pendant la religion le dominoit tel-
» lement, qu'elle lui arrachoit un aveu
» si pénible. On ne le corrigeoit jamais

„ que dans les besoins essentiels et on
„ ne le faisoit qu'avec beaucoup de
„ ménagement. Dès que la promptitude
„ étoit passée, il revenoit à ceux qui
„ l'avoient corrigé, il avouoit sa faute,
„ il falloit l'en consoler, et il savoit
„ bon gré à ces personnes de leur
„ travail pour sa correction; je l'ai
„ vu souvent nous dire quand il étoit
„ en liberté de conversation; je laisse
„ derrière la porte le duc de Bour-
„ gogne, et je ne suis plus avec vous
„ que le petit Louis. Il parloit ainsi à
„ neuf ans; j'abandonnois l'étude toutes
„ les fois qu'il vouloit commencer une
„ conversation où il put acquerir des
„ connoissances utiles. C'est ce qui ar-
„ rivoit souvent; l'étude se retrouvoit
„ assez dans la suite, car il en avoit le
„ goût, et je voulois lui donner celui
„ d'une solide conversation, pour le
„ rendre sociable et pour l'accoutumer
„ à connoitre les hommes dans la so-
„ ciété. Dans ces conversations son es-
„ prit faisoit un sensible progrès sur les
„ matières de littérature, de politique
„ et même de métaphisique. Il y avoit
„ entendu toutes les preuves de la re-
„ ligion, son humeur s'adoucissoit dans
„ de tels entretiens, il devenoit tran-
„ quille, complaisant, gai, aimable

» on en étoit charmé; il n'avoit alors
» aucune hauteur et il s'y divertissoit
» mieux que dans les jeux d'enfants,
» où il se fachoit souvent mal à propos.
» Je ne l'ai jamais vu aimer les louan-
» ges, il les laissoit tomber d'abord, et
» si on y revenoit, il disoit simplement
» qu'il connoissoit trop ses défauts pour
» mériter d'être loué: il nous a dit sou-
» vent qu'il se souviendroit toute sa vie
» de la douceur qu'il goûtoit en étudiant
» sans contrainte. Nous l'avons vu de-
» mander qu'on lui fit des lectures pen-
» dant son repas et son lever, tant il
» aimoit les choses qu'il avoit besoin
» d'apprendre; aussi n'ai je jamais vu
» aucun enfant entendre de si bonne
» heure et avec tant de délicatesse les
» choses les plus fines de la poèsie et
» de l'éloquence. Dès qu'il voyoit faire
» quelque travail pour lui, il entrepre-
» noit d'en faire autant et travailloit de
» son côté sans qu'on lui en parla: je
» ne l'ai jamais vu penser, excepté
» dans des momens d'humeur, que se-
» lon la plus droite raison et confor-
» mément aux pures maximes de l'évan-
» gile. Il avoit de la complaisance et
» des égards pour certaines personnes
» profanes qui en méritoient, mais il
» il n'ouvroit son cœur et ne le con-

„ fioit entierement, qu'aux personne
„ qu'il croyoit sincèrement pieuses ; on
„ ne lui disoit rien de ses défauts qu'il
„ ne connut, qu'il ne sentit et qu'il n'é-
„ coutât avec reconnoissance. Je n'ai
„ jamais vu personne à qui j'eusse moins
„ craint de déplaire, en lui disant con-
„ tre lui-même les plus dures vérités ;
„ j'en ai fait des expériences étonnantes.
„ L'âge, l'expérience des affaires,
„ celles des personnes et l'exercice de
„ l'autorité, lui auroient donné cer-
„ tainement une force qu'il ne parois-
„ soit pas encore avoir assez grande.
„ La pratique & l'occupation l'au-
„ roient dégagé de certains petits amu-
„ semens d'habitude & lui auroient
„ donné une dignité dont le fond étoit
„ très-capable. Sa fermeté étoit à tou-
„ épreuve sur tout ce qui lui parois-
„ soit intéressser la religion, la justi-
„ ce, l'honneur, la vérité, la probité,
„ la fidélité du commerce.

„ Voilà les choses générales dont je
„ me souviens, si je puis m'en rappel-
„ ler d'autres, je vous les manderai
„ simplement. C'est avec une sincère
„ vénération, &c.

Le tableau de tant de vertus, d'une vie si pure, d'une mort si édifiante, contribuoit sans doute à calmer la dou-

leur de Fénelon ; mais lorsque ses regards presque toujours levés vers le ciel, retomboient sur la France, dont son prince n'étoit plus l'ornement & le modèle, & dont il avoit espéré qu'il seroit un jour le défenseur & le père ; toutes ses peines & ses allarmes se renouvelloient, & son cœur sensible lui faisoit éprouver ces sentimens douloureux, qui pénétrent l'âme de tristesse, sans l'accabler.

Le grand âge de Louis XIV, l'enfance du seul héritier qui lui restoit, l'état où se trouvoit le royaume, l'état plus fâcheux où il craignoit qu'il ne tombât ; voilà ce qui attristoit Fénelon, ce qui lui faisoit désirer la paix & chercher les moyens de prévenir les maux qu'il redoutoit. Il faut le lire lui-même, personne ne pourroit peindre avec autant de vérité, & ses agitations & sa prévoyance. „ Mon neveu, écrit-il „ à M. de Chévreuse, mon neveu s'en „ va à Paris, mon bon duc, & je „ profite de cette occasion pour vous „ ouvrir mon cœur ; il me tarde de „ voir la paix, tous les momens sont „ précieux, je crains pour la France „ que Dieu ne soit point encore ap- „ paisé & que le roi manquant, nous „ ne soyons plongés dans de nouveaux

» malheurs. Il faut se hâter de con-
» clure la paix; dans l'état présent elle
» sera douce en comparaison de celle
» qu'on étoit réduit à désirer, il y a
» huit mois, sans pouvoir l'obtenir; il
» convient même que cette paix con-
» tente à-peu-près les principales puis-
» sances, & qu'elle appaise l'animosité
» des voisins; il faut laisser les poli-
» tiques, nourris dans les finesses des
» négociations, chicaner peu-à-peu le
» terrein. On doit trancher & perdre
» largement: en tranchant on prévient
» les malheurs qui renverseroient tout;
» en cédant beaucoup, on diminue la
» jalousie & l'animosité, on facilite les
» alliances. Il est capital de se hâter
» d'établir un ordre pour l'avenir; dès
» que la paix sera conclue, il faut
» réformer les troupes, prendre un
» plan pour les dettes & pourvoir au
» gouvernement futur. Le temps s'é-
» coule rapidement, on touche à celui
» où l'on ne pourra plus presser le roi
» de travailler de suite; on voudra lui
» épargner les vues qui l'attristeroient,
» & l'on ne pensera plus qu'à le sou-
» lager pour prolonger sa vie; ainsi on
» court grand risque de ne rien faire,
» & de tomber tout-à-coup dans un
» désordre affreux.

On

„ On est menacé par la religion, des
„ maux plus redoutables que ceux de
„ l'état; les novateurs font des progrès
„ étonnans, ceux qui leur sont opposés
„ deviennent de plus en plus odieux
„ & méprisables.... Au nom de Dieu,
„ mon bon Duc, ne perdez aucune
„ occasion de parler courageusement
„ et de manière à allarmer le roi sur
„ ce progrès rapide. En lui parlant
„ ainsi, vous ne lui direz que ce qu'il
„ est accoutumé à croire, il ne peut
„ point vous soupçonner d'intérêt et
„ d'artifice dans de tels avis. „

Cette paix si ardemment desirée fut enfin signée à Utrech, en 1713; l'archevêque de Cambrai qui la souhaitoit plus que personne, en reçut la nouvelle de notre armée, & ne manqua pas de s'en réjouir avec le duc de Chévreuse, alors le plus ancien, le plus constant de ses amis, le seul qui lui resta à la cour, et il ne lui resta pas long-temps, car il eut bientôt après à déplorer sa perte. Ma douleur, écrivoit-il à son neveu, ma douleur est une langueur paisible; je suis triste, mais en paix et en soumission. C'étoit le dernier sacrifice que Dieu demandoit de Fénelon; il avoit vu disparoître dans l'espace de trois ans tout

ce qu'il chérissoit le plus, ses conseils, ses appuis, ses confidens les plus intimes. Séparé d'eux depuis 1697, leur correspondance, leur union s'étoient maintenues malgré tout ce qu'on avoit fait pour les rompre; & ce qui prouve qu'elles étoient fondées sur l'estime & la vertu, c'est que la disgrace de Fénelon n'avoit servi qu'à rendre leur amitié plus vive & plus tendre.

Fénelon pleura amérement, il pleura le reste de ses jours des amis si dignes d'être regrettés; il ne cachoit point ses larmes, il ne cherchoit point à les retenir par une ostentation philosophique; mais au milieu de ses douleurs, ce prélat conservoit de la résignation, il conserva même de la liberté pour remplir avec la même égalité d'esprit ce que la bienséance et le devoir exigeoient de lui; ses travaux pour l'église, ses soins & sa vigilance pour la conduite de son diocèse, son attention à diriger & à instruire les ames dont il étoit chargé, & celles qui le consultoient, rien ne fut interrompu, rien ne souffrit du chagrin profond qui le minoit; il travailloit, il agissoit avec le même zèle, mais sans ces consolations humaines que les ames mêmes vertueuses, éprouvent en s'épanchant dans le

sein de leurs amis, en les consultant, en leur communiquant & ce qu'elles pensent & ce qu'elles projettent & ce qu'elles désirent.

La terre entiére ne parut plus aux yeux du tendre Fénelon, qu'un désert aride & sombre, puisqu'il n'y voyoit pas ceux qu'il avoit tendrement aimé; tous ses regards se tournérent plus que jamais vers le ciel; tous ses desirs ne furent désormais que de s'unir à Dieu, que d'aller se perdre & s'enfoncer dans cet abîme d'amour & de bonheur, pour y trouver ce qu'il pleuroit & ce qu'il avoit toujours espéré; il attendit ce moment avec soumission, avec douceur et en silence; il ne l'attendit pas long-temps. Pour s'y préparer avec une entière liberté, il songeoit sérieusement à abandonner son archevêché; il avoit pris pour cela des mesures, & après les perquisitions les plus exactes pour se choisir un successeur & le demander au roi, il étoit presque déterminé pour l'abbé de Tavannes, depuis évêque de Chalons sur Marne, archevêque de Rouen & cardinal. C'étoit alors un jeune abbé qui n'avoit paru à la cour que depuis que l'archevêque de Cambrai l'avoit quitté pour ne plus sortir de son diocèse; il n'avoit avec M. de

Tavannes aucune affinité, aucune liaison & ne s'étoit décidé pour lui, que sur les témoignages avantageux qu'on lui avoit rendu de sa conduite modeste et ecclésiastique.

Fénelon étoit dans ces dispositions quand une maladie de peu de jours l'enleva de ce monde, au commencement de l'année 1715. L'un de ses panégyristes, l'abbé Mauri, (*) cite pour cause de cette maladie l'accident qui lui arriva dans ce temps-là, en revenant d'un village voisin où il étoit allé faire sa visite pastorale. S'étant mis en route à l'entrée de la nuit, & tandis que son carosse traversoit un pont, une vache qui paissoit dans un ravin, effraya ses chevaux qui s'emportèrent: la voiture versa & fut fracassée. Fénelon reçut un coup très-violent qui fut cause de sa mort.

Pendant sa maladie, il donna toutes les marques d'une patience et d'une fermeté vraiment chrétiennes. Voltaire qui, pour embellir l'histoire, l'a défiguré par ses erreurs & ses mensonges, a voulu cependant faire mourir

(*) Voyez discours choisis sur divers sujets de religion et de littérature, par l'abbé Mauri. Paris 1777, page 452.

Fénelon en philosophe qui se livre aveuglément à sa destinée, sans crainte, ni sans espérance; il en cite quelques vers (*), qu'il prétend que Fénelon répéta aux derniers jours de sa maladie; mais cet historien coupable de mauvaise foi n'a garde de faire observer que ces vers sont tirés d'un cantique de Fénelon, sur cette simplicité d'une enfance sainte & divine qui renonce à la prudence humaine & aux inquiétudes de l'avenir, pour s'abandonner, sans toutes ces prévoyances inutiles & souvent nuisibles, à la confiance dans la miséricorde de Dieu, & dans les mérites de Jésus-Christ. Quelle » ame, dit M. de la Harpe dans l'éloge » de ce prélat, mérita mieux que celle

(*) Renoncer à la sagesse humaine pour vivre en enfant.

Adieu, vaine prudence,
Je ne te dois plus rien,
Une heureuse ignorance
Est ma science;
Jésus et son enfance
Est tout mon bien.
Jeune j'étois trop sage
Et voulois tout savoir:
Je n'ai plus en partage
Que badinage,
Et touche au dernier âge,
Sans rien prévoir.

» de Fénelon de n'être pas légèrement
» soupçonnée ; il me semble que dans
» tous les cas le parti qui coûte le plus
» à prendre, c'est de croire que Fénelon
» a pu se tromper.

Eh ! qu'auroit-il fait autre chose toute sa vie, s'il étoit mort comme l'insinue Voltaire, & quelle gloire en reviendroit-il à la philosophie de nos jours, que de compter parmi ses héros un hypocrite de plus ; mais pour détruire l'assertion de cet historien calomniateur, il n'y a qu'à considérer les caractères de candeur, de modestie, de désintéressement et de piété qui sont consacrés dans les ouvrages & dans les actions publiques et particulières de Fénelon. Une vie constamment calquée sur les principes de la foi la plus soumise & de la plus tendre charité, l'estime générale, l'admiration même qu'on avoit pour sa vertu, la confiance, la vénération de ceux qui le voyoient de plus près, les larmes de tout son peuple qui le pleura comme son père, comme le modèle de la piété la plus franche & la plus sincère ; il faut encore opposer à ce philosophe, qui réunissoit aux talens les plus brillans de l'esprit, tous les vices de l'ame & l'hypocrisie de la bienfaisance, la relation de la maladie &

de la mort de Fénelon, écrite par un ecclésiastique attaché à ce prélat, qui étoit présent à tout ce qui se passa dans le cours de cette maladie, & qui raconte avec simplicité ce qu'il a vu & ce qu'il n'avoit aucun intérêt d'altérer et de falcifier.

» Vous avez raison, dit cet ecclésiastique, en écrivant à un de ses amis, vous avez raison de croire que sa mort précieuse auroit été pour vous un sujet d'édification; si vous y aviez assisté comme nous, vous l'auriez vu tranquille jusqu'au dernier moment, s'offrir à Dieu & attendre en paix l'ordre d'aller à lui. Sa maladie qui étoit une fiévre continue, dont la cause étoit cachée, n'a duré que six jours & demi, avec des douleurs très-vives & très-aiguës. Pendant ce temps-là, il ne vouloit être entretenu que de la lecture de l'écriture sainte, mais on n'osoit le contenter qu'à demi dans les premiers jours, de peur que l'application qu'il donnoit à cette lecture n'empêchât l'effet des remèdes, et n'aigrit son mal. On ne lui lut d'abord que le livre de Tobie de temps-en-temps & peu à la fois, on y ajoutoit, suivant les occasions, quelques textes sur la fragilité des biens qui passent, et sur le desir de ceux qui durent

à jamais ; nous lui recitions souvent, & il paroissoit toujours charmé d'entendre les derniers versets du chapitre 4 & les neuf premiers du chapitre 5 de la seconde épitre de Saint Paul aux Corinthiens : relisez encore cet endroit, me dit-il en deux occasions. Dans les intervalles, on ne laissoit pas de lui parler de quelques affaires pressantes ; par exemple, on lui proposa de signer les provisions d'un canonicat de notre église métropolitaine, qu'il avoit ordonné d'expédier, et il le fit. On lui demanda encore s'il n'avoit rien à changer à son testament, et il fit un codicile pour substituer l'abbé Fénelon à la place de feu l'abbé de Langeron, qu'il avoit nommé avec l'abbé de Chanterac, exécuteur de son testament. En mon particulier, je lui demandai s'il n'avoit rien à m'ordonner par rapport aux deux ouvrages qu'il faisoit imprimer, & il me chargea de faire achever cette impression & d'y insérer dans un de ses deux ouvrages, deux lettres, ou dialogues sur les affaires du temps qu'il me donna de sa main. Les deux derniers jours & les deux dernières nuits, il nous demanda avec instance, et nous lui recitâmes suivant son desir, les textes de l'écriture les plus convenables à l'état

où il se trouvoit. Répétez-moi, disoit-il, le temps en temps, ces divines paroles. Il les achevoit avec nous autant que ses forces le lui permettoient; on voyoit dans ses yeux & sur son visage qu'il entroit avec ferveur dans de vifs sentimens de foi, d'espérance, d'amour, de résignation, de sacrifice, d'union à Dieu de désir, de conformité avec Jésus-Christ, que ces textes exprimoient.

Il témoigna une dévotion particulière pour le grand St. Martin; il nous fit répéter plusieurs fois ce que l'église met dans la bouche & dans le cœur de ce saint, le jour de son office, sur-tout ces deux antiennes. „ Seigneur, si je suis „ encore nécessaire à votre peuple, je „ ne refuse point le travail, que votre „ volonté soit faite. O l'homme! qu'on „ ne peut assez louer. Il n'a pas été sur- „ monté par le travail, il ne devoit „ pas même être vaincu par la mort. Il „ ne craignoit point de mourir, & il „ ne refusa pas de vivre. „ Notre malade paroissoit plein du même esprit d'abandon à la volonté de Dieu. En cette occasion, à l'imitation des disciples de St. Martin, je pris la confiance de lui demander „ mon Père, pourquoi nous „ quittez-vous dans cette désolation,

„ à qui nous laisserez-vous, peut-être „ que les loups ravissans viendront ra„ vager votre troupeau. „ Il ne répondit que par des soupirs ; je ne sçais, si comme St. Martin, il apperçut dans ses derniers momens l'ennemi du genre humain. Il demanda deux fois de l'eau bénite, et non content d'en recevoir de nous, il prit le goupillon et en jetta de tous les côtés de son lit, ce qui nous engagea à le faire aussi dans la suite.

Quoiqu'il se fut confessé la veille de Noël, avant que de chanter la *messe de* minuit, il se confessa de nouveau dès le second jour de sa maladie, *qui, étoit* aussi le second de cette année 1715. Le troisième jour au matin, il me chargea de lui faire donner le saint Viatique ; une heure après, il me demanda si je m'étois rappellé des préparatifs necessaires pour cette cérémonie ; comme je lui représentois qu'il n'étoit pas encore si mal : dans l'état où je me sens, je n'ai point d'affaire plus pressée.

Il se fit porter de sa petite chambre où il couchoit ordinairement, dans une chambre plus grande, afin que tous les chanoines pussent y entrer, & être présens à cet acte de religion. Il dit alors quelques mots d'édification que je n'en-

tendois que confusément, étant trop éloigné de lui. Le quatrième jour au matin, son confesseur qui l'étoit venu voir, se retirant du chevet de son lit, il m'en fit approcher. Monsieur, me dit-il, vient de me demander si je ne suis pas assuré de faire un bon acte de contrition, je lui ai répondu que personne n'en étoit assuré. Il est moins question d'un acte exprès, ajouta-t-il, que de la disposition d'horreur pour le péché, & d'une tendance réelle vers Dieu qui règne dans les cœurs. Il faut se confier en Dieu, & s'abandonner en sa miséricorde, c'est un bon père.

Mr. l'abbé de Beaumont, & Mr. le marquis de Fénelon arrivèrent en poste de Paris le quatrième jour après midi. Cette vue lui fit plaisir; il leur demanda qui leur avoit donné l'alarme. La douleur ne leur permit pas de faire autre chose que de montrer M. l'abbé Fénelon; quelque sensible que je l'aie vu à la mort de M. l'abbé de Langeron, son ami intime, & à celle du duc de Bourgogne, son éléve, cependant dans sa dernière maladie, il vit sans pleurer l'affection & les larmes de toutes les personnes qu'il aimoit le plus tendrement. Le matin, jour des rois, on le trouva plus mal, & on lui donna l'Extrême-

Onction ; immédiatement après il me demanda, & ayant fait sortir tout le monde, il me dicta la dernière de ses lettres qu'il signa, m'ordonna de la montrer ici à quatre personnes, & de l'envoyer dès qu'il auroit fermé les yeux ; c'est dans cette occasion que se rappellant toutes ses forces, sentant qu'il alloit paroître devant Dieu, & s'y préparant, il exposa ses véritables sentimens. Quelque courte que soit cette lettre, on ne peut marquer, Monsieur, un plus grand désintéressement pour sa famille, ni plus de respect & d'attachement pour son roi, ni plus de tendresse pour son diocèse, ni plus de zèle pour la foi contre les erreurs nouvelles, ni une docilité plus absolue pour l'église.

Il souffrit beaucoup le reste du jour, & pendant sa dernière nuit ; il étoit ravi d'être rendu semblable à Jésus-Christ souffrant ; je suis, lui disoit-il, sur la croix avec Jésus-Christ, qui y a été pour nous tous.

Nous lui recitions alors les paroles de l'Ecriture qui parlent de la nécessité des souffrances, de leur briéveté, de leur peu de proportion avec le poids immense de gloire éternelle dont Dieu les couronne. Les douleurs redoublant, nous lui disions ce que saint Luc rap-

porte de Jésus Christ, que dans ces occasions il redoubloit ses prières, *étant en agonie il prioit plus instamment.* Jésus-Christ, ajouta-t-il, réitéra trois fois la même prière. *Il pria pour la troisième fois disant les mêmes paroles.* La violence du mal ne lui permettant pas d'achever seul, nous continuames avec lui : *mon Père, il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! Cependant que votre volonté se fasse et non pas la mienne.*

Oui, Seigneur, ajoutoit-il, votre volonté & non pas la mienne. La fiévre redoubloit par intervalle & lui causoit des transports qu'il appercevoit lui-même & dont il étoit peiné, quoiqu'il ne lui échappât rien de violent ou de peu convenable.

Le redoublement cessant, on le voyoit joindre les mains, lever les yeux au ciel, se soumettre de nouveau, & s'unir à Dieu dans une grande paix. Cet abandon plein de confiance à la volonté de Dieu, avoit été dès sa jeunesse le goût dominant; & il revenoit toujours, ne voulant agir que dépendamment de l'esprit de Dieu. Il donna à ses parens sa dernière bénédiction; ses domestiques vinrent tous ensemble, & fondant en larmes, la lui demander,

il la leur donna avec amitié ; & il expira doucement à cinq heures & un quart du matin.

La mort de Fénelon fut une calamité pour son diocèse, pour la patrie & la religion : il vécut pauvre, sans argent & sans dettes. Ses vertus & ses talens furent par-tout sincérement pleurés & regrettés (†). Ce n'est pas sans raison, écrivoit de Soleure, Jean-Baptiste Rousseau, à Mr. Crousaz, ce n'est pas sans raison que vous avez été touché de la perte que l'église & la république des lettres ont fait en la personne de Mr. l'archevêque de Cambrai. Les grands talens & la vertu sont de tous les pays & de toutes les conditions, & dans un siècle où le mérite est si rare, il n'y a point d'honnête homme qui ne doive regretter un personnage si véritablement grand. J'ai des raisons particuliè-

(†) L'abbé Mauri assure comme une vérité certaine que Louis XIV, vivement touché du zèle avec lequel l'archevêque de Cambrai avoit sécondé ses ministres à Utrecht, et des divers mémoires qu'il avoit composé pour l'instruction des ambassadeurs en 1712, alloit le rappeller à la cour lorsqu'il apprit sa mort. *Il nous manque*, dit le roi, *au moment où nous en avions le plus de besoin et où nous aurions pu le consoler et lui rendre justice.*

res de m'en affliger plus que bien des gens, parce que ce grand homme m'honoroit de son estime, quoiqu'il ne m'eut jamais vû, plusieurs de ses amis l'ayant souvent entendu parler de moi d'une manière dont je suis également confus & honoré : sa réputation vivra autant qu'il y aura sur la terre des hommes sensibles au vrai mérite & à la véritable vertu, & soit dit à la honte de notre nation, peut-être sera-ce chez nous que sa mort sera la moins pleurée.

Elle le fut sincèrement à Rome, & par le pape Clément XI, & par ce qu'il y avoit de pieux & savans cardinaux ; il étoit en correspondance avec eux, leur envoyoit ses ouvrages, & étoit consulté sur ceux auxquels ils travailloient : mais le même esprit qui avoit tenu l'archevêque de Cambrai toute sa vie sans mouvement pour se relever en France de sa disgrace, l'empêchoit de faire des démarches à Rome pour se procurer une dignité à laquelle son mérite & les favorables dispositions des souverains pontifes sembloient l'appeller ; tout ce qui s'étoit passé dans l'affaire de son livre, la conduite qu'il avoit tenue, & la simplicité de sa soumission après le jugement, avoient fait une telle impression sur Innocent XII,

qu'il avoit résolu de le faire cardinal, il avoit réservé pour lui un chapeau *in petto*; il voulut le déclarer à sa mort, mais on lui représenta que ce seroit aigrir la cour de France, & contre celle de Rome, & contre l'archevêque de Cambrai, que d'élever ce prélat au cardinalât dans un tems où Louis XIV le tenoit dans la disgrace.

Clément XI qui lui succéda n'avoit point ignoré cette destination. Il avoit été un des cardinaux qui avoient le plus penché pour Fénelon dans l'affaire de son livre, & il continua toujours à le considérer particulièrement. L'archevêque de Cambrai ne l'ignoroit point, & peut-être que tout autre que lui en auroit profité pour parvenir à une si éminente dignité; mais il auroit fallu s'éloigner des principes qu'il avoit suivis toute sa vie: content donc d'écrire pour la défense de l'église, il ne fit aucune démarche pour obtenir ce qui paroissoit devoir en être la récompense. C'étoit par le père d'Aubenton, confesseur du roi d'Espagne, & retiré à Rome pendant tout l'intervalle du tems qui s'écoula entre son éloignement de la cour de Madrid, & celui où il fut rappellé, que Fénelon entretenoit une correspondance suivie avec le saint père,

& qu'il lui faisoit passer ses lettres & ses écrits. Ce canal sûr & favorable pour quelqu'un qui auroit eu de si hautes & cependant de si légitimes prétentions, fut également négligé, & le pape s'en plaignit au père d'Aubenton, lui-même, quand il apprit la mort de Fénelon. Peu de tems auparavant il s'étoit exprimé sur les vertus, les talens, les services de ce grand archevêque, de manière à ne laisser aucun doute au cardinal Quérini, que Clément ne fut déterminé à lui donner la poupre.

Mais dans le fond qu'auroit gagné Fénelon ? un titre honorable, il est vrai, mais il n'en auroit été ni plus grand, ni plus admirable, ni plus cher à la postérité. Il faut à l'homme médiocre des dignités pour forcer le vulgaire à le respecter. Fénelon n'a besoin que de ses vertus, de ses talens, & de ses services pour obtenir l'amour, la vénération, & les hommages de la postérité.

On lit sur le tombeau de l'archevêque de Cambrai, dit d'Alembert, une épitaphe très-longue & bien froide ; à laquelle on pourroit substituer celle-ci : *Sous cette pierre repose Fenelon ! Passant, n'efface point par les pleurs cette épitaphe, afin que d'autres la lisent et pleurent comme toi.* D'Alembert a trop

déprécié l'inscription qu'on lit sur le monument que sa famille lui fit ériger dans l'église métropolitaine de Cambrai ; elle est simple, vraie et naturelle, & on doit la préférer à ce jeu de mots de d'Alembert qui est plutôt l'ouvrage de l'esprit que du sentiment. Nous rapporterons ici avec plaisir la belle péroraison de l'éloge de Fénelon, par l'abbé Mauri. « O Fénelon! je voudrois » bien honorer ma jeunesse, en obtenant quelques larmes des cœurs sensibles que j'entretiens de tes vertus. » Lorsque mes cheveux, blanchis par » le travail ou par les années, m'annonceront que ma course va finir, j'assemblerai autour de ma tombe la » nouvelle troupe d'admirateurs que » ton génie leur a fait sur la terre, & » je ranimerai ma voix éteinte pour » dire à mes derniers neveux, puisse » naître parmi vous un Télémaque; » Fénelon veille sur les marches du » trône, & n'attend qu'un disciple : il » n'est point d'homme de génie qui ne » s'honora d'avoir fait ses ouvrages ; il » n'est point d'homme vertueux qui ne » désire de l'avoir eu pour ami. »

Nous terminerons cette vie de Fénelon, par la lettre qu'il écrivit à Louis XIV, par celle qu'il adressa la veille de sa

mort au père le Tellier, par la première partie de son testament, & par son portrait d'après un homme d'esprit qui avoit beaucoup vécu avec lui, & qui étoit plus que tout autre en état de le connoître & de le juger.

LETTRE

de Fénelon à Louis XIV. (*)

La personne, Sire, qui prend la liberté de vous écrire cette lettre, n'a aucun intérêt en ce monde. Elle ne l'écrit ni par chagrin, ni par ambition,

(*) On vient de publier récemment dans le *Recueil des éloges des académiciens de l'académie françoise*, une lettre de l'illustre Fénelon à Louis XIV, écrite vers 1695, relative au gouvernement de ce prince. Ceux de nos lecteurs qui ne sont pas à portée de se procurer ce Recueil, seront bien aise sans doute de la trouver ici, elle est précédée de cette note page 351.

Note 10, relative à la page 300, sur la lettre de Fénelon à Louis XIV.

Comme cette lettre n'a jamais été imprimée & qu'elle est très-intéressante, non-seulement par son objet, mais par la vérité & la vigueur avec laquelle elle est écrite, nous la donnons ici fidèlement transcrite sur l'original, qui est de la propre main de Fénelon; on y remarque plusieurs ratures & corrections qui prouvent qu'il en étoit l'auteur.

ni par envie de se mêler des grandes affaires. Elle vous aime sans être connue de vous, elle regarde Dieu en votre personne; avec toute votre puissance vous ne pouvez lui donner aucun bien qu'elle desire; & il n'y a aucun mal qu'elle ne souffrit de bon cœur, pour vous faire connoître les vérités nécessaires à votre salut; si elle vous parle fortement n'en soyez point étonné, c'est que la vérité est libre & forte, vous n'êtes guère accoutumé à l'entendre: les gens accoutumé à être flattés prennent aisément pour chagrin, pour âpreté, & pour excès, ce qui n'est que vérité toute pure; c'est vous trahir que de ne pas vous la montrer dans toute son étendue; Dieu est témoin que la personne qui vous parle le fait avec un cœur plein de zèle, de respect, de fidélité, & d'attendrissement sur tout ce qui regarde votre véritable intérêt.

Vous êtes né, Sire, avec un cœur droit & équitable, mais ceux qui vous ont élevé, ne vous ont donné pour science pour gouverner, que la défiance, la jalousie, l'éloignement de la vertu, la crainte de tout mérite éclatant, le goût des hommes souples & rampans, la hauteur & l'attention à votre seul intérêt. Depuis environ trente ans, vos

principaux ministres ont ébranlé & renversé toutes les anciennes maximes de l'état, pour faire monter jusqu'au comble votre autorité qui étoit devenue la leur, parce qu'elle étoit dans leurs mains. On n'a plus parlé de l'état, ni de règles; on n'a parlé que du roi & de son plaisir; on pousse vos revenus & vos dépenses à l'infini; on vous a élevé jusqu'au ciel, pour avoir essuyé, disoit-on, la grandeur de tous vos prédesseurs ensemble, c'est-à-dire, pour avoir appauvri la France entière, afin d'introduire à la cour un luxe monstrueux & incurable; ils ont voulu vous élever sur les ruines de toutes les conditions de l'état, comme si vous pouviez être grand en ruinant tous vos sujets sur qui votre grandeur est fondée; il est vrai que vous avez été jaloux de l'autorité, peut-être même trop dans les choses extérieures, mais pour le fond, chaque ministre a été le maître dans l'étendue de son administration. Vous avez cru gouverner, parce que vous avez fixé les limites entre ceux qui gouvernoient. Ils ont bien montré au public leur puissance, & on ne l'a que trop sentie; ils ont été hautains, durs, injustes, violens, de mauvaise foi; ils n'ont connu d'autre règle, ni pour l'administration du dedans de

l'état, ni pour les négociations étrangères, que de menacer, que d'écraser, que d'anéantir tout ce qui leur résistoit; ils ne vous ont parlé que pour écarter de vous tout mérite qui pouvoit leur faire ombrage; il vous ont accoutumé à recevoir sans cesse des louanges outrées qui vont jusqu'à l'idolâtrie, et que vous auriez dû pour votre bonheur rejetter avec indignation; on a rendu votre nom odieux, et toute la nation Française insupportable à tous vos voisins; on n'a conservé aucun allié, parce qu'on n'a voulu que des esclaves; on a causé des guerres sanglantes. Par exemple, Sire, on fit entreprendre à votre majesté en 1672 la guerre de Hollande pour votre gloire, et pour punir les Hollandois qui avoient fait quelques railleries, dans le chagrin où l'on les avoit mis en troublant les règles du commerce établi par Richelieu. Je cite en particulier cette guerre, parce qu'elle a été la source de toutes les autres, elle n'a eu pour fondement qu'un motif de gloire & de vengeance, ce qui ne peut jamais rendre une guerre juste, d'où il s'ensuit que toutes les frontières que vous avez étendues par cette guerre sont injustement acquises dans l'origine; il est vrai, Sire, que les

traités de paix subséquens, semblent couvrir & réparer cette injustice, puisqu'ils vous ont donné les places conquises ; mais une guerre injuste n'en est pas moins injuste pour être heureuse : les traités de paix signés par les vaincus ne sont pas signés librement ; on signe le couteau sur la gorge, on signe malgré soi, pour éviter de plus grandes pertes, on signe comme on donne sa bourse quand il faut la donner ou mourir ; il faut donc, Sire, remonter jusqu'à cette origine de la guerre de Hollande pour examiner devant Dieu toutes vos conquêtes.

Il est inutile de dire qu'elles étoient nécessaires à votre état ; le bien d'autrui ne nous est jamais nécessaire, ce qui nous l'est véritablement, est d'observer une exacte justice. Il ne faut pas même prétendre que vous soyez en droit de retenir certaines places parce qu'elles servent à la sûreté de vos frontières ; c'est à vous à chercher cette sûreté par de bonnes alliances par votre modération, ou par les places que vous pouvez fortifier derrière ; mais enfin le besoin de veiller à notre sûreté, ne nous donne jamais un titre de prendre la terre de notre voisin : consultez là-dessus des gens instruits et droits, ils vous diront

que ce que j'avance est clair comme le jour.

En voilà assez, Sire, pour reconnoître que vous avez passé votre vie entière hors du chemin de la vérité & de la justice, et par conséquent hors de celui de l'évangile. Tant de troubles affreux qui ont désolé toute l'Europe depuis plus de vingt-ans, tant de sang répandu, tant de scandales commis, tant de provinces ravagées, tant de villes & de villages mis en cendres, sont les funestes suites de cette guerre de 1672, entreprise pour votre gloire, et pour la confusion des faiseurs de gazettes, et de médailles de Hollande. Examinez sans vous flatter, avec des gens de bien, si vous pouvez garder tout ce que vous possédez, en conséquence des traités auxquels vous avez réduit vos ennemis par une guerre si mal fondée.

Elle est encore la vraie source de tous les maux que la France souffre; depuis cette guerre vous avez voulu toujours donner la paix en maître et imposer des conditions, au lieu de les régler avec équité et modération. Voilà ce qui fait que la paix ne peut durer; vos ennemis honteusement accablés n'ont songé qu'à se relever & à se réunir contre vous. Faut-il s'en étonner:

vous n'êtes pas même demeuré fidèle dans les termes de cette paix que vous avez donnée avec tant de hauteur ; en pleine paix vous avez fait la guerre & des conquêtes prodigieuses ; vous avez établi une chambre de réunion pour être tout ensemble juge & partie ; c'étoit ajouter l'insulte et la dérision à l'usurpation & à la violence ; vous avez cherché dans le traité de Vestphalie des termes équivoques pour surprendre Strasbourg. Jamais aucun de vos ministres n'avoit osé, depuis tant d'années alléguer ces termes dans aucune négociation, pour montrer que vous eussiez la moindre prétention sur cette ville ; une telle conduite a réuni et animé toute l'Europe contre vous, ceux même qui n'ont pas osé se déclarer ouvertement, souhaitent du moins avec impatience votre affoiblissement & votre humiliation, comme la seule ressource pour la liberté et le repos de toutes les nations chrétiennes. Vous qui pouviez, Sire, acquérir tant de gloire solide & paisible, à être le père de vos sujets & l'arbitre de vos voisins, on vous en a rendu l'ennemi & on vous expose à passer pour un maître dur dans votre royaume.

Le plus étrange effet de ces mauvais conseils est la durée de la ligue formée.

contre vous; les alliés aiment mieux faire la guerre avec perte que de conclure la paix avec vous, parce qu'ils sont persuadés par leur propre expérience que cette paix ne seroit point une paix véritable, que vous ne l'observeriez non plus que les autres, & que vous vous en serviriez pour accabler séparément, sans peine, chacun de vos voisins dès qu'ils se seroient désunis; ainsi plus vous êtes victorieux, plus ils vous craignent, & se réunissent pour éviter l'esclavage dont ils se croyent menacés; ne pouvant vous vaincre, ils prétendent au moins vous épuiser à la longue. Enfin, ils n'espèrent plus de sûreté avec vous qu'en vous mettant dans l'impuissance de leur nuire. Mettez vous, Sire, un moment en leur place & voyez ce que c'est que d'avoir préféré son avantage à la justice & à la bonne foi.

Cependant vos peuples que vous devriez aimer comme vos enfans, et qui ont été jusqu'ici si passionnés pour vous, meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée; les villes & la campagne se dépeuplent, tous les métiers languissent & ne nourrissent plus les ouvriers; tout commerce est anéanti; par conséquent vous avez détruit la

moitié des forces réelles du dedans de votre état, pour faire & pour défendre des vaines conquêtes au dehors; au lieu de tirer de l'argent de ce pauvre peuple, il faudroit lui faire l'aumône & le nourrir. La France entière n'est plus qu'un grand hôpital & sans provision; les magistrats sont avilis & épuisés; la noblesse dont tout le bien est en décret, ne vit que des lettres d'état; vous êtes importuné de la foule des gens qui demandent & qui murmurent. C'est vous-même, Sire, qui vous êtes attiré cet embarras, car tout le royaume ayant été ruiné, vous avez tout entre les mains, & personne ne peut plus vivre que de vos dons. Voilà ce grand royaume si florissant sous un roi qu'on nous dépeint tous les jours comme les délices du peuple, & qui le seroit en effet, si les conseils flatteurs ne l'avoient point empoisonné. Le peuple même (il faut tout dire), qui vous a tant aimé, qui a eu tant de confiance en vous, commence à perdre l'amitié, la confiance & même le respect. Vos victoires & vos conquêtes ne le réjouissent plus, il est plein d'aigreur et de désespoir; la sédition s'allume peu-à-peu de toutes parts; il croit que vous n'avez aucune pitié de ses maux, que vous n'aimez que

votre autorité & votre gloire. Si le roi, dit-on, avoit un cœur de père pour son peuple, ne mettroit-il pas plutôt sa gloire à leur donner du pain & à les faire respirer, après tant de maux, qu'à garder quelques places de la frontière qui causent la guerre ; quelle réponse à cela, Sire? les émotions populaires qui étoient inconnues depuis si long-temps, deviennent fréquentes; Paris même si près de vous, n'en est pas exempt. Les magistrats sont contraints de tolérer l'insolence des mutins, & de faire couler sous main quelque monnoie pour les appaiser; ainsi on paye ceux qu'il faudroit punir. Vous êtes réduit à la honteuse & déplorable extrêmité, ou de laisser la sédition impunie, & de l'accroître par cette impunité, ou de faire massacrer avec inhumanité des peuples que vous mettez au désespoir en leur arrachant par vos impôts pour cette guerre, le pain qu'ils tâchent de gagner à la sueur de leurs visages.

Mais pendant qu'ils manquent de pain, vous manquez vous-même d'argent, et vous ne voulez pas voir l'extrêmité où vous êtes réduit ; parce que vous avez été toujours heureux, vous ne pouvez vous imaginer que vous ces-

siez jamais de l'être. Vous craignez d'ouvrir les yeux ; vous craignez qu'on ne vous les ouvre, vous craignez d'être réduit à rabattre quelque chose de votre gloire ; cette gloire qui endurcit votre cœur, vous est plus chère que la justice, que votre propre repos, que la conservation de vos peuples qui périssent tous les jours des maladies causées par la famine, enfin que votre salut éternel qui est incompatible avec cette sorte de gloire.

Voilà, Sire, l'état où vous êtes ; vous vivez comme ayant un bandeau fatal sur vos yeux ; vous vous flattez sur les succès journaliers qui ne décident rien, & vous n'envisagez point d'une vue générale le gros des affaires qui tombe insensiblement sans ressource. Pendant que vous prenez dans un rude combat le champ de bataille & le canon ennemi, pendant que vous forcés les places, vous ne songez pas que vous combattez sur un terrein qui s'enfonce sous vos pieds, & que vous allez tomber malgré vos victoires ; tout le monde le voit, & personne n'ose vous le faire voir. Vous le verrez peut-être trop tard. Le vrai courage consiste à ne point flatter, et à prendre un parti ferme sur la nécessité ; vous ne prêtez volontiers l'oreille,

Sire, qu'à ceux qui vous flattent de vaines espérances, les gens que vous estimez les plus solides sont ceux que vous craignez & que vous évitez le plus. Il faudroit aller au devant de la vérité puisque vous êtes roi, presser les gens de vous la dire sans adoucissement, & encourager ceux qui sont trop timides. Tout au contraire, vous ne cherchez qu'à ne point approfondir, mais Dieu saura bien lever le voile qui couvre vos yeux, et vous montrer ce que vous évitez de voir. Il y a long-temps qu'il tient son bras levé sur vous, mais il est lent à vous frapper parce qu'il a pitié d'un prince qui a été toute sa vie obsédé de flatteurs, & parce que d'ailleurs vos ennemis sont aussi les siens, mais il saura bien séparer sa cause juste d'avec la vôtre qui ne l'est pas, & vous humilier pour vous convertir, car vous ne serez chrétien que dans l'humiliation. Vous n'aimez pas Dieu, vous ne le craignez même que d'une crainte d'esclave; c'est l'enfer & non pas Dieu que vous craignez; votre religion ne consiste qu'en superstitions, en petites pratiques superficielles. Vous êtes comme les Juifs dont Dieu dit : *pendant qu'ils m'honorent des lèvres, leur cœur est bien loin de moi.* Vous êtes bien

scrupuleux sur des bagatelles et endurci sur des maux terribles; vous n'aimez que votre gloire & votre commodité, vous rapportez tout à vous, comme si vous étiez le dieu de la terre & que tout le reste n'eut été créé que pour vous sacrifier; c'est au contraire vous que Dieu n'a mis au monde que pour votre peuple, mais hélas ! vous ne comprenez point ces vérités. Comment les goûteriez-vous? vous ne connoissez point Dieu, vous ne l'aimez point, vous ne le priez point de cœur & vous ne faites rien pour le connoître.

Vous avez un Archevêque (1) corrompu, scandaleux, incorrigible, faux, malin, artificieux, ennemi de toute vertu, et qui fait gémir tous les gens de bien. Vous vous en accommodez, parce qu'il ne songe qu'à vous plaire par ses flatteries. Il y a plus de vingt ans qu'en prostituant son honneur, il jouit de votre confiance; vous lui sacrifiez les gens de bien, vous lui laissez tyranniser l'église, et nul prélat vertueux n'est traité aussi bien que lui.

Pour votre confesseur (2) il n'est point vicieux, mais il craint la solide

(1) De Harlai, mort en 1695.
(2) Le P. Lachaise.

vertu, et il n'aime que les gens profanes et relâchés. Il est jaloux de son autorité que vous avez poussée au delà de toutes les bornes. Jamais confesseurs des rois n'avoient faits seuls des évêques, & décidé de toutes les affaires de conscience. Vous êtes le seul en France, Sire, à ignorer qu'il ne sait rien, que son esprit et court et grossier, qu'il ne laisse pas d'avoir son artifice avec cette grossièreté d'esprit ; les Jésuites mêmes le méprisent, & sont indignés de le voir si facile à l'ambition ridicule de sa famille. Vous avez fait d'un religieux un ministre d'état, il ne se connoît point en hommes ainsi qu'en autre chose. Il est la dupe de tous ceux qui le flattent & lui font de petits présens. Il ne doute ni n'hésite sur aucune question difficile. Un autre très-droit & très-éclairé n'oseroit décider seul, pour lui il ne craint que d'avoir à délibérer avec les gens qui sachent les règles. Il va toujours hardiment, sans craindre de vous égarer; il penchera toujours au relâchement, & à vous entretenir dans l'ignorance, du moins il ne penchera aux parties conformes aux règles que quand il craindra de vous tranquilliser ; aussi c'est un aveugle qui en conduit un autre,

c comme dit Jésus-Christ, *ils tomberont tous les deux dans la fosse.*

Votre archevêque & votre confesseur vous ont jetté dans les difficultés de l'affaire de la régale, dans les mauvaises affaires de Rome; ils vous ont laissé engager par M. de Louvois, dans celle de St. Lazare, et vous auroient laissé mourir dans cette injustice, si M. de Louvois eut vécu plus que vous.

On avoit espéré, Sire, que votre conseil vous tireroit de ce chemin si égaré; mais votre conseil n'a ni force ni vigueur pour le bien. Du moins madame de M.... & M. le duc de B... devoient-ils se servir de votre confiance en eux pour vous détromper, mais leur foiblesse & leur timidité les déshonorent, et scandalisent tout le monde. La France est aux abois; attendent ils pour vous parler franchement que tout soit perdu? craignent-ils de vous déplaire? ils ne vous aiment donc pas; car il faut être prêt à fâcher ceux qu'on aime, plutôt que de les flatter, ou de les trahir par le silence. A quoi sont-ils bons, s'ils ne vous montrent point que vous devez restituer les pays qui ne sont pas à vous, préférer la vie de vos peuples à une fausse gloire, réparer les maux que vous avez faits à l'église, et

chrétien avant
...enne. Je sais
... avec cette
... risque de
... mais leur
... que votre
... doit vous
... soulager.
... respect,
... ...

se
la
gr
le
vo
sa
un
en
est
& l
ni n
Un
seroit
que
qui s
hardi
rer; i
ment,
rance,
parties
il crain
c'est un

Dieu fasse finir les prospérités qui vous ont aveuglé (1), & qu'il vous contraigne de faire des restitutions essentielles à votre salut, que vous n'auriez jamais pu vous resoudre à faire dans un tems paisible & triomphant ? La personne qui vous dit toutes ces vérités, Sire, bien loin d'être contraire à vos intérêts, donneroit sa vie pour vous voir tel que Dieu vous veut, & elle ne cesse de prier pour vous.

LETTRE DE FÉNELON,

Écrite au père le Tellier, à Cambrai, ce 6 Janvier 1715.

JE viens de recevoir l'extrême-Onction. C'est dans cet état, mon révérend-père, que je me prépare à paroître devant Dieu, & que je vous suppplie instamment de présenter au roi mes véritables sentimens.

(1) Ceci semble prouver que cette Lettre a été écrite après l'affaire de la Hogue en 1692, premier malheur de Louis XIV, peut-être après la prise de Pondicheri par les Hollandois en 1693, qui pouvoient obliger le roi à ces restitutions dont parle Fénelon.

songer à devenir un vrai chrétien av
que la mort vous surprenne. Je s
bien que quand on parle avec cet
liberté chrétienne, on court risque c
perdre la faveur des rois, mais les
faveur leur est-elle plus chère que vot
salut ; je sais bien aussi qu'on doit vou
plaindre, vous consoler, vous soulage
vous parler avec zèle, douceur, & respect
mais enfin il faut dire la vérité ; malheur
malheur à eux s'ils ne la disent pas, &
malheur à vous si vous n'êtes pas digne
de l'entendre. Il est honteux qu'ils aient
votre confiance sans fruit depuis tant
de temps, c'est à eux à se retirer si vous
êtes trop ombrageux, & si vous ne
voulez que des flatteurs autour de vous:
vous demanderez peut-être, Sire, ce
qu'ils doivent vous dire, le voici: ils
doivent vous représenter que vous de-
vez vous humilier sous la puissante main
de Dieu, si vous ne voulez point qu'il
vous humilie, qu'il faut demander la
paix, & expier par cette honte, toute la
gloire dont vous avez fait votre idole,
qu'il faut rejetter les conseils injustes
des politiques flatteurs, qu'enfin il faut
rendre au plutôt à vos ennemis pour
sauver l'état, des conquêtes que vous
ne pouvez d'ailleurs retenir sans injus-
tice ; n'êtes-vous pas trop heureux que

Dieu fasse finir les prospérités qui vous ont aveuglé (1), & qu'il vous contraigne de faire des restitutions essentielles à votre salut, que vous n'auriez jamais pu vous resoudre à faire dans un tems paisible & triomphant ? La personne qui vous dit toutes ces vérités, Sire, bien loin d'être contraire à vos intérêts, donneroit sa vie pour vous voir tel que Dieu vous veut, & elle ne cesse de prier pour vous.

LETTRE DE FÉNELON,

Écrite au père le Tellier, à Cambrai, ce 6 Janvier 1715.

Je viens de recevoir l'extrême-Onction. C'est dans cet état, mon révérend-père, que je me prépare à paroître devant Dieu, & que je vous suppplie instamment de présenter au roi mes véritables sentimens.

(1) Ceci semble prouver que cette Lettre a été écrite après l'affaire de la Hogue en 1692, premier malheur de Louis XIV, peut-être après la prise de Pondicheri par les Hollandois en 1693, qui pouvoient obliger le roi à ces restitutions dont parle Fénelon.

Je n'ai jamais eu que docilité pour l'église, & qu'horreur pour les nouveautés. J'ai reçu la condamnation de mon livre avec la simplicité la plus absolue. Je n'ai jamais été un seul moment dans ma vie sans avoir pour la personne du roi la plus vive reconnoissance, le zèle le plus ingénu, & l'attachement le plus inviolable.

Je prendrai la liberté de demander à sa majesté, deux choses qui ne regardent ni ma personne, ni aucun des miens. La première est que le roi ait la bonté de me donner un successeur pieux, régulier, bon, & ferme contre le Jansénisme, lequel est prodigieusement accrédité sur cette frontière; l'autre grace est qu'il ait la bonté d'achever avec mon successeur ce qui regarde mon séminaire & son union avec MM. de Saint Sulpice. Je dois à sa majesté les secours que je reçois d'eux; on ne peut rien voir ni de plus apostolique, ni de plus vénérable. Je souhaite à sa majesté une longue vie dont l'église aussi bien que l'état ont besoin; si je puis aller voir Dieu, je lui demanderai souvent cette grace.

TESTAMENT

de Fénelon.

Au nom du Père, & du Fils, & du Saint-Esprit. Quoique ma santé soit en l'état où elle est d'ordinaire, je dois me préparer à la mort. C'est dans cette vue que je fais, & que j'écris de ma propre main ce présent testament.

Je déclare que je veux mourir entre les bras de l'église catholique, apostolique & romaine ma mère. Dieu qui lit dans les cœurs, & qui me jugera, sait qu'il n'y a eu aucun moment de ma vie où je n'aye conservé pour elle une soumission & une docilité de petit enfant, & que je n'ai jamais cru aucunes des erreurs qu'on a voulu m'imputer. Quand j'écrivis le livre intitulé: *Explication des maximes des Saints*, je ne songeois qu'à séparer les véritables expériences des saints, approuvées de toute l'église, d'avec les illusions des faux mystiques, pour justifier les unes, & rejetter les autres. Je ne fis cet ouvrage que par les conseils des personnes les plus opposées à l'illusion, & je ne le fis imprimer qu'après qu'ils l'eurent examiné. Comme cet ou-

vrage fut imprimé à Paris en mon absence, on y mit les termes de *trouble involontaire* par rapport à Jésus-Christ, lesquels n'étoient point dans le corps de mon texte original, comme certains témoins oculaires d'un très-grand mérite l'ont certifié, & qui avoient été mis à la marge seulement pour marquer une petite addition qu'on me conseilloit de faire en cet endroit là, par une plus grande précaution; d'ailleurs il me sembloit sur l'avis des examinateurs, que les correctifs inculqués dans toutes les pages du petit livre, écartoient avec évidence tous les sens faux & dangereux; c'est suivant ces correctifs que j'ai voulu soutenir & justifier ce livre pendant qu'il m'a été libre de le faire, mais je n'ai jamais voulu favoriser aucune des erreurs en question, ni flatter aucune personne que je connusse en être prévenue.

Dès que le pape Innocent XII eut condamné cet ouvrage, j'ai adheré à son jugement du fond de mon cœur, & sans restriction comme j'avois d'abord promis de le faire: depuis le moment de ma condamnation, je n'ai jamais dit un seul mot pour justifier ce livre; je n'ai songé à ceux qui l'avoient attaqué que pour prier avec un zèle sincère

pour eux, & que pour demeurer uni à eux dans la charité fraternelle.

Je soumets à l'église universelle, & au siège apostolique, tous les écrits que j'ai faits, & je condamne tout ce qui pourroit m'avoir échappé au-delà des véritables bornes; mais on ne doit pas m'attribuer aucun des écrits que l'on pourroit faire imprimer sous mon nom; je ne reconnois que ceux qui ont été imprimés par mes soins, & reconnu par moi pendant ma vie. Les autres pourroient ou n'être pas de moi, & m'être attribués sans fondement, ou être mêlés avec d'autres écrits étrangers, ou être altérés par des copistes; à Dieu ne plaise que je prenne ces précautions par une vaine délicatesse pour ma personne: je crois seulement devoir au caractère épiscopal, qu'on ne m'impute aucune erreur contre la foi, ni aucun ouvrage suspect.

PORTRAIT

de Fénelon.

FÉNELON étoit d'une assez haute taille, bien fait, maigre & pâle; il avoit le nez grand & bien tiré, le feu

CATALOGUE RAISONNÉ

Des Ouvrages de M. de FENELON, classés selon l'ordre chronologique.

DE l'Education des Filles. Paris 1687, 1698, 1715, 1729, 1763, 1776, in-12. & 1718, in-8: 1788, in-18. Item, Amsterdam 1702, 1708 & 1739, 1754, in-12. Dans celle de 1708 on y a joint un ouvrage de M. de la *Chetardie*, intitulé : *Inſtruction pour une Princeſſe.* Item, Liége 1771 in-8. On vient aussi d'en donner à Paris cette année 1800, une nouvelle édition in-12.

Ce traité est le premier livre sorti de la plume de M. de Fénelon. M. le duc de Beauvillers à la priere duquel M. de Fénelon l'avoit composé, fut si charmé de l'ordre & des principes solides qui y sont répandus, qu'il se lia d'une grande amitié avec son Auteur, & le jugea capable d'un emploi des plus importants ; ce qui l'engagea de faire connoître son mérite à la cour, & peu de tems après Fénelon fut nommé précepteur des enfans de France.

Ce petit ouvrage, écrit d'un stile simple, clair, et tout à la fois éloquent, annonce des vues sages et une grande pénétration dans la connoissance du cœur humain; on y admire surtout une grande facilité & une manière aussi précise en même tems qu'agréable, de présenter, de faire goûter les vérités qu'on est le moins accoutumé d'entendre. Ce livre eut un cours étonnant lorsqu'il parut; aussi le plan d'éducation qu'il contient reçut du public cette

précision pour se faire entendre, même en traitant les matières les plus abstraites & les plus embarrassées ; avec cela il ne vouloit pas avoir plus d'esprit que ceux avec qui il parloit ; il se mettoit à portée de chacun sans le faire sentir ; il mettoit à l'aise, & sembloit enchanter de façon qu'on ne pouvoit ni le quitter, ni s'en défendre, ni ne pas soupirer après le moment de le retrouver. C'est ce talent si rare & qu'il avoit au dernier degré, qui lui tint ses amis si attachés toute sa vie, malgré sa chûte & sa disgrace, & qui dans le triste éloignement où ils étoient de lui, les réunissoit pour se parler de lui, pour le regretter, pour le désirer, pour soupirer après son retour, & l'espérer sans cesse.

sa société, & dont il faut travailler également à leur donner la connoissance & à leur inspirer l'amour. M. de Fénelon indique rapidement les vertus et les obligations générales. Il développe avec beaucoup de clarté celles qui sont propres à *l'éducation des filles*. Comme l'on doit s'y proposer une double fin, celle de leur former le cœur, et celle de cultiver leur esprit, l'Auteur revient souvent à la partie des mœurs, parce qu'elle est la plus essentielle. Quant à la culture de l'esprit, M. de Fénelon n'exclut des études des filles que les connoissances trop étendues, ou qui sont au-dessus de leur foiblesse naturelle, et celles dont l'abus est presque certain ; mais il ne pense pas que l'ignorance soit leur appanage. Ainsi en suivant le plan tracé dans son livre, on ne peut se dispenser de les instruire de l'histoire, de la religion, de ses dogmes et de sa morale.

Traité du Ministère des Pasteurs. Paris 1688, in-12.

Fénelon dans cet ouvrage, qu'il écrivit dans sa jeunesse, y donna déja dès lors des preuves non équivoques du talent aussi rare qu'inimitable, de présenter les matières les plus sèches & les plus délicates, avec les graces & le tour d'esprit ingénieux qui décèle l'Auteur autant solide qu'éclairé. Il y montre les prémices de cette profondeur de raisonnement et de cette modération, de cette douceur de controverse qu'on retrouve toujours & par tout dans ses ouvrages dogmatiques. Il s'y attache sur-tout à démontrer qu'il n'y a point de véritable sacerdoce hors de la vraie Eglise.

Discours prononcé par M. de Fénelon dans l'Académie Française, à sa récention à la place de M. Pellisson, le mardi 31 Mars 1693. Paris

1693 in-4. Ce discours se trouve aussi dans le recueil des mémoires de l'Académie Française. M. de Fénelon fut reçu au nombre des Académiciens, dans le corps célèbre de cette compagnie en 1693, à la place de *Pellisson*. Il lui fut utile plus d'une fois, par son goût pour les Belles-Lettres, & par sa grande connoissance de la langue: son discours de réception dans le genre académique est une excellente pièce, qui fut fort goûtée & ne dément en rien la réputation de son Auteur.

Explication des maximes des Saints, sur la vie intérieure. Paris 1687, in-12. reimprimé à Bruxelles en 1698, in-12. item la même année, Amsterdam en 2 vol. in-12. & à Francfort in-8. augmentée d'une instruction pastorale et de diverses lettres concernant ce livre.

Ce petit traité ne fut pas plutôt rendu public, qu'il fut traduit en plusieurs langues. On en a une traduction latine imprimée à Francfort en 1699, in-8. Une en flamand et en allemand, toutes les deux publiées la même année, la première à Amsterdam in-8. & la seconde à Wesel, dans le même format.

C'est ici le trop fameux ouvrage, lequel malgré qu'il parut avec des approbations pleines d'éloges, ne laissa pas d'atirer bientôt sur Fénelon, ce terrible orage, qui en l'accablant ne servit toutes fois qu'à mettre en évidence la fermeté, la douceur & toutes les grandes vertus dont son ame étoit ornée. Il fut malgré lui engagé dans une dispute longue, et qui dut être des plus pénibles pour un cœur incliné à la paix et fait comme le sien. Cependant il la soutint avec cette droiture, cette grandeur d'ame, ce courage et cette intrépidité qu'on ne peut encore se lasser d'admirer.

Le plan de son livre est très-philosophique: chaque article est divisé en deux chapitres, intitulés *chapitre vrai & chapitre faux*. Dans l'un, Fénelon approuve et explique les véritables maximes des Saints, sur les principaux points de la vie intérieure, en montrant tout ce qui est autorisé pour leur expérience, et qui doit être réduit à la doctrine saine du saint amour. Dans l'autre, il expose les conséquences dangereuses qui résulteroient des principes contraires, en indiquant le point précis dans lequel le danger de l'illusion commence. Ainsi tout son dessein étoit d'exposer nettement tout le système de la vraye spiritualité. Il vouloit expliquer à fond les expériences et les expressions des spirituels contemplatifs, pour empêcher qu'ils ne fussent exposés à la dérision des impies, et tempérer par de saines interprétations, les termes dont ils se sont servi; en un mot, il vouloit séparer la véritable *spiritualité* de l'illusion; établir un point fixe, qui distinguât les expressions de la dévotion tendre et affectueuse, d'avec le ridicule langage du fanatisme; mais avec les meilleures intentions, on n'est pas sûr de ne pas faire de faux pas, & les prétendus chapitres vrais n'étoient pas exempts de censure. Fénélon se servit d'expressions peu exactes, peut-être quelquefois un peu trop fortes. On lui en fit un crime, & ses adversaires ne furent pas fachés de trouver une occasion de l'attaquer & de le poursuivre. Cependant il protesta constamment de la pureté de ses sentimens, et soutint avec la même fermeté que les expressions de *trouble involontaire*, en parlant de Jésus-Christ, n'étoient point dans son original, & que ses amis les y avoient ajoutées sans le consulter : il méritoit sans doute

d'être cru. Il fit plus, il offroit d'expliquer les termes dont il s'étoit servi, ne faisant même pas de difficulté de convenir qu'il ne les avoit pas exprimés avec assez d'exactitude; sa candeur ne se refusoit à rien de ce qui étoit raisonnable & qui ne blessoit pas la vérité pour désarmer ses ennemis. Car Fénelon, comme tous les hommes vertueux & d'un mérite distingué, ne pouvoit éviter d'en avoir & de faire des jaloux. Il composa de nombreux écrits, tant pour se justifier des fausses imputations dont on le chargeoit, que pour éclaircir la Doctrine de son livre. Il en avoit même préparé une nouvelle édition avec de longues notes, dans lesquelles il expliquoit le vrai sens de ses expressions & de ses sentimens; mais son antagoniste ne vouloit rien de tout cela, il vouloit la condamnation de son rival.... Car comment est-il concevable, en supposant qu'il n'avoit à cœur que de sauver la pureté de la foi sur les dogmes, & la doctrine de la vie intérieure, comment dis-je comprendre qu'avec un homme tel que Fénelon, dont la droiture, la candeur, la douceur, la sincérité & la probité étoient généralement reconnues, il n'ait pu s'entendre, concilier ses opinions, & convenir à l'amiable des points qui les divisoient.... Mais je m'abuse, comment cela auroit-il été possible, si on admet la maxime incontestable, que nul ne peut comprendre les paroles des Saints, s'il ne possède l'esprit des Saints?... D'ailleurs pour conserver la pureté de la foi, il n'étoit pas nécessaire de condamner l'auteur *des maximes des saints*. Un simple bref dogmatique, ainsi que le vouloit Innocent XII, lorsqu'on étoit sur le point de prononcer la sentence définitive sur ce petit ouvrage, en supprimant la première

édition et en engageant Fénelon d'en donner une seconde, corrigée & purgée des fautes qu'on lui reprochoit, auroit suffi sans doute pour atteindre ce but, & les fidèles auroient au moins eu une boussole assurée pour naviger avec assurance sur cette mer remplie d'écueils ; ils auroient sçu à quoi s'entenir, pour se garantir de l'illusion ; car ce n'est pas assez, de signaler une route dangereuse, il faut de plus montrer le bon chemin qui conduit au terme. De cette manière on auroit édifié, éclairé l'Eglise & évité le scandale.

Quoiqu'il en soit, les ennemis de Fénelon avoient un but, & ils l'atteignirent. Fénelon succomba, & par une générosité & une grandeur d'ame qui n'offre point d'exemple, se soumit sans aucune réserve à la condamnation qu'Innocent XII prononça contre les XXIII articles extraits de son livre. On peut dire ici que la défaite de celui qui fut vaincu, lui fut plus glorieuse, que la victoire ne le fut au vainqueur, & je ne m'étonne point qu'un homme d'esprit ait dit de Fénelon : *je ne sais pas s'il avoit raison de vouloir qu'on aima Dieu pour lui-même, mais M. de Fénelon méritoit d'être aimé ainsi.* Non, jamais on n'admirera assez ses vertus, son humilité & son obéissance, & il n'y a que des ames exercées dans une grande mort à elles-mêmes, qui puissent bien comprendre le principe divin d'une soumission comme la sienne, où le plus grand génie ferme les yeux à toutes ses lumières propres, n'a de goût que pour soumettre son esprit, se laisser humilier, se taire, obéir, & exercer dans l'acquiessement qui ne résiste à rien, quand le supérieur a parlé, toute la perfection du saint amour.

Nous

Nous croyons faire plaisir à quelques-uns de nos lecteurs de faire suivre ici la notice des pièces apologétiques que Fénelon composa pour la défense de son livre, avant qu'il eut été condamné. Nous le faisons d'autant plus librement, que ces mêmes pièces n'ont point été comprises dans la susdite condamnation.

Quatre Lettres à Monseigneur l'Archevêque de Paris, sur son instruction Pastorale du 27 Octobre 1697, publiées toutes les quatre séparément in-8. & in-12. Les trois premières sont sur le même sujet, & celui de la quatrieme Lettre est sur l'addition à la même instruction pastorale.

Réponse à la déclaration de M. l'Archevêque de Paris, de M. l'Evêque de Meaux, & de M. l'Evêque de Chartre, & à l'ouvrage de M. de Meaux, intitulé : Summa &c. *contre le livre intitulé* : Explication des Maximes des Saints 1698, in-12.

Instruction Pastorale de M. l'Archevêque de Cambrai, sur son livre intitulé : Explication des Maximes des Saints &c... *avec la condamnation des erreurs de Molinos, les articles arrêtés à Issy, & la lettre du même au Pape.* Cambrai 1697, in-4. item, Lyon 1698, in-12. Amst. 1798, in-8.

Lettre à N. S. Pere le Pape. Roterdam 1697, in-12.

M. de Fénelon l'écrivit pour soumettre son livre des *Maximes des Saints* au jugement du Souverain Pontife.

Cinq Lettres à M. l'Evêque de Meaux, publiées toutes les cinq séparément, in-12. & in-8.

Réponse à l'écrit de M. de Meaux, intitulé : Relation sur le Quiétisme, in-12. Nouvelle

édition, revueet corrigée par l'Auteur. Bruxelles 1698, in-8.

Réponſe aux Remarques de M. l'Evêque de Meaux, ſur la réponſe à la relation du Quiétiſme, in-8. item : Nouvelle édition, revue & corrigée par l'Auteur. Bruxelles 1699, in-8.

Première Lettre à M. l'Evêque de Meaux, ſur les douze propoſitions qu'il veut faire cenſurer par des Docteurs de Paris, in-12.

Seconde Lettre au même, in-12. ſur le même ſujet.

Première Lettre pour ſervir de réponſe à celle de M. l'Evêque de Meaux, in-8.

Seconde Lettre au même &c. in-8. ſur le même ſujet, auſſi bien que les deux ſuivantes.

Troiſième Lettre au même &c. in-8. Ces trois Lettres ont été réimprimées enſemble, in-12.

Lettre à M. l'Evêque de Meaux, pour répondre à ſon traité latin, intitulé : Scholaſtici in tuto, *ſur la charité*, in-8. & in-12.

Réponſe à l'écrit de M. l'Evêque de Meaux, intitulé : Quæſtiuncula, in-8. & in-12.

Préjugés déciſifs pour M. l'Archevêque de Cambrai, contre M. l'Evêque de Meaux, in-8. & in-12.

Lettre ſur la réponſe de M. l'Evêque de Meaux, à l'ouvrage intitulé : Préjugés déciſifs, in-8.

Les principales propoſitions du Livre des Maximes des Saints *juſtifiées par des expreſſions plus fortes des Saints Auteurs*, in-12.

Deux Lettres à M. l'Evêque de Meaux, en réponſe à l'Ecrit intitulé : Les Paſſages éclaircis &c. in-8.

Lettre à M. l'Evêque de Meaux, ſur la charité, in-8.

Cette Lettre différente de celle qu'on a rapportée plus haut ſur le même ſujet de la

charité, roule sur une proposition particulière.

Deux Lettres, pour servir de réponse à la Lettre Pastorale de M. l'Evêque de Chartres, sur le livre intitulé : Explication des maximes des Saints, in-12.

Deux Lettres à M. l'Evêque de Chartres, ou réponse à la Lettre d'un Théologien, in-8.

Les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse, ou suite du quatrième Livre de l'Odyssée d'Homère. Paris 1699, in-12.

C'est ici la première édition imparfaite de ce célèbre Poëme, imprimé à l'insçu de l'Auteur. Elle fut d'abord supprimée ; mais on la contrefit la même année à la Haye, in-12. & il s'en est fait depuis un grand nombre d'autres. Ce ne fut qu'en 1717, que parut à Paris en 2 vol. in-12. la première édition conforme au manuscrit original. Celle-ci est la première qui ait été publiée en France avec privilége. Elle est exacte & en beaux caractères. M. de Ramsay qui en a eu soin, a mis à la tête une dissertation sur la Poësie épique & sur le Poëme de *Télémaque*. Item, Roterdam 1717, in-12. 2 vol. Elle est faite sur celle de Paris, dont je viens de parler ; item Amsterdam, chez Wettstein 1719, en 2 vol. in-12. On a fait dans cette dernière édition quelques changemens, qu'on prétend avoir tirés d'un meilleur manuscript que celui dont on s'est servi pour celle de Paris, & on y a joint quelques notes. En 1725 il en fut donné une à Rotterdam en 2 vol. in-12. dans laquelle l'on mit en notes toutes les malignités qu'on avoit imaginées contre le gouvernement. Item, Paris 1730, en 2 vol. in-4. On y a mis à la tête de chaque Livre une estampe assez bien dessinée, mais mal gravée. Les éditions sans contredit les plus estimées,

sont celles que Wettstein donna à Amsterdam 1734 et 1754, in-fol. et in-4. Elle sont en tout point magnifiques, tant pour l'impression que pour les figures gravées par Piccard. Item, celle de Leide de 1761, in-fol. Ainsi que celle que Didot a donnée a Paris en 1783, en 2 vol. in-4. avec les superbes gravures de J. B. Tilliard, d'après les desseins de C. Monet, peintre du Roi.

Nous passons sous silence les éditions inombrables qui en ont été faites depuis qu'il existe en divers formats avec figures et sans figures. Il est également superflu d'avertir que cet ouvrage immortel, dans lequel Fénelon déploie toutes les richesses et toutes les beautés de la langue française, a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, et que les éditions en sont également sans nombre. Nous en indiquerons cependant quelques-unes en passant.

On en a une traduction italienne, faite par *Morretti*, et imprimée à Leide en 1719, en 2 vol. in-12. Mais celle de M. Martin Deschner est de beaucoup supérieure, et par conséquent beaucoup plus estimée que celle de Moretti. On en a plusieurs traductions allemandes, dont la première est de M. Talander, ou Auguste Bohse qui l'a fit imprimer à Breslau 1707 in-8. et dont on a un grand nombre d'éditions. La seconde est de M. Benjamin Neuckircher qui l'a traduit en vers, et sa traduction a été imprimée de 1727 à 1739 à Anspach, en 3 vol. in-fol. avec figures, et réimprimée à Berlin en 1731 à 1738, en 3 vol. in-8. La troisième est de M. L. E. Faramcoud, imprimée à Nuremberg en 1733, in-8. item, Francfort 1766 en 2 vol. 8. La dernière est d'un anonyme, imprimée en allemand et en

français à Ulm en 1771, in-8. avec figures, item à Bâle en 1772, en 2 vol. in-8. On en a plusieurs traductions latines, tant en vers qu'en prose ; celle en prose est de M. G. Trautwein, publiée pour la première fois à Ulm, en 1744 in-8. item, réimprimée avec le français à côté en 1755, in-8. Il y en a deux traductions flamandes, l'une faite par D. Chiis, et imprimée à Utrecht en 1700, in-8. l'autre d'un anonyme, publiée à Amsterdam en 1715, in-8. Messieurs Littleburg, Older, Boyer et Ozell, en ont donné chacun une traduction anglaise. On accuse le dernier d'avoir mal à propos critiqué les trois premieres traductions, sans avoir mieux réussi que ses dévanciers. On en a une édition en français et en anglais, imprimée à Londres en 1761, en 2 vol. in-12. Mais la traduction de M. John Hawkes-worth est en tout point plus parfaite que toutes les précédentes. Les Danois en ont une traduction en leur langue qui fut imprimée à Copenhague en 1727, in-8. On assure qu'il en existe une traduction en langue turque, et le dernier traducteur allemand en avoit préparé une traduction en langue grecque, qu'il se proposoit de donner au public. Nous observerons encore, qu'il en existe aussi une traduction en langue hollandoise & en vers, par Sibrand *Feitanna*, qui parut pour la première fois en 1733, & pour la seconde en 1752, en un volume in-4. Elle est très-bonne, & la seconde édition offre un modèle intéressant de retouche. Celle-ci ne parut que six ans après la mort de son auteur, par les soins de son digne ami F. Wan Sleenweyk, très-bon poëte lui-même. Le Télémaque a aussi été mis en vers françois, par le C. Hardouin, & imprimé en 6 vol in-12.

Nous ne nous arrêterons ici, ni sur la nature ni sur l'excellence du Télémaque. Il est connu et entre les mains de tout le monde. Nous dirons seulement que Fénelon le composa pour instruire et pour amuser son élève le Duc de Bourgogne, et que les gens de l'art ne sont pas d'accord sur le nom qu'on doit lui donner. Est-ce un roman ? Est-ce un poëme épique ? Il tient sans doute à tous ces deux genres : quoiqu'il en soit, c'est un Poëme moral en prose, & tous conviennent qu'on y trouve les qualités vives & brillantes de l'épopée : un héros qui attache & qu'on ne perd jamais de vue ; beaucoup d'invention ; une marche ferme, soutenue ; un stile cadancé & harmonieux ; des épisodes sagement ménagés, naturellement amenés ; des descriptions choisies & pittoresques; des aventures merveilleuses, mais jamais bizares, jamais invraisemblables ; la vertu aux prises avec l'adversité, avec les passions les plus fougueuses, & finissant toujours par en triompher ; une morale douce & exacte : cet art admirable de parler aux rois de leurs devoirs sans les choquer, & aux peuples de leur soumission sans les dégrader ; dans les portraits si bien contrastés dans tous les mouvemens, je ne sais quoi de fort & moëlleux qui élève l'ame & qui l'attendrit ; le caractère enfin d'originalité qui rappelle les chefs-d'œuvres des anciens, qui met toujours Fénelon de pair avec eux, & souvent au-dessus d'eux.

Mais ce qui rehausse encore le prix & l'excellence de ce Poëme, c'est les vertus sublimes qu'on y respire & qu'on y recommande presque par-tout ; c'est les leçons de sagesse qui y sont ingénieusement ménagées ; c'est les préceptes de conduite pour tous les rangs, pour tou-

tes les conditions qu'on y trouve d'un bout à l'autre. C'est enfin cette Philosophie épurée qu'on y enseigne, & dont tous les principes sont nobles & relevés, Philosophie qui tend à nous faire oublier notre être propre, pour le rapporter tout entier à l'être souverain, et nous en rendre les adorateurs; qui veut qu'on préfère l'amour du beau à l'amour du plaisir, l'honnête à l'agréable, & l'intérêt général à l'intérêt particulier; qui nous apprend à sacrifier toutes les jouissances illicites aux devoirs pénibles de la vertu; à s'attacher inviolablement à la religion dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, à aimer son Père & sa Patrie, à être roi, citoyen, ami, esclave même si le sort le veut. O qu'une nation seroit heureuse si tous les ordres de la société qui la composent mettoient en pratique les préceptes d'une si belle morale!

Le Télémaque, ce code de l'humanité, malgré toutes les beautés qu'on vient de remarquer n'a néanmoins pas pu se soustraire à la critique. Et quoiqu'on y admirat la pompe d'Homère, jointe à l'élégance de Virgile & les agrémens de la Fable, réunis à toute la force de la verité, il s'éleva contre lui des critiques d'un goût sévère, qui fermant les yeux aux grandes beautés, ne les attacherent qu'aux petits défauts, le traitérent avec quelque rigueur. Mais les critiques sont tombées dans l'oubli, & le Télémaque a toujours été regardé comme un des beaux monuments d'un siécle florissant; il se fait toujours lire avec le même intérêt; on ne le quitte qu'avec le desir d'y revenir, & tout lecteur en sent les beautés, parce qu'elles sont à la fois sublimes & naturelles. Car qui pourroit en effet résister aux charmes séducteurs d'un style gracieux, coulant, harmonieux, qui

pénètre l'ame, la remue, l'échauffe & lui fait éprouver sans fatigue les sensations les plus douces et les plus variées.

Ordonnance & Inſtruction Paſtorale, portant condamnation d'un imprimé, intitulé: Cas de conscience &c. Valencienne 1704, in-12.

Cet ouvrage ainsi que les sept suivants ont été écrits en faveur du formulaire & pour l'acceptation de la *conſtitution unigenitus*. Fénelon les composa dans un tems où des troubles théologiques agitoient l'Eglise & où on se déchiroit fraternellement, sur les opinions touchant la *grace efficace*, qu'on auroit beaucoup mieux fait d'écouter & de suivre avec docilité en disciple fidèle, que de disputer sans fin sur des mots qu'on n'entendoit pas, ou qu'on ne vouloit pas entendre. M. de Fénelon, en homme éclairé de l'esprit de Dieu, gémissoit en secret du scandale que ces divisions & ces querelles occasionnoient dans l'Eglise; & il fit avec sa douceur & sa modération ordinaire tous ses efforts pour instruire & ramener les esprits égarés, comme on le voit par les nombreux écrits qu'il composa dans l'unique but d'expliquer & d'éclaircir la matière qui faisoit le sujet & l'occasion de ces dissentions.

Seconde inſtruction au clergé & au Peuple de ſon diocèſe, pour éclaircir les difficultés propoſées par divers écrits contre ſa première inſtruction paſtorale. Valenciennes 1705, in-12.

Troiſieme inſtruction paſtorale, contenant les preuves de la tradition ſur l'infaillibilité de l'Egliſe, touchant les textes. Valenciennes 1705, in-12.

Quatrieme inſtruction paſtorale, où l'on prouve que c'eſt l'Egliſe qui exige la ſignature du formulaire, & qu'en exigeant cette ſignature;

elle ſe fonde ſur l'infaillibilité, qui eſt promiſe pour juger des textes dogmatiques. Valenciennes 1705, in-12.

Lettre de M. l'Archevêque de Cambrai à un Théologien, au ſujet de ſes inſtructions paſtorales, 1706, in-12.

Inſtruction paſtorale ſur le livre intitulé: Juſtification du ſilence reſpectueux. Valenciennes 1708, in-8. La traduction latine de cette inſtruction a été publiée à Valenciennes en 1709, in-12. ſous le titre de *Douementum paſtorale de libro gallice inſcripto : defenſio ſilentii obſequioſi.*

Lettres au P. Queſnel 1711, in-12. Ces deux lettres regardent deux ouvrages, l'un intitulé : *Denunciatio ſolemnis Bullæ Clementinæ, quæ incipit, vineana Domini Sabaoth*, l'autre qui eſt la *Relation du Cardinal Roſpiglio*, que M. *de Fénelon* croyoit être du P. *Queſnel.*

Inſtruction paſtorale en forme de Dialogues. Cambrai 1714, in-12. 3. vol.

Le même ouvrage augmenté de quelques Dialogues, et réimprimé au même lieu en 1715. Cette inſtruction traite en entier des matières ſur la grace contre les Janſénistes.

En conſidérant les nombreux ouvrages, que Fénelon compoſa, ſur des ſujets de controverſe, qui le plus ſouvent ne peuvent avoir qu'une utilité momentanée ou de circonſtance, on eſt preſque tenté de regretter le tems précieux qu'il y conſacra, puiſqu'il lui déroboit celui qu'il auroit pu employer à la compoſition d'ouvrages d'une utilité plus univerſelle & qui auroient pu éclairer, inſtruire & édifier la poſtérité la plus reculée. Mais d'un autre côté, quel honneur ne font-ils pas à ſon eſprit et à ſon cœur? quelle idée ne nous donne-t-ils pas

de son ardeur pour le travail & de son étonnante facilité à écrire sur les matières en apparence les plus séches. Bien plus, il y donne encore un exemple bien rare de modération dans la dispute, & digne d'être imité par ceux qui se dévouent à la défense de la Religion.

Nous avons déja observé que dans tous ces divers ouvrages dont on vient de donner la notice, Fénelon y défend avec force la doctrine opposée aux sentimens des disciples de Jansenius, et nous ajouterons ici que ses ennemis ont prétendus très-faussement qu'il n'avoit pris parti contre le Jansénisme, que parce que le cardinal de Noailles s'étoit déclaré contre le Quietisme. Les Jansénistes s'imaginoient sans fondement qu'il vouloit faire sa cour au Père Tellier leur ennemi; mais son ame noble & franche, dit un écrivain moderne, " étoit incapable d'un tel motif. La douceur seule de son caractère & l'idée qu'il s'étoit faite de la bonté suprême, le rendoit peu favorable à la doctrine du P. *Quesnel*, qu'il appelloit *impitoyable & désespérante*. Pour la combattre, il consultoit son cœur. Dieu, disoit-il, n'est pour eux qu'un *être terrible*; il est pour moi *l'être bon & juste*. Je ne puis me résoudre à en faire un tyran, qui nous ordonne de marcher, en nous mettant aux fers, & qui nous punit, si nous ne marchons pas. „ Mais en proscrivant des principes qui lui paroissoient trop durs, et dont les conséquences étoient désavouées par ceux qu'on accusoit de les soutenir, il ne pouvoit souffrir qu'on les persécutât; *soyons à leur égard*, disoit-il, *ce qu'ils ne veulent pas que Dieu soit à l'égard des hommes, pleins de miséricorde & d'indulgence*. On lui représentoit que les Jansénistes étoient ses ennemis déclarés, et

qu'ils n'oublioient rien pour décrier sa doctrine et sa personne : *c'eſt une raiſon de plus*, répondoit-il, *pour les ſouffrir & leur pardonner*. Quant au Cardinal de Noailles, Fénelon écrivoit en 1714, c'est-à-dire, un an avant sa mort. " Je suis véritablement affligé lors que je me représente toutes ses peines : je les ressens pour lui. Je ne me souviens du passé, que pour me rappeller toutes les bontés dont il m'a honoré pendant tant d'années. Tout le reste est effacé, Dieu merci de mon cœur ; rien n'y est altéré. "

Ce même caractère de bonté et d'indulgence se manifeste dans tous les écrits qu'il composa pour défendre la vérité ; jamais il ne se laissa aller à aucun excès, ni à ces emportemens, à ce zèle amer & piquant, si ordinaire aux hommes exercés dans la dispute ; toujours doux, toujours modéré, il présente la doctrine qu'il défend avec clarté & avec force, sans jamais s'impatienter, quelque sujet qu'il en ait. On y découvre par-tout une charité qui gagne le cœur de ceux dont il veut convaincre l'esprit, & la foi y est par-tout inséparable de l'amour de Dieu ; & de quelque nature que soit le sujet de ses écriis polémiques, on y rencontre partout des traces de ce feu divin & de cette sainte onction, qui caractérisent si bien une ame pénétrée des sentimens d'une véritable piété.

Recueil des mandemens de M. de Fénelon, Archevêque de Cambrai à l'occaſion des Jubilés, du Carême & des Prières publique, depuis le 15 Novembre 1701, juſqu'au 23 Février 1713. Paris 1713, in-12. Ce recueil contient vingt-deux Mandemens dignes de la piété, du zèle éclairé & de la solicitude pastorale des plus célèbres Evéques de la primitive Eglise.

Démonſtration de l'exiſtence de Dieu, tirée de la connoiſſance de la nature, & proportionnée à la foible intelligence des plus ſimples. Paris 1713, in-12. réimprimée la même année, & en 1718, 1721 au même lieu, in-12. avec une préface du Père Tournemène Jésuite, contre le spinosisme & les Athées : item, Amsterdam 1713, 1715, 1720, 1721, 1731, 1738 & 1761, in-8. item, Jene 1732 & 1738, in-8. Ces diverses éditions sont incomplettes, ce traité ayant été augmenté dans la suite d'une seconde partie, comme on va le voir. On l'a aussi souvent réimprimé en français dans le recueil suivant, dont il fait la première partie.

Oeuvres Philoſophiques, ou démonſtration de l'exiſtence de Dieu, tirée de l'art de la nature, dans la première partie, & dans la ſeconde des preuves purement intellectuelles & de l'idée de l'infini même, augmentée de diverſes réflexions qui ne ſe trouvent dans aucune des éditions précédentes. Paris 1718, 1719, 1726, 1739, 1742, 1764 & 1776, 1786, in-12. L'édition de 1726 passe pour une des meilleures qu'on ait publiées en france. La préface du P. Tournemine s'y trouve placée à la fin de l'ouvrage, sous le titre de Reflexions sur l'athéisme, item, Amsterdam 1721, 1726 & 1731, in-8. Ce même recueil a encore paru en français & sous le même titre, augmenté d'un second Tome, contenant les *Lettres* de notre Auteur, *ſur divers ſujets concernant la Religion & la métaphiſique, & ſes Sermons choiſis*, dont nous rendrons compte en son lieu. Paris 1726, in-8. & in-12. en 2 vol. & réimprimé en 1731, in-8. 1739 & 1764, in-12. Item, Amsterdam 1731, en 2 vol. 8. Cette dernière édition est relativement à l'exécution Typographique préférable à toutes les autres.

Les Allemands & les Anglois n'ont point méconnu le mérite distingué de cet ouvrage ; les premiers s'empressérent d'en traduire la première partie dès qu'elle eut été mise au jour, & cette traduction qui passe pour être bien faite a été imprimée à Hambourg en 1714 & 1728, in-8. & à Leipsick en 1742, en 2 vol. in-8. avec la seconde partie. M. Boyer l'a également traduit en anglois, & sa traduction fut rendue publique à Londres en 1715, in-8. Il a aussi été traduit en italien, & imprimé à Gênes en 1766, in-8. sous le titre de *Démonſtrazione d'ell eſiſtenza di Dio, cavata della cognitione della natura.*

Rien n'est plus humiliant pour l'humanité, plus affligeant pour une ame droite & un cœur sensible que l'idée qu'on est nécessité de prouver aux hommes l'existence d'un Etre infiniment parfait, qui par sa seule volonté a fait sortir l'univers du néant & par qui nous avons tous la respiration & l'être. Le spectacle imposant de toute la nature ; la certitude & l'expérience que nous avons en nous-même que nous existons, notre pensée, la faculté que nous possédons de former des idées distinctes & apperçues ; la possibilité même de douter de cette existence & mille autres preuves, toutes plus convaincantes les unes que les autres ne mettent-elles pas cette vérité hors de toute atteinte ? l'existence d'un Dieu infiniment bon & aimable, une immortalité bienheureuse, dans la jouissance de son amour & la contemplation de ses innéfables grandeurs, sont des idées si nobles & si consolantes, qu'il faudroit les souhaiter vraies, supposé qu'on ne pût en démontrer la vérité. Elles élèvent l'homme au-dessus de lui-même, en faisant qu'il se rapporte tout

ainsi que dans *ſes lettres ſur la métaphiſique*, qu'on doit joindre à celui-ci, et dont nous parlerons ci-après, à rassembler, à développer toutes les preuves qui établissent solidement les vérités fondamentales de *l'exiſtence de Dieu*, puisque c'est de ce dogme primitif que découlent tous les autres dogmes de la religion; ainsi par conséquent, c'est par lui qu'on doit commencer à les expliquer, et c'est à le bien prouver qu'il crut devoir donner tous ses soins. Tout ce qu'il dit sur ce sublime sujet se trouve éclairé de tous les rayons de l'évidence. Sa marche est lumineuse, claire, méthodique et simple comme la vérité qu'il veut établir.

L'idée de la Divinité, la perception intellectuelle des perfections adorables de Dieu peuvent nous conduire à le bien connoître; mais ce chemin, quoique droit et court, est cependant rude et difficile pour la plupart des esprits: il est donc nécessaire d'en prendre un autre non moins sûr, mais plus facile, plus accessible; c'est le ravissant spectacle de la nature, c'est la considération des beautés et de la perfection de l'univers. C'est dans ce grand livre, toujours ouvert pour tout le monde que nous devons lire sans cesse, pour nous apprendre à connoître, à aimer et à nous unir à son Auteur. On ne peut ouvrir les yeux sans admirer l'art & la sagesse infinie qui éclate dans toutes les parties de ce grand *Tout*, et porte jusque au plus petit grain de sable, le caractère aussi majestueux que sensible, d'une cause infiniment puissante et industrieuse.

Il commence dans la première partie, par exposer les preuves sensibles de *l'exiſtence de Dieu*, et nous prépare par-là à celle qu'il tire de la métaphisique dans la seconde. L'univers,

dit-il au commencement, et une représentation de la Divinité, & toute la nature annonce, publie & montre une intelligence infiniment parfaite. Il prend de là occasion d'examiner à la faveur de la lumière du bon sens et de la raison, la proposition aussi absurde qu'insoutenable, que le hazard a formé & réuni tant de merveilles. Mais par le simple raisonnement & le secours de plusieurs comparaisons aussi lumineuses que sensibles, il met en poudre cette monstrueuse assertion, & démontre que la raison la plus droite conclut tout naturellement, que le hazard & la matière n'ont pu produire cet univers. Il en fait ensuite la description avec cette sagacité perçante, qui d'une seule vue embrasse tous les objets, en apperçoit les causes, les buts & la fin. Il nous montre cet univers en grand, avec toute sa pompe, toute sa magnificence. Il descend ensuite dans le particulier. Il conduit son lecteur pas à pas & comme par la main, parcourt successivement avec lui toutes les parties de ce grand & immense tout. Il lui montre avec ce coup d'œil sûr et fidèle, le nombre immense et l'étonnante variété des êtres qui le composent; lui découvre & lui développe dans le plus grand détail, comment non-seulement son ame, mais comment tout dans l'univers porte l'empreinte d'une sagesse infiniment adorable, comment tout porte le sceau, la marque caractéristique du Verbe Dieu son créateur; comment encore tout nous prouve, nous dévoile un dessein suivi, un enchaînement de causes et de raisons subalternes, conduites avec ordre, avec sagesse par une cause supérieure, & d'une intelligence infinie.

Fénelon en nous faisant contempler les beautés et les perfections des diverses parties qui com-

posent l'univers, s'attache principalement à nous ramener sans cesse & à chaque occasion, à ce premier, à ce *grand être* qui les a tous fait sortir du néant, et qui leur a tout donné ce qu'ils ont de beau et de parfait. Il considère ensuite les animaux en général; les armes dont ils sont pourvus pour se défendre contre ceux qui les attaquent pour les détruire; la faculté qu'ils ont de se renouveller par la nourriture, et de perpétuer leur espèce par la génération. Après avoir considéré les animaux, il s'arrête à l'homme, à son corps dont il décrit l'admirable économie, à son ame, à l'union de l'ame et du corps, à sa raison, à l'idée que nous avons de l'unité & de la dépendance de l'homme, & de sa liberté. Que ne pouvons-*nous* le suivre dans ce qu'il dit sur ce chef-d'œuvre de la nature, *l'homme*, dont il décrit toutes les parties, toutes les proportions, tout l'artifice avec une fidélité qui annonce une grande connoissance de l'anatomie, et avec une éloquence qui embellit un sujet qui n'en paroit guères susceptible.

Mais le corps de l'homme quelqu'admirable qu'en soit la structure et la composition, n'est point comparable à son ame, à son intelligence et à sa pensée. C'est par elle qu'il est en quelque sorte le roi de l'univers. Fénelon prouve qu'elle est distinguée de la matière, et cependant unie dans nous à cette matière. Union réelle; mais qui la formée dit-il, entre des êtres si différens? Qui a établi entre eux cette dépendance réciproque? l'esprit veut et tous les membres du corps se remuent à l'instant comme s'ils étoient entrainés par les plus puissantes machines. Il n'y a donc qu'une main également puissante sur ces deux natures si diverses qui

ait pu leur imposer ce joug et les tenir captives dans une société si exacte et si inviolable.

Il faut lire dans l'auteur même, le mécanisme étonnant de la vision; rien n'est plus admirable que ce qu'il dit sur la mémoire, sur les idées, sur la faculté de juger, de réfléchir, sur la raison, sur la liberté. Et il traite tous ces sujets avec une aisance et cette éloquence douce et persuasive qui embellit des sujets si abstraits et qui décellent en même tems, une connoissance aussi vaste que profonde du chef-d'œuvre de la nature.

Cette partie du livre est en descriptions, en tableaux rapidement et fortement tracés. L'auteur dit ce qu'il faut et ne dit rien de trop; il convainc, il persuade parce qu'il parle à l'esprit et à l'imagination, et qu'il est clair et intelligible, là où les autres sont si souvent secs et obscurs.

Nous trouvons, conclut-il, les traces de la Divinité, ou pour mieux dire, le sceau de Dieu même, dans tout ce qu'on appelle les ouvrages de la nature. Les cieux, la terre, les astres, les élémens, les plantes, les animaux, nos corps, nos esprit, tout marque un ordre, une mesure précise, un art, une sagesse, un esprit supérieur à nous, qui est comme l'ame du monde entier, & qui mène tout à ses fins avec une force douce et insensible, mais toute puissante. Cependant les épicuriens, les matérialistes, tant anciens que modernes, et sur-tout les sectateurs de Spinosa se refusent obstinément à tant de lumières. Rien de plus absurde que leur système monstrueux sur la création. Il révolte à la première vue, il étonne l'imagination presque autant que la raison; et à force de subtilités, d'abus des termes, de doutes affectés, de so-

phismes insidieux, on vient à bout d'ébranler, d'ébranler, de persuader quelques des hommes ou bornés, ou dissipés, ou intéressés par la corruption de leur cœur à adopter tout ce qui la favorise. Fénelon ne dissimule pas les objections que ces prétendus philosophes ont pu faire; il les rappelle toutes avec simplicité, et les met dans tout le jour qu'on peut répandre sur des argumens ténébreux: il les suit ensuite, les analyse, les dépouille de ce qu'elles ont d'imposant, et y répond avec force, mais toujours avec une douce modération et une lumière qui éclaire l'entendement et pénétrent la volonté.

L'auteur termine cette partie par une prière à Dieu; elle est vive, touchante, pleine d'onction, de réflexions animées et de sentimens douloureux sur l'ingratitude des hommes. Elle peint une ame sensible, un cœur embrasé et pénétré de reconnoissance pour l'auteur et la cause unique de tous les biens. Il passe ensuite à la seconde partie, c'est-à-dire à la démonstration de l'existence et des attributs de Dieu, tirées des idées intellectuelles, il remplit cette tâche avec le même succès; sa métaphisique n'a rien d'obscur et d'embrouillé; il donne toujours du corps à ses idées, et son stile animé et plein d'images, se soutient, intéresse dans les discussions les plus stériles.

Pour faire appercevoir la certitude des preuves Métaphysiques de *l'exiſtence de Dieu*, Fénelon nous conduit d'abord dans le doute universel, mais d'une manière bien différente de celle de quelques autres philosophes qui ont suivi cette route. Son doute n'est pas un jeu subtil de l'esprit, où après avoir douté de tout on paroit l'inventeur d'un nouveau systéme rempli de belles idées,

mais sèches, stériles & purement spéculatives. Le doute de notre philosophe a tout un autre but ; il nous conduit à des vérités plus solides. Il l'emploie d'abord à nous faire sentir la foiblesse humiliante de l'esprit humain, et nous inspire ensuite l'ardent desir de rechercher une lumière supérieure pour nous éclairer. L'auteur ne nous conduit dans les abimes du pyrronisme que pour nous en faire sentir l'horreur, et nous donner une sincère envie d'en sortir. A proportion que son lecteur découvre la vérité, il lui fait naître des sentimens qui en inspirent l'amour. Il est vrai qu'en certains endroits il semble pousser le doute trop loin, et douter même des premiers principes auxquels il est obligé de revenir par un raisonnement qui peut paroître circulaire. Mais son but est de montrer qu'il y a une *évidence* à laquelle on est forcé malgré soi de revenir après avoir tâché en vain de la rejetter ; qui est la même dans tous les pays du monde, à la Chine comme en Amérique, & qui est une règle commune pour tous les hommes. *Evidence* qui se présente toujours également quand on la consulte avec attention, qui a été et qui sera la même dans tous les siècles. *Evidence* que nulle circonstance ne peut changer, qui ne varie point par les vicissitudes perpétuelles qui arrivent dans tout le reste. Evidence en un mot qui étant par sa nature, universelle, éternelle et immuable, ne sauroit être que la lumière même de l'intelligence infinie de Dieu, dont il éclaire tous les esprits finis, et par laquelle ils voient toutes les vérités, depuis les plus petites jusques aux plus grandes : *évidence* enfin dont il ne nous est montré ici-bas qu'une foible rayon, pour nous conduire au milieu de

nos ténèbres à la vérité souveraine, qui se découvre de plus en plus à proportion que nos ames se détachant du sensible et du fini, s'approchent par l'amour de ce soleil des intelligences qui se montrera enfin à nous sans voile & sans nuage.

Après avoir ainsi examiné le doute universel, & jusqu'à quel point il est raisonnable de douter, il insiste sur la preuve de *l'existence de Dieu*, qu'il tire de l'idée de l'être suffisant à soi, ou qui existe par lui-même, lequel ne peut qu'être souverainement parfait; de l'idée que nous avons de l'infini, & que ce n'est qu'un être infini en soi, qui puisse seul nous la donner; enfin sa troisième preuve se démontre par l'idée que nous avons de l'être nécessaire & infiniment parfait dans son essence. Sa méthode de présenter ces sublimes vérités est simple & lumineuse; rien de plus naturel que sa marche. D'abord il nous montre l'extrêmité de la chaîne, *puis* il suit cette chaîne jusqu'à la première cause, qui est nécessaire, qui n'en a point & qui est Dieu. Il explique ensuite ce que c'est que l'être qui existe par lui-même, & passe ensuite à l'idée de l'être infini; de cette infinité de Dieu découle sa nécessité, d'où il prend occasion de refuter directement le spinosisme. Il développe après cela son sentiment sur la nature de nos idées. Il s'étend sur les attributs de Dieu, ou de l'être nécessaire, & sur son unité qu'il démontre avec beaucoup de force. La simplicité, l'immensité, la science, toutes les perfections de Dieu sont également prouvées avec la même lumière, toujours douce, toujours persuasive & convainquante.

C'est ainsi que notre Philosophe en éclairant l'esprit nourrit le cœur; il ne nous amuse pas

par des lumières impuissantes & des spéculations infructueuses; mais en nous montrant la vérité, il nous la fait aimer. C'est le caractère essentiel de tous les ouvrages de Fénelon.

Lettres à M. de la Motte, de l'Académie Françaiſe, à la suite de la première partie de ses *Réflexions ſur la critique*, 1715, in-12. & 1718, in-8. ou Tom. III. de la collection de ses œuvres. On trouve dans la première partie quatre lettres de Fénelon, qui sont des modèles de goût & d'élégance. Et rien n'est plus judicieux, que les réflexions qu'il fait dans celles adressées à Mr. de la Motte, touchant les anciens & les modernes, sur l'estime qu'on doit avoir pour les anciens, & sur la liberté de les critiquer. On trouve également *quatre lettres* de Fénelon, dans les *Oeuvres* deMadame de Lambert, Tome II. 1761, 2 vol. in-12. Et dans le recueil de pièces fugitives de différens auteurs, sur des sujets intéressants, publié en 1743, par Burigny, & cité par le C. L.... dans le second extrait des œuvres choisies de Fénelon.

Oeuvres ſpirituelles, Anvers 1718, 2 vol. 8. & in-12. Ce sont les deux premières éditions de ce précieux Recueil publié avec le nom de Fénelon; il fut bientôt après réimprimé plusieurs fois au même lieu, avec des augmentations, c'est-à-dire en 1720, en 4 vol. in-12. Item en 1723 & 1725, en 5 vol. in-12. Ces deux dernières éditions sont précédées de la vie de l'Auteur, écrite par le Chevalier André de Ramsay. Le même, nouvelle édition revue & considérablement augmentée, Amsterdam 1723, 1765, 5 vol. in-12. Item 1725, en 5 vol. in-8. & 1738 en 2 vol. petit in fol. Cette dernière édition est très-bonne. Item, Paris 1740, 1751 et 1752, en 5 vol. in-12. et 1771

en 4 vol. in-12. Cette dernière édition est en beau papier et bien correcte. Item le même Recueil, revu de nouveau sur les manuscrits originaux, Rotterdam 1737, 4 vol. in-12. & 1738 in-4 & in fol. et réimprimé au même lieu sous ces deux divers formats deux années après. Ces trois dernières éditions sont les meilleures étant plus belles & plus complettes que toutes les précédentes, à l'exception de celle d'Amsterdam de 1738 in fol. qui n'est qu'une réimpression. Elles entroient dans le plan d'une collection uniforme de toutes les œuvres de Fénelon, mais ce louable projet n'eut pas lieu, son exécution étoit réservée pour la fin du 18 siécle, comme on le verra ci-après.

Vouloir indiquer toutes les éditions qui se sont faites des *Oeuvres Spirituelles* de notre pieux Auteur, seroit une entreprise illusoire, elles sont presque innombrable, ayant été fort multipliées à Paris, à Lyon, à Bruxelles, en Hollande, en Suisse &c. Mais sans l'indication du lieu de leurs impressions. De ce nombre, est celle qu'on vient de donner au public cette année 1801, en 5 vol. in-12. sur beau papier & bien soignée, & dont le cinquième vol. contient *la nouvelle vie* de Fénelon, extraite de celle qu'on a placée à la tête de la grande collection de toutes *ses Oeuvres*, par M. Chas, publiée pour la première fois à Paris en 1788, in-12. & réimprimée ici, augmentée en 1801, avec un Catalogue raisonné de tous les ouvrages de Fénelon.

Quant aux divers changements arrivés à ce recueil, nous observerons que les personnes à qui M. de Fénelon adressoit ses lettres, jalouses après sa mort, de faire part au public de ce que ces différens écrits contenoient d'excellent,

cellent, les livrérent avec empressement à l'imprimeur qui vouloit en faire une édition.

La première ne fut qu'en deux volumes ; on la porta par la suite jusqu'à quatre tomes in-12. sans y compter la vie de l'Auteur, et à deux vol. in-4. et petit infol., dont le premier vol. de l'une et de l'autre de ces deux éditions, contient les divers traités contenu dans les deux premiers vol. de l'édition in-12., et le second, les matiéres qui sont renfermées dans les tomes 3 et 4 de la méme édition in-12. Celle in-12. de 1737 et celle infol. de 1738, faites l'une et l'autre sous les yeux de M. le Marquis de Fénelon, ambassadeur en Hollande, sont sans contredit, les plus pures et les plus parfaites. On se servit pour elles des manuscrits originaux de l'Auteur, ou de copies exactes et collationnées, autant qu'on le put sur les originaux ; on rétablit ce qui avoit été altéré dans les premières éditions ; on les purgea du mêlange qui défiguroit certains morceaux ; et l'on mit dans tout ce recueil un meilleur arrangement des matières, et une division plus exacte et plus claire. De plus, tout ce travail fut encore précédé d'une excellente pièce placée à la tête du premier volume, sous le titre *d'avertissement*, contenant un précis historique de tout ce qui étoit arrivé à Fénelon à l'occasion de son livre des *maximes des Saints* ; elle est très-bien faite et jette un grand jour sur cette longue dispute.

Les Allemands toujours empressés d'accueillir tout ce qui sortoit de l'éloquente plume de l'auteur du Télémaque, ne tardérent pas à sentir tout le prix de ce recueil. Ils en doivent la traduction de la majeure partie, au zèle du pieux et savant M. Jean Michel de

TAYLOR INST. OXFORD

Loën, qui la fit paroître pour la première fois à Francfort en 1737, en 2 vol. in-8. et réimprimée au même lieu en 1743 et 1766, en 3 vol. sous le même format. Le dernier tome de cette traduction contient la vie de l'Auteur, écrite par M. de Ramsey. Les Anglois en ont aussi une bonne traduction publiée à Londres vers le milieu de ce siécle.

L'accueil presqu'universel et le pieux empressement des vrais fidèles de posséder ces excellentes Oeuvres, sont déja un fort préjugé en leur faveur; il rend témoignage de leur bonté, et constate hautement leur utilité et le succès dont Dieu les a accompagnées. Ce ne seroit même pas trop hazarder de dire, que Dieu a traité Fénelon selon la loi immuable de la *réciprocité*. Il a aimé Dieu sans mesure; hé bien! Dieu qui ne se laisse jamais vaincre en magnificence, lui a donné un don d'écrire par excellence et a accordé à son travail une bénédiction qui surpasse toute mesure.

Les piéces qui composent ce recueil n'étant point susceptible d'analise, pour y suppléer nous essayerons de donner ici une légère idée de la doctrine qu'elles contiennent, en posant les principes sur lesquels est fondé tout le systême de spiritualité de M. de Cambrai. D'ailleurs, on est aujourd'hui si prévenu contre tout ce qui porte le caractère du vrai *esprit intérieur*, ou ce qui est la même chose, du vrai christianisme, qu'on ne sauroit jamais trop le présenter sous son véritable point de vue, et chercher d'écarter les épines dont on s'est plus de l'hérisser. On nous pardonnera ce petit écart, en faveur du desir qui nous anime de faire de plus en plus mieux connoître l'utilité des écrits

ascétiques et la solide piété de notre Auteur, dont la plupart se contentent d'admirer en lui l'écrivain célèbre et le grand littérateur, sans vouloir en même tems le considérer comme un flambeau ardent, que Dieu en sa miséricorde a placé au milieu de son église, pour éclairer les pas des vrais fidèles dans la voye qui doit les conduire à la félicité immuable.

C'est une vérité incontestable, et que l'expérience d'un chacun ne prouve que trop, que depuis que l'homme s'est éloigné de Dieu, il ne vit que dans une espèce de frénésie perpétuelle; que tout change en lui, excepté son inconstance; que son esprit & son cœur sont sans cesse agités par une foule tumultueuse de pensées vagues, & de passions contraires, qui se détruisent successivement. Ce qui dans cet état d'agitation, pourroit seul calmer son ame & le rendre heureux, seroit, s'il pouvoit se fixer, & tourner toute son attention aux seuls objets dignes de sa connoissance & de son amour.

Les philosophes payens, & avec eux les moralistes modernes, ont prétendu s'élever à cet état si désirable, c'est-à-dire, à cette paix intime, & à cette tranquillité inaltérable, qui seule fait le bonheur de l'homme; mais leur prétention étoit vaine, parce qu'ils n'appelloient à leur secours que les seules forces de l'homme, qu'ils ne cherchoient leur félicité que dans leur propre fonds, & qu'ils faisoient de leur amour-propre le ressort & la fin de toutes leurs actions.

Il n'y a que la Religion seule qui puisse nous faire parvenir à ce bonheur; parce qu'elle nous élève au-dessus de nous-mêmes, & nous fait chercher notre perfection & notre béatitude

dans un objet infini, seul capable d'éclairer notre esprit, & de remplir notre cœur. Pendant les ténèbres de cette vie, l'idée que nous avons de cet Etre infiniment parfait nous montre bien qu'il est ; mais elle ne nous fait pas comprendre ce qu'il est. Nous connoissons assez l'infini pour savoir qu'il mérite seul nos adorations ; mais nous ne le voyons pas d'une manière assez lumineuse pour être déterminés invinciblement à l'aimer : C'est que Dieu veut pendant l'exil de cette vie, nous préparer à la vision béatifique, par un amour de préférence & de sacrifice, qui nous fasse renoncer pour lui à tous les objets finis, qui pourroient nous en détourner. Il veut être aimé comme il le mérite, avant que d'être vu comme il est.

L'hommage donc que l'esprit humain peut rendre à la pure Divinité pendant cette vie est l'adoration d'un Etre incompréhensible, qu'on ne voit point, mais qui remplit tout de sa plénitude immense. Pénétré de sa présence divine, l'homme est charmé de voir que celui qu'il adore le surpasse infiniment : persuadé que Dieu ne peut rien faire que ce qui est parfaitement conforme à sa sagesse & à sa bonté, on ne s'inquiète plus des démarches incompréhensibles de la Providence, & de la profondeur des mystères de la foi ; on croit sans voir ; on attend en paix que le jour paroisse quand tout sera dévoilé. En laissant tomber ainsi les foibles & trompeuses activités de la raison & de l'imagination, l'esprit parvient peu à peu à une certaine unité & simplicité qui le rend lumineux, calme, net, dégagé de cette multitude d'idées qui troubleroit l'opération divine. L'ame se repose dans un profond silence devant celui qui surpasse toute parole & toute

conception, & dans ce silence elle est à l'abri de toute superstition & de tout enthousiasme.

A proportion que l'entendement perd ses activités inutiles, la volonté est guérie de ses agitations inquiètes. L'homme en s'éloignant de Dieu a voulu se faire l'objet de son amour & s'ériger en Divinité; mais ne trouvant rien au dedans de soi qu'un vuide affreux, accompagné d'une faim immense après quelques objets qui le contentent, il sort sans cesse au dehors pour chercher vainement son bonheur dans les créatures. Pour retrouver l'infini qu'il a perdu, il faut qu'il revienne sur ses pas, qu'il quitte les créatures, qu'il rentre au dedans de soi, & retombe dans son centre. D'abord Dieu nous détache des plaisirs grossiers & sensibles par le goût des plaisirs purs & célestes; ensuite il nous détache de ces plaisirs mêmes, afin que nous aimions, selon la loi immuable de l'amour, Dieu pour lui-même, & toutes les créatures pour Dieu. Au commencement l'ame est retirée de la multiplicité des objets extérieurs pour se concentrer toute au dedans : mais si cette créature ainsi purifiée des souillures qu'elle a contractées au dehors, s'arrêtoit à soi pour se complaire dans la vue de ses vertus & de sa propre excellence, cette fixation en elle-même seroit une espèce d'idolâtrie, qui n'empêcheroit pas moins son union à Dieu que la dissipation parmi les créatures. Il faut qu'elle s'oublie, & qu'elle se rapporte toute entière à l'objet infini devant qui elle n'est qu'un néant.

C'est dans cette double purification, de l'entendement & de la volonté, que consiste la *vie intérieure*; & c'est Dieu seul qui peut l'opérer par son action immédiate & centrale,

c'est lui seul comme lumière & comme amour qui peut dissiper les ténèbres de notre esprit, & fixer les agitations de notre cœur. L'homme n'est pas lui-même sa propre lumière ni la cause efficace de ses mouvemens béatifians. Il faut que l'infini nous éclaire & nous anime, pour se faire connnoître & aimer d'une manière digne de lui.

Rien n'est plus simple que ces vérités quelque sublimes qu'elles paroissent. Ce ne sont pas des rafinemens de quelques esprits subtils, qui se soient amusés dans leur solitude à former des systêmes. La science des Saints n'est pas une invention nouvelle ; la tradition en est constante depuis le commencement du monde. Les Saints de l'ancienne alliance, les Apôtres, les martirs, les peres de l'Eglise ont dit les mêmes vérités que les Saints de notre tems. Le sacrifice de l'esprit & de la volonté dont nous venons de parler, n'est autre chose que l'abnégation que Jésus-Christ & ses disciples nous ont enseignée. Toutes leurs paroles & tous leurs exemples ne prêchent que cette pauvreté d'esprit, ce renoncement à la volonté & à l'amour propre ; cet amour parfait, cette résignation & cet abandon total entre les mains de Dieu, cette adoration de silence en esprit et en vérité, dont parlent les ames intérieures. Mais on ne peut entendre le vrai sens de l'Evangile à moins que l'on ne soit possédé de l'esprit qui a dicté l'Evangile. Celui qui entend *les paroles de Jésus Christ, dit S. Ignace Martir, écoutera le Verbe dans son silence ; & ce que le Verbe dit dans son silence est digne du Père.*

Telles sont les grandes vérités dont on trouve les résultats, dans chaque page des Oeuvres spirituelles de M. de Fénelon ; par-tout il in

siste sur cette double purification de l'entendement & de la volonté. Par-tout il presse la mort au vieil homme & à tout son appanage. Tout y élève le cœur au-dessus de cette crainte qui ne feroit regarder Dieu que comme un maître terrible, comme un législateur arbitraire qui nous gêne par des loix sévères, & dont la justice ne nous occupe que pour en appréhender les châtimens. C'est le respect d'un être infiniment aimable qu'on y recommande, d'un législateur dont la loi est une loi d'amour, d'une justice qui n'est rigoureuse que pour corriger & purifier son sujet. Cette dévotion en reconciliant l'homme avec Dieu, le rend aimable dans la société : en lui donnant une paix solide au dedans, elle le rend pacifique au dehors : en l'accoutumant à mépriser le sentiment aveugle du plaisir, & à marcher par l'amour du beau, de l'ordre & du parfait, elle le rend noble, généreux, désintéressé, & le fortifie non-seulement contre les tentations grossières de la sensualité, mais encore contre les passions les plus rafinées de l'amour-propre. On croira peut-être, que cette piété qui paroit au dehors douce, gaie, aimable, est trop aisée, qu'elle épargne trop la nature & qu'elle ouvre la porte à une fausse liberté : mais ceux qui en jugent ainsi ne la connaissent pas. Bien au contraire, elle porte avec elle le renoncement & la mort. L'amour jaloux ne se contente pas d'une mortification purement extérieure; il en exige une générale, qui ne permet aux sens, à l'esprit, au cœur de l'ame fidèle aucune satisfaction que celle qui porte à Dieu & qui est nécessaire dans l'état où sa providence nous a placés. Cette fidélité en nous rendant indulgens pour les autres, nous rend durs à nous-mêmes ; on ne

juge, on ne condamne que soi; on devient désintéressé pour soi, & équitable pour autrui: en éprouvant sa propre misère, on apprend à ne jamais compter sur ses propres forces, & à demander sans cesse le secours de Dieu. On ne se mortifie point par secousses, ou par ostentation; mais en mourant à soi à l'amour-propre & à tout être créé, on passe sa vie dans une abnégation & dans un martyre volontaire, d'autant plus dur à la nature qu'il est caché aux yeux des hommes. Le moindre goût naturel, le moindre regard de la créature contre l'ordre de Dieu est reproché & souvent puni par des peines rigoureuses.

Voilà le tableau de cette dévotion vraie & non feinte que M. l'Archevêque de Cambrai a autant recommandé par son exemple que par ses écrits qui seront un monument éternel de la religion éclairée, de la grande science dans les voyes de Dieu, de la profonde sagesse & de la piété solide de ce vase d'élection. C'est ici qu'on trouve enseigné dans toute sa pureté, l'essence de la religion du cœur & de l'amour: quelle théologie pratique que celle de Fénelon? quelle sublime morale? quelle doctrine lumineuse que celle qu'on trouve ici exprimée dans presque chaque page? Quelle onction, quelle élévation de pensées, quelle moëlle quelle éloquence du sentiment, quelle pénétration dans les opérations secrettes de l'esprit de grace, quelle connoissance du cœur humain n'y trouve-t-on pas d'un bout à l'autre? Ce n'est cependant point ici un ouvrage fait à dessein prémédité, où l'auteur se propose d'exposer une matière, & où il voit devant soi pour juge de sa production, la postérité entière, & où par conséquent l'esprit fait tous ses efforts pour se

surpasser lui-même, pour mériter l'approbation de ses contemporains, & où celui qui écrit, est obligé de se précautionner contre la critique des lecteurs. Non, ce ne sont au contraire pour la plupart que des morceaux isolés, des fragments épars, réunis ensemble depuis la mort de Fénelon, & qui avoient échappé à sa plume sans dessein suivi, & par occasion seulement. Ce sont de libres épanchements de son ame, des saillies ardentes d'un cœur embrasé de l'amour divin, se laissant aller tantôt à son propre attrait, sur les divers sujets, tantôt se proportionnant aux différents besoins de ceux qui vouloient être dirigé dans la voie de la perfection. Les conseils, les instructions qu'on y trouve n'y sont point donnés, pour se convaincre à force de raisonnement, mais pour les goûter par le cœur, pour s'en nourrir, & s'en laisser pénétrer. Le langage qu'on y parle, est le langage de la charité parfaite, c'est une voix douce & suave, qui s'insinue dans l'ame : en écoutant la voix de Fénelon, on entend la voix du plus grand maître de la vie spirituelle, qui nous révèle les mystères du royaume des Cieux, & pour parler avec l'Apôtre des Gentils, nous y découvre les secrets de cette vie intérieure & cachée avec Jésus-Christ en Dieu.

Comme le fonds de ces écrits n'est pour la majeure partie que des discours & des lettres adressées à des personnes qui avoient de la confiance en lui, & qu'elles étoient d'une capacité & d'un caractère différent, on y trouve par conséquent une grande variété dans sa manière de leur écrire. Tantôt cet esprit sublime s'abaisse jusqu'à la portée des personnes les plus ignorantes ; tantôt il s'élève au-dessus des

génies supérieurs pour les déprendre de leur connoissance présomptueuse & de leur fausse prudence. C'est ainsi qu'il devient tout à tous, & qu'il prend toutes les formes pour enseigner aux foibles & aux forts, aux petits & aux grands cette sagesse cachée que Dieu ne révèle qu'aux simples.

Fénelon ne s'est nulle part aussi bien peint lui-même comme dans ses Oeuvres Spirituelles; C'est là qu'on trouve son vrai portrait; c'est là qu'on peut voir jusqu'à quel point il étoit un guide expérimenté dans les routes de la vie spirituelle; on y voit un des plus zélés & des plus pieux conducteurs des ames, un esprit vif, sublime, exact, éclairé, indulgent, circonspect, un modèle parfait de la vie la plus innocente & la plus pure, un cœur qui est dans une désoccupation entière de la créature & sans cesse occupé de son Dieu; un homme qui paroit par-tout pénétré des grandes choses qu'il écrit; un homme qui brulant pour son Sauveur de l'amour le plus pur, voudroit embraser tous les cœurs de cette divine flamme, un homme qui semble ne pas s'arrêter un seul moment dans sa course pour ne perdre pas de vue le terme heureux vers lequel il court; un homme enfin, qui toujours en commerce avec Dieu nous peint dans tout ce qu'il écrit, avec des traits si vifs, si sensibles, & si touchans, les plaisirs, les douceurs ineffables que fait goûter une charité parfaite & un amour de Dieu sans réserve.

Il suffit de jetter les yeux sur quelques-unes de ses pages pour en être touché, réveillé, excité à aimer Dieu au-dessus de tout, et se trouver heureusement obligé d'avouer, qu'après les Livres Saints, dont Dieu même est

l'auteur & un petit nombre d'autres du même caractère, il n'a jamais peut-être paru d'ouvrage plus marqué au coin de l'esprit du vrai christianisme, d'ouvrage qui offrit à tous ceux qui ont déja quelque goût pour la vie intérieure, une nourriture plus substantielle & assortie aux besoins d'un chacun, une manne aussi propre pour les soutenir, dans le désert de la foi & dans les exercices pénibles d'une dévotion non illusoire, particulièrement ceux qui ont besoin d'une viande plus forte et plus solide, d'ouvrage plus universellement goûté, rempli de caractères animés, saillans, d'une instruction solide & lumineuse, d'ouvrage enfin, dans lequel se manifeste les marques d'un entier et louable désintéressement & d'une charité ardente & sans bornes. Le style en est généralement noble, pompeux, coulant et magnifique; les expressions vives, propres & touchantes. C'est par-tout le langage d'un cœur qui aime & qui s'ouvre à celui qui fait seul tous ses desirs. Quelquefois même par la vivacité de son amour & l'admirable délicatesse de son pinceau, il nous peint l'état d'une ame entièrement livrée à la joye d'entrevoir et de contempler son souverain bienfaiteur, qui commence à lui faire sentir les doux plaisirs de sa ravissante présence.

Pardonnez, pardonnez lecteur sévère la prolixité de cet article, on ne peut s'arrêter en traitant un si beau, un si intéressant sujet. J'ouvre les Oeuvres de Fénelon, et dès l'instant je ne suis plus maître de ma plume... En lisant, je crois entendre la voix de Dieu même qui me parle, qui me révéle *la ſapience de Dieu renfermée dans ſon divin conſeil*, c'est-à-dire, pour tenir le langage du grand Apôtre,

la ſageſſe des parfaits, une ſageſſe cachée, laquelle Dieu avoit dès avant les ſiècles déterminé à la gloire de ſes élus... O que ce maître est aimable dans l'exposition qu'il fait de toutes ces choses, que de graces, que de vérités transcendantes, que d'onction, que d'ardeur, que de feu! que d'amour pour Dieu! jamais il ne fut une ame plus noble, un cœur plus tendre, plus désintéressé, un esprit plus sublime, plus éclairé, & en même tems plus petit à ses propres yeux. O Fénelon! ta mémoire vivra aussi long-tems qu'il y aura des ames vraiement dévouées à Dieu; des ames saintes, de vrais imitateurs & amateurs de Jésus-Christ, l'homme-Dieu sur la terre.

Il existe encore divers traités anonimes de notre auteur sur des matières ascétiques, qu'on peut envisager comme des parties isolées de ses *Oeuvres Spirituelles*, publiés de son vivant & antérieurement à l'année 1718; ainsi que plusieurs extraits abrégés de ces mêmes *Oeuvres*, postérieurs à la première édition qui s'en est faite sous son nom. Mais tous ces traités sont imprégnés de beaucoup de mélanges & par conséquent infidèles; les personnes entre les mains de qui étoient passés divers manuscrits, ou copiés de ces écrits, s'empressèrent par zèle, & par d'autres louables motifs sans doute, de les livrer au premier libraire qui en vouloit procurer une impression. Mais les Auteurs de ces publications trop peu éclairés sur ce qu'ils admiroient dans les effets, sans pénétrer le principe, concluoient de la soumission de l'Auteur des *Maximes des Saints*, qu'il falloit le regarder comme un homme égaré par une spiritualité trop poussée. Frappé en même tems, de la beauté de ces *Traités Spirituels*, mais

conduits par leur préjugés, s'imaginerent qu'ils demandoient des corrections, & en firent à leur manière. Il est résulté de là, que ces mêmes écrits ont souffert, & se trouvent considérablement altérés. C'est ce qui nous a engagé à en donner ici la notice.

Recueil de divers traités de piété, Paris 1685, in-12.

Recueil de divers ouvrages spirituels, pour apprendre à adorer Dieu en esprit & en vérité. Ibid, 1696 & 1698, in-12.

Sentimens de piété sur la profession religieuse, applicables à la profession des Chrétiens dans le Baptême. ibid. 1697, et 1719 in-8.

Entretiens spirituels de la véritable & solide piété, de la prière & de l'humilité. ibid. 1691, 1700 & 1745, in-12.

Sentimens de pénitence, publié plusieurs fois à Paris, in-12.

Manuel Chrétien, ou réflexions saintes pour tous les jours du mois, tirées des Oeuvres Spirituelles de M. Fénelon, avec une préface par un membre de la nouvelle Eglise. La Haye 1790, in-12.

Pensées morales pour chaque jour du mois, & des réflexions sur différens sujets, tirées de l'Ecriture Sainte; avec des entretiens affectifs pour les principales fêtes de l'année, & des méditations pour un malade. Extrait des Oeuvres Spirituelles de M. Fénelon, in-12.

Le même ouvrage, traduit en Allemand, & réimprimé pour la seconde fois à Augsbourg en 1792, in-12.

Nous placerons ici une autre genre de production de l'aimable M. de Fénelon; production qu'il nous paroît à propos de ranger à la suite de ses *Oeuvres Spirituelles*. Nous enten-

dons sa *correſpondance* avec Madame Guion ; avec cette femme douée de grace & de dons extraordinaires, & plus que tout cela, divinement éclairée ; à qui ses ennemis même nonobstant toute la rage de la prévention, n'ont pu lui refuser le tribut justement dû à son innocence, & les attestations les plus authentiques de l'intégrité de sa conduite, de la pureté de ses mœurs, en un mot de sa vie sainte et en tous sens irréprochable, une femme que M. de Fénelon par conséquent n'a jamais cessé un instant d'honorer, de respecter avec une considération & une vénération sans bornes, ainsi qu'il en a donné en tous tems les preuves les plus convaincantes. On trouve cette précieuse *correſpondance* aussi intéressante qu'instructive dans les

Lettres Spirituelles ſur divers ſujets qui regardent la vie intérieure, & l'eſprit du vrai Chriſtianiſme, publiées à Londres en 1767, en 5 vol. in-12. Et qu'on retrouve dans la collection de toutes les *Oeuvres* de Madame Guion, réimprimée à Paris en 1790, en 40 vol. in-8. particuliérement dans le 5me. Tom. dont les *Lettres* qu'il contient, avec celles répandues dans tout le recueil, fait le complément de cette correspondance. Elle est des plus fidèles ayant été copiées sur les manuscrits originaux, avec beaucoup d'exactitude & de soins. Il nous seroit difficile d'exposer tout le prix de cette correspondance, & de dire ce qu'elle a valu à l'inestimable Fénelon, & tout l'avantage qu'il a tiré de ce canal de grace, pour en devenir un lui-même à son tour ; pour faire tout ce qu'il a fait & que le monde admire en lui ; pour se soutenir sans broncher, dans le poste difficile & important qu'il a occupé avec tant de gloire ;

tout autant de choses qu'il lui eut été impossible de faire sans un principe surnaturel & Divin, qui étoit comme le premier mobile de toutes ses actions, & de toutes ses démarches. Nous sentons toute notre insuffisance pour l'exprimer, & nous laissons à l'Eternité le soin de publier toutes ces merveilles. Ce n'est que dans le Ciel où les secrets de tous les cœurs seront dévoilés & où on sera étonné d'une étrange surprise de voir les choses bien autrement qu'on ne les voit ici-bas. Nous dirons cependant que si dans le grand nombre des lettres qu'on a publiées de Fénelon, on y remarque les grandes qualités de son esprit, on voit ici mieux que nulle part la noblesse de son ame & la bonté de son cœur. On le voit ici comme à découvert, sans masque & sans fard, tel qu'il étoit devant Dieu. On y voit comme dans le plus admirable tableau, le fond de son *intérieur*, les marches & contre-marches de la grâce à son égard; ses commencemens & ses progrès dans la voie de la perfection & de l'immortalité; les faveurs & les communications célestes dont il étoit sans cesse gratifié par l'Esprit consolateur qui habitoit en lui comme dans son vrai temple; les divers états & dispositions de son ame, les renoncemens, les croix, les souffrances & les épreuves par où l'amour divin l'a fait passer pour en faire un vase d'élection; son abandon à toutes les volontés de Dieu, sa résignation dans les circonstances crucifiantes de la vie, sa sincérité, sa droiture, sa candeur, sa docilité & toutes ses autres sublimes vertus. On peut le prendre ici comme sur le fait & dans des circonstances où le cœur s'ouvre sans réserve & où l'esprit se répand en liberté et sans crainte. Et si d'un

autre côté on remarque des foiblesses dans le vertueux Fénelon, on voit qu'il ne les cache point avec art; qu'il n'est point faché qu'on les voie, afin que l'hommage en soit d'autant mieux rendu au Dieu seul saint qu'il adoroit. Tel étoit Fénelon, & tel il se montre dans cette admirable correspondance.

Sermons choisis sur divers sujets. Paris 1718, 1727 & 1744 in-12. Item, Amsterdam 1718, in-12. & réimprimés plusieurs fois dans le second Tom. de ses *Oeuvres philosophiques.* Paris 1726 & 1731; en 2 vol. in-8. 1739 & 1764, en 2 vol. in-12. Item, Amsterdam 1731, en 2 vol. in-8.

L'édition de Paris de 1718 est la première qui ait paru sous le nom de l'Auteur; elle contient dix Sermons qui avoient déja été répandus dans le public en divers Recueils anonimes, on les a tous revus & corrigés sur les manuscrits originaux ou des copies exactes & fidèles.

Les Sermons de Fénelon n'ont pas eu le même succès que ses autres ouvrages. Aussi n'est-ce pas précisément sur les discours que nous avons de Fénelon qu'il faut apprécier son talent pour la chaire. Il étoit très-jeune quand il les fit, & quoiqu'on y trouve de l'élégance, de la clarté, de la méthode, du mouvement, de solides instructions, & déja une grande connoissance de l'écriture, de la religion, des voies de la piété, nous présumons qu'il dut faire un plus grand effet dans les Sermons qu'il prêcha dans un âge plus avancé & après des études plus profondes.

On a dit qu'il n'y avoit point déloquence, si le cœur n'est pas de la partie; & M. de Fénelon faisoit entrer son cœur par tout; mais s'il sent beaucoup, il raisonne assez peu. On

diroit que ce sont des discours faits sans préparation ; il y a des endroits très-pathétiques, mais il y en a de negligés & de très-foibles. C'est ce mêlange de beautés & de défauts, de force & de foiblesse, qui a fait placer ses sermons dans le second rang. M. de Fénelon avoit le talent de prêcher sur le champ ; mais cette facilité nuisoit un peu à sa composition. Il écrivoit comme il parloit, & dès lors il devoit écrire un peu négligemment.

Mais ne nous abusons pas, Fénelon grand connoisseur des hommes, connoissoit mieux que personne le chemin à tenir pour arriver à leur cœur. Aussi préféroit-il la méthode de prêcher de méditation, & quoiqu'il prêchât très-souvent dans son Diocèse, il y avoit long-tems qu'il pratiquoit ce qu'il a conseillé dans ses *dialogues sur l'éloquence* ; savoir, de ne prêcher que de l'abondance du cœur. Ses Sermons n'étoient que l'écoulement de l'amour qui remplissoit son ame, & qui se communiquoit aux cœurs bien disposés. Les discours qui nous restent de lui ne doivent être considérés que comme les premieres fleurs des fruits mûrs qui ont suivi, & dont il n'est rien resté que dans ceux qui l'ont écouté.

C'est-là la raison, pourquoi ces mêmes discours ne sont pas de nature à être proposés comme des modèles d'éloquence dans un tems où l'on semble dédaigner tout ce qui est simple, facile et naturel. Mais qu'avons-nous de mieux à la place ? très-peu de solidité, des raisonnements vagues, des instructions séches ; beaucoup de grands mots, des idées incohérentes, des sentiments exagérés, des tours forcés, des chûtes épigrammatiques, des métaphores outrées, des prétentions aux applaudis-

sements, & presque rien qui annonce le désir, le zèle des conversions. Fénelon dans ses discours ne se proposoit qu'à éclairer l'esprit & à toucher le cœur de ses auditeurs ; il ne cherchoit qu'à leur présenter une lumière pure, capable de dissiper les profondes ténèbres de leur entendement, & de ralumer dans leur ame le feu sacré de l'amour divin. Pour cet effet il employoit tous les moyens propres à réfléchir la volonté, à remuer le sentiment, à exciter ces mouvements tendres, qui pour être doux n'en sont que plus pénétrants, ne s'insinuent que plus sûrement dans nos cœurs. Faire contempler le souverain bien, & aimer la bonté infinie, voilà quel étoit le but de Fénelon dans ses prédications ; & il y est arrivé puisqu'on y accouroit avec le plus grand empressement, qu'on les écoutoit avec fruit, & qu'on en sortoit instruit, édifié, & souvent converti. Dans la suite, & même de très-bonne heure, l'habitude de parler de Dieu lui étoit devenue si familière, qu'il n'écrivoit plus ses *Sermons* : une courte préparation lui suffisoit pour former en lui-même le plan de son discours & en tracer l'ordre qu'il vouloit suivre ; après *quoi*, se confiant à l'esprit de grace, qui est tout lumière & amour, il se laissoit aller à cette abondance d'idées & de sentimens dont il étoit rempli. C'étoit une source pleine, pure & vive, qui se répandoit sur ses auditeurs, & son éloquence avoit ce beau transport qui touche, qui remue, et qu'on ne trouve pas toujours dans les compositions les plus étudiées.

Lettres sur divers sujets concernant la Religion & la Métaphisique, avec une préface du Chevalier André de Ramsey. Paris 1718, in-12. Cette édition originale est la meilleure. Les

mêmes sous le titre de *Lettres philoſophiques & morales*, Francfort 1766, 2 vol. in-8. Item, réimprimées dans le second vol. des *Oeuvres Philoſophiques*, Paris 1726, 1739 et 1764, en 2 vol. in-12. Item, Amsterdam 1731, 2 vol. in-8.

Ces mêmes Lettres se trouvent dans le second vol. de la collection *des Oeuvres* de Fénelon, pag. 315 à 523 inclusivement; mais nous observerons qu'elles y sont plus nombreuses que dans les éditions précédentes, et que l'ordre qu'elles y tenoient y est changé. On y trouve de plus, *l'extrait d'une lettre* sur la refutation de Spinosa, qui se trouve probablement aussi insérée, sinon en entier, du moins en partie, dans le recueil intitulé: *Refutation des erreurs de B. Spinoſa, par M. de Fénelon, le P. Lami &c. avec la vie de Spinoſa, par J. Colerus.* Bruxelles 1731, in-12. Voyez *Journal des Savans* année 1718, et celui de *Trevaux* 1718.

Fénelon vers les dernières années de sa vie se trouva engagé dans une sorte de correspondance philosophique avec le duc d'Orléans, depuis Régent de France. Ce Prince prenoit plaisir à le consulter sur différents points de métaphisique; ainsi que sur les grandes questions qui tourmentent la curiosité humaine, et auxquelles la révélation seule peut répondre. C'est ce commerce qui produisit ces *Lettres* dans lesquelles on expose de la manière la plus intéressante et la plus lucide les vérités fondamentales de la Religion, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, la certitude de notre liberté et la nature du culte que les hommes doivent rendre à l'Etre infiniment parfait. L'Auteur savoit qu'il y a deux manières de démontrer et de prouver ces gran-

des vérités, l'une par le raisonnement sec et abstrait, dont la subtilité échappe à la plupart des hommes, et dont les preuves peuvent bien convaincre l'esprit, mais sont incapables de fléchir et de guérir la volonté. L'autre est celle par laquelle on ramène l'homme sans cesse à son propre cœur, en lui faisant goûter la vérité en même tems qu'on la lui montre dans toute sa beauté. Fénelon sait allier ces deux méthodes, il ne répand les plus pures lumières que pour faire naître des grands sentimens, et chercher ainsi à rendre les hommes chrétiens en les rendant philosophes, ou pour éviter l'équivoque, des sages éclairés de la lumière céleste. En exposant les principes de la plus sublime philosophie, il établit en même tems la doctrine de notre sainte Religion; mais ce qu'il dit sur ce divin sujet n'est point un exposé sec et stérile ou hérissé de grands mots qui ne disent rien; se sont au contraire des instructions solides, claires, intelligibles aux plus simples; toujours pratiques, toujours détrempées, ou pour mieux dire étayées des grandes notions de l'amour de Dieu et du prochain. M. de Fénelon savoit que la plaie de la plupart de ceux qui doutent vient, non de leur esprit, mais de la corruption de leur cœur. Il répand par-tout le sentiment pour toucher, pour élever, pour rapprocher l'homme de son Dieu. Il tempère la sécheresse de la métaphisique par une onction qui gagne la volonté en même temps qu'elle illumine l'entendement. Et dans ces *Lettres*, ce n'est pas un maître qui nous parle avec autorité, c'est un frère, c'est un ami, qui ménage notre délicatesse et qui doute avec nous pour éclaircir nos doutes.

Nous allons tracer une légère idée de ces

différentes *Lettres*. La première renferme, les réflexions d'un homme qui examine en lui-même ce qu'il doit croire sur la Religion. On y médite sur les points suivans. 1. Ce que c'est que ma pensée ou le *moi* qui existe actuellement ? Ce *moi* est-il quelque chose de distinct des autres êtres de l'univers ? est-il maître de son propre vouloir, a-t-il toujours existé ? est-il succeptible de quelques modifications d'être etc. ? 2. Ce que c'est que mon propre corps et ce que sont tous les autres corps de l'univers, 3. Quelle est la puissance qui a formé mon corps et qui m'a donné la pensée ? 4. Quel est le vrai culte qui est dû à cette puissance ? 5. De la nature de la Religion du peuple Juif et de l'excellence de la Religion Chrétienne. Toutes ces questions sont discutées avec beaucoup de profondeur et de clarté.

La seconde *Lettre* traite de l'existence de Dieu, du culte digne de lui, de l'esprit du christianisme et de la vraie Eglise. Il la termine par les preuves des trois principaux points nécessaires au salut, pour soumettre au joug de la foi, sans discussion, les esprits simples et ignorants. 1. Il y a un Dieu infiniment parfait, qui a créé l'univers. 2. Il n'y a que le seul Christianisme qui soit un culte digne de Dieu. 3. Il n'y a que la vraie Eglise qui puisse enseigner ce culte d'une manière proportionnée aux besoins de tous les hommes. —

La troisième *Lettre* parle des moyens donnés aux hommes pour arriver à la vraie Religion. 1. Ce n'est pas l'intelligence, c'est la bonne volonté, qui nous manque pour bien connoître ces moyens. 2. Il suffit de parvenir au point d'être persuadé par des raisons droites et solides, quoiqu'on ne puisse pas toujours déve-

lopper les raisons qui persuadent, ni refuter les objections subtiles qui embarrassent. 3. Une disposition sincère à croire qu'on a besoin du secours de Dieu pour ne pas se tromper. 4. Dieu feroit, sans doute, des miracles pour éclairer un homme et pour le mener comme par la main à l'Evangile, plutôt que de le priver d'une lumière dont ses dispositions le rendroient digne en quelque sorte. 5. Il n'y a qu'à se rappeller l'idée de Dieu, pour s'assurer qu'il ne nous manque point.

La quatrième *Lettre* est sur le culte de Dieu, l'immortalité de l'ame et le libre arbitre. 1. L'Etre infiniment parfait exige un culte de toutes les créatures intelligentes. On établit ici la nécessité de ce culte qu'on a tant de peine à persuader aux Déistes. La nécessité de rendre des hommages publics à la Divinité suit naturellement de l'idée de l'être Souverain. L'Auteur expose les vrais caractères de ce culte qu'il distingue en intérieur et en extérieur. Il fait consister *l'intérieur* dans la connoissance et l'amour. Dieu se doit tout à lui-même, il est juste qu'il exige ce culte de sa créature capable de connoître et d'aimer. Il faut qu'en la créant il se propose pour fin de son ouvrage, de se faire connoître comme vérité infinie et de se faire aimer comme bonté universelle; ensorte qu'on connoisse en lui toute participation de sa verité et qu'on aime en lui toute participation de sa bonté sans bornes. Dieu, cet être infiniment parfait, ne peut avoir crée les êtres intelligents pour lui, qu'en voulant que ces êtres employent leur intelligence à le connoître et à l'admirer, et leur volonté à l'aimer et à lui obéir. Il n'y a point d'autre culte que l'amour, c'est le règne de Dieu au-dedans de

nous; c'est l'adoration en esprit et en vérité; c'est l'unique fin pour laquelle Dieu nous a fait. On ne demande rien à l'homme sinon qu'il aime de tout son cœur ce qui est infiniment aimable, & qu'il fasse ensuite tout ce qu'il lui plaira, ce qui lui plaira ne pourra alors être que la plus pure Religion. Il passe ensuite au culte *extérieur*, dont il fait un signe sensible de l'intérieur; il ne suffit pas de le nourrir en soi-même; il faut bénir publiquement le Pere commun, célébrer ses miséricordes, le faire connoitre à ceux qui l'ignorent, & lui ramener ceux qui l'oublient. Le savant prélat cherche où est ce culte, le seul véritable, indispensable et nécessaire. Il n'étoit point dans le paganisme; ses vœux n'imploroient que des figures inanimées, & ne demandoient que la prospérité temporelle qui sert à flatter les passions. Ce culte se montre déja chez les Juifs, qui connoissent un Dieu Esprit, & qui lui donnoient leur amour; mais il n'y est encore ni général ni parfait. Il n'est public, ni dominant que chez les Chrétiens. Le christianisme est donc la seule religion véritable: en conséquence juste, que la raison approuve & qui entraine le consentement d'un cœur libre, noble & généreux. Rien n'est plus juste ni mieux pensé que ce que M. de Cambrai établit contre ceux qui voudroient soutenir que le culte d'une volonté bornée est indigne de l'Etre infini en perfection.

Fénelon employe le reste de cette Lettre à prouver que l'ame de l'homme est immortelle, et il met cette question hors de tout doute et dans la dernière évidence. Il démontre avec la même force la certitude du libre arbitre de l'homme, en indiquant le point précis jusqu'où s'étend sa liberté.

Dans la cinquième Lettre, l'Auteur reprend le sujet de la précédente; il y traite du culte intérieur & extérieur, et de la Religion Juive. Il établit la nécessité de ce culte sur le rapport de la créature au créateur, qui est la fin essentielle de la création; car Dieu se doit tout à lui-même, & il n'a pu rien créer que pour lui. Il est vrai que ce qu'on nomme Religion! & dont la simple étymologie du mot qui l'exprime, indique déja qu'elle est un *lien* pour réunir ou r'attacher l'homme à Dieu, demande des signes extérieurs qui accompagnent le culte intérieur; en voici les raisons: Dieu a fait les hommes pour vivre en société; il ne faut pas que leur société altére le culte intérieur; au contraire, il faut que leur société soit un culte continuel; il faut donc que ce culte ait des signes sensibles qui soient le principal lien de la société humaine. Voilà donc un culte extérieur qui est essentiel & qui doit réunir les hommes. Ce n'est point une religion cachée dans le cœur, & par conséquent déguisée... C'est un amour simple & libre du Créateur, qui se manifeste hautement par des signes non équivoques. Les cérémonies ne sont pas la principale partie du culte; c'est dans le détail des mœurs, c'est dans la société de ce peuple, que le culte le plus parfait s'exerce par toutes les vertus que l'amour inspire. Où sont-ils ces amateurs de l'Etre unique et infini, où sont-ils? nous ne les trouvons que dans l'histoire d'un seul peuple. En faut-il davantage pour conclure que, jusqu'à l'établissement du christianisme, on ne doit chercher que chez les Juifs cette religion publique & invariable que Dieu se doit à lui-même dans tous les tems.

La sixième Lettre contient une discussion lumineuse

lumineuse sur l'idée de l'infini & sur la liberté de Dieu de créer ou de ne pas créer. Première question; de la nature de l'infini. Deuxième question; sur la liberté de Dieu de créer ou de ne pas créer. Il prouve que Dieu a essentiellement cette liberté, & qu'il cesseroit d'être Dieu s'il pouvoit être forcé à la création.

La septième Lettre renferme des réflexions aussi simples que solides sur la vérité de la Religion & sur sa pratique. On n'a, dit M. de Fénelon, rien de solide à opposer aux vérités de la Religion.... On ne les rejette que par orgueil, que par un libertinage d'esprit, que par le goût des passions, & par la crainte de subir un joug trop gênant.... Quand vous aurez bien affermi les principes de la religion dans votre cœur, il faudra, ajoute-t-il, entrer dans l'examen de votre conscience. Il entre dans le détail pratique d'une vie chrétienne, & prescrit avec sagesse à quoi s'étend cette pratique.

Extrait d'une Lettre sur la réfutation de Spinosa. 1. L'infiniment parfait est un, simple, sans composition. 2. Il est plus parfait de pouvoir produire quelque chose distingué de soi, que de ne le pouvoir pas. 3. Dieu est tout degré d'être, mais il n'est pas tout être en nombre. 4. Toutes les différences qu'on nomme essentielles ne sont que des degrés de l'être, qui sont indivisibles dans l'unité souveraine, & qu'elle peut diviser hors d'elle à l'infini dans la production des êtres bornés & subalternes.

Dialogues sur l'éloquence en général, & sur celle de la chaire en particulier, avec une lettre écrite à l'Académie françaiſe, Paris 1718 & 1774, in-12. Item, Amsterdam 1718, in-12. *avec des*

Réflexions sur la Poëſie Françaiſe du Pere du Cerceau.

On a une excellente traduction de ces *Dialogues* en langue allemande. Elle parut à Halle, en 1734, in-8.

Nous ne savons pas sur quel fondement quelques Auteurs, ainsi que le P. Niceron. (Voyez *Mémoire pour ſervir à l'hiſtoire des hommes Illuſtres*, Tom. 38, pag. 362,) & même l'éditeur de ces mêmes *dialogues*, ont prétendu qu'ils étoient une production de la jeunesse de M. de Fénelon. Le savant éditeur de ses *Oeuvres* nous assure le contraire dans sa vie (voyez *Oeuvres* de Fénelon Tom. I. pag. 63.) où il observe, sans doute pour détruire cette opinion: " que les *Dialogues ſur l'éloquence* ne sont point un ouvrage de sa jeunesse, que rien n'étoit plus loin de lui que la présomption, & que pour donner des règles sur un art aussi important, il attendit avec raison, que l'âge, une longue pratique, l'étude et la méditation lui en eussent donné une exacte et parfaite connoissance. "

Pour ce qui concerne sa *lettre* à l'académie française, c'est un de ses derniers ouvrages; il la composa pour répondre à celle qu'elle lui avoit écrite, pour le consulter sur les travaux auxquels elle devoit s'appliquer. Cette *lettre* qui est fort étendue, avoit déja été imprimée sous le titre suivant.

Réflexions ſur le Grammaire, la Rhétorique, la Poëtique & l'Hiſtoire, Paris 1716, in-12. Item, dans le premier Journal des Pièces concernant l'Académie française, Amsterdam 1717 & 1730, en 2 vol. in-12. Le même ouvrage a été publié la même année & au même lieu, sous le titre de *divers traités ſur l'éloquence & la poëſie*,

par divers Auteurs, *M. de Fénelon*, *le P. Bonhours*, &c. &c. en 2 vol. in-12. Item, les *Réflexions* de M. de Fénelon séparément sous le titre de *Rhétorique* &c. ibid. 1730, in-12.

Les anciens & les modernes avoient traité de l'éloquence sous différentes vues, de différentes manières en dialecticiens, en grammairiens, en Poëtes : mais il nous manquoit un homme qui eût traité cette science en philosophe, & en philosophe chrétien. C'est ce qu'a exécuté notre auteur dans ses *Dialogues*

En effet nous n'avons, au jugement d'un des plus grands orateurs de nos jours, point de meilleur livre didactique pour les prédicateurs; toutes les règles de l'art y sont fondées sur le bon sens & sur la nature. L'Auteur y explique tous les principes d'éloquence religieuse, avec ce discernement exquis qui lui est si particulier. Il y trace une marche sure, propre à diriger le prédicateur : tout y est simple, naturel & modeste; il abandonne ces vaines dissertations, qui fatiguent l'esprit & l'attention; il ne fait parler que le sentiment du cœur, & il ne cherche qu'à le toucher, ce qui est le principal point que doit se proposer l'orateur Chrétien.

Les règles de la rhétorique se trouvent ramenées dans ses entretiens d'une manière vive, nette & agréable. L'auteur examine plusieurs questions intéressantes; il demande lequel vaut le mieux pour le prédicateur & pour la prédidication de composer, d'écrire ou de prêcher de mémoire, ou bien de parler sans préparation, ou après une préparation légère, en s'abandonnant au mouvement de son cœur. Il dit le pour et le contre sur cette question, qui paroit décidée aujourd'hui au tribunal des gens d'esprit; car autant les choses méditées, dit

un savant, surpassent celles qu'on dit sans méditation, autant les choses écrites surpassent-elles celles qui sont méditées.

Ce traité quoique très-court, ne laisse néanmoins presque rien à désirer sur cette matière: les préceptes qu'il contient nous paroissent excellens, & l'auteur les développe avec cette facilité, cette discrétion, qui lui sont particulières. Sans condamner avec aigreur les méthodes d'usage, il en fait voir les inconvéniens & ramène doucement à la sienne, qui semble effectivement la plus apostolique, et par conséquent la plus propre à instruire & à édifier. Ce qu'on y trouve d'érudition, de recherches, d'observations délicates & sensées, est étonnant : et ce qui l'est encore plus, c'est le peu d'appareil et de prétentions, c'est même le ton simple, naturel et modeste qui y régne d'un bout à l'autre. On sent par-tout qu'il est plein de son sujet, qu'il a lu, ruminé, parfaitement digéré les ouvrages qui y ont quelques rapports, & c'est ce qui répand sur sa matière tant de jour & de précision.

La théorie de Fénelon sur ce qu'on appelle éloquence n'est pas moins admirable & même originale en son genre, que sa doctrine sur les autres sujets de philosophie et de religion que son éloquente plume a maniés. En voici le précis. Son but dans l'éloquence comme dans le raisonnement, est de ramener les hommes à la pure nature, de leur faire chercher le sublime dans le simple, de faire servir le plaisir à la vertu, et l'agréable à l'honnête.

C'est pour cela qu'il reduit toutes les règles essentielles de la vraie éloquence à ces trois qualités, à *peindre*, à *persuader*, à *passionner* ou à *toucher*. Le véritable orateur, selon lui,

n'orne son discours que de vérités lumineuses & de sentimens nobles, qu'il revêt d'expressions claires et naturelles. *Il pense, il sent; & la parole suit.*

Pour *peindre*, il veut bien qu'un orateur ait de l'enthousiasme comme les poëtes, qu'il employe des figures ornées, des images vives & des traits hardis lorsque le sujet le demande; mais il veut que partout l'art se cache, ou du moins paroisse si naturel, qu'il ne soit qu'une expression vive de la nature. Il rejette par conséquent tous ces faux ornemens qui n'ont pour but que de flatter les oreilles par des sons harmonieux, & l'imagination par des idées plus brillantes que solides. Il condamne non-seulement tous les jeux de mots, mais tous les jeux de pensées qui ne tendent qu'à faire admirer le bel esprit de l'orateur.

Pour peindre en parlant, il veut encore qu'on imite les Raphaëls & les Carraches qui suivoient en tout la pure nature, sans chercher à faire admirer leur belle imagination, en se jouant du pinceau. Il veut que son orateur entre en société avec tous les êtres qui l'environnent, même les plus inanimés; qu'il les vivifie, qu'il les fasse penser, sentir, aimer; qu'il leur parle & qu'ils lui répondent, mais qu'ils ne disent jamais que ce que diroit la simple nature, si elle parloit en eux. Il ne rejette point les figures hardies, les peintures aimables; mais il veut que toutes les beautés du discours ressemblent à celles de l'architecture où l'on tourne en ornemens toutes les parties nécessaires.

Pour *prouver*, il veut que son orateur soit un génie règlé & correct; un vrai philosophe qui ne trouve beau que ce qui est vrai; qui sache éclairer l'esprit, tandis qu'il touche le

cœur & agit sur toute l'ame, non-seulement en lui montrant la vérité pour la faire admirer, mais encore en remuant tous ses ressorts pour la faire aimer. En un mot qu'il soit rempli de vérités lumineuses, et de sentimens nobles, qu'il possède l'adresse de savoir mettre les grands principes dans leur vrai point de vue; pour que de ce point, comme du centre, la lumière se répande sur tout le discours; que chaque vérité soit à sa place, qu'elles se préparent, qu'elles s'amènent, qu'elles s'appuient successivement afin que le tout ne fasse qu'un même tableau.

Pour *toucher*, il veut qu'on mette chaque vérité dans sa place, et qu'on les enchaîne tellement que les premières préparent aux secondes, que les secondes soutiennent les premières, et que le discours aille toujours en croissant jusqu'à ce que l'auditeur sente le poids et la force de la vérité; alors il faut déployer les images vives, et mettre dans les paroles et l'action du corps tous les mouvemens propres à exprimer les passions qu'on veut exciter.

Mais pour atteindre ce but, il veut encore qu'on unisse les idées claires & les pensées élevées. Il faut connoître le cœur humain, savoir tous les ressort qui le remuent, être vivement pénétré soi-même de ce qu'on veut persuader aux autres; ainsi que le cœur parle au cœur, tandis que l'esprit parle à l'esprit. Il faut que l'amour du beau anime, enlève, transporte tellement l'orateur, qu'il s'oublie & qu'il disparoisse, pour ne faire voir que la vérité & la vertu.

Par cette idée de la vraie éloquence, il fait connoître la fausse. Voici le contraste; au lieu des peintures vives & des images naïves, elle

n'est occupée que d'antithèses étudiées, de parures éblouissantes. Elle n'a pour but que de flatter les oreilles par des sons harmonieux, de polir, d'orner, d'épurer son langage. Elle ignore que le stile fleuri, quelque doux et agréable qu'il soit, ne peut jamais s'élever au-dessus du genre médiocre.

De plus la fausse éloquence, selon les maximes de M. de Fénelon, au lieu de vérités lumineuses, ne cherche que les pensées fines & les pointes délicates. Voici la description qu'il en fait. Elle ne remonte point aux principes. Elle ne sait pas se contenter de la simple raison. Elle répand par-tout trop de sel. Elle ignore que le trop de délicatesse, dégénère en subtilité; que le goût exquis craint le trop en tout, sans en excepter l'esprit même; que c'est n'en avoir pas assez que de vouloir en montrer trop; que c'est en avoir de reste que d'en savoir retrancher à propos. Au contraire le vrai sublime est si simple, si naturel, si familier, qu'il semble devoir se présenter d'abord, & que chacun soit tenté de croire qu'il l'auroit trouvé sans effort; & cependant peu le trouvent parce qu'il n'y a que les génies supérieurs qui sachent se simplifier, pour suivre en tout la pure nature.

La fausse éloquence enfin substitue les maximes de l'esprit au lieu des sentimens du cœur; des sentences morales, séches & apprêtées, au lieu de ces mouvemens vifs & naturels d'une ame saisie par l'amour du beau. Tandis qu'on croira que l'amour-propre est la source de toutes les vertus, on ne dira jamais rien de grand. On sera toujours renfermé en soi. La sphère est trop bornée pour y prendre un vol hardi, noble et sublime.

C'est par la lecture des anciens qu'on se forme le goût, & qu'on apprend l'éloquence de tous les genres. Mais il faut du discernement pour lire les anciens, car ils ont leurs défauts. L'auteur sépare les véritables beautés de la plus pure antiquité d'avec les faux ornemens des siècles suivans; il nous fait sentir l'excellent & le défectueux des auteurs tant sacrés que profanes, & montre enfin que l'éloquence des saintes Ecritures surpasse celle des Grecs & des Romains en naiveté, en vivacité, en grandeur & dans tout ce qu'il faut pour persuader la vérité & la faire aimer.

Rien n'est plus propre que ces *dialogues* à garantir contre le goût corrompu du bel esprit, qui ne sert qu'à l'amusement & à l'ostentation; cette éloquence d'amour propre affecte les vaines parures, faute de sentir les beautés réelles de la simple nature; ces antithèses étudiées, ces périodes arrondies, & mille autres ornemens artificiels font perdre le goût de ces beautés supérieures & solides qui vont tout droit au cœur.

M. de Cambray avoit étudié les anciens de toutes les espèces, Poëtes, Orateurs, Philosophes. Il en connoissoit les défauts & les beautés. Il admiroit les sentimens nobles & l'imagination vive des Grecs & des Romains, il avouoit qu'ils ne savoient pas, comme les modernes, mettre dans le raisonnement cet ordre qui commence par les principes simples, & qui va par degrés aux idées plus composées, & qui poursuit la vérité dans tous ses rapports par un enchaînement géométrique. Ils alloient au vrai, par sauts & par bonds, mais ils attrapoient souvent le sublime, sans connoître les vérités intermédiaires par où l'on y monte.

C'est ainsi qu'ils ont parlé de l'amour du beau, de l'honnête & de la vertu pour elle-même, d'une manière bien plus élevée que nos modernes.

La *lettre* qui se trouve à la suite de ces *dialogues sur l'éloquence* est un excellent morceau, qui ne dépare point les dialogues. L'auteur du *Télémaque* avoit été reçu dans l'académie française en 1693, à la place de *Pélisson*, comme nous l'avons déja observé, et elle le consulta comme un de ses membres les plus éclairés, sur le *Dictionnaire*, auquel elle travailloit; Fénelon y répondit, & à l'occasion de ce Dictionnaire il propose d'autres idées digne d'occuper ce corps auquel il se faisoit honneur d'appartenir. On reconnoit dans cette *lettre* comme dans ses *dialogues*, le même but en écrivant, de ramener tout au vrai et au solide.

En lisant cette *lettre*, qu'on peut à juste titre appeller un *chef-d'œuvre*, on admire l'auteur, disons mieux, on l'aime; on est attendri par l'exquise sensibilité de cet écrivain; & l'on voit que son goût n'étoit que son ame, s'il est permis de parler ainsi. Après avoir jetté un coup d'œil critique sur toutes les branches de la littérature, Fénelon cite au Tribunal de la langue notre langue elle-même, & il se plaint de sa pauvreté. Il n'appartient qu'aux hommes de génie qui savent combien de fois il leur a été impossible de mettre l'instrument à l'unisson de leur imagination, il n'appartient qu'à eux de gémir de la stérilité de notre langue. Les écrivains froids trouvent souvent dans l'idiome le plus languissant l'expression toujours plus forte que leur pensée. Une langue foible porte sans peine des idées communes; mais

elle s'élève difficilement à la hauteur du génie. Nourri de la lecture des anciens, que personne n'a mieux connu, n'a mieux senti, n'a mieux imité que lui, Fénelon se plait à extraire de leurs ouvrages ces descriptions champêtres dans lesquelles ils ont excellé, ces sentimens simples & attendrissans, qui sont devenus aussi étrangers dans nos écrits que dans nos mœurs.

Dialogues des morts composés pour l'éducation d'un prince. Paris 1712, in-12.

C'est la première édition de cet ouvrage qui parut alors sans aveu, & sans le nom de son auteur, d'une manière très informe, avec beaucoup d'altérations, & un grand mêlange de plusieurs choses qui n'étoient point de Fénelon. Dans l'édition suivante on a retabli le tout sur ses manuscrits originaux, & on y a ajouté ce qui en fait la seconde partie, renfermant un recueil de Fables également composées pour l'éducation de M. le duc de Bourgogne, qui n'avoit jamais paru, à l'exception des Aventures d'Aristonoüs qui y ont été ajoutées.

C'est dans cet état qu'on l'a publié avec le nom de M. de Fénelon, sous le titre suivant: *Dialogue des morts anciens & modernes, avec quelques Fables, composées pour l'éducation d'un Prince.* Paris 1718, en 2 vol. in-12. Depuis lors, les éditions s'en sont multipliées presqu'à l'infini; nous n'en citerons que quelques-unes des plus estimées, telles que celles de Paris de 1725, 1752, 1775, en 2 vol. in-12. Item celles de 1766 & 1783, en un seul vol. in-12. Item le même ouvrage sous le titre de *Nouveau Dialogue* &c. Amsterdam 1718, 1744, 1745, en 2 vol. in-8. réimprimé au même lieu en 1719, 1721, 1722, 1727, avec l'abrégé des vies des anciens philosophes &c. en 3 vol. 8. Item, Leipsick 1773, en 2 vol. 8.

Les Fables, les petites pieces en proſe, les Contes des Fées, & quelques faits remarquables tirés de l'Hiſtoire, qui depuis 1718 ont été annexée aux *dialogues des morts*, ont aussi été imprimés plusieurs fois à part, entr'autres à Paris 1718, in-12. & à Jena en 1762, in-12.

Il n'y a presque aucune nation Européenne qui ne possède ce recueil en sa langue. Les Allemands en ont une bonne traduction accompagnée de remarques, procurée par M. de Loën, Francfort 1741, 1745, 1755, en 2 vol. in-8. réimprimé à Ulm en 1755, in-8.

Parmi le grand nombre de *dialogues des morts*, dont la plupart paroissent n'avoir été composés que pour ennuyer les vivants, il faut avec raison en excepter ceux de M. de Fénelon, dans lesquels on retrouve ce qui l'a toujours caractérisé, c'est-à-dire la finesse de goût, les graces de la diction, & la sagesse des préceptes.

Penser que la Religion est le lien le plus puissant, le soutien le plus efficace de toutes associations humaines; que les hommes depuis qu'ils ont secoué le joug de l'ignorance & de la superstition, sont dignes de ne plus porter que celui des loix, dont les hommes justes qui les gouvernent sont les vivantes images; que les princes ayant dans leurs mains les deux grands mobiles de tout pouvoir, l'or & le fer étant redevables au progrès des lumières du progrès de l'obéissance, en doivent d'autant plus respecter les droits naturels des peuples, qui ont mis sous leur protection tout ce qu'ils ne peuvent plus défendre; que toute autorité temporelle dérive de la volonté Suprême de ce grand Etre qui dirige tout dans l'univers, & que lorsqu'elle n'a plus rien à faire pour

elle-même, est comptable de tout ce qui ne fait pas pour l'Etat auquel elle préside; qu'on ne peut alléguer aucune excuse à des peuples qui souffrent & qui se soumettent aux loix; que les plaintes de la soumission sont sacrées, & que les cris du malheureux, s'ils sont repoussés par les gouvernants, montent jusques au trône de Dieu; qu'il n'est jamais permis de tromper ni ses concitoyens, ni ses ennemis, & qu'il faut s'il est possible, ne faire sentir aux uns & aux autres, ni trop de foiblesse, ni trop de puissance; qu'aucune nation ne peut subsister sans subordination, qu'elle en est l'ame, la gardienne & le plus puissant boulevard; que toute liberté sans assujettissement aux loix, au bon ordre est illusoire; que la fureur de la guerre est une maladie de ceux qui tiennent les rênes de l'Etat dont les peuples ne devroient ressentir ni les accès ni les fléaux; qu'enfin, excepté ces momens de calamité où l'air est infecté de vapeurs mortelles & où la terre refuse le tribut de ses moissons, excepté ces jours de désastre, marqués par les rigueurs de la nature & la *justice* vengeresse d'un Dieu irrité, dans tout autre temps, lorsque les hommes sont malheureux, ceux qui les gouvernent sont coupables & responsables des conséquences affreuses qui en sont inséparables. Telles sont les maximes répandues en substance dans *les diologues des morts*, ouvrage rempli des notions les plus saines sur l'Histoire, & de vues les plus pures sur l'administration des Etats.

Fénelon les composa dans le même dessein que son Télémaque, pour l'éducation d'un prince. Il les lui dictoit sur le champ, selon les divers besoins; tantôt pour corriger d'une

manière douce & aimable ce que son naturel avoit de défectueux; tantôt enfin pour lui insinuer par des instructions familières, à la portée de son âge, les plus sublimes maximes de la bonne politique & de la morale. Tandis qu'il formoit ainsi son goût, son cœur & son esprit, il lui apprenoit en même tems la Fable et l'Histoire, avec les caractères des grands hommes de l'antiquité & des tems plus proches de nous. Par-là il unissoit les préceptes & les exemples, lui peignoit la vertu d'une manière sensible & intéressante, et lui montroit qu'elle n'étoit pas seulement belle & aimable dans la spéculation; mais encore que la pratique n'en étoit point au-dessus des forces de l'homme, & que c'étoit par elle seule que celui qui étoit appellé à devenir le Père d'un grand peuple, pouvoit arriver à la véritable gloire & au vrai bonheur.

Le style de ces *dialogues & de ces Fables* se trouve diversifié selon que le demandoient les besoins, les divers goûts & les humeurs de l'élève pour qui on les composoit. L'auteur, tantôt sublime & grave comme Platon, en a toute la force & la sagesse; tantôt par un badinage ingénieux, il emploie la légéreté et la délicatesse de Lucien. Quelquefois simple & naïf, il se proportionne à l'enfance; d'autres fois noble & élevé, ses préceptes sont dignes des plus grands esprits. La sagesse prend ici toutes les formes, mais elle est toujours accompagnée de graces insinuantes.

On voit par ces *dialogues* jusqu'à quel point l'auteur a toujours pris soins d'unir ce qui entraine sûrement les suffrages des connoisseurs, je veux dire l'amusement à l'instruction, l'utile à l'agréable. Sa direction est pleine de

grace & bien propre à faire triompher le bon sens et la raison. Sous les fleurs d'une éloquence vive, il représente toujours de grandes vérités & des leçons importantes ; si quelquefois il introduit des personnages vicieux, c'est avec des couleurs qui relèvent le lustre des hommes vertueux qui y sont peints. Il cherche à plaire, mais il veut être instructif, et il n'employe les charmes du style que pour mieux faire sentir ce qui peut être utile. Les personnes d'un goût délicat y trouveront quelques endroits un peu foibles & vuides de pensées, mais il n'en faut pas être surpris, si on observe qu'il les composoit à la hâte et sans préparation à mesure qu'il les croyoit nécessaires; d'ailleurs il vouloit mener son jeune élève plutôt par le sentiment que par la dialectique.

Il existe encore divers dialogues de ce genre en manuscrit, qui sont entre les mains de la famille de Fénelon ; ils sont au nombre de huit, dont voici la notice. Le titre seul en fait soupçonner la raison. Ce sont ceux de *Louis XI & l'Empereur Maximilien*, sur le mariage manqué de l'héritiére de Bourgogne; *Confucius & Socrate*, sur la Chine; *Philippe II* et *Philippe V*, Roi d'Espagne, sur la politique ; *Ariſtote* et *Deſcartes*, sur l'ame des bêtes ; *Henri VII* et *Henri VIII*, rois d'Angleterre, sur les mauvaises mœurs et la cruauté ; *Marie de Médicis & le Cardinal de Richelieu*, sur l'astrologie judiciaire. Les deux autres ne sont point achevés ; savoir, celui de *Ciceron & Démoſthènes*, sur la rhétorique; & celui de *Charles VII & du Comte de Dunois.*

Directions pour la conſcience d'un roi, ou *le directoire des princes*, *compoſés pour l'inſtruc-*

tion de Louis de France, publié pour la première fois à la Haye en 1747, in-8. par M. Félix de St. Germain, & réimprimé à Paris en 1775 sous le même format.

Les Wettstein d'Amsterdam éditeurs de la superbe édition des *aventures du Télémaque*, (*) en publiérent aussi peu après la première édition de 1747 une superbe édition infolio, avec les petites piéces suivantes :

1. Un recit abrégé de *la vie* de M. de Fénelon.
2. Sa *généalogie*, avec la *notice* de ses ouvrages.
3. Un mémoire concernant *la perſonne*, *les écrits* & la *vie* de Madame Guion. Toutes ces piéces avoient été imprimées dans la vue de les annexer à la fin de la belle édition du Télémaque de 1734. Mais la famille de l'auteur en sollicita & en obtint la suppression par des raisons particulières.

Ce petit opuscule, qu'on peut avec fondement appeller l'abrégé de la sagesse, & le Catéchisme des princes, a été traduit en allemand, dès qu'il parût par trois différens auteurs. La première de ces traductions est celle d'un anonime imprimée à Carlsrue en 1750, in-8. sous le titre de *véritable & fidele miroir des ſouverains*; la seconde est celle de M. T. C. Gerhardi, publiée à Ulm en 1751 in-8. sous le titre *de l'art de régner*, *avec des maxi-*

(*) Les Bibliographes amateurs du *Télémaque*, trouveront pour ſervir de ſupplément à ce que nous n'avons pû qu'effleurer en ſon lieu, une exacte & curieuſe notice hiſtorique & critique ſur les diverſes éditions & traductions de cet excellent poéme, dans *la bibliothèque britannique*, publiée ſucceſſivement depuis 1733 à 1751 in-8. au Tom. XIX, pag. 53 à 76, incluſivement.

mes fort utiles, pour bien gouverner un Etat. La troisième est celle d'un traducteur anonime, elle parut à Berlin en 1756 in-8. & fut réimprimée à Bâle en 1777, sous le même format.

Cet ouvrage vraiment singulier & original en son genre, composé pour le Duc de Bourgogne, ne fait pas moins d'honneur à l'auguste élève, qu'à son sage instituteur; il montre que l'un & l'autre, étoient capables d'entendre et de dire toute vérité; le style en est plein de graces, de dignité & de noblesse. Les devoirs des souverains y sont exposés de la manière la plus intéressante; l'Auteur sait les faire aimer en les enseignant. La justesse des expressions, le ton, les manières y sont pleins de charmes; on sent toute la force de ses raisons, & on admire la beauté de cette morale sublime qu'il cherche à inspirer. On y remarque sur-tout une rapidité étonnante, des lumieres profondes, & une grande exactitude dans les détails; il falloit l'esprit de Fénelon pour parler avec tant de précision, de sagesse & de netteté; pour dire tant de choses en si peu de mots, & son cœur, pour les présenter avec une douceur si attrayante, si persuasive. C'est de la conscience, c'est de la raison éclairée & perfectionnée par la religion, qu'il fait sortir & dériver le devoir : tout devient arbitraire sans la relation de la créature à son Créateur. Qui dit une loi dit un législateur, & il n'y a plus de morale s'il n'y a point d'obligation de craindre Dieu & de l'aimer.

Nombre de savantes plumes, se sont exercées à tracer aux souverains leurs devoirs & à donner des instructions pour les princes; mais de tous les ouvrages connus sur ce sujet, il

n'y en a point, que celui-ci ne surpasse de beaucoup. Qu'on les examine de près, et on verra que de toutes ces institutions les unes sont trop étendues & les autres trop resserrées, les unes trop simples & trop séches, & les autres trop au-dessus de la portée des jeunes gens qu'il s'agissoit de gagner & non de rebuter; d'autres trop théologiques, ou trop philosophiques; au lieu qu'il falloit observer un juste milieu, en y joignant la morale & la politique; d'autres enfin plus chargées d'érudition que de sages préceptes & comme accablées de réflexions vagues, plus fatigantes qu'instructives : au lieu que dans ce petit traité tout tend au but réel & effectif d'une saine politique & d'une sage administration, aussi judicieusement conçue, que clairement énoncée. En un mot, personne n'avoit encore traité cet important sujet, avec autant de précision, de solidité, de fermeté, & avec cette modestie qui ne s'écarte en rien du respect légitimement dû par un sujet à son prince, ni enfin avec autant de droiture & de candeur, que le fait dans ce traité notre auteur : & l'on peut très-véritablement affirmer que la sagesse des conseils, et l'excellence des préceptes y marchent de front, avec la clarté, la justesse du discours dont il se sert pour les exprimer, et qu'il a réellement & de fait sondé la playe, & mis la *coignée à la racine de l'arbre* maudit, qui jusqu'ici n'a produit que des fruits amers & qui finalement est destiné à périr.

Oh! que le monde changeroit de face! que de délicieuses jouissances déja dès ici-bas, & de gloire pour l'éternité ne se prépareroient pas ceux qui sont revêtus de quelque autorité, ou appellés à gouverner les autres, s'ils faisoient

de ce traité, leur *manuel chéri*, pour en pratiquer les maximes; s'ils étoient intimément persuadés que l'homme seul ne peut être la base de ces principes, sans qu'ils participent en même tems à sa mobilité, à sa foiblesse & qu'ils ne soyent sans cesse obscurcis, ébranlés par le choc des passions & rarement capables de résister à leurs attaques vives, où à leur entrainante séduction; que si nous voulons sérieusement être vertueux, (& qui oseroit dire sans rougir qu'il ne le désire pas?) nous devons étudier la loi de Dieu, puiser dans cette source féconde de toute sagesse, les lumière & la prudence qui nous manquent; nous efforcer de la pratiquer, sinon par le noble motif de l'amour de Dieu, du moins par la crainte du châtiment, & encore plus par l'espérance des récompenses.

Oh! vous chefs des peuples, rois & princes de la terre, élevez vos regards plus haut, & vous pourrez toujours contempler la ravissante beauté de cette divine loi. Vous en pourrez goûter la bonté & l'excellence; suivez-la, pour honorer celui qui nous l'a donnée, pour lui marquer votre amoureuse soumission : c'est un trésor inestimable de raison, de sagesse, de justice & de bonté. *La direction de la conscience d'un roi* n'en est que le commentaire, dans lequel le pieux instituteur explique à son auguste élève, & ce qu'il doit à Dieu, dont il est l'image, & ce qu'il devra un jour à son peuple, dont il sera le père & le pasteur : car c'est sous ces idées simples, tendres & sublimes, qu'il lui représente la royauté; & il les emprunte de l'Ecriture, qui y rappelle sans cesse les souverains.

Dieu est grand pour lui-même, lui dit-il,

jmais vous ne le serez jamais que par l'amour & le bonheur de votre peuple. Que votre grandeur ne pèse donc jamais sur lui : mettez-la au contraire, ainsi que votre gloire, à le régler, à le contenir, à le protéger, & à le soulager.

Tel est le but de ce petit et excellent ouvrage qui rendroit les peuples heureux, si ceux qui en sont les conducteurs, se faisoient un devoir de le méditer, de s'en laisser pénétrer pour en sentir toute la bonté, & en pratiquer toutes les maximes.

Nous observerons encore avant que de quitter cet article, que les deux additions, contenant diverses maximes d'une saine politique & d'une sage administration, qui se trouvent à la fin de ce petit traité, ont été faites après coup, & ne se trouvent pas dans le manuscrit original de M. de Cambrai : mais elles sont toutes extraites de ses ouvrages, & ne déparent pas les *directions pour la conscience d'un roi.* Elles y ont été ajoutées sans doute par quelques amis de l'auteur, probablement par M. de Ramsey, qui dès 1722, avoit fait paroître un traité sur ces matières, sous le titre *d'Essai philosophique sur le gouvernement civil, où l'on traite de la nécessité, de l'origine, des droits, des bornes & des différentes formes de la souveraineté, selon les principes de M. de Fénelon*, publié pour la première fois à Amsterdam sans indication de lieu, ni d'année, in-8. & réimprimé à la Haye en 1748 in-12. & à Londres en 1761 in-8.

Nous n'ajouterons rien ici, sur *la sagesse humaine*, ou le portrait d'un honnête homme, qui termine le traité des *directions* &c. sinon, qu'il est entre les mains de tout le monde, &

qu'il a M. de Fénelon pour auteur. Il est composé en vers & renferme des maximes de conduite fort sages pour un chacun. On l'a imprimé une infinité de fois, en placard, avec des réflexions dans le recueil intitulé : *Manuel moral. Suivi du Manuel de l'honnête homme*, Suisse 1778, in-8. & sous toutes les formes imaginables. Fénelon les faisoit apprendre à tous les enfans de son diocèse, pour leur inculquer de bonne heure, les principes d'honnêteté et de vraie politesse, que nous recommande et que nous enseigne si bien la Religion chrétienne.

L'Odyssée d'Homère, traduite en françois: cette traduction se trouve dans le Tome VI, de la grande collection des *Oeuvres* de Fénelon. Elle ne comprend que VI Livres de *l'Odyssée*, c'est-à-dire, les livres V. à VI, inclusivement. Mais l'éditeur a fait précéder cette traduction d'un abrégé des quatre premiers livres de l'Odyssée; & après le dixième, il donne aussi un extrait des livres qui suivent, afin que le lecteur, sans recourir à *Homère* ou à Madame *Dacier*, puisse suivre Ulysse & le voir triompher, par sa prudence & par le secours des dieux, de tous les obstacles qui s'opposerent si long-tems à son retour dans sa chère et pauvre Ithaque.

Cette traduction n'est pas littérale, & n'auroit pas à ce que nous croyons, fait la réputation de l'auteur. Mais il nous semble qu'elle ne la dépare pas; et quoiqu'elle n'ait ni toute la facilité, ni toute l'élégance de ses autres productions, on y trouve le germe de ses excellentes qualités, et ce goût du vrai & du naturel qui promettoit tant, & qui a tenu effectivement tout ce qu'il promettoit.

Il paroît par le choix que Fénelon a fait de *l'Odyssée*, préférablement à l'Iliade, qu'il a

conçu dans la lecture de ce poëme l'idée de celui qu'il méditoit pour l'instruction de son élève, et qu'il a voulu en traduisant Homère en prendre aussi l'esprit, le goût, les graces et l'abondance. Il commence au cinquième livre, au moment où Calypso consent au départ d'Ulysse. Il suit ce héros malheureux dans le reste de sa route, et jusqu'à sa descente aux enfers. C'en étoit assez pour un écrivain pénétré déja, comme l'étoit Fénelon, des beautés de ce poëme.

L'Iliade présente à la vérité des traits plus frappants ; ce poëme attache davantage le lecteur ; le poëte, si j'ose le dire, y parle moins à l'esprit qu'à l'imagination qu'il occupe sans cesse, qu'il remue et qu'il entraine par l'appareil et la pompe des descriptions, par le bruit des querelles et des combats, par l'importance des personnages, par l'alternative des succès & des revers : mais ce n'étoit pas l'amour de la gloire guerrière que M. de Cambrai vouloit inspirer à M. le duc de Bourgogne ; ce n'étoit ni le goût des conquêtes qu'il cherchoit à lui donner, ni cette admiration souvent dangereuse pour un courage qu'on appelle héroïque et qui nous laisse avec toutes nos passions, qui, en nous rendant forts contre les autres ne nous ôte pas nos propres foiblesses, et ne nous apprend point à triompher de nous-mêmes.

L'objet que se proposoit ce vertueux instituteur, et qu'il ne perdoit jamais de vue, étoit de former un prince qui rendit ses peuples heureux, et qui eut la patience courageuse de se livrer constamment aux soins et aux travaux que demandoit cette entreprise si noble, et nous osons le dire, la plus digne d'un souverain qui n'a point oublié que les hommes sont ses

semblables, et qu'il vaut bien mieux régner sur leur cœur que de se jouer en quelque sorte de leur vie et de leur fortune.

Ne nous étonnons donc pas de la préférence que Fénelon a donnée à l'Odyssée sur l'Iliade; il avoit encore plus d'ame, plus de sentiment que d'imagination; et les peintures simples, naïves, touchantes et pleines de moralité de l'Odyssée, ont dû faire sur lui plus d'impression que le fracas, que l'éclat des catastrophes de l'Iliade.

Recueil de quelques opuſcules ſur differentes matières importantes. Paris 1720 et 1722, in-8.

Les pièces contenues dans ce recueil, sont, 1. *une lettre ſur la fréquente communion*, 2. une sur la *lecture de l'Ecriture Sainte* en langue vulgaire, 3. *trois* au P. Lami bénedictin, *ſur la prédeſtination*, & 4. *Un diſcours prononcé au ſacre de l'Electeur de Cologne.*

Les deux premiers de ces *opuſcules*, sont dans le Tome VII, & le dernier dans le Tome III, de la Collection des *Oeuvres* de Fénelon. Mais les trois *Lettres au Pere Lami* ne s'y trouvent pas. On les a cependant recueillies dans le Tom. IV. des *Oeuvres ſpirituelles* de Fénelon, publiées en 4 vol. in-12.

Toutes les *Lettres* de ce recueil sont dogmatiques. Mais on y trouve partout cet esprit d'onction & de sagesse que la piété de l'auteur savoit si admirablement répandre sur les matières les plus épineuses & en apparence les plus stériles.

Abrégé des vies des anciens philoſophes, avec un recueil de leurs plus belles maximes, par M. D. F. Paris 1726 & 1740 & 1771, in-12. & réimprimé au même lieu en 1795, in-12. ſous le titre *d'Abrégé des vies des anciens phi-*

losophes, contenant l'analyse de leurs systèmes physiques, religieux & politiques, avec un recueil de leurs plus belles maximes &c. Item, Amsterdam 1727 en 3 vol. in-8. avec les *dialogues des morts* &c.

Le même ouvrage en allemand, traduit par le traducteur des autres ouvrages de Fénelon, accompagné de notes et d'aditions ; Francfort & Leipsick 1743, 1748, 1761 et 1762, in-8.

Mr. de Loen ne s'est pas contenté d'une simple traduction littérale, il a plus fait, il s'est appliqué à perfectionner cet abrégé par des augmentations et des additions considérables, il a completté les endroits trop abrégés et qui offroient certains vuide, et il a accompagné le tout de remarques historiques et morales fort intéressantes.

Cette production est encore un des fruits de l'éducation du duc de Bourgogne, à la vérité moins parfaite, moins finie que les autres ouvrages de notre auteur. Fénelon dans les instructions qu'il donnoit à son élève, n'avoit pour l'ordinaire besoin que d'un mot qu'il jettoit sur le papier, pour se rappeller les idées et la marche qu'il se proposoit d'observer dans son éducation. C'est peut être d'après des mots pareils, quelques remarques, quelques époques et quelques traits particuliers sur la vie des anciens philosophes, qu'on a composé cet abrégé qui parut sous son nom pour la première fois à Paris en 1726, chez Etienne, éditeur de tous les ouvrages posthumes de notre auteur.

M. le Marquis de Fénelon, ambassadeur en Hollande, et possesseur de tous les manuscrits de son grand oncle, désavoua cet ouvrage, où il ne crut trouver ni le stile, ni la manière, ni rien

en un mot qui pût lui faire croire qu'il étoit de la main de cet illustre auteur. Il en écrivit à M. Etienne, M. de Ramsai fit de son côté les mêmes oppositions et contesta dès qu'il parut, qu'il fut de M. de Fénelon ; il fit insérer à ce sujet une lettre dans *le Journal des Savans du mois de Juin* 1726, pag. 1222, sur cela le libraire fit écrire une autre lettre par M. *Baudoin*, chanoine de Laval, qui par de fortes raisons semble mettre la chose hors de tout doute. Cette lettre se trouve dans le Journal des Savans *du mois d'Octobre* 1726, pag. 2843, *dans la Bibliotheque Françoise*, Tom. IX. pag. 34. & dans la *Bibliothèque des livres nouveaux*, pag. 150. M de Ramsai revint bientôt à la charge, par une *lettre à M. l'Abbé Bignon*, qui a été imprimée dans *le Journal des Savans du mois de Février* 1727, pag. 371. et où il paroît détruire celle de M. *Baudoin*, lequel de son côté après avoir soutenu le contraire, contre de si imposantes autorités, finit cette controverse par une lettre à M. le *marquis de Fénelon*, dans laquelle il reconnoît qu'il s'étoit trompé, et le supplie de lui pardonner son erreur. D'après l'exposé de cette petite contestation, on en pourroit conclure que l'ouvrage qui n'est proprement qu'un canevas, composé de fragmens isolés, vient effectivement de M. de *Fénelon*, mais auquel quelqu'un a donné la forme sous lequel on l'a produit, laquelle est trop imparfaite pour pouvoir porter son nom.

C'est pour cette raison sans doute, que le respectable éditeur des *Oeuvres* de Fénelon n'a pas crû devoir admettre cet *abrégé* au nombre des écrits qui composent cette précieuse collection. Quoiqu'il en soit, nous n'avons pû de notre côté nous dispenser de lui donner une

une place dans notre catalogue. Il est fort répandu, il est entre les mains de tout le monde, on le lit, on le goûte, je dis plus, on l'admire et nonobstant ses imperfections, il est estimé des connoisseurs les plus délicats en ces matières. Nous ne voyons même pas pourquoi on voudroit qu'il dût porter atteinte à la célébrité de l'auteur, dont il porte le nom. N'étoit-il pas en état de lui donner la plus grande perfection s'il eut daigné le rappeller à son souvenir? Fénelon étoit appellé à des occupations plus importantes, que celle de travailler à un ouvrage auquel tant d'autres littérateurs peuvent s'appliquer utilement avec succès. Au surplus l'ouvrage à son genre de perfection, c'est un *abrégé* et un abrégé ne peut pas tout dire.

Il n'y paroît même rien qui démente la réputation de l'auteur, il est méthodique et circonstancié; le stile en est naturel, net, concis; on y voit d'un coup-d'œil, comme dans un tableau racourci la naissance, l'éducation, les voyages, les avantures, les principes physiques et méthaphisiques, les maximes morales et politiques de tous les anciens philosophes de la Grèce, avec beaucoup d'ordre, de précision. de variété et d'agrément; ce qui rend par conséquent cet abrégé fort utile, propre à former en peu de tems l'esprit et le cœur des jeunes gens, qui ne sont pas encore capables d'études plus approfondies en ce genre.

Nous remarquerons encore, que Fénelon avoit aussi fait pour les princes ses élèves, une excellente *traduction* de *l'Enéide de Virgile*; mais on ne sait ce qu'est devenu le manuscrit. Quelle perte si cette version étoit dans le stile du *Télémaque*! Et nous ne devons pas en dou-

ter, si nous en croyons M. Baudoin de Laval, (voyez *Bibliothèque des livres nouveaux*, Juillet 1726, pag. 157) qui en avoit lu le IXme. livre, lequel assure " que s'il est permis de juger du tout, par une de ses partie, il ne savoit si *Virgile* ressuscité n'aimeroit pas mieux être le traducteur que l'auteur de son propre ouvrage. "

Plusieurs Mémoires, composés sur divers sujets & en différentes occasions. Ils se trouvent dans le Tom. III. du grand recueil des *Oeuvres* de Fénelon. Ils sont au nombre de IV. 1. Un *sur les occupations de l'Académie française.* 2. Trois *sur la guerre de la succession d'Espagne.* 3. Un *sur la paix* qui suivit cette guerre. 4. Un *sur la souveraineté de Cambrai.* Dans toutes ces pièces, on reconnoît sans peine l'éloquence, les lumières, l'esprit cultivé & le grand savoir de leur auteur.

Grand nombre de Lettres diverses. Nous rangerons ces *Lettres* en deux classes.

1. Celles qui font partie de celles qui forment le recueil complet de ses *Oeuvres spirituelles*, & dont nous avons rendu compte plus haut; seulement nous remarquerons ici, qu'elles sont plus nombreuses dans la grande collection de ses *Oeuvres*, que dans les éditions précédentes. Celles qui ont été ajoutées, sont répandue çà & là, dans les quatre derniers tomes de cette même collection.

2. Celles que l'amitié, la bienséance & les besoins divers de ses amis l'obligeoient d'écrire. Elles sont comme on pense, très-nombreuses. On en a publié une partie dans le Tom. VI. de ces *Oeuvres*; leur lecture fait regretter celles qui sont encore en manuscrit. Car quoique ces *Lettres* ne soient pas propres

ment spirituelles, elle ne laissent pas d'être imprégnées, & si on peut s'exprimer ainsi, d'être teintes de cet esprit de lumière, d'intelligence, de bon conseil, de charité & de solide piété dont étoit assaisonné tout ce qui partoit de ce fécond génie.

Du reste, ces lettres peuvent être considérées comme la meilleure défense, contre les détracteurs de la mémoire de ce grand homme, & comme la plus solide, la plus efficace apologie à opposer aux aveugles calomniateurs de Fénelon, lesquels plein d'envie, de jalousie & de fiel, croyent de ne pouvoir mieux établir leur reputation éphémère de célébrité, qu'en obscurcissant, qu'en effaçant celle des autres. Mais que font-ils ces iniques appréciateurs du vrai mérite? sinon, de vérifier l'histoire du serpent, qui dans la fable, cherchoit à mordre la lime....

Ceux d'entre ces hommes abusés qui conservent encore un reste d'équité, pourront s'ils sont de bonne foi, revenir de leur prévention, en lisant ces *Lettres*. Elles sont adressées à ce que M. de Crambrai aimoit le plus, on y découvre par-tout la touchante tendresse à l'égard de ses amis; son zèle circonspect pour ceux qui s'égarent; sa vigilance & sa sollicitude pastorale pour son troupeau; sa fermeté à reprendre, à exhorter les pécheurs. On y voit, la charité d'un père, qui considère tous les hommes comme ses enfans, ses frères & ses amis; une bonté d'ame qui voudroit se communiquer à tous, & les rendre tous participans de ce vrai bonheur qu'il goutoit au-dedans de lui-même, avec ce Dieu d'amour dont la présence lui étoit devenue aussi familière que la respiration. En un mot, il y

parle avec une confiance, une vérité, une raison, un ton de piété & de conviction, qui le peignent tout entier, qui le montrent tel que le virent ses contemporains, tel que le voit encore presque toute l'Europe, à qui son nom, ainsi que ses ouvrages, ne rappellent que des vertus douces & aimable ; mais vraies et solides.

Il nous reste encore à dire un mot, de nombre de petites pièces, répandues dans le corps de ses *Oeuvres*, tels sont entr'autres les suivantes. 1. *Entretien sur la prière.* 2. *Entretien sur les avantages & les devoirs de la vie religieuse.* Ces deux traités se trouvent dans l'édition in-12. du recueil des *Sermons* de Fénelon ; mais on a trouvé à propos de les placer ici sous des titres différens. 3. *Portrait de l'Electeur de Bavière*, & diverses autres piéces dont il seroit inutile d'enfler ce catalogue.

Nous observerons ici, que plusieurs auteurs, tant allemands que françois, ont composé des traités entiers, dont ils ont puisé les matériaux dans les divers ouvrages de Fénelon, tels sont entre plusieurs, les deux suivans.

Directions pour la conscience des personnes de tout état, par M. de Fénelon, &c. imprimé à la Haye en 1754 in-8.

Dissertation sur les libertés de l'église gallicane in-12. Le même ouvrage traduit en allemand, & publié à Lintz en 1782 in-8.

Diverses collections des Ouvrages de Fénelon.

Depuis long-tems le *recueil des Oeuvres* de Fénelon, qui méritoient de passer à la postérité se faisoit universellement desirer. Les vœux à cet égard étoient unanimes chez les savants de

toutes les nations de l'Europe. Déja dès 1734 on avoit senti l'utilité de réaliser un si noble projet. A cette même époque, plusieurs libraires d'Hollande encouragés par le zèle & les soins de M. le marquis de Fénelon, possesseur de tous les manuscrit s'associerent dans le dessein de l'exécuter. Ils formérent le plan de donner une édition complette & uniforme des *Oeuvres* de Fénelon, sous trois formats différents, c'est-à-dire infolio, in-4. & in-12. Déja le chef-d'œuvre, de ce que l'imprimerie, secondée de l'art de la gravure, peut fournir de plus magnifique, la superbe édition du *Télémaque* avec les *Oeuvres ſpirituelles* avoient quitté les presses des Weittstein, lorsque cette louable entreprise échoua; les raisons qui arrêtérent les éditeurs en si beau chemin nous sont inconnues. Il étoit réservé à M. l'Abbé de Fénelon, neveu de l'Archevêque de Cambrai, secondé du clergé françois, d'enrichir la république des lettres d'un si précieux trésor. Cette belle collection fut successivement mise au jour à Paris, par le célèbre libraire M. Didot l'aîné, depuis 1787 à 1792, en IX volumes in-4. sous le titre *d'Oeuvres de M. François de Salignac de la Mothe Fénelon*, &c. &c. L'éxécution typographique est singuliérement bien soignée & l'édition en est de tout point magnifique; la rédaction est très-bien ordonnée & ne laisse rien à désirer, sinon de voir bientôt paroître le restant des *Oeuvres* de l'auteur tant manuscriptes qu'imprimées, sinon en totalité, *du-moins en extrait*. La plupart des préfaces des éditions précédentes, ont été supprimées; les *Oeuvres ſpirituelles* considérablement augmentées & toute la collection est précédée de la vie de M. de Fénelon, composée sur les mé-

moires originaux conservés dans la famille de cet illustre archevêque.

Nous ferons cependant une remarque, c'est que bien des personnes auroient désiré y trouver un catalogue exact & raisonné de tous les ouvrages de Fénelon. Cette circonstance auroit dû être un motif de plus, pour engager l'éditeur des *Oeuvres choisies* d'en donner un dans son recueil.

On a aussi fait depuis peu un *recueil* des traités les plus estimés de Fénelon, sous le titre *d'Oeuvres choisies*, Paris 1789, en 6 vol. in-12., cette édition est très-jolie, elle est portative & ornée du portrait de l'auteur & imprimée sur beau papier. Il contient les ouvrages les plus estimés de Fénelon, qui le placent au nombre des auteurs les plus célébres, dont la république des lettres ait à se glorifier. Mais quelqu'excellent qu'en soit le *choix*, il nous semble qu'on auroit pû y associer plusieurs autres *traités*, non moins intéressans que ceux qu'on a choisis, par exemple : *ses lettres sur la Religion & la métaphisique.* Nous sommes cependant bien éloignés de la critique ; elle fait honneur au zèle de l'éditeur qui en a conçu le projet ; seulement nous désirerions qu'il ne négligeat rien de ce qui pourroit perfectionner ce recueil dans la premiére édition qui s'en fera.

Les Allemands ont aussi plusieurs recueils semblables, une cellection sur le plan du recueil précédent, a été imprimée à Leipsick en 1782, en 5 vol. in-8. sous le titre *d'Oeuvres complettes* de Fénelon. *M. Claudius* est actuellement occupé à une nouvelle traduction ; le premier vol. a paru l'année dernière sous le même titre *d'Oeuvres complettes* à Hambourg,

in-8. Et il se propose d'en donner incessamment la suite.

Historiens de la vie de M. de Fénelon.

Le célèbre & savant chevalier André de Ramsay, disciple de l'archevêque de Cambrai, est le premier qui ait écrit la *vie* de son illustre maître. Elle fut publiée pour la première fois à la Haye en 1723 in-12. sous le titre *d'Hiſtoire de la vie & des ouvrages de François de Salignac de la Mothe Fénelon* &c. & réimprimée au même lieu & sous le même format, en 1727, 1737 in-12. & 1747 in-8. avec les légers changements qu'on avoit fait à l'édition de Bruxelles de 1725 in-12. La même *vie*, Lyon 1723, petit in-12. sous le nom de la Haye, item Amsterdam 1727, 1729 in-12. et 1751 in-8. item Paris 1727 in-12. Cette même *Hiſtoire* a aussi été annexée à la plupart des éditions des *Oeuvres ſpirituelles* de Fénelon, ainsi qu'en langue allemande, dans le *recueil* de ces mêmes œuvres imprimé à Francfort en 1743 & 1766 en 3 vol. in-8. Elle fut aussi, dès qu'elle parut, traduite en anglois et publiée sous le titre : *The Life of Fran. de la Mothe Fénelon Archbiſhop & Duke of Cambrai*, Londres 1723 in-12. Cette *vie* quoique bien écrite est très-incomplette, et ne peut tout au plus être considérée que comme un simple abrégé; elle est trop dénuée de faits intéressants, dont la *vie* de ce grand homme ne peut manquer d'être remplie. Il auroit été aisé à ceux qui étoient en possession de ces manuscrits et de ces lettres, de tracer un peu en détail le ravissant tableau des grandes vertus chrétiennes dont son ame étoit ornée.

Le second *hiſtorien* de la *vie* de M. de Cambrai,

est M. l'abbé de Fénelon, neveu du grand Archevêque. Il a mieux réussi que M. de Ramsai, dans celle qu'il a composée sur les mémoires manuscrits, dont la famille étoit en possession ; elle est fort étendue, et elle comprend le premier vol. de la superbe collection des *Oeuvres* dont nous venons de parler. M. Chas en a donné un *abrégé* publié à Paris en 1788, in-12. et réimprimé de nouveau, avec ses *Oeuvres spirituelles*, avec des corrections et des additions considérables.

En 1771 l'académie française assigna *l'éloge* de Fénelon pour sujet du prix d'éloquence pour cette même année. Il y eut, comme il est aisé d'en juger, un grand concours. M. de la Harpe remporta le prix et fut couronné ; M. l'abbé Maury obtint l'accessit et la pièce qu'avoit préparé M. Doigni du Ponceau fut présentée trop tard pour obtenir les honneurs du concours. Tous ces *éloges* ont été publiés à Paris en 1771 in-8. celui de l'abbé Maury a aussi été inséré dans le recueil de ses *discours choisis sur divers sujets de Religion & de littérature*, Paris 1777 in-12. L'éloge de M. la Harpe, qui mérite d'être lû, fut à ce qu'on assure supprimé vers le même tems. Peut-être est-ce d'après les remarques d'un écrit qui fut inséré dans un des éloges de Fénelon, sous le titre *d'observation d'un Théologien, sur l'éloge de Fénelon, couronné par l'academie française* le 25 Août 1771, Amsterdam 8.

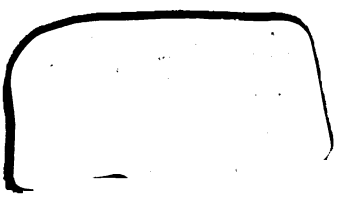
Enfin vers ce même tems Louis XVI. choisit Fénelon pour l'un des quatre grands hommes auxquels il fit ériger des statues au Louvre. M. le comte d'Angevillers, qui réunissoit à un zèle très-vif pour la gloire des talens, un goût très-éclairé pour les beaux arts, a mérité la

reconnoissance de tous les gens de lettres, en proposant au Roi de rendre ce nouvel honneur à Fénelon.

Si c'en étoit le lieu, et que nos lecteurs n'eussent pas devant les yeux la *vie* de M. de Cambrai, & que nous voulussions, en terminant, rapprocher les principaux traits dont ces grands orateurs ont cherché à exprimer le caractère de Fénelon, & à représenter le tableau de ses rares qualités, à l'Europe étonnée, nous dirions qu'il étoit le flambeau de son siècle par ses lumières, & l'honneur de l'épiscopat par sa science; la boussole, le fanal des philosophes, par sa profonde doctrine, & le modèle des Pasteurs par toute sa conduite; le docteur de la vérité & le courageux défenseur de la foi; le soutient de la Religion & la règle vivante des mœurs; la joie des gens de bien, & la terreur des méchants; la gloire des fidèles & le fléau des impies, le bouclier des foibles & le consolateur des affligés: en un mot c'étoit l'homme selon le cœur de Dieu, qui se sanctifioit pour son propre bonheur en rendant heureux ceux qui l'approchoient; dont les actions étoient des exemples, les paroles des bienfaits, & les regards mêmes des récompenses; qui n'étoit élevé au-dessus de tant d'autres que pour découvrir les malheureux de plus loin & leur donner du secours. Un homme dont la vie nous offre l'image touchante d'une ame pure, simple, droite, modeste, désintéressée. Un homme dont le seul nom imprime dans l'ame un sentiment d'amour & de respect. Un homme enfin que la prospérité ne pouvoit enfler, ni l'adversité abattre; aussi ferme sans hauteur, qu'il étoit docile sans foiblesse, il conservoit la paix, le calme & la sérénité dans tous les événemens

fâcheux. Arraché de l'obscurité qu'il cherchoit, il fut jetté comme malgré lui dans le séjour de la corruption, de la vanité & de la mollesse. Il y vécut sans faste, & sans prétentions, comme il y étoit arrivé sans intrigue; il s'y montre tel qu'il étoit, doux, facile, constant, pieux, franc & circonspect; rempli de la véritable intelligence & armé de la prudence des élus, il fut tout à la fois l'homme civil, complaisant & le saint de la cour, se faisant ainsi tout à tous afin d'en ramener plusieurs. Il étoit souhaité par tout, & ne se montroit qu'à quelques amis utiles et choisis; son érudition & ses talens ne servirent qu'à rehausser les charmes & les graces de son caractère, il concilioit tout l'enjouement, toute l'affabilité que demande le commerce du monde, avec toute la modestie qu'exigeoit son état. Simple avec les petits, grand avec les personnes élevées en dignité, brillant avec les courtisans, des manières gracieuses, une ame remplie de tendresse, une imagination vive, une théologie céleste, une morale divine & affectueuse, une ardeur extrême d'aimer Dieu, pour l'amour de Dieu, & les hommes ses frères par le seul principe du même amour. Le feu de ses yeux annonçait les plus impérieuses passions, & toutes ses démarches, la plus étonnante victoire sur lui-même. Esprit fécond que rien ne pouvoit épuiser, enrichissant tout ce qu'il touchoit, sans rien perdre de son abondance. Génie créateur aussi aimable qu'il étoit sublime, il fit aimer la vertu par son éloquence pleine d'onction, de douceur, de noblesse, de vérité et de goût. Né pour cultiver la sagesse et l'humanité dans les rois, sa voix ingénue fit rétentir auprès du trône les cris et les calamités du genre humain,

foulé par les tyrans, & défendit contre les artifices de la flatterie la cause abandonnée des peuples. Quelle piété éclairée ! Quelle bonté de cœur ! Quelle modération ! Quelle sincérité ! Quel éclat de paroles & d'images ! Qui sema jamais tant de fleurs dans un stile si naturel, si coulant & si mélodieux ! Qui jamais fit aimer la religion revêtue d'une si touchante parure ! Qui jamais décora la raison d'un si bel ornement ! O Fénelon, qu'il est à plaindre celui qui n'éprouve pas une délicieuse émotion quand ton nom et ta pensée se présente à lui ! Que ton souvenir soit dans nos cœurs et ta mémoire gravée dans le temple de l'immortalité, pour exciter l'émulation des hommes, pour bénir et glorifier *celui* qui se rend admirable en ses Saints.

FIN.

73743387